
UNIVE


NT

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

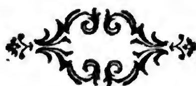
TOME DIX-SEPTIEME.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,
EN COMMENÇANT
A CONSTANTIN LE GRAND.

Par Monsieur LE BEAU,

*Professeur Émérite en l'*UNIVERSITÉ *de Paris ; Professeur d'Éloquence au* COLLEGE ROYAL, *Secretaire ordinaire de* MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, *& ancien Secretaire perpétuel de* L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME DIX-SEPTIEME.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXX.



SOMMAIRE

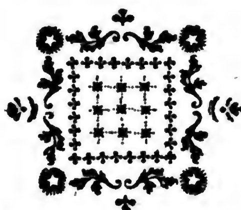
DU

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

I. COMMENCEMENT *du regne de Michel V.* II. *Ingratitude de Michel à l'égard de son oncle Jean.* III. *Zoé chassée du palais.* IV. *Sédition.* V. *Michel déposé.* VI. *Regne de Zoé & de Théodora.* VII. *Zoé choisit un mari.* VIII. *Constantin Monomaque Empereur.* IX. *Amours de Monomaque & de Sclérene.* X. *Caractere de Monomaque.* XI. *Révolte de l'Isle de Cypre.* XII. *Guerre de Servie.* XIII. *Maniacès en Italie.* XIV. *Révolte de Maniacès.* XV. *Succès & mort de Maniacès.* XVI. *Affaires d'Italie.* XVII. *Mort du Patriarche Alexis.* XVIII. *Mort de Jean le Ministre.* XIX. *Disgrace d'Etienne Sebastophore.* XX. *Guerre des Russes.* XXI. *Défaite des Russes.* XXII. *Ils se retirent.* XXIII. *Sédition.* XXIV. *Guerre en Arménie.* XXV. *Guerre contre Aplesphar.* XXVI. *Cata-*

calon envoyé contre Aplesphar. XXVII. *Aventures de Léon Tornice.* XXVIII. *Il est proclamé Empereur.* XXIX. *Il attaque Constantinople.* XXX. *Il s'éloigne de la ville.* XXXI. *Fin de la révolte.* XXXII. *Commencement des Turcs Selgioucides.* XXXIII. *Etienne vaincu par les Turcs.* XXXIV. *Asan défait par Catacalon.* XXXV. *Les Turcs reviennent avec de plus grandes forces.* XXXVI. *Attaque & prise d'Arzé.* XXXVII. *Bataille de Capitre.* XXXVIII. *Générosité du Sultan.* XXXIX. *Vingt mille Patzinaces se réfugient sur les terres de l'Empire.* XL. *Cause de la guerre des Patzinaces.* XLI. *Les Patzinaces vaincus.* XLII. *Révolte des Patzinaces établis dans l'Empire.* XLIII. *Ils passent le Bosphore à cheval.* XLIV. *Siege de Manziciert.* XLV. *Aplesphar réduit.* XLVI. *Mauvais traitement fait à Cégene.* XLVII. *Les Grecs battus par les Patzinaces.* XLVIII. *Seconde défaite des Grecs.* XLIX. *Troisieme défaite des Grecs.* L. *Conjuration.* LI. *Massacre de Cégene.* LII. *Les Patzinaces réprimés.* LIII. *Affaires d'Italie.* LIV. *Conjuration de Boïlas.* LV. *Incursions du Sultan.* LVI. *Treve avec les Patzinaces.* LVII. *Commencement du*

schisme des Grecs. LVIII. *Le schisme consommé.* LIX. *Mort de Zoé.* LX. *Mort de Monomaque.* LXI. *Résultat du regne de Monomaque.*





HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIEME.

MICHEL V, *dit* CALAPHATE, ZOÉ & THÉODORA, CONSTANTIN IX, *dit* MONOMAQUE.

QUOIQUE Zoé eût adopté Michel Calaphate, & que l'Empereur, en lui donnant le titre de César, l'eût désigné pour son successeur, cependant l'Impératrice, à qui

MICHEL V. An. 1041. I. Commencement

MICHEL V.
An. 1041.
du regne de Michel V.
Cedr. p. 749, & seqq. Zon. tom. II. p. 242, & seqq. Manass. p. 125, 126. Glycas, p. 316, 317, 318. Joël. p. 18. Du Cange fam. p. 145. Pagi ex Psello.

l'Empire appartenoit par le droit de sa naissance, ne paroissoit pas disposée à mettre la couronne sur la tête de ce fils adoptif. Toute la famille de son mari lui étoit devenue odieuse, & le nouveau César n'avoit rien qui pût le faire desirer pour maître. On lui connoissoit de l'esprit & de l'activité; mais son mauvais caractere ne rendoit ces qualités que plus dangereuses. Le défunt Empereur en l'éloignant de sa présence, sembloit avoir révoqué l'honneur qu'il lui avoit fait de le nommer César. Une disgrace si déshonorante formoit contre lui un préjugé très-fâcheux, que ses oncles, qui s'attendoient à régner encore sous son nom, s'efforcerent de détruire. Ils contrefirent une lettre du défunt Empereur, qui, étant au lit de la mort, le rappelloit au palais, & lui rendoit ses bonnes graces, comme ayant été mal informé. Sur cette lettre, ils le font revenir, & le présentent à l'Impératrice. Michel s'étant prosterné à ses pieds, ils conjurent la Princesse de ne pas abandonner celui dont elle a bien voulu devenir la mere; ils lui protes-

tent qu'il ne prendra de la puiſſance ſouveraine que le nom d'Empereur; qu'elle en aura toute la réalité; qu'il n'agira que par ſes ordres, & que de tous ſes ſujets elle n'en aura point de plus ſoumis & de plus prompt à ſuivre aveuglément toutes ſes volontés. Michel, embraſſant ſes genoux & fondant en larmes, confirmoit ces promeſſes par les plus terribles ſerments. Depuis ſix jours que la voluptueuſe Zoé ſe trouvoit chargée du poids des affaires, elle s'ennuyoit déja de tant d'occupations, qui ne laiſſoient point de place à ſes plaiſirs. Ainſi plutôt pour ſe décharger d'un fardeau incommode, que, par aucun autre ſentiment, elle conſentit à faire proclamer Michel Empereur. On dit qu'au moment qu'on lui ceignit le diadême, il fut ſaiſi d'un étourdiſſement dont il fut preſque renverſé, & qu'il fallut les odeurs les plus fortes pour rappeller ſes eſprits. Cette cérémonie fut accompagnée de grandes libéralités faites au Sénat & au peuple.

MICHEL V. An. 1041.

Le nouveau maître ne tarda pas à donner l'eſſor à ſon mauvais natu-

An. 1042. II. Ingratitu-

MICHEL V. An. 1042.

de de Michel à l'égard de son oncle Jean.

rel. Plus indigne de régner par la bassesse de son cœur que par celle de sa naissance, il étoit fourbe, injuste, ingrat, ne connoissant ni les droits de la parenté ni ceux de l'amitié; ennemi de la vérité qu'il ne disoit jamais, jaloux des succès & de la vertu. Il avoit été bas & rampant dans la vie privée, il fut hautain & emporté sur le trône. Inégal & inconstant, mais c'étoit pour passer du mal au pire, plutôt que pour revenir à la justice & à la raison. Il fit le premier essai de sa méchanceté sur sa propre famille. Jean, son oncle, méritoit l'indignation de tout l'Empire; mais dans tout l'Empire, Michel étoit peut-être le seul qui fût obligé de lui pardonner ses forfaits. Jean l'avoit fait Empereur, & c'étoit un de ses crimes. Calaphate saisit cette occasion d'être ingrat avec tout l'empressement de la reconnoissance, & pour rendre la chûte de son oncle plus sensible & plus rude, dans les premiers jours il l'éleva si haut, qu'il sembloit le mettre au-dessus de sa tête. Il l'appelloit son maître; il le faisoit asseoir sur son trô-

MICHEL V. An. 1042.

ne, il déféroit à ses avis avec toute la soumission de l'obéissance. Peu-à-peu il retrancha de ces honneurs & de ces dehors de confiance; il affectoit de le contredire & de lui donner des dégoûts. Jean, qui avoit contracté la fâcheuse habitude de dominer, dévoroit ces affronts avec dépit; son ame sombre méditoit profondément sur les moyens de détruire sa créature; il ne s'éloignoit pas entiérement de l'Empereur; mais il le voyoit plus rarement. Une contestation survenue entre lui & un de ses freres fit éclater son ressentiment. De toute sa famille l'Empereur n'aimoit que Constantin; il lui avoit conféré le titre de Nobilissime. Constantin, fier de sa faveur, traita mal Jean son frere en présence de l'Empereur, qui n'en fit que rire. Outré de cette injure, Jean s'éloigna de Constantinople, & attira grand nombre de Sénateurs, moins par un sincere attachement à sa personne que par politique. On pensoit qu'avec les ressources de son génie, il reprendroit bientôt son ancienne faveur. L'Empereur, jaloux de ce que Jean, dans sa retraite, avoit

MICHEL V. An. 1042.

une Cour plus nombreuse que la sienne, le manda au palais. Mais quand il sut qu'il arrivoit, il quitta le palais, & s'en alla au Cirque. Ce fier Ministre, piqué jusqu'au vif de cette marque de mépris, retourna sans le voir. L'Empereur alors ne garda plus de mesures; il lui envoya une barque avec ordre de venir rendre compte de sa conduite; & comme Jean approchoit du port, il fit défense de le recevoir, & dépêcha une trirême qui le conduisit en exil dans un monastere au-delà du Bosphore. La colere du Prince s'étendit sur toute la famille; il n'épargna que Constantin; tous les autres, même avancés en âge, mariés & peres, éprouverent par son ordre un traitement ignominieux & cruel; ils furent fait eunuques.

III. Zoé chassée du palais.

Le peuple vit avec assez d'indifférence cette barbarie exercée sur une famille qu'il haïssoit. Mais il ne put voir sans indignation l'ingratitude de l'Empereur envers Zoé, dont il tenoit l'Empire. On méprisoit cette Princesse à cause de ses vices, mais on ne la haïssoit pas. Le peuple pardonne

les débauches à ceux qui le gouvernent; il médit, & il obéit; il ne hait que la tyrannie; c'est l'oppression qui le révolte. Zoé n'avoit eu aucune part aux vexations que les sujets avoient éprouvées sous le dernier regne. Constantin, qui s'attendoit à succéder à toute la puissance de Jean son frere, crut devoir écarter l'Impératrice, à qui le nom de mere donnoit une grande supériorité. Il ne cessoit d'inspirer contre elle à l'Empereur les soupçons les plus sinistres; il lui répétoit sans cesse que s'il ne la prévenoit, elle employeroit bientôt sur lui les mêmes poisons dont elle avoit fait l'essai sur ses deux époux. Michel, frappé de ces terreurs, desiroit de s'en affranchir; mais aussi timide que méchant, il craignoit l'attachement du peuple à l'héritiere de la couronne. Il résolut donc de sonder la disposition des esprits, & d'éprouver s'il pouvoit se flatter d'être assez aimé pour maltraiter Zoé sans courir lui-même aucun risque. Pour s'en éclaircir, il prit le moyen le plus équivoque. Il indiqua pour le premier Dimanche d'après Pâques une

MICHEL V. An. 1042.

procesſion ſolemnelle à l'Egliſe des Apôtres. Il y aſſiſta la couronne ſur la tête, accompagné du Sénat, & ſuivi d'une foule de peuple que la curioſité attiroit. Tout le chemin étoit tendu des plus riches tapiſſeries; les habitants avoient étalé ſur ſon paſſage tout ce qu'ils avoient de vaſes d'or & d'argent; l'air retentiſſoit d'acclamations. Ce jeune Prince ſans expérience, environné de jeunes Courtiſans auſſi novices que lui dans l'art de connoître les hommes, ſe perſuada qu'il étoit adoré. Il ignoroit ſans doute que le peuple ſe plaît à ſe faire un ſpectacle, & qu'il s'étourdit lui-même à l'envi par des clameurs dont le Prince n'eſt que l'occaſion. Il crut pouvoir ſans danger ſacrifier tous ceux dont il vouloit ſe défaire. Il commença par le Patriarche. Dès qu'il fut rentré dans le palais, il fit venir Alexis, lui donna quatre livres d'or, & lui ſignifia de ſe retirer ſur le champ dans un monaſtere au-delà du golfe, où il iroit, diſoit-il, le trouver le lendemain pour lui donner un ſucceſſeur. La nuit ſuivante, il fit enlever Zoé, & la fit transporter à l'Iſle

du Prince, avec ordre à ceux qui la conduisoient de la raser & de lui rapporter ses cheveux ; ce qui fut exécuté.

MICHEL V. An. 1042.

IV. Sédition.

Dès qu'il fit jour, Anastase, Préfet de la Ville, assembla le peuple dans la place de Constantin, & lut une déclaration de l'Empereur conçue en ces termes : *J'ai éloigné de ma personne Zoé dont j'ai découvert la perfidie, & Alexis complice de ses mauvais desseins. Pour vous continuez de m'être fideles, & attendez-vous aux effets de ma bienveillance.* Cette lecture achevée, il s'éleva une voix inconnue qui s'écria du milieu de la foule : *Nous ne voulons point de l'impie Calaphate : nous obéirons à Zoé notre mere, dont l'Empire est le patrimoine.* Ces paroles furent suivies d'un cri général, *la mort, la mort à Calaphate.* On s'arme de pierres, on rompt les bancs de l'assemblée ; les femmes mêmes armées de leurs fuseaux se jettent sur Anastase, qui n'évite la mort qu'en prenant promptement la fuite. On court au palais. Tout retentit de malédictions contre Calaphate, de vœux en faveur de Zoé. On va chercher Théo-

MICHEL V. AN. 1042.

dora dans ſon monaſtere ; on l'amene à Sainte-Sophie, où elle trouve Alexis, qui ayant gagné ſes gardes par argent, s'y étoit refugié. Après l'avoir revêtu de la pourpre Impériale, on la proclame Impératrice avec ſa ſœur Zoé. L'Empereur avoit d'abord mépriſé ce tumulte, comme une émeute populaire, qui ſe diſſiperoit auſſi promptement qu'elle s'étoit excitée. Mais voyant la ſédition croître à chaque inſtant & gagner même ſes gardes, la peur le ſaiſit ; il fait ramener Zoé au palais, lui ôte l'habit monaſtique pour la revêtir de la pourpre ; & la montrant au peuple par une fenêtre : *Romains*, dit-il, *vous devez être contents ; ſi vous demandez quelque choſe de plus, je ſuis prêt à vous ſatisfaire.* On ne lui répond que par des injures & par une grêle de pierres & de fleches. Perdant courage, il étoit prêt de s'enfuir au Monaſtere de Stude, & d'y prendre l'habit de Moine ; mais ſon oncle Conſtantin lui reproche ſa foibleſſe ; il lui rappelle cette parole célebre de Denys le Tyran, *qu'un Monarque pour deſcendre du Trône doit attendre qu'on*

le traîne par les pieds. Il fait prendre les armes à tous ceux qui étoient dans le palais; ses propres domestiques viennent le joindre. Catacalon, guerrier intrépide, arrivé depuis peu pour apporter la nouvelle de la défense de Messine, se met à la tête des défenseurs du Prince. Comme le peuple attaquoit le palais par trois endroits différents, la troupe Impériale se divise en trois corps: fournie de bonnes armes contre une multitude qui n'est armée que de pierres & de bâtons, elle en fait un grand carnage: trois mille habitants y périrent. Cependant cette masse énorme d'un peuple entier, pressée par la foule, & poussée par la rage, se précipitant sans ménagement sur la pointe des épées & des lances, renverse enfin les Impériaux, leur marche sur le ventre, force l'entrée du palais, où elle se répand comme un torrent qui a rompu ses digues, pille l'or, l'argent, les meubles; enfonce les portes des bureaux, déchire & met en pieces les registres des impositions, & cherche Michel pour l'immoler à sa fureur. Il eut le bon-

MICHEL V. An. 1042.

heur de n'être pas découvert dans le lieu où il se tenoit caché; & comme le palais donnoit sur le port, s'étant jetté la nuit suivante dans une barque légere avec son oncle & quelques amis, il se fit conduire au monastere de Stude, où lui & Constantin prirent sur le champ l'habit monastique. Ainsi se termina cette sanglante sédition, qui avoit duré depuis le matin du lundi jusqu'au matin du mercredi.

V. Michel déposé.

Zoé, qui étoit demeurée dans le palais, se voyant revêtue de la puissance souveraine, n'étoit pas disposée à la partager avec sa sœur. Elle céda cependant aux instances du Sénat & du peuple qui chérissoit Théodora à cause de ses malheurs. Théodora vint donc au palais. Zoé, après avoir convoqué le Sénat pour lui témoigner sa reconnoissance, parla du haut d'une fenêtre au peuple assemblé dans la cour; elle le remercia de son zele, lui promit tous les biens qui dépendoient d'elle, lui souhaita toutes les faveurs du Ciel, & finit par lui demander quel traitement il vouloit qu'on fît à Calaphate. Tous

s'écrient : *Point de grace à ce ſcélérat; qu'on l'attache à un gibet ; qu'on lui arrache les yeux.* Zoé ſentoit quelque pitié ; elle vouloit épargner le ſupplice à ce malheureux. Mais Théodora, aigrie par une injuſte perſécution, n'eut pas l'ame aſſez grande pour pardonner, lorſqu'elle ſe vit maîtreſſe de ſe venger. Elle donne ordre au nouveau Préfet de Conſtantinople, nommé Campanarès, d'aller ſur le champ crêver les yeux à Calaphate & à Conſtantin. Ce Magiſtrat, ſuivi d'une foule de peuple, ſe tranſporte au monaſtere. A ſon arrivée, les deux condamnés, avertis de leur triſte ſort, ſe réfugient dans le ſanctuaire de l'Egliſe. Le peuple, irrité du maſſacre de tant de citoyens, ſe ſaiſit d'eux ſans reſpecter l'aſyle, & les traîne au travers de la Ville juſqu'à la place du Sigma. Ils eſſuyerent dans le chemin toutes les inſultes & les outrages dont eſt capable une multitude qui triomphe de ſes oppreſſeurs. A la vue des inſtruments du ſupplice, Michel, fondant en larmes, demanda en grace qu'on commençât l'exécution par Conſtan-

ZOÉ & THÉODORA.
An. 1042.

Zoé & Théodora. An. 1042.

tin, dont les conſeils avoient produit tous ces maux; & Conſtantin la ſouffrit avec une fermeté digne d'une meilleure cauſe. Michel au contraire montra ſa lâcheté & ſa foibleſſe par des lamentations, des pleurs & des cris affreux. Ils furent enſuite enfermés en deux différents monaſteres, pour y paſſer le reſte de leur vie. Leurs parents furent tous relégués en divers lieux. Cet exemple terrible de la tyrannie punie par la fureur fut exécuté le mercredi 21 Avril. Michel n'avoit régné que quatorze mois & cinq jours. On rapporte que la terre trembla preſque ſans ceſſe pendant tout le temps de ſon regne.

VI. Regne de Zoé & de Théodora.

Cedr. p. 752, 753. *Zon.* t. II. p. 246, 247. *Glycas*, p. 318, 319. *Manaſſ.* p. 126, 127. *Joël.* p. 183.

Une femme ſur le trône à côté d'un mari qui tenoit les rênes, avoit ſouvent troublé l'Empire. Que n'avoit-on pas à craindre du gouvernement de deux Princeſſes? d'autant plus qu'elles étoient entiérement oppoſées de caractere, & juſqu'alors ennemies l'une de l'autre. Cependant par un miracle, qu'on ne peut attribuer qu'à la courte durée de leur regne, jamais l'Empire ne fut plus heu-

reux & plus tranquille. Tout obéissoit sans murmure. Assises sur le tribunal qu'elles partageoient, au milieu de la garde Impériale, environnées des respects du Sénat & des Magistrats, elles rendoient ensemble la justice, régloient les affaires publiques, donnoient audience aux Députés des Provinces & des nations étrangeres, conféroient les magistratures & les dignités, remplissoient toutes les fonctions de la Royauté, & le sceptre en leurs mains ne perdoit rien de son éclat ni de sa force. Les magistratures étoient vénales; elles réformerent cet abus, ainsi que beaucoup d'autres, par des édits qu'elles firent publier dans toutes les Provinces. Les finances étoient dans le plus grand désordre : Constantin le Nobilissime en avoit disposé à son gré; elles le firent venir de son monastere pour l'interroger : effrayé de leurs menaces, il déclara qu'on trouveroit dans sa maison cinq mille trois cents livres pesant d'or enfoncés au fond d'une cîterne. Cette somme fut rapportée aux Impératrices. Elles conférerent à l'Eunuque Nicolas, qui

ZOÉ & THÉODORA.
An. 1042.
Pagi ex Psello.

Zoé & Théodora. An. 1042.

avoit servi leur pere, le commandement des armées d'Orient, & celui des armées d'Occident au Patrice Constantin Cabasilas. Calaphate avoit tiré de prison Maniacès; elles lui donnerent le titre de Maître de la Milice, & l'envoyerent commander en Italie avec un pouvoir absolu.

VII. Zoé choisit un mari.

C'eût été un phénomene trop extraordinaire, que deux femmes qui ne peuvent gouverner une famille avec un pouvoir égal, se fussent longtemps accordées dans le gouvernement d'un grand Etat. Zoé crut s'appercevoir que sa sœur avoit sur elle la préférence dans le cœur des sujets; & piquée de jalousie, elle fut la premiere à proposer aux principaux Seigneurs l'élection d'un Prince, pour soutenir l'honneur de l'Empire. Elle ajouta que, pour donner un droit légitime à celui qui seroit jugé digne de cet honneur, elle vouloit bien se sacrifier elle-même au bien de l'Etat, & qu'elle consentiroit à l'épouser. C'étoit un sacrifice qui ne lui coûtoit guere, quoiqu'elle eût soixante-deux ans. La proposition parut très-raisonnable, & l'on crut qu'il ne

l'étoit pas moins de laiſſer à la Princeſſe le choix d'un mari. L'intérêt de Théodora ne fit aucune difficulté; elle étoit la cadette, & tellement éloignée du lien conjugal, qu'elle aimoit mieux perdre un Empire que de prendre un époux. Zoé ſongea d'abord à Conſtantin Dalaſſene, enfermé depuis huit ans dans une des tours de Conſtantinople. C'étoit le premier que ſon pere avoit eu intention de lui donner pour mari; & de tous ceux qu'on pouvoit mettre ſur le rang, Dalaſſene étoit celui qui convenoit le mieux à l'Empire, & le moins à la Princeſſe. Elle le manda au palais, comme ſi elle n'eût eu d'autre deſſein que de lui rendre la liberté. Dans l'entretien qu'elle eut avec lui, elle lui trouva dans l'eſprit tant de fermeté & de roideur, qu'elle ſentit qu'en donnant un maître à l'Empire, elle en prendroit un pour elle-même. Elle le congédia donc ſans lui faire aucune ouverture, & ſe tourna du côté de ſes amants, entre leſquels elle avoit à choiſir. Elle jetta les yeux ſur Conſtantin Artoclinès; ce n'étoit qu'un

ZOÉ & THÉODORA.
An. 1042.

Zoé & Théodora. An. 1042.

des derniers Chambellans du palais; mais il étoit d'une très-belle figure; & cette qualité, dans l'esprit de la Princesse, tenoit lieu de noblesse & de dignité. Il avoit déja une femme; c'étoit un obstacle qui n'avoit pas arrêté Zoé dès son premier mariage avec Romain Argyre, & la chose fut résolue. Malheureusement la femme du Chambellan n'étoit pas d'une humeur aussi traitable qu'Hélene, épouse d'Argyre. Déja jalouse de la Princesse, qui partageoit son mari avec elle, ce fut une furie quand elle sut que Zoé vouloit le lui ravir. Pour lui ôter l'honneur de ce triomphe, elle fit mourir son mari par le poison.

VIII. Constantin Monomaque, Empereur.

Zoé en fut affligée sans être inconsolable. Elle se ressouvint de Constantin Monomaque. C'étoit un homme aussi distingué par sa bonne mine que par son illustre naissance. Veuf d'une premiere femme, il avoit épousé une niece de Romain Argyre, qui ne vécut pas long-temps; & ce mariage ne lui avoit procuré, de la part de cet Empereur, qu'un libre accès auprès de sa personne. Plus assidu en-

core auprès de l'Impératrice, dont il connoissoit les penchants, il s'en étoit fait aimer, & avoit profité de son humeur libérale pour accroître sa fortune. Leur liaison avoit subsisté sans trouble tant que Romain avoit vécu; Michel le Paphlagonien, plus jaloux que son prédécesseur, instruit de leur ancien commerce, & persuadé que Zoé étoit plus capable de former de nouvelles habitudes que de renoncer aux anciennes, avoit relégué Monomaque à Mitylene, sous des prétextes imaginaires. Monomaque étoit depuis sept ans dans cet exil, lorsque Zoé le rappella pour lui donner le gouvernement de la Grece. Ayant perdu Artoclinès, elle lui manda de se rendre à l'Eglise de Saint-Michel, sur le bord du fleuve Athyras en Thrace; & lui envoya Etienne de Pergame, un de ses Chambellans, pour lui porter la pourpre Impériale, & l'amener par mer à Constantinople. Dès qu'il fut arrivé elle l'épousa. C'étoit pour l'un & l'autre le troisieme mariage. Comme le Patriarche Alexis faisoit difficulté de le célébrer, à cause des canons qui défendoient les troi-

ZOÉ & THÉODORA. An. 1042.

siemes noces, elle fit faire la cérémonie par le Doyen des Clercs du palais ; & le lendemain, 12 de Juin, Alexis ne refusa pas de procéder au couronnement. Théodora, dépouillée de toute autorité par ce mariage, conserva le titre d'Auguste.

IX. Amours de Monomaque & de Sclérene.

Ced. p. 754. Zon. t. II. p. 247, & seqq. Pagi ex Psello.

Le scandale monta sur le trône avec Constantin Monomaque. Aussi dissolu que l'Impératrice, il ne prit aucune précaution pour cacher son libertinage. Il avoit débauché une jeune veuve parfaitement belle & d'une famille très-illustre, fille de Romain Sclérus, & petite-fille de Bardas Sclérus, ce guerrier célebre, qui avoit disputé l'Empire à Basile Bulgaroctone. Elle se nommoit Sclérene. Eprise d'une violente passion pour Monomaque, elle lui avoit sacrifié son honneur & sa fortune, renonçant à tous les avantages d'une seconde alliance. Elle l'avoit suivi dans son exil, partageant ses biens avec lui, & préférant, par une bizarrerie de débauche, la qualité de maîtresse de Monomaque à celle d'épouse. Loin de s'opposer à son mariage avec Zoé, elle fut la premiere à lui conseiller d'accepter

cepter une main qui lui donnoit l'Empire; trop contente, disoit-elle, si elle étoit assurée de tenir toujours la premiere place dans son cœur. Cette intrigue, connue de Zoé, ne l'avoit point dégoûtée de Monomaque; l'habitude de la débauche avoit émoussé en elle le sentiment de jalousie; le mariage n'étoit plus dans son esprit qu'une affaire de politique; elle étoit disposée à passer à un mari tous ses écarts, pourvu qu'il lui laissât la même liberté. Monomaque n'eut pas de peine à obtenir d'elle de faire venir Sclérene à Constantinople; & ce fut plûtôt par crainte de la censure publique, que par ménagement pour Zoé qu'il ne lui donna pas d'abord un brillant équipage. Mais lorsqu'il eut accoutumé les yeux des habitants à la voir honorée, il fit bâtir un magnifique palais, en apparence pour lui-même, mais en effet, pour elle; il lui donna des gardes & tous les Officiers d'une maison souveraine, & l'environna de tout l'éclat de la majesté Impériale. Enfin, du consentement de Zoé, il la logea dans son palais, & ne mit plus de différence

CONSTANTIN IX.
An. 1042.

CONS-TANTIN IX.
An. 1042.

entre elle & ſon épouſe légitime. Elles partageoient enſemble toutes les dépouilles de l'Empire. C'étoit dans ce double Océan que venoient ſe perdre les tributs, les taxes, les impoſitions, & tous les revenus des Provinces; c'étoit auſſi de ces deux ſources que partoient également toutes les graces, qui s'achetoient à grand prix. Les dignités & les charges redevinrent vénales. Pour achever la conformité, Sclérene fut décorée du titre d'Auguſte. On rendoit à ces deux femmes les mêmes honneurs. On diſoit que par un traité ſecret, elles étoient convenues de poſſéder le Prince en commun & par indivis. Elles l'accompagnoient à droite & à gauche quand il paroiſſoit en public; leur appartement n'étoit ſéparé que par celui du Prince. L'Impératrice n'y entroit qu'après s'être informée s'il n'étoit pas avec Sclérene. Ce déſordre avoit pris une forme ſi réguliere, qu'il ſembloit que la qualité de maîtreſſe du Prince fut devenue la premiere dignité du palais. On ne ſait ſi l'union de ces deux rivales, ſi contraire à la nature, auroit ſubſiſté long-

temps : Sclérene, arrivée par l'infamie au comble de la gloire, fut emportée par une maladie rapide dans les premieres années du regne de son amant.

CONSTANTIN IX. An. 1042.

X. Caractere de Monomaque.

La douceur & la clémence de Monomaque lui faisoient pardonner ses déréglements. Il ne témoigna aucun ressentiment des injures qu'il avoit reçues dans l'état de particulier. Mais la clémence étoit en lui un effet de mollesse & non de vertu. Assis sur le trône, il crut n'avoir rien à faire qu'à se reposer des traverses qu'il avoit essuyées, & à s'y endormir tranquillement entre les bras de la volupté. Sa libéralité, qui ne connoissoit ni raison, ni mesure, n'étoit qu'une profusion aveugle. Elle épuisa bientôt les finances, & le mit dans la nécessité de vexer ses sujets. Les Provinces frontieres étoient exemptes de tributs; pour toute redevance elles étoient obligées de défendre les passages qui donnoient entrée aux Barbares. Il abolit cet ordre sagement établi; il les assujettit aux mêmes impositions que les autres Provinces; & les portes de l'Empire furent ou-

CONSTANTIN IX.
An. 1042.

vertes. C'est à ce Prince qu'on doit imputer dans l'origine la facilité que les Barbares trouverent dans la suite à s'emparer de l'Orient. Il étoit insinuant & assez adroit à prendre chacun par son foible. Fort ignorant lui-même, il attiroit les Savants auprès de lui. Il admit dans le ministere le Philosophe Michel Psellus, connu par un grand nombre d'ouvrages. Pour couvrir ses vices, & en imposer à son siecle, il achetoit des éloges à force de bienfaits; ne sachant pas, sans doute, que ces louanges vénales ne survivent pas aux pensions qui les ont procurées.

XI.
Révolte de l'isle de Cypre.
Cedr. p. 757. Zon. t. II. p. 250. Glycas p. 319.

Monomaque ne trouva pas sur le trône le repos qu'il cherchoit. Son regne fut agité par des guerres continuelles, par des séditions, par des révoltes. Il croyoit avoir prévenu les troubles domestiques en éloignant Michel Calaphate & sa famille. Jean avoit été transporté à Desbos, Michel à Chio, Constantin à Samos. Mais la foiblesse du Gouvernement fit naître d'autres ennemis. Théophile Erotique, chassé deux ans auparavant de Servie par Etienne Boistlave, étoit

Gouverneur de l'isle de Cypre. Cet homme, d'un esprit remuant & ambitieux, apprenant la révolution qui ôtoit la couronne à Calaphate, résolut de s'emparer de l'isle, & de s'y former un Royaume. Il souleve les peuples contre le Financier Théophylacte, sous prétexte d'une rigueur excessive dans l'exaction des tributs, & le fait massacrer. Toute l'isle se soumet à lui comme à son libérateur. Monomaque ne tarda pas à étouffer cette révolte. Constantin Chagé, Amiral de la flotte Impériale, n'eut que la peine de se montrer pour ramener les Cypriots à l'obéissance. Théophile fut pris & conduit à l'Empereur, qui se contenta de confisquer ses biens, & de le faire servir de risée au peuple, en l'exposant vêtu d'une robe de femme au milieu du Cirque dans les jeux équestres.

CONSTANTIN IX. An. 1042.

XII. Guerre de Servie. *Cedr. p. 754, 755. Zon. t. II. p. 247, 248.*

L'Empereur trouvoit un ennemi plus redoutable dans le nouveau Roi de Servie. Ce Prince infestoit, par des courses continuelles, l'Illyrie entiere, & sur-tout le pays des Triballes, qui faisoit alors partie de la Bul-

CONSTANTIN IX.
An. 1042.
Glycas, p. 319.
Manass. p. 127.

garie. Monomaque n'étoit pas en état de commander lui-même ses armées : tourmenté des douleurs de la goutte, il passa dans son lit la plus grande partie de son regne, alternativement occupé de ses maux & de ses plaisirs. Il ne savoit pas même choisir ceux qui devoient commander. Il envoya ordre à Michel, Gouverneur de Dyrrachium, de marcher contre Etienne avec ses troupes, & celles qu'il auroit rassemblées des Provinces voisines. Quoique Michel n'eût aucune expérience de la guerre, il obéit, & se mit en marche à la tête de soixante mille hommes. Il entra dans la Servie par des chemins rudes, montueux, & si étroit, qu'à peine y avoit-il place pour deux cavaliers de front. Après avoir passé ces défilés dangereux, sans songer à les faire garder ni à prendre aucune précaution pour le retour, il fait le dégât dans la contrée ; & après s'être chargé de butin, il reprend la route de Dyrrachium. Les Serves, qui ne s'étoient pas montrés en campagne, s'étoient postés dans des forêts à droite & à gauche au-dessus de ces gorges étroites.

Dès que l'armée y eſt engagée, ils font rouler ſur elle des rochers entiers, & pleuvoir une grêle de traits. Les Grecs, expoſés à ce violent orage, ne peuvent faire uſage de leurs armes ni de leurs bras; les uns reſtent enſevelis ſous les maſſes de pierres qui les écraſent, les autres tombent percés de fleches. Les vallons ſont comblés de cadavres, de chevaux morts, d'armes briſées. Il y périt quarante mille hommes, & ſept Officiers généraux. Les autres, couverts de bleſſures, gagnent le haut des éminences, & ſe dérobent à l'ennemi au travers des forêts. Ne marchant que de nuit, ſuivis de leur Général, qui ne les commandoit plus, ils rapporterent à Dyrrachium les marques ſanglantes de leur défaite.

CONSTANTIN IX. An. 1042.

XIII. Maniacès en Italie. *Cedr. p. 756, 757. Zon. t. II. p. 249, 250. Manaſſ. p. 127, 128. Glycas, p. 39.*

Une perte ſi honteuſe jettoit l'allarme dans Conſtantinople, lorſqu'on y reçut la nouvelle d'une révolte, dont les ſuites étoient encore plus à craindre par les qualités de celui qui en étoit le chef. Zoé, avant que d'épouſer Monomaque, avoit envoyé Maniacès en Italie pour défendre contre les Normands & les Lombards ce

CONSTANTIN IX.

An. 1042.

Lup. protosp. Leo ost. l. 2. c. 67. Guill. Appul. l. 1. Murat. ad chron. Bar. Idem. annal. d'Ital. tom. V. p. 128, & seqq. Giann. hist. Nap. l. 9. c. 2. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. III. p. 100, 102, 104.

que l'Empire y possédoit encore. Il y trouva les affaires des Grecs en très-mauvais état. Argyre, fils de Mel, s'étant échappé des prisons de Constantinople, étoit revenu en Apulie. Les Normands, mécontents d'Aténulf, qui, sans les consulter, avoit profité de la rançon d'Exauguste, & l'avoit remis en liberté, s'étoient séparés de lui pour mettre Argyre à leur tête. La réputation qu'avoit laissée son pere, lui donnoit parmi eux une grande considération, qu'il soutint par son mérite personnel; & sous sa conduite, ils s'étoient rendus maîtres d'une grande partie de l'Apulie. Maniacès débarqua au port d'Otrante, & livra bataille aux Normands entre Monopoli & Matera. Elle fut sanglante, & l'avantage long-temps disputé demeura enfin à Maniacès. Ce Général, naturellement dur & cruel, aigri par cette résistance, s'en vengea sur les deux villes qui furent le fruit de sa victoire. Il ne fit de quartier ni aux femmes, ni aux enfants, encore moins aux Prêtres & aux Moines. Tout fut passé au fil de l'épée, à l'exception des principaux

habitants, qu'il n'épargna dans le massacre, que pour leur faire trancher la tête aux portes de leur patrie. Deux cents furent décapités devant Matera. Plusieurs autres villes se rendirent au vainqueur; & par une de ces alternatives alors fréquentes en ce pays, l'Apulie alloit rentrer toute entiere sous la puissance des Grecs, lorsque Maniacès tourna ses armes contre l'Empire.

CONSTANTIN IX. An. 1042.

XIV. Révolte de Maniacès.

Ce guerrier possédoit en Orient de grandes terres qui touchoient celles de Romain Sclérus, & ce voisinage donnoit occasion à de vives contestations. Maniacès d'un caractere bouillant & impétueux avoit voulu plusieurs fois tuer Sclérus, qui n'avoit évité la mort que par la fuite. Lorsque Monomaque fut Empereur, Sclérus devenu puissant par le crédit de sa sœur Sclérene, se vit en état de se venger de son ennemi. Il profita de son absence pour envahir une partie de ses terres; il lui fit même l'affront le plus sensible en débauchant sa femme; & pour achever de le perdre, il engagea le Prince à le dépouiller du commandement, & à le

CONSTANTIN IX. An. 1042.

rappeller à Conſtantinople. Maniacès, au déſeſpoir de voir que ſes ſervices n'étoient payés que par des outrages, & ſentant bien qu'il ſeroit mal reçu à la Cour, réſolut de n'y retourner qu'en maître & les armes à la main. Il n'eut pas de peine à mettre ſon armée dans ſes intérêts. Ses ſoldats regardoient l'Italie comme un exil, & deſiroient ardemment de revoir leur patrie. Il ne lui fut pas ſi facile de gagner Argyre & les Normands, qu'il vouloit attacher à ſon parti. Ils comprirent qu'en ſecondant l'entrepriſe de Maniacès, ils ſe donneroient un maître plus difficile à détruire que toutes les forces de l'Empire Grec, & que l'Italie ſeroit perdue pour eux. Ainſi loin d'écouter la propoſition du rebelle, Argyre ſe déclara contre lui. A la tête de ſept mille Normands, il prit la ville de Juvenace, & alla mettre le ſiege devant Trani. Il fut obligé de le lever au bout d'un mois, quoiqu'il eût fait conſtruire une tour de bois de nouvelle invention, ſur laquelle il comptoit beaucoup pour la priſe de la ville.

XV. Succès &

Cependant l'Empereur, inſtruit de

CONSTANTIN IX.
An. 1042.
mort de Maniacès.

la révolte de Maniacès, avoit envoyé pour le combattre un grand corps de troupes commandé par un de ses Ecuyers nommé Parde, qui n'avoit d'autre mérite que celui de courtisan. Ce ne fut qu'un jeu pour Maniacès de se défaire de cet ennemi. Dès qu'il apprit son arrivée, il courut à sa rencontre, tailla ses troupes en pieces, le tua lui-même, & se saisit des grandes sommes d'argent que Parde apportoit pour gagner les Normands, les Lombards & les troupes rebelles. Ce butin mit Maniacès en état de soutenir la guerre civile. Décoré du diadême & du titre d'Empereur, qu'il se fit donner par ses soldats, il se présenta devant Bari, & n'y fut pas reçu. Argyre s'y étoit jetté pour la défendre. Il se retire à Tarente; Argyre & les Normands joints au Catapan Basile Théodorocane l'y assiegent sans succès. Maniacès se renferme dans Otrante; les Normands viennent encore l'y assiéger. Enfin, las des chicanes de la guerre d'Italie, il se détermine à frapper un grand coup, qui feroit tomber tout le reste, & à marcher à

CONSTANTIN IX. An. 1042.

Constantinople pour détrôner l'Empereur. Il s'embarque secretement; & quoique Théodorocane fermât le port d'Otrante avec une flotte, il passe à Dyrrachium, & prend le chemin de la Bulgarie. L'Empereur, allarmé de sa marche, lui écrit pour lui promettre, ainsi qu'à ceux qui le suivoient, l'impunité & même des récompenses, s'ils rentrent dans le devoir. Mais se doutant bien que ces offres seroient inutiles, il assemble en même-temps des troupes dont il donne la conduite à Etienne Sébastophore. On appelloit ainsi les Commandants des différents quartiers de Constantinople, parce que dans les cérémonies publiques, ils portoient à la tête de leur quartier l'image de l'Empereur; & c'étoit une dignité considérable, souvent occupée par des Patrices, quoique subordonnée au Préfet de la Ville. C'étoit cet Etienne que Zoé avoit envoyé porter la pourpre à Monomaque, lorsqu'elle l'avoit choisi pour époux. L'approche de cet Eunuque, à qui la confiance de l'Empereur n'avoit pas donné la science militaire, n'intimida point Maniacès. Les deux

armées en vinrent aux mains près d'Ostrobe. Celle d'Etienne fut mise en déroute. Maniacès, combattant à la tête de la sienne, portoit par-tout la terreur & la mort, lorsqu'il reçoit un coup de fleche dans la poitrine. Il tombe de cheval, & expire sur la place. La fortune du combat change aussi-tôt, les fuyards tournent visage, les vainqueurs jettent bas les armes & se rendent. On coupa la tête à Maniacès. Etienne, d'autant plus enflé de sa victoire, qu'il l'avoit moins méritée, revint à Constantinople. Précédé de son armée, il rentre dans la ville sur un cheval blanc, conduisant devant lui les Officiers rebelles montés sur des ânes, & faisant porter au bout d'une pique la tête de Maniacès, qui fut ensuite suspendue au haut du théâtre. L'Empereur voulut être témoin de la gloire de son Général. Environné de tout l'éclat de la majesté Impériale, assis entre Zoé & Sclérene dans le vestibule de l'Eglise du Sauveur, située près de l'entrée du palais dans la grande place, il vit défiler devant lui toute la pompe de ce triomphe.

CONSTANTIN IX.
An. 1043.
XVI.
Affaires d'Italie.
Guill. appul. l. 1.
Lup. protosp. chron.
Bar. chron. Norm.
Du Cange fam. p. 157.
Murat. annal. d'Ital. tom. VI. p. 130, & seqq.
Giann. hist. Nap. l. 9. c. 2.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. III. p. 108, 118.

L'oppoſition d'Argyre aux deſſeins ambitieux de Maniacès l'avoit réconcilié avec l'Empereur Grec. Monomaque lui pardonna le paſſé, le fit Patrice, & lui accorda Bari avec le titre de Prince, auquel il joignit celui de Duc de la Pouille. Ainſi Argyre devint par le moyen des Grecs, maître de cette même ville, que Mel ſon pere s'étoit efforcé d'enlever aux Grecs pour la mettre en liberté. C'eſt ainſi que ſe forma la Principauté de Bari. Mais en acquérant l'amitié des Grecs, Argyre perdit celles des Normands. Ce n'étoit pas pour l'intérêt de l'Empire que les Normands s'étoient déclarés contre Maniacès, & Monomaque en payant ce ſervice, fut la dupe de leur politique. Ils reçurent ſes préſents, & ſe ſéparerent d'Argyre, dès qu'ils le virent uni avec les Grecs. Guaimar, Prince de Salerne & de Capoue, jaloux de l'élévation d'Argyre, ſe donna lui-même le titre de Duc de Pouille & de Calabre; & prenant les Normands à ſa ſolde, il alla mettre le ſiege devant Bari. Mais Argyre ſe tenant renfermé dans la place, ſans riſquer aucun

combat, l'obligea de se retirer après avoir fait le dégât dans les environs. Ce fut alors que les Normands, déja maîtres d'une grande partie de la Pouille, & pleins d'espérance de conquérir bientôt le reste, établirent entre eux une forme de gouvernement semblable à celui que les Seigneurs Lombards avoient choisi après la mort de Clef, & qui n'avoit duré que dix ans. Ils se partagerent les villes conquises, auxquelles ils attacherent le titre de Comtés; & dans ce partage ils n'oublierent pas Ardoin, qui avoit été l'ame de leur entreprise. Quoiqu'ils fussent indépendants l'un de l'autre, toutefois pour éviter la confusion presque inévitable dans la pluralité des Commandants, ils élurent un chef pour convoquer l'assemblée de la nation, y présider & marcher à leur tête dans la guerre. Cet honneur étoit dû à Guillaume Bras-de-Fer; il eut le titre de Comte de la Pouille; mais ce ne fut qu'un titre d'honneur; il n'étoit que le premier entre ses égaux. La ville de Melfes fut choisie pour Capitale; c'étoit-là que se tenoient les assemblées géné-

CONSTANTIN IX. An. 1043.

rales ; elle étoit commune à tous, & n'entroit dans le partage d'aucun des Comtes. Cette forme d'ariſtocratie ſubſiſtoit depuis trois ans, & la puiſſance des Normands s'affermiſſant par une conſtitution réguliere, s'étendoit peu-à-peu par de nouvelles conquêtes, lorſqu'Argyre, content de vivre tranquille dans ſa Principauté de Bari, ſans s'attirer ſur les bras des ennemis ſi redoutables, fit un voyage à Conſtantinople. L'Empereur le reçut avec diſtinction ; mais il lui fit des reproches de ſon indifférence, & il exigea de ſa fidélité qu'il travaillât à chaſſer de la Pouille une nation qui ne s'étoit établie qu'aux dépens de l'Empire. Ce projet occupoit le Conſeil de l'Empereur, lorſqu'on reçut une nouvelle qui prouvoit la difficulté de l'exécution. Euſtaiſe, Catapan d'Italie, avoit livré bataille aux Normands près de Trani, & avoit éprouvé par une ſanglante défaite combien il étoit inférieur en ſcience militaire à Guillaume Bras-de-Fer, & ſes ſoldats en valeur aux troupes Normandes. Mais les vainqueurs firent peu de jours après une

perte plus grande que celle d'une bataille. Guillaume, le héros de la premiere famille de Tancrede, mourut regretté des siens, admiré des ennemis mêmes autant par sa douceur & par sa bonté, que par sa brillante valeur. Il ne laissoit point d'enfants. Son frere Drogon hérita de ses titres, & soutint sa haute renommée pendant le peu de temps qu'il lui survécut. Revenons à ce qui se passoit à Constantinople.

CONSTANTIN IX. An. 1043.

XVII. Mort du Patriarche Alexis.

Cedr. p. 758. Zon. t. II. p. 250. Glycas, p. 319. Joël. p. 183, 184. Oriens Christ. t. I. p. 259, 260.

Alexis, qui gouvernoit cette Eglise depuis dix-sept ans, mourut le 20 Février 1043. Les richesses qu'il laissa ne font pas son éloge. L'Empereur fit enlever deux mille cinq cents livres d'or, qu'on trouva cachées dans son palais. On lui donna pour successeur, le 25 Mars suivant, Michel Cérulaire, qui ayant été banni de Constantinople trois ans auparavant, pour avoir conjuré contre l'Empereur Michel le Paphlagonien, avoit embrassé l'état monastique. Ce fut ce Patriarche qui leva l'étendard de la révolte contre l'Eglise Romaine, & qui fut l'auteur du schisme des Grecs, ainsi que nous le rapporterons dans la suite.

CONSTANTIN IX.
An. 1043.
XVIII.
Mort de Jean le Ministre.
Cedr. p. 758.
Zom. t. II. p. 251.

Jean le Ministre vivoit au-delà du Bosphore dans un monastere, où Calaphate l'avoit fait enfermer. Monomaque ne le trouva pas assez puni; il le fit transporter à Mitylene, avec ordre de lui crever les yeux. Ce fier Ministre, qui avoit fait tant de malheureux, n'eut pas assez de courage pour supporter ses propres malheurs; il mourut de désespoir le 12 Mai, onze jours après son aveuglement.

XIX.
Disgrace d'Etienne Sébastophore.

Deux mois après, on vit encore un exemple d'une éclatante disgrace. Etienne Sébastophore, favori de Monomaque, qui, l'année précédente, l'avoit décoré du triomphe le plus brillant & le moins mérité, fut accusé & convaincu d'avoir formé le dessein de détrôner l'Empereur, & d'élever à sa place le Patrice Léon, fils de Lamprus, & Gouverneur de Mélitine. L'ingrat Etienne étoit sans doute le plus coupable; il fut le moins puni. Soit par la faveur de Zoé, soit par un reste de tendresse du Prince pour un homme qui lui avoit porté la premiere nouvelle de son élévation, soit par l'effet de quelques-unes de ces intrigues de Cour, qui ren-

verſent l'ordre de la juſtice, il en fut quitte pour perdre ſes biens & être relégué dans un monaſtere. On ne parle pas de Léon, qui apparemment ſe déroba aux pourſuites. Mais Lamprus, ſon pere, ne fut pas épargné. Après de cruelles tortures, il fut promené dans la place publique pour y eſſuyer toutes les inſultes du peuple. Enfin, on lui creva les yeux. Il ne ſurvécut que peu de jours à ces rigoureux traitements.

CONSTANTIN IX.
An. 1043.

XX.
Guerres des Ruſſes.
Cedr. p. 755, & ſeqq.

Ces évenements domeſtiques qui n'intéreſſoient que l'Empereur, occupoient moins les eſprits, qu'un danger qui menaçoit l'Empire. Les Grecs, environnés de barbares, & trop foibles pour réſiſter à tous, achetoient la paix de pluſieurs de ces peuples. Ils payoient tribut aux Ruſſes, qui leur fourniſſoient des troupes, & entretenoient avec eux un commerce utile aux deux nations. Des marchands Ruſſes, qui étoient toujours en grand nombre à Conſtantinople, ayant pris querelle avec quelques habitants, on en vint aux mains, & un Seigneur Ruſſe des plus diſtingués, fut tué dans ce tumulte. Ja-

CONSTANTIN IX. An. 1043.

roſlas régnoit alors en Ruſſie. Ce Prince guerrier, qui venoit de vaincre les Patzinaces & de dompter les Lithuaniens, irrité de ce meurtre, fait prendre les armes à ſes ſujets, appelle à ſon ſecours les autres Barbares ſeptentrionaux, aſſemble une armée de cent mille hommes, & la fait embarquer ſur le Boryſthene. Il en donne la conduite à ſon fils Vladimir. Tous les canots qui compoſoient cette flotte, (car les Ruſſes n'avoient point d'autres navires) devoient traverſer le Pont-Euxin, & ſe réunir à l'entrée du Boſphore, pour aller enſemble attaquer Conſtantinople. A cette nouvelle, l'Empereur députe à Vladimir; il lui fait repréſenter *qu'il n'a point de part à l'injure dont les Ruſſes ont à ſe plaindre; qu'une querelle ſurvenue entre des particuliers ne doit pas rompre une paix depuis long-temps établie entre les deux nations; & qu'après tout, il eſt prêt de donner aux Ruſſes telle ſatisfaction que peut exiger la plus rigoureuſe juſtice.* Ses députés ſont renvoyés avec inſulte, & l'Empereur perdant toute eſpérance d'accommodement, ſe prépare lui-même à la guer-

re. Il commence par faire arrêter & mettre en prison tous les Russes qui étoient à Constantinople, & donne le même ordre pour toutes les Provinces. Comme les vaisseaux de la flotte Impériale étoient dispersés en différents parages, & que le temps manquoit pour les rassembler, il fait équiper à la hâte les navires de toute espece qui se trouvoient dans le port de Constantinople, il y fait embarquer ce qu'il y avoit de soldats dans la ville, avec une ample provision de feu grégeois; il monte lui-même sur la galere, & s'avance vers les Barbares qui se tenoient sur les ancres à l'entrée du canal. Deux grands corps de cavalerie l'accompagnoient à droite & à gauche, & marchoient le long du rivage.

XXI. Défaire des Russes.

Les deux flottes s'observoient sans faire aucun mouvement, & chacune attendoit l'attaque. Enfin, l'Empereur voyant que le jour se passoit sans rien faire, envoye encore proposer un accommodement. Il n'est pas mieux écouté que la premiere fois. Vladimir répond seulement, que pour avoir la paix, il faut payer trois livres d'or

CONSTANTIN IX. An. 1043.

pour chacun de ses soldats. Une réponse si peu raisonnable détermine l'Empereur à combattre. Il ordonne à Basile Théodorocane de prendre trois triremes, & d'aller harceler l'ennemi. Basile fait plus que l'Empereur ne lui avoit commandé; il se jette au travers de la flotte, brûle sept canots, en coule à fond trois avec leur charge, saute lui-même dans un canot Russe, & tue ou jette à la mer ceux qui le montoient. Les Russes voyant en ce moment l'Empereur venir sur eux avec toute sa flotte, prennent la fuite, se font échouer contre des rochers & des bancs de sable, & gagnent le bord, où la cavalerie Grecque en fait un grand carnage. On y compta ensuite près de quinze mille cadavres. L'Empereur étant demeuré deux jours en cet endroit, retourna le troisieme à Constantinople, laissant à Nicolas & à Basile sa flotte bien garnie de troupes, avec ordre de garder l'entrée du canal, & d'empêcher les descentes.

XXII. Ils se retirent.

Il restoit encore aux Russes un très-grand nombre de canots qui se rassembloient dans un port voisin; &

tandis que la flotte Grecque couroit le long des rivages pour piller ceux qui avoient échoué, & dépouiller les cadavres que la mer jettoit ſur ſes bords, vingt-quatre vaiſſeaux, détachés à la pourſuite des fuyards, allerent inſulter les Ruſſes juſque dans le port. A peine y furent-ils entrés qu'ils ſe virent environnés d'une prodigieuſe multitude de canots, qui les aſſailloient de toutes parts comme un eſſain d'abeilles. Bientôt les vaiſſeaux furent inveſtis, & couverts de Ruſſes qui monterent à l'abordage, & les Grecs, fatigués du travail de la rame & de la pourſuite, pouvoient à peine rendre quelque combat. Ils voulurent ſortir & regagner la pleine mer; mais ils trouverent le paſſage fermé. Ce fut là que le Patrice Conſtantin Caballure, Commandant de la flotte de Cibyre, qui conſiſtoit en onze vaiſſeaux, fut tué en combattant avec courage. Quatre vaiſſeaux furent pris entre leſquels étoit l'Amiral. Tout l'équipage fut paſſé au fil de l'épée. Les autres échouerent contre les rochers, où ils ſe briſerent. Des ſoldats qui les montoient, les

CONSTANTIN IX. An. 1043.

uns périrent dans les eaux, les autres par le fer ennemi, quelques-uns furent faits prisonniers. Ceux qui purent échapper en grimpant sur le rivage, revinrent nuds, meurtris, déchirés rejoindre leur flotte. Les Russes, consolés de leur défaite, reprirent la route de leur pays. Comme la perte d'un grand nombre de leurs canots en obligeoit une partie de retourner par terre, ils furent arrêtés près de Varna par Catacalon, Gouverneur de ce pays, qui en fit un grand carnage, & en envoya huit cents à Constantinople. Ce guerrier, aussi vigilant que brave & hardi, les avoit déja fort maltraités à leur premier passage, lorsqu'en allant à Constantinople, ils avoient fait une descente sur cette côte.

An. 1044.

XXIII. Sédition. *Cedr. p.* 761. *Glyc. p.* 320.

L'Empereur, échappé de ce danger, pensa périr au milieu de Constantinople. L'éclat scandaleux dont brilloit Sclérene, éclipsoit même l'Impératrice, & révoltoit les esprits. On craignoit que cette ambitieuse maîtresse, pour régner seule, ne se défît de Zoé & de Théodora. Le 9 Mars de l'an 1044, jour de la fête des

des quarante Martyrs ; il se faisoit une procession solemnelle, sorte de dévotion fort à la mode à Constantinople, & à laquelle les Empereurs se faisoient plus de scrupule de manquer qu'aux préceptes de l'évangile. L'Empereur à pied, accompagné de sa garde, se rendit à l'Eglise du Sauveur au milieu des acclamations du peuple. C'étoit-là qu'il devoit monter à cheval pour marcher avec le Clergé à l'Eglise des Martyrs. Pendant qu'il s'y préparoit, il s'éleve du milieu de la foule une voix qui s'écrie : *Point de Sclérene ; vivent nos Princesses Zoé & Théodora : que Dieu les préserve du malheur qui les menace.* Ces paroles bouleversent en un moment l'esprit du peuple. Les acclamations se changent en cris de fureur ; on insulte ; on veut tuer le Prince, auquel on souhaitoit tout-à-l'heure mille ans de vie ; & peut-être l'auroit-on mis en pieces avec toute sa maison, si les deux Princesses n'eussent appaisé le tumulte en parlant au peuple du haut d'une fenêtre. Monomaque, confus & tremblant, regagna son palais sans achever la cérémonie.

CONSTANTIN IX. An. 1044.

CONSTANTIN IX.
An. 1045.
XXIV.
Guerre en Arménie.
Cedr. p. 761, & seqq.

Une contestation de domaine, qui s'éleva l'année suivante aux extrémités de l'Empire, alluma une grande guerre. Vingt-quatre ans auparavant, George, Roi d'Ibérie & d'Abasgie, faisant la guerre à l'Empire, avoit été secondé par un Prince nommé Jobanésic, qui possédoit dans l'Arménie majeure un grand territoire autour de la ville de Hani. Lorsque l'Empereur Basile eut vaincu George, Jobanésic, appréhendant le ressentiment du vainqueur, le prévint en lui mettant entre les mains sa personne & ses Etats. Basile, désarmé de cette soumission, non-seulement ne lui ôta rien de ce qu'il possédoit, mais lui donna même pour toute sa vie le domaine usufruitier de la grande Arménie, à condition qu'après sa mort le territoire de Hani, ainsi que l'Arménie, reviendroit à l'Empire. Jobanésic accepta cette condition par un acte signé de sa main. Etant mort plusieurs années après Basile, son fils Cacice lui succéda dans tous ses droits & ses domaines, dont les successeurs de Basile, peut-être par ignorance, le laisserent jouir paisiblement. Mais

l'acte original étant tombé entre les mains de Monomaque, il en demanda l'exécution. Cacice ne refusoit pas de se reconnoître vassal de l'Empire; mais il prétendoit conserver tout l'héritage de son pere; & ce procès ne put être vuidé que par les armes. Monomaque envoya une armée, dont il donna le commandement à Michel Jasite, qu'il nommoit Gouverneur d'Ibérie, avec ordre de forcer Cacice à se dessaisir de ses Etats. Cacice, de son côté, résolut de se défendre, & le fit avec tant de courage, que Jasite se vit obligé de demander de nouveaux secours. On lui envoya une nouvelle armée plus nombreuse que la premiere, sous la conduite de Nicolas, Commandant général des troupes de la garde. L'Empereur écrivit encore au Sarasin Aplesphar, Emir de Tibium & de la Persarmenie, sur les bords de l'Araxe, pour l'engager à porter ses armes dans l'Arménie, & à faire la guerre à Cacice. Nicolas, porteur des lettres de l'Empereur, y joignit les présents & les sollicitations les plus pressantes. Aplesphar promit de pousser Cacice à toute ou-

CONSTANTIN IX.
An. 1045.

CONSTANTIN IX. An. 1045.

trance, si l'Empereur vouloit s'engager par écrit à le laisser maître des conquêtes qu'il feroit sur l'ennemi. L'Empereur y consentit par un acte authentique; aussi-tôt le Sarasin se mit en campagne, & prit sur Cacice grand nombre de places. Cacice, attaqué à la fois par les Grecs & les Sarasins, prit le parti de faire la paix avec Nicolas, & de se mettre à la discrétion de l'Empereur. Il vint à Constantinople se jetter à ses pieds, & reçut en récompense de sa soumission, la dignité de Maître de la milice, avec de grandes terres en Cappadoce, où il vécut plus heureux dans l'opulence d'une condition particuliere, que dans une souveraineté contestée.

An. 1046. XXV. Guerre contre Aplesphar.

Ce n'étoit pas l'intention de Monomaque de tenir parole au Sarasin, & de lui laisser ses conquêtes; mais celle du Sarasin étoit assurément de les conserver. Dès que Cacice eût été mis à la raison, l'Empereur redemanda les places dont Alesphar s'étoit emparé, comme faisant partie des Etats du vaincu; & sur le refus, il ordonne à Nicolas de mettre en-

ſemble les troupes Grecques, Ibériennes & Arméniennes, & de marcher au Saraſin, qui avoit l'audace de prétendre qu'on dût tenir parole à des infideles. Nicolas raſſemble toutes les forces que l'Empire avoit dans ce Pays; & ne croyant pas apparemment qu'une telle expédition fût digne de lui, il en charge Jaſite, & un Alain, ſon vaſſal, nommé Conſtantin. Il leur ordonne d'aller attaquer Tibium. Apleſphar étoit beaucoup plus habile que Nicolas même. Outre ſa valeur naturelle, il poſſédoit parfaitement l'art de la guerre, & ſavoit rompre les meſures de l'ennemi. Se ſentant trop foible pour en venir aux mains, il ſe renferme dans ſa ville, & bouche le lit de la riviere qui baignoit les murs pour inonder la plaine voiſine. Il poſte des archers ſur les côteaux dans les vignobles d'alentour, & convient avec eux d'un ſignal. Ces diſpoſitions faites, il attend l'ennemi. Les Grecs, perſuadés que c'étoit par crainte qu'il ſe tenoit enfermé, courent ſans ordre aux murailles, les uns à pied, les autres à cheval, bien aſſurés qu'ils vont em-

CONSTANTIN IX. An. 1046.

CONSTANTIN IX. An. 1046.

porter la ville d'emblée. Dès qu'Aplesphar voit les uns embourbés, les autres engagés dans les vignobles, il donne le signal, & les soldats embusqués au haut des côteaux, accablent les Grecs de fleches & de pierres. La plupart y laisserent la vie ; ceux qui échappoient aux coups, restoient, hommes & chevaux, enfoncés dans la terre détrempée par les eaux. Jasite & Constantin se sauverent avec un petit nombre, & allerent porter à Nicolas la nouvelle de leur défaite.

An. 1047. XXVI. Catacalon envoyé contre Aplesphar.

L'Empereur ayant appris ce mauvais succès causé par l'ignorance de ses Généraux, rappelle Nicolas & Jasite. Il confere le gouvernement d'Ibérie à Catacalon, le meilleur guerrier de l'Empire, & donne le commandement de l'armée à Constantin, Capitaine de la garde étrangere. C'étoit un eunuque, Sarasin de naissance, mais homme d'esprit, qui avoit la confiance de l'Empereur, auquel il avoit rendu de grands services dans le temps de son infortune. Ces deux Généraux parfaitement d'intelligence ne jugerent pas à propos de com-

mencer par le siege de Tibium, capitale des domaines d'Aplesphar, & en état de faire une longue résistance. Ils crurent devoir affoiblir auparavant ce Prince, en lui enlevant toutes les places de moindre considération, qui lui fournissoient des forces. Ils réussirent à s'en rendre maîtres, malgré leur situation avantageuse, & les secours d'Aplesphar, qui fut battu dans toutes les rencontres. Enfin, approchant toujours de Tibium, ils vinrent mettre le siege devant le fort de Chélidoine, bâti sur un roc escarpé : comme ils avoient donné le change aux habitants en feignant d'avoir d'autres desseins, & qu'ils avoient tout-à-coup rabattu sur cette place, lorsqu'on s'y attendoit le moins, elle étoit mal pourvue de vivres. Elle ne pouvoit tenir long-temps; lorsqu'il vint ordre à Constantin d'abandonner tout, & de revenir à grandes journées à Constantinople avec son armée, laissant Catacalon en Ibérie.

CONS-TANTIN IX. An. 1047.

XXVII. Aventure de Léon Tornice. Cedr. p.

Une dangereuse révolte obligeoit l'Empereur à rassembler toutes ses forces. Léon Tornice, son parent, établi dans Andrinople, avoit gagné le

CONSTANTIN IX.
An. 1047.
764, 765, 766.
Zon. t. II. p. 251, 252, 253.
Manass. p. 128.
Glyc. p. 720.

cœur des Macédoniens par ses qualités aimables, relevées encore par les graces de l'extérieur. Ces avantages lui donnoient déja l'empire sur les esprits, & l'on étoit persuadé qu'il monteroit un jour sur le trône. Les Devins, qui prennent tout leur savoir dans les circonstances, ne manquoient pas de le prédire. Monomaque, dévoré de jalousie, le haïssoit mortellement; mais Léon étoit dans une grande estime auprès d'Euprépie, sœur de Monomaque. C'étoit une Princesse généreuse, à qui la fortune de son frere convenoit mieux qu'à lui-même. L'Empereur ne l'aimoit pas; il ne pouvoit aimer que ses plaisirs; mais il la craignoit à cause de l'ascendant que lui donnoit sa vertu & son génie. Comme elle sentoit son peu de crédit, elle alloit rarement au palais, & c'étoit toujours pour plaider la cause des peuples contre les Financiers. Monomaque, jaloux de la correspondance mutuelle d'Euprépie & de Tornice, prit le parti de les éloigner l'un de l'autre. Tornice fut envoyé en Ibérie avec la qualité de Gouverneur. C'étoit un exil ho-

norable. Sa réputation le devança. Il trouva en Ibérie ce qu'il avoit quitté en Macédoine : l'amour des peuples, que sa conduite ne fit qu'accroître. Ses ennemis désespérés résolurent de le perdre. C'étoit faire leur cour au Prince. Il fut accusé d'aspirer à l'Empire, & aussi-tôt condamné sans être entendu. On lui coupa les cheveux; & après l'avoir revêtu d'un froc, on le fit revenir à Constantinople pour le renfermer dans un cloître. L'Empereur le voulut voir sous ce nouvel habit; & sans lui dire une parole, il le congédia avec de grands éclats de rire.

XXVIII. Il est proclamé Empereur.

Cet accueil insultant fut plus sensible à Tornice, que sa comdamnation même. Les Macédoniens dont il étoit chéri, & qui fondoient sur lui de grandes espérances, en furent encore plus indignés. Ils vinrent l'enlever pendant une nuit, & le transporterent à Andrinople. Cette Ville étoit remplie de gens de guerre mécontents de l'Empereur; les Officiers, parce qu'ils n'étoient pas employés; les soldats, parce qu'ils étoient mal payés. L'oisiveté les rendoit séditieux.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

Ils n'aspiroient qu'après une révolution, qui leur promettoit des occasions de pillage. Les amis de Tornice n'eurent pas de peine à les porter à la révolte. Ils proclamerent Tornice Empereur. Le desir de la vengeance lui fit accepter le diadême, & le rendit réellement coupable du crime pour lequel il avoit été injustement condamné. Tous les esprits turbulents & audacieux, tous les bandits & les misérables vinrent grossir son armée. A leur tête il marche vers Constantinople, se flattant de n'y trouver aucune résistance. Les armées étant employées aux extrêmités de l'Orient, l'Empereur n'avoit autour de lui que sa garde ordinaire, & ne devoit trouver aucune défense dans les habitants, dont il étoit haï. Tornice arrive le soir à la vue de la ville, & campe vis-à-vis de la porte de Blaquernes.

XXIX. Il attaque Constantinople.

Le lendemain il marche en bataille jusqu'au pied des murs, & demande qu'on lui ouvre les portes, promettant aux gardes de grandes récompenses. Comme on ne lui répondoit que par des railleries, il se dispose

à donner l'assaut. Cependant l'Empereur fait distribuer des armes au peuple pour défendre la muraille. Il rassemble environ mille hommes, partie soldats, partie bourgeois ou valets de Sénateurs; il les fait sortir par la porte de Blaquernes; & croyant opposer à l'ennemi une forte barriere, il fait planter devant eux une palissade. Argyre, qui se trouvoit encore à Constantinople, & qui savoit mieux la guerre que l'Empereur, avoit beau lui représenter, *que le meilleur parti étoit de se tenir dans la ville, & de repousser du haut des murs les attaques de l'ennemi, qu'exposer à des troupes aguerries & furieuses une bourgeoisie timide, qui n'avoit jamais manié les armes, c'étoit la perdre, & peut-être la ville en même-temps.* L'Empereur, sourd à ces bons avis, n'écoutoit que les bravades insensées de ses favoris, qui prétendoient que l'Empereur n'avoit qu'à se montrer, pour glacer d'effroi les rebelles. Monomaque, persuadé du miracle que pouvoit opérer sa présence, se fit placer un siege sur un balcon avancé qui donnoit sur la plaine, & vint s'y asseoir avec tout

CONSTANTIN IX. An. 1047.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

l'appareil de la majesté Impériale, afin de voir l'ennemi, & d'en être vu. Cet aspect, ridiculement auguste, loin d'imposer aux Macédoniens, ne lui attira que des risées. Ils se mirent à danser, chantant des chansons pleines de railleries grossieres, telles que des soldats peuvent en composer sur le champ, & l'insultant par leurs postures. Pendant ce ballet outrageant, une de leurs cohortes se détache, & tombe sur ce corps avancé hors des murs avec tant de furie, que, malgré la palissade, tout disparoît en un instant, les uns étant repoussés dans la ville, les autres culbutés dans le fossé; & la terreur fut si grande, que la bourgeoisie, qui bordoit le haut des murs, se précipita en-bas, & que les gardes des portes les abandonnerent sans se donner le temps de les fermer. L'Empereur lui-même courut le plus grand risque. Une fleche, qui lui étoit adressée, vint frapper à côté de lui un de ses Chambellans, à qui sa calotte de fer sauva la vie. Ses gardes s'enfuirent, & l'Empereur n'eut rien de plus pressé que de quitter la place. On ne peut deviner la

raiſon qui empêcha Tornice d'entrer alors dans Conſtantinople. Il eût été ſans coup férir maître de la ville & de l'Empire. Mais ébloui lui-même d'un ſuccès ſi rapide, il ſe contenta d'avancer juſqu'au bord du foſſé, & retourna ſur ſes pas. Les Hiſtoriens Grecs trouvent ici un miracle de la Providence : peut-être auſſi ne fut-ce qu'un effet d'humanité dans Tornice, qui ne voulut pas livrer Conſtantinople à un ſaccagement toujours plus cruel & plus licencieux dans l'obſcurité de la nuit qui approchoit.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

XXX. Il s'éloigne de la ville.

Ce moment une fois manqué ne revint plus. Pendant la nuit, l'Empereur & les habitants prirent des précautions plus ſages pour mettre la ville en état de défenſe. Le lendemain matin lorſque Tornice s'approcha pour donner l'aſſaut, il trouva la muraille bordée de machines qui lançoient des pierres de plus de cent livres. Il en penſa lui-même être tué; & ſa garde ayant pris la fuite, fut ſuivie de toute l'armée qui rentra dans ſon camp, ſans oſer les jours ſuivants revenir à l'attaque. Tornice fut bientôt forcé par les déſertions de renon-

CONSTANTIN IX. An. 1047.

cer à ſon entrepriſe ; & craignant de ſe voir entiérement abandonné, & peut-être livré à l'Empereur, il ſe replia ſur Arcadiopolis, environ à trente lieues de Conſtantinople, avec ce qui lui reſtoit de troupes. Toutes les villes de Macédoine & de Thrace s'étoient déclarées en ſa faveur, à l'exception de Rhédeſte, que l'Evêque avoit retenue dans l'obéiſſance. Le Prélat étoit ſecondé par le plus diſtingué d'entre les habitants nommé Vatace, conſtamment fidele à l'Empereur, quoiqu'il fût parent de Tornice, & qu'il eût un frere nommé Jean Vatace, qui tenoit le ſecond rang dans l'armée rebelle. Tornice envoya trois de ſes meilleurs Capitaines, qui tous étoient ſes parents, avec un détachement conſidérable pour s'emparer de cette ville. Comme ils l'attaquoient depuis pluſieurs jours ſans ſuccès, Tornice s'y tranſporta lui-même avec toutes ſes forces. Ses efforts ainſi que ſes machines devenant inutiles par la courageuſe défenſe des aſſiégés, il fut obligé de regagner Arcadiopolis.

XXXI. Fin de la révolte.

Ce fut alors qu'arriva l'armée d'O-

rient. Au moment que Conſtantin avoit reçu l'ordre de l'Empereur, quoique le fort de Chélidoine fût ſur le point de ſe rendre, il avoit levé le ſiege & fait la paix avec Apleſphar, qui s'étoit engagé par ſerment à ne jamais rien entreprendre contre l'Empire. Conſtantin, étant parti auſſi-tôt, avoit fait la plus grande diligence. Comme il étoit en chemin, l'Empereur lui envoya ordre de venir lui-même à Conſtantinople, & de diviſer ſon armée en deux corps, dont l'un paſſeroit le Boſphore par Chryſopolis, & l'autre l'Helleſpont par Abyde. Le deſſein étoit d'envelopper les ennemis, & de leur couper la retraite. Les deux corps s'étant rapprochés près d'Arcadiopolis, & tenant Tornice enfermé, l'Empereur envoya Jaſite pour les commander. Ce Général, pour ne rien haſarder, s'abſtint de livrer bataille : il eſpéroit les réduire ſans combat; & afin de les gagner par la douceur, il faiſoit obſerver à ſes ſoldats une exacte diſcipline, empêchant le pillage des terres, & traitant les priſonniers avec humanité. Il écrivoit ſecretement aux

CONSTANTIN IX. An. 1047.

Officiers, leur promettant le pardon & des récompenses, s'ils rentroient dans le devoir. L'état où se trouvoient les rebelles secondoit ses insinuations. L'hyver approchoit, & ils se voyoient à la veille de manquer de vivres & de fourrage, & d'avoir en même-temps à soutenir le froid, la faim & l'ennemi. Ces craintes en faisoient passer tous les jours dans le camp de Jasite; & tant que ce ne furent que des soldats ou des Officiers subalternes, Tornice ne perdit pas courage. Mais lorsqu'il se vit abandonné des plus distingués, & de ceux qui tenoient le premier rang après lui, il commença de veiller à sa sûreté. Les passages étant fermés de toute part, il ne trouva d'autre ressource que de se réfugier dans une Eglise. Jean Vatace, son ami fidele, l'y suivit. Le reste de l'armée se dispersa. Jasite les fit enlever de cet asyle, & conduire enchaînés à Constantinople, où l'Empereur leur fit crever les yeux la veille de Noël. Il accorda le pardon à ceux qui s'étoient séparés de Tornice, & leur permit de retourner chacun dans leur patrie. Mais il traita en

rebelles ceux qui lui étoient reftés attachés jufqu'à la fin. Ils furent ignominieufement promenés dans la grande place, & bannis enfuite, avec perte de leurs biens. C'eft ainfi que l'envie triompha doublement d'un malheureux, en le rendant coupable par le reffentiment d'une injufte punition.

CONSTANTIN IX. An. 1047.

L'année fuivante 1048, vit naître une guerre fanglante entre les Grecs & une nouvelle horde de Turcs, qui, s'étant établie par l'épée, détruifit en Afie une partie de l'Empire Grec, fit la loi aux Califes, leur enleva Bagdad même, capitale de leurs vaftes Etats, étendit fes conquêtes dans l'efpace de huit cents lieues depuis l'Archipel & le Bofphore jufqu'à Kasgar, & qui, renverfée enfin par un torrent d'autres Barbares, fit fortir de fes ruines la puiffance Ottomane. Cette nouvelle dynaftie de Turcs prit de fon auteur le nom de Seljoucides. Seldgiouc, un des plus braves Capitaines du Turkeftan, s'étant élevé par fa valeur aux premieres dignités de l'Empire Turc, encourut la difgrace de fon Prince, & fe retira dans la Bukarie vers les bords du Gihon,

An. 1048.

XXXII. Commencement des Turcs Seljoucides.

Cedr. p. 767, & feqq. Zon. t. II. p. 255, 256, 257. Leuncla. hift. Mufulm. l. 1. Du Cange 16e. differt. fur Joinville. D'Herbelot, Bibl. orient. au mot Thogrul-Beg. M. de Guignes, hift.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

des Huns, t. I, p. 241. & III. p. 185, & suiv.

l'ancien Oxus, avec sa famille & un grand nombre de Turcs attachés à sa fortune. Redoutable à ses voisins, dont il ravageoit les terres, il ne quitta les armes qu'avec la vie à l'âge de cent sept ans. Son fils Mikhaïl, qui fut tué dans un combat, laissa trois fils, Bighou, Thogrul-Beg, que les Grecs nomment Tangrolipix, & Daoud, qui continuerent de vivre en liberté aux dépens de leurs voisins, s'occupant du soin de leurs troupeaux, lorsqu'ils se reposoient de leurs courses. Campés à deux ou trois lieues de Bukara, ils en furent chassés par l'Emir qui se trouvoit incommodé de leur voisinage, & retournerent dans le Turkestan, pays de leur origine. Après avoir joui d'une grande autorité auprès du Khan, ils lui devinrent suspects. Ce Prince fit arrêter Thogrul. Daoud s'étant échappé, il le fit poursuivre par une armée de Turcs. Daoud osa la combattre, & fut la défaire. Il profita de sa victoire, pour voler au secours de son frere, qu'il tira des fers. Ces deux guerriers, devenus plus redoutables, retournerent en Bukarie, sans que l'Emir ôsât les

inquiéter. Charmé de leurs exploits, Mamoud, Prince des Turcs Ghaznévides, qui occupoit le Chorasan, le Maouerennahar & une partie de la Perse, passant par la Bukarie, les emmena malgré les remontrances de ses principaux Officiers, qui l'avertissoient que cette race inquiete & entreprenante, dont il espéroit tirer du secours, seroit le fléau de sa famille. Il ne s'apperçut de sa faute, que lorsqu'elle fut irréparable. Etablis près de Mérou dans le Chorasan, attirant à eux tous les aventuriers qui cherchoient à s'enrichir de brigandage, ils formoient déja une nation à part, & se trouverent bientôt assez forts & assez hardis pour étendre au loin leurs ravages. Divers détachements porterent de toutes parts la terreur de leurs armes. Ispahan, Rey, Hamadan les virent à leurs portes. Ils pousserent leurs courses jusques dans l'Aderbigiane, où ils saccagerent la ville de Maraga, dont ils massacrerent les habitants. Assan, oncle de Thogrul, passa le Tigre; il pilla Miafarekin, Amide, les environs de Nisibe, Mosul, & jetta l'allarme dans toute la Mé-

CONSTANTIN IX. An. 1048.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

ſopotamie. Les Arabes, s'étant réunis, l'obligerent enfin à repaſſer dans l'Aderbigiane. Tandis que ces différents partis ſemoient l'effroi dans toute la Perſe, Thogrul faiſoit la guerre aux Ghaznévides. Après la mort de Mamoud, fils & ſucceſſeur de ce Prince, & l'ayant défait dans une ſanglante bataille, il demeura maître du Chorasan, & prit le titre de Sultan. Cet exemple d'ingratitude ne ſervit point de leçon au Calife de Bagdad. Ebloui de la réputation de Thogrul, & accablé ſous le joug des Emirs, qui, ſous le nom de Miniſtres, régnoient dans ſes Etats, & ne lui laiſſoient que des honneurs ſtériles, il crut trouver en lui une reſſource pour ſe tirer d'oppreſſion. Il invita Thogrul par une ambaſſade à venir à ſon ſecours, & le nouveau Sultan s'en fit honneur. Mais le Calife n'y gagna que de changer de maître. Thogrul le défit de ſes tyrans, & en prit la place. Bientôt les Seljoucides virent ſous leur puiſſance toute la partie orientale de la Perſe depuis le Khariſme juſqu'à la mer des Indes, les côtes de la mer Caſpienne, le Gebal, l'Irak Perſique,

les villes importantes de Hamadan & de Rey. Thogrul fit de cette derniere une place forte, où il mettoit en sûreté son butin. Quelques Auteurs ont avancé que ce fut Thogrul qui prit le premier le titre de Sultan, c'est-à-dire, *Roi des Rois*. Mais, comme l'observe du Cange, ce titre est beaucoup plus ancien : on le trouve dans Constantin Porphyrogenete ; il est donné au Prince Sarasin, maître de l'Afrique sous le regne de Basile le Macédonien. Celui qui, sous l'autorité du Calife de Bagdad, gouvernoit les Provinces soumises à sa puissance, & qu'on appelloit Emir el Omara, c'est-à-dire, *Prince de Princes*, prenoit aussi le nom de Sultan ; & dans la suite la plupart des Gouverneurs Sarasins ayant secoué le joug de ce premier Emir, & s'étant rendus indépendants, quoiqu'ils reconnussent toujours le Calife pour leur Souverain, se qualifierent de Sultans.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XXXIII. Etienne vaincu par les Turcs.

Les progrès des Seljoucides, qui répandoient l'allarme jusque sur les bords de l'Euphrate, commençoient à donner de l'inquiétude à l'Empereur. Il envoya proposer à Thogrul

CONSTANTIN IX. An. 1048.

un traité de paix & d'alliance, qui fut accepté & presque aussi-tôt rompu. Coutoulmisch, cousin de Thogrul, faisoit la guerre aux Arabes du Diarbek : ayant été défait dans une grande bataille près de Sïn-Jar, il prit la fuite vers le Baasparacan, & envoya demander passage au Gouverneur Grec, promettant avec serment de ne faire aucun dommage. Le Gouverneur étoit Etienne, fils de Constantin Lichudès, principal Ministre de l'Empereur. Aussi arrogant qu'étourdi, ce jeune homme, fier de voir les Turcs à ses pieds, non-seulement refusa le passage, il alla même les combattre à la tête de ses troupes, bien assuré que son pere feroit valoir ce glorieux exploit. Mais le Général Turc lui donna une leçon bien plus utile aux enfants de la faveur, que n'auroit pu être une victoire. Il le battit, le fit prisonnier, & le vendit comme esclave en passant par Tauris. Coutoulmisch à son retour loua beaucoup à Thogrul la fertilité du pays de Baasparacan, qui n'étoit, disoit-il, habité que par des femmes. Thogrul, autant par le desir de s'en

rendre maître, que par le juste ressentiment de la perfidie des Grecs, fit partir vingt mille hommes sous la conduite de son neveu Asan, avec ordre de s'emparer du Baasparacan, s'il en trouvoit la conquête possible.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XXXIV. Asan défait par Catacalon.

Asan entre dans cette Province, pille, brûle, massacre tout ce qu'il rencontre sur son passage, sans épargner même les enfants. Aaron, fils du Bulgare Ladislas, & frere de Prusien, avoit pris la place d'Etienne dans le Gouvernement du Baasparacan. Trop foible pour faire tête aux Turcs, il envoye demander du secours à Catacalon, Gouverneur d'Ibérie. Ce brave Capitaine part aussitôt, & va joindre ses troupes à celles d'Aaron. Celui-ci ne voyoit que deux partis à prendre; c'étoit d'aller attaquer les Turcs en plein jour, ou de tomber sur eux pendant la nuit. Catacalon n'approuva ni l'un, ni l'autre. Son avis fut d'abandonner le camp la nuit suivante, d'y laisser les tentes dressées, les bagages, les bêtes de charge; d'aller se poster en embuscade dans une forêt voisine, & de revenir fondre sur l'ennemi, lorsqu'il

CONSTANTIN IX. An. 1048.

seroit occupé au pillage du camp. Les deux armées étoient campées au bord du fleuve Stranga. Dès le matin, Asan se range en bataille; & ne voyant personne se présenter devant lui, il avance vers le camp des Grecs. La solitude, le silence lui persuadent que les Grecs ont pris la fuite. Il franchit le fossé, arrache la palissade, & abandonne le camp à ses troupes. Vers le soir, pendant que les Turcs ne songent qu'au pillage, les Grecs sortent de l'embuscade, tombent sur eux avec fureur, & les massacre sur leur butin même. Les plus braves périrent avec Asan les armes à la main; le reste se noye dans le fleuve ou gagne les montagnes, & se sauve en Persarménie.

XXXV. Les Turcs reviennent avec de plus grandes forces.

Le Sultan, honteux de la défaite de ses troupes, met sur pied une armée de cent mille hommes, dont il donne le commandement à son cousin Ibrahim. Les deux Généraux Grecs tiennent conseil. Catacalon, plein de hardiesse, lorsqu'il étoit à propos de courir au danger, vouloit aller au-devant de l'ennemi, & l'attaquer en chemin, tandis qu'il étoit fatigué d'une

ne longue marche, que la plus grande partie de sa cavalerie manquoit encore de chevaux, & que ceux qu'elle avoit étoient déferrés. C'étoit aussi l'avis de toute l'armée. Mais Aaron refusoit d'exposer ses troupes à des forces si supérieures sans un ordre exprès de l'Empereur; & en attendant il falloit, disoit-il, mettre les places en état de défense, & y retirer tout ce qui pouvoit être exposé au pillage. Le nom de l'Empereur suffisoit pour arrêter la délibération; & cet avis prévalut. On envoye un courier à Constantinople. L'Empereur ordonne d'attendre l'arrivée de Liparite qui devoit amener un secours d'Ibériens. Il mande en même-temps à Liparite, que c'est l'occasion de montrer son zele, & que s'il est sincérement ami & allié de l'Empire, il le prie d'aller joindre ses forces à celles des deux Généraux. Ce Liparite étoit fils de celui qui, vingt-six ans auparavant, étoit mort en combattant à la tête des Abasges contre les troupes de l'Empire. Etabli en Ibérie, il s'étoit fait une haute réputation de courage & de prudence;

CONSTANTIN IX. An. 1048.

en ſorte qu'après Pancrace, Roi de l'Ibérie ſeptentrionale, il avoit la plus grande conſidération dans le pays. Le Roi, livré à la débauche, & capable de tout oſer pour ſatisfaire ſes paſſions brutales, fit violence à la femme de Liparite. Cet homme de cœur, outré d'un ſi ſanglant outrage, prit les armes; & vainqueur de l'inſolent Monarque, il l'obligea de s'aller cacher dans les neiges du Caucaſe. Pouſſant lui-même la vengeance au-delà des bornes de l'honneur, il fit à la mere de Pancrace la même inſulte que ſa femme avoit ſoufferte, & ſe rendit maître de tout le Royaume. Il écrivit enſuite à l'Empereur pour lui demander ſon amitié & ſon alliance, qui lui fut accordée. Quelque temps après, Pancrace, ayant traverſé le pays des Suanes & la Colchide, vint à Trebizonde, d'où il envoya demander à l'Empereur la permiſſion de venir à Conſtantinople. L'ayant obtenue, il lui reprocha en termes reſpectueux d'avoir rompu l'alliance qui ſubſiſtoit entre l'Empire & un Monarque puiſſant, Roi d'Ibérie & d'Abaſgie, pour s'allier

avec un ſujet rebelle. L'Empereur l'adoucit en ſe chargeant de négocier pour lui un accommodement honorable. En effet, il engagea Liparite à ſe contenter d'une Province nommée la Meſquie, dont il jouiroit en uſufruit pendant toute ſa vie, & à reconnoître Pancrace pour ſon Souverain. C'étoit à ce Liparite que s'adreſſoit l'Empereur.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XXXVI. Attaque & priſe d'Arzé.

Pendant qu'on l'attendoit, Ibrahim, arrivé dans le Baaſparacan, apprend que les Grecs, au bruit de ſon approche, ſe ſont retirés en Ibérie. Il ſe met auſſi-tôt à les pourſuivre pour les combattre avant qu'ils ayent reçu le ſecours. Les Grecs, de leur côté, de crainte d'être forcés d'en venir aux mains, ſe retirent ſur une hauteur bordée de précipices, & mandent à Liparite de hâter ſa marche. Ibrahim, déſeſpérant de les atteindre, tourne ſes forces ſur Arzé. C'eſt aujourd'hui la ville d'Arz-Roum; c'étoit alors un bourg d'une vaſte étendue, très-peuplé & très-riche. Outre les naturels du pays, il étoit rempli d'un nombre infini de marchands étrangers de toute nation, Syriens,

CONSTANTIN IX. An. 1048.

Arméniens, Juifs, Arabes. Leur multitude leur avoit paru une assez bonne défense, pour n'avoir pas besoin de murailles. Ils avoient même préféré cette demeure à Théodosiopolis, aujourd'hui Hassan-Kala, ville grande & bien fortifiée, qui n'en étoit pas à deux lieues. Les Turcs y étant arrivés, les habitants barricadent les rues; & montés sur leurs toîts, font pleuvoir les fleches, les pierres, & tout ce qu'ils trouvent sous leur main propre à donner la mort. On se bat ainsi pendant six jours. A la nouvelle de cette attaque, Catacalon veut courir à l'ennemi; il presse Aaron d'aller fondre sur les Turcs, tandis qu'ils ne songent qu'à se rendre maîtres du bourg. C'étoit, disoit-il, perdre le temps que d'attendre les bras croisés un foible secours, & de manquer une occasion que toute l'Ibérie ne leur rendroit jamais. Aaron, s'obstinant à s'en tenir à l'ordre de l'Empereur, Catacalon fut obligé de se taire. Ibrahim, voyant que l'opiniâtreté des habitants étoit invincible, sacrifie l'espérance d'un riche butin, & met le feu aux maisons.

Les Arzéniens, ne pouvant résister à la fois aux flammes & à l'ennemi, prennent la fuite. On dit qu'il y périt cent quarante mille hommes par le fer ou par le feu. Il y en eut un grand nombre qui jetterent dans les flammes leurs enfants, & s'y précipiterent eux-mêmes. Ibrahim tira des cendres de cet horrible embrasement quantité d'or, d'argent, & ce qu'il n'estimoit pas moins, beaucoup de fer dont il manquoit pour forger des armes à ses troupes, & des fers à ses chevaux. Il y gagna aussi grand nombre de chevaux, & d'autres bêtes de somme. Après cet exploit, il se mit en marche pour aller chercher les Grecs.

CONSTANTIN IX. An. 1045.

XXXVII. Bataille de Capetre.

Liparite étoit arrivé, & les Grecs, descendus de leur montagne, campoient dans la plaine au pied d'une colline sur laquelle étoit bâti le château de Capetre. Comme les Turcs arrivoient en désordre, Catacalon conseilloit de les charger en ce moment. Mais Liparite s'y opposa; c'étoit un samedi 17e. de Septembre, & le samedi étoit dans son idée un jour malheureux. Ibrahim, qui n'avoit pas

CONSTANTIN IX. An. 1048.

l'esprit blessé de la même chimere, instruit par ses coureurs de l'inaction des Grecs, & du poste qu'ils occupoient, s'avance en ordre de bataille, & force les Grecs d'en faire autant. Catacalon commandoit l'aîle droite, Aaron l'aîle gauche; Liparite étoit à la tête du centre. Ibrahim se posta vis-à-vis de Catacalon; c'étoit où devoient se porter les plus grands coups. Le combat ne s'engagea que vers la fin du jour. Catacalon & Aaron enfoncerent les deux aîles qui leur étoient opposées, & les poursuivirent bien avant dans la nuit. Mais Liparite, ayant vu tomber à côté de lui son cousin germain dès le commencement de la bataille, en fut tellement troublé, qu'il se jetta tête baissée au travers des ennemis; & son cheval percé de coups étant tombé sous lui, il fut fait prisonnier. Son corps d'armée prit aussi-tôt la fuite. Les deux autres Généraux, de retour au camp, rendent graces à Dieu de leur victoire, & attendent leur collegue, ne doutant pas qu'il ne soit occupé de son côté à la poursuite des ennemis. Enfin, un soldat de Lipari-

te, échappé de la défaite, vient leur annoncer qu'il est vaincu, & qu'Ibrahim l'emmene prisonnier avec grand nombre d'Ibériens. La nuit se passe dans l'inquiétude. On craignoit que l'ennemi ne se ralliât, & ne revînt à la charge. Le jour venu, on se sépare; Aaron retourne à Van, capitale de sa Province, & Catacalon en Ibérie. La prise de Liparite valut à Ibrahim une victoire. Fier d'avoir fait un prisonnier de cette conséquence, il arrive à Rey en cinq jours, & envoye porter au Sultan cette glorieuse nouvelle. On dit même que Thogrul en fut jaloux, & que ce sentiment, indigne d'une ame d'ailleurs grande & généreuse, jetta dans son cœur les premieres semences de haine contre son cousin.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XXXVIII. Générosité du Sultan.

La prise de Liparite affligeoit l'Empereur; il résolut de mettre tout en œuvre pour le délivrer. Il députa au Sultan George Drose, Secretaire d'Aaron, pour lui porter une riche rançon, & lui demander la paix. Le Sultan reçut honorablement le député, & prenant en main la rançon qu'il apportoit: *Dites à votre maître*, lui

CONSTANTIN IX. An. 1048.

dit-il, *que je suis Roi, & non pas marchand; je lui rends mon prisonnier, & ne veux pas le lui vendre.* Puis se tournant vers Liparite, qu'il avoit fait venir: *Tenez*, ajouta-t-il, *je vous fais présent de ce que l'Empereur envoye pour vous racheter. Souvenez-vous de ce jour, & consultez votre cœur; il vous dira si vous devez être mon ami ou mon ennemi.* Il fit partir avec Drose un Ambassadeur pour traiter de la paix; c'étoit le premier Seigneur de sa Cour, celui que les Turcs nommoient *Schérif*, qui succédoit au Sultan, sans doute lorsqu'il mouroit sans enfants. Le Schérif, arrivé à Constantinople, rebuta l'Empereur par des propositions pleines de fierté & d'arrogance. Il demandoit entr'autres choses, que l'Empire se rendît tributaire du Sultan. Voyant qu'on ne l'écoutoit qu'avec indignation, il s'en retourna sans rien conclure. Monomaque, s'attendant à la guerre, fit travailler en diligence à fortifier les places du côté de la Perse.

XXXIX. Vingt mille Patzinaces se

Dans ce même temps, une autre nation barbare, non moins redoutable que les Turcs, menaçoit l'Em-

pire du côté du Septentrion. Les Patzinaces, qui couvroient d'un peuple innombrable ces vastes pleines, aujourd'hui presque désertes entre les embouchures du Borysthene & celles du Danube, avoient douze ans auparavant ravagé la Mésie & la Thrace par des incursions réitérées. On avoit fait avec eux un traité de paix, & les deux nations vivoient en bonne intelligence, lorsqu'une division survenue entre ces Barbares engagea l'Empire dans une guerre. Tyrac, distingué par sa noblesse, Prince timide & ami du repos, régnoit sur les Patzinaces. Il laissoit la conduite de ses armées à Cégene, sorti d'une famille obscure, mais qui s'étoit fait connoître par sa bravoure, son activité, & ses talents militaires. Les Uzes, ennemis éternels des Patzinaces, & qui les avoient chassés de leurs anciennes demeures entre le Volga & le Tanaïs, ne cessoient de leur faire la guerre. Cégene avoit remporté sur eux plusieurs victoires, tandis que Tyrac se tenoit caché dans les marais voisins du Danube. Les services de ce vaillant guerrier, qui

CONSTANTIN IX.
An. 1048.

réfugient sur les terres de l'Empire.

Cedr. p. 775, & seqq.
Zon. t. II. p. 257, 258.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

méritoient toute la reconnoissance de Tyrac, n'exciterent que sa jalousie. Blessé des louanges qu'on donnoit à son Général, il le regarda comme un rival dangereux, & résolut de s'en defaire. Après avoir inutilement employé l'artifice, il prit le parti de le faire assassiner. Cégene, averti se sauva dans les marais du Borysthene. Du fond de sa retraite il souleva par des messages secrets deux des treize tribus qui composoient la nation des Patzinaces ; il eut la hardiesse de venir se mettre à leur tête, & de livrer bataille à Tyrac qui étoit suivi des onze autres tribus. Malgré l'extrême inégalité des forces, la victoire balança long-temps ; enfin, il fallut céder au nombre. Cégene, après avoir erré quelque temps avec les débris de son armée, ne trouva d'asyle assuré que sur les terres de l'Empire. Il s'approcha donc du Danube, & passa avec les siens, au nombre de vingt mille, dans une isle de ce fleuve, voisine de Dristra. Il fit aussitôt savoir à Michel, Gouverneur de ce pays, son nom, ses aventures, & le desir qu'il avoit de se dévouer au

service de l'Empereur. Michel en ayant informé Monomaque, reçut ordre d'accueillir ces fugitifs, de leur fournir les choses nécessaires, & d'envoyer Cégene à Constantinople. Il y fut bien reçu; & dans une conférence qu'il eut avec l'Empereur, il promit de se faire baptiser lui & toute sa suite; ce qui fut exécuté par le ministere du Moine Euthymius. En récompense, l'Empereur honora Cégene de la dignité de Patrice & du titre d'ami & d'allié de l'Empire. Il donna pour demeure à la nouvelle colonie trois places au bord du Danube avec une grande étendue de terres.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

XL. Cause de la guerre des Patzinaces.

Cégene, se voyant en sûreté, ne songea plus qu'à se venger. Toujours en course, à la tête tantôt de mille, tantôt de deux mille volontaires, il passoit sans cesse le Danube, & ne donnoit point de repos aux Patzinaces, ravageant leurs terres, massacrant tous ceux qu'il pouvoit atteindre, enlevant les femmes & les enfants, qu'il vendoit aux Grecs. C'étoit le fléau de la nation. Tyrac, désespéré de ces incursions meurtrie-

CONSTANTIN IX. An. 1048.

res, fit dire à l'Empereur, *qu'étant allié des Patzinaces, il n'auroit pas dû recevoir dans ses Etats un sujet rebelle, ou du moins qu'après l'avoir reçu il ne devoit pas lui permettre de vexer par ses brigandages un peuple ami de l'Empire : qu'il le prioit donc d'arrêter l'insolence de Cégene; qu'autrement les Patzinaces seroient forcés de s'en venger sur l'Empire même.* Monomaque, choqué de ces menaces, répondit aux députés : *Qu'il trouvoit fort étrange que leur maître prétendît lui faire la loi, & l'obliger à trahir un homme qui s'étoit jetté entre ses bras, ou à l'empêcher de tirer vengeance des injures qu'il avoit reçues.* Il les congédia sans autre réponse. Il manda en même-temps à Michel & à Cégene de garder avec soin les bords du Danube; & si les Patzinaces venoient avec des forces supérieures, de lui en donner avis sur le champ, afin qu'il eût le temps de leur envoyer un renfort de troupes capables de les aider à défendre le passage.

XLI. Les Patzinaces vaincus.

Tyrac, irrité du mépris que Monomaque avoit fait de ses plaintes, sortit de son indolence naturelle. Il at-

tendit l'hyver pour passer le Danube sur les glaces. Au mois de Décembre, le vent de Nord soufflant avec violence, le fleuve se glaça jusqu'à plus de vingt pieds de profondeur, au rapport de Cédrene : la rigueur du froid ayant éloigné les Grecs de ses bords, les Patzinaces profiterent de cette occasion, & passerent au nombre de huit cents mille hommes, si l'on en veut croire le même Auteur, qui exagere sans doute de beaucoup plus de moitié. Ce torrent se répandit de toutes parts, détruisant & emportant tout sur son passage. On envoye en diligence demander du secours à l'Empereur. Il fait partir aussitôt les troupes de Macédoine & de Bulgarie, avec ordre de joindre Michel & Cégene pour combattre les ennemis. Toutes les troupes étant réunies, Cégene se met à leur tête, & marche aux Patzinaces, qu'il se contente de harceler, sans risquer une action générale. Il connoissoit ses compatriotes, & attendoit que leur intempérance plus meurtriere qu'une bataille, eût affoibli leur armée. En effet, dès qu'ils furent en-deçà du fleu-

CONSTANTIN IX.
An. 1048.

CONSTANTIN IX. An. 1048.

ve, ces Barbares, qui ne vivoient dans leur pays que des fruits de la terre, trouvant grand nombre de troupeaux, qu'ils dévoroient sans retenue, & se remplissant avec excès de vin & d'hydromel, dont ils avoient jusqu'alors ignoré l'usage, furent attaqués de dysenteries qui les emportoient par milliers. Ceux qui restoient, accablés de langueur, & presque mourants, pouvoient à peine soutenir leurs armes. Cégene, instruit de leur état par un transfuge, résolut d'achever ce que la maladie avoit commencé. Il eut beaucoup de peine à déterminer les Grecs, encore effrayés de la multitude des ennemis. Il les engagea cependant à livrer bataille. Mais il n'en fut pas besoin. Dès que les Patzinaces apperçurent les Grecs qui marchoient à eux, enseignes déployées, ils mirent bas les armes, & demanderent quartier. Tyrac & les principaux Officiers furent les premiers à se rendre. Cégene vouloit & demandoit avec instance qu'on les passât tous au fil de l'épée, criant à haute voix qu'*il falloit tuer le serpent pendant l'hyver lorsqu'il étoit engourdi, de*

peur que se réveillant au printemps il ne reprît sa fureur avec ses forces. Les Généraux ne purent consentir à une exécution si barbare & si éloignée de leurs mœurs. Ils étoient d'avis de disperser ces malheureux dans les contrées désertes de la Bulgarie, & de leur imposer un tribut : *que par ce moyen on gagneroit des sujets à l'Empire ; qu'on mettroit en valeur des terres abandonnées, & qu'on pourroit en tirer des troupes dans les guerres contre les Turcs & les autres Barbares.* Après une longue contestation, Cégene fut obligé de céder. Mais opiniâtre dans sa haine, il égorgea presque tous les prisonniers qui lui échurent en partage, ne réservant pour être vendus que les mieux faits & les moins malades. Les autres furent désarmés & envoyés aux environs de Sardique & de Naïsse pour défricher les terres, & repeupler ce pays désolé par les longues guerres des Bulgares. Tyrac, avec cent quarante des principaux, fut présenté à l'Empereur, qui les reçut avec bonté, les fit baptiser, & leur donna des établissements à Constantinople, pour y vivre heureux & tranquilles.

CONSTANTIN IX.
An. 1049.
XLII.
Révolte des Patzinaces établis dans l'Empire.
Cedr. p. 778, 779, 780.
Zon. tom. II. p. 258, 259.

Les Patzinaces établis en Bulgarie ne demeurerent pas long-temps soumis. Cette nation guerriere, accoutumée au brigandage, ne s'occupoit pas volontiers des travaux pénibles de l'agriculture. Thogrul s'étoit flatté que la terreur de ses armes contraindroit les Grecs à lui payer un tribut annuel pour acheter la paix : mécontent du refus, il se préparoit à la guerre. L'Empereur, de son côté, faisoit un grand armement, & le rendez-vous des troupes qui se mettoient en marche de toutes parts étoit à Césarée, d'où elles devoient passer en Ibérie. Il fit prendre les armes à quinze mille Patzinaces, & mit à leur tête quatre de leurs compatriotes, Sulzum, Selté, Caraman & Catalim. Pour attacher plus fortement ces Capitaines à son service, outre des gratifications considérables, il fit présent à chacun d'une très-belle armure. Ils passerent à Chrysopolis sous le commandement du Patrice Constantin Adrobalan, qui devoit les conduire en Ibérie. Dès qu'ils sont à cheval, & qu'ils se voyent ensemble dans les belles

plaines de l'Asie, leur férocité naturelle & le regret de leur ancienne liberté s'emparent de leurs esprits. Arrivés à Damatrys, ils font halte & tiennent conseil. Les uns pensoient qu'étant au milieu des Etats de l'Empereur, séparés de leurs camarades, trop foibles pour tenir contre toutes les forces des Grecs, & sans ressource ni place de retraite en cas de malheur, il y auroit de l'imprudence à secouer le joug de l'Empire : qu'il falloit continuer leur marche, & attendre que les Turcs pussent leur donner la main & favoriser leur liberté. Les autres, plus impatients de se voir libres, vouloient s'arrêter dans les montagnes de Bithynie, s'y cantonner & s'y défendre en cas d'attaque ; qu'ils n'auroient qu'à traverser le Pont-Euxin pour regagner leur pays; au-lieu d'aller se perdre au bout du monde dans les rochers de l'Ibérie, où ils auroient à combattre & les ennemis des Grecs & les Grecs eux-mêmes. Le seul Catalim fut d'avis de retourner sur leurs pas, & d'aller rejoindre leurs compatriotes qui étoient restés en Bulgarie. Et comme

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

on lui demandoit comment ils pourroient traverser le Bosphore n'ayant ni barques ni bateau : *Je vous montrerai le chemin*, répondit-il. Sa hardiesse saisit les Barbares ; on cherche Adrobalan pour le tuer ; il s'étoit dérobé par une prompte fuite, pendant qu'ils délibéroient.

XLIII.
Ils passent le Bosphore à cheval.

Catalim tourne bride vers le Bosphore ; on le suit plutôt pour voir ce qu'il alloit faire, que dans l'espérance de trouver un passage. Lorsqu'on fut au bord de la mer, Catalim se tournant vers la troupe : *A moi*, dit-il, *tous ceux qui veulent se sauver* ; en même-temps il pique son cheval, & s'élance dans les eaux. Les plus hardis s'y jettent après lui & enfin toute la troupe. Le trajet étoit de mille pas jusqu'au monastere de Saint-Taraise, au-delà du golfe de Céras. Ils y arrivent avant qu'on en soit instruit à Constantinople. Ils traversent toute la Thrace. La promptitude de leur marche leur ouvre tous les passages. Parvenus enfin à Sardique, ils se joignent à leurs camarades, & appellent tous ceux qui se trouvoient dispersés ailleurs. Etant rassemblés, ils

se sont des armes de leurs coignées, de leurs faulx & des autres instruments d'agriculture, marchent à Philippopolis, traversent le mont Hémus, & vont camper à l'embouchure de l'Osmus dans le Danube. Selté resta seul en Bulgarie avec une partie des Patzinaces : mais il prit la fuite à l'approche de Constantin Arianite, Gouverneur de Macédoine, qui s'étant emparé de son camp, s'en retourna sans pousser plus loin la poursuite.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

XLIV. Siege de Manziciert. *Cedr. p.* 780, 781.

Pendant ce temps-là, Thogrul s'étoit avancé jusqu'à *Comium* en Ibérie, mais sans avoir fait ni butin ni prisonniers, parce que les habitants avoient mis leurs effets en sûreté dans les forteresses qui étoient en grand nombre dans ce pays, & qu'ils s'y étoient retirés eux-mêmes. Apprenant que les troupes de l'Empire s'assembloient à Césarée, & n'osant s'engager plus avant, il retourna sur ses pas, brûlant d'envie de soutenir l'honneur de ses armes par quelque grande entreprise. Arrivé dans le Baasparacan, dont les habitants avoient pris la même précaution que les Ibériens, il résolut d'attaquer les places, & com-

CONSTANTIN IX. An. 1049.

mença par Manziciert. C'étoit une ville très-forte, ſituée près des bords de l'Araxe, à douze ou treize lieues au midi de Kars, environnée d'un triple mur, & bien pourvue de vivres. Elle renfermoit dans ſon enceinte pluſieurs ſources abondantes. Comme les approches en étoient faciles, Thogrul ſe flattoit d'emporter cette place ſans beaucoup de peine. Il campa au pied des murs, & pendant trente jours il mit en œuvre toutes les machines alors en uſage. Mais le Patrice Baſile, guerrier vaillant & expérimenté, rendoit tous ſes efforts inutiles, & inſpiroit ſon courage aux habitants. Thogrul, rebuté d'une ſi vive réſiſtance, alloit lever le ſiege, lorſqu'Alcan, chef des Choraſmiens, le pria d'attendre encore un jour, & de lui laiſſer le ſoin de l'attaque; ce qu'il obtint ſans peine. Au point du jour, Alcan, à la tête des Choraſmiens, va trouver le Sultan : *Je vais*, lui dit-il, *vous donner aujourd'hui un ſpectacle digne de vous & de moi*. En même-temps il le conduit avec les principaux Seigneurs Turcs ſur une éminence vis-à-vis de la porte qu'il

alloit attaquer. Il met ses machines en batterie sur cette éminence, qui commandoit la ville, la muraille étant de ce côté-là plus basse & plus foible que par-tout ailleurs. Pendant que les pierres & les traits nettoyent le haut du mur, il s'en approche à l'abri des mantelets, pour travailler à la sappe. Basile avoit garni le haut du mur d'un amas de pierres, de toute sorte de traits, & de poutres armées par le bout d'une grosse pointe de fer. Il ordonne à ses gens de se tenir à couvert sans se montrer jusqu'au moment du signal, & alors de décharger sur l'ennemi toute cette tempête. Alcan, croyant avoir abattu tous ceux qui défendoient la muraille, fait avancer ses mantelets jusqu'au pied du mur; les sappeurs & les béliers se mettent en mouvement avec une égale activité. En ce moment, Basile donne le signal, & aussi-tôt les traits, les pierres, les poutres tombent de toutes parts avec un horrible fracas. Le mantelet sous lequel étoit Alcan lui-même, crevé par une de ces poutres ferrées, laisse Alcan & ses gens à découvert. Tous sont tués à coups de

CONSTANTIN IX. An. 1049.

pierres & de fleches. Alcan, diſtingué par l'éclat de ſes armes, debout ſur un monceau de cadavres, paroiſſoit défier la mort, lorſque deux ſoldats vigoureux ſortant tout-à-coup de la place, courent à lui, le ſaiſiſſent par les cheveux, & l'entraînent dans la ville. Baſile lui fait ſur le champ trancher la tête, & la jette aux Turcs. Le Sultan, plein de rage & de honte, décampe auſſi-tôt, ſous prétexte d'affaires preſſantes qui le rappellent dans ſes Etats, menaçant de revenir au printemps avec de plus grandes forces.

XLV. Apleſphar réduit. *Cedr. p.* 781, 782.

La retraite de Thogrul rendoit inutiles les troupes qui s'aſſembloient à Céſarée. Il ſe préſenta une occaſion de les employer. Apleſphar, au mépris des conventions faites avec lui, ravageoit les terres de l'Empire. L'Empereur donna ordre à l'armée de Céſarée d'aller châtier ſa perfidie; & pour la commander, il envoya Nicéphore. Ce nouveau Général étoit Prêtre, & avoit rendu pluſieurs ſervices à Monomaque encore particulier. Lorſqu'il le vit parvenu à l'Empire, le deſir de s'élever à une haute fortune, lui fit abandonner les fonc-

tions ſacerdotales. Il ſe ſéculariſa; & dans le relâchement de la diſcipline eccléſiaſtique, il le fit impunément. On n'oſa pas employer les cenſures contre un favori de l'Empereur. Le Prince, fort peu inſtruit des regles de l'Egliſe qu'il mépriſoit, le décora du titre de grand-Maître de ſa maiſon, & de Commandant général de ſes camps & armées. Nicéphore ſe met en marche, paſſe l'Euphrate & le Tigre, & pénetre juſqu'à Tauris, où s'étoit enfermé Apleſphar. Il ravage les environs, & force le Saraſin à renouveller le traité, & à lui mettre entre les mains, pour ſûreté de ſa parole, ſon neveu Artaſyras, dont le pere étoit maître de Taurus. Nicéphore revint avec cet ôtage à Conſtantinople.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

XLVI. Mauvais traitement fait à Cégene. *Cedr. p.* 782, 783.

Cependant les Patzinaces fugitifs trouvant entre le Danube & le mont Hémus une riche plaine qui s'étendoit juſqu'à la mer, ombragée de forêts, arroſée de rivieres & fertile en pâturages, s'y arrêterent dans un lieu nommé les cent Collines, d'où ils faiſoient des courſes continuelles. L'Empereur manda Cégene, qui vint

CONSTANTIN IX. An. 1049.

avec ses troupes camper dans la plaine de Constantinople. La premiere nuit avant qu'il eût vu l'Empereur, & qu'il sût pour quel sujet il étoit mandé, trois Patzinaces entrerent dans sa tente pendant qu'il dormoit, lui porterent plusieurs coups, dont aucun ne fut mortel; ils furent pris sur le fait par ses gardes. Baltasar, fils de Cégene, alloit les faire mourir; mais comme ils en appelloient à l'Empereur, il met son pere dans un chariot, derriere lequel étoient enchaînés les assassins; il le fait escorter de toute sa cavalerie, & suivant lui-même à pied avec Gulin son frere, il entre ainsi dans Constantinople. L'Empereur étoit au Cirque; Baltasar va se présenter devant lui avec son cortege, le peuple, déja instruit de ce qui étoit arrivé, lui ouvrant le passage. Sur la question que lui fait l'Empereur, pourquoi il n'a pas sur le champ mis à mort les meurtriers de son pere, il répond que ces malheureux en ayant appellé au Prince, son respect pour ce nom Auguste a suspendu sa vengeance. Monomaque, alors adressant la parole aux assassins,

aſſaſſins, leur demande par quel motif ils ont commis ce forfait; ils diſent que leur zele pour l'Empereur leur a mis le poignard à la main; que Cégene eſt un traître qui avoit formé le deſſein d'entrer dans la ville au point du jour, d'égorger le Prince & les habitants, de piller les maiſons, & d'aller enſuite joindre les Patzinaces rebelles. Monomaque, ſans prendre le temps d'examiner la vérité de cette dépoſition, ajoute foi ſur le champ à une calomnie ſi peu vraiſemblable, ordonne d'enfermer Cégene dans une chambre du palais, nommée la chambre d'yvoire, ſous prétexte de lui procurer du repos pour ſa guériſon. Il fait loger ſes deux fils ſéparément; & les cavaliers étant retournés au camp, il y envoye quantité de vin & de viandes, comme par bienveillance; mais en effet pour enivrer les Patzinaces & les faire priſonniers, lorſqu'ils ſeroient endormis & ſans défenſe. Il donne la liberté aux aſſaſſins. Il comptoit tromper les Patzinaces; mais toute ſa conduite dans cette conjoncture leur fit connoître ſes mauvaiſes diſpoſitions. Ils

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

reçoivent avec de grands remerciments le régal qu'il leur envoye, témoignent être fort satisfaits de son procédé ; & la nuit suivante, sans en avoir donné aucun soupçon, ils décampent, marchent toute la nuit, passent le mont Hémus le troisieme jour, & se réunissent à leurs compatriotes révoltés. Se trouvant en assez grosse troupe & bien armés, ils repassent l'Hémus, & viennent cam per près d'Andrinople, portant partout le ravage.

XLVII. Les Grecs battus par les Patzinaces. *Cedr. p. 783, 784, 785, 794.*

Constantin Arianite, qui commandoit dans cette ville, marche contre eux. Il a d'abord quelque avantage sur un parti de fourrageurs; mais ayant attaqué le gros de l'armée, il est entiérement défait. De retour dans Andrinople, il mande à l'Empereur qu'il a besoin de nouvelles troupes, & qu'il ne peut, sans un secours considérable, faire tête à tant d'ennemis. L'Empereur mande au palais Tyrac & les principaux des Patzinaces qu'il avoit établis à Constantinople; il les comble de présents; & après leur avoir fait jurer fidélité, il leur ordonne d'aller trouver leurs compa-

triotes pour les ramener à l'obéissance. Il rappelle en même-temps l'armée d'Asie, & la fait partir avec Nicéphore. Catacalon venoit d'être nommé Commandant des troupes d'Orient ; Monomaque l'envoye avec Nicéphore, mais en qualité de subalterne ; il lui recommande d'obéir en tout à son Général. Il donne les mêmes ordres à un brave Capitaine Normand, nommé Hervé, qui s'étoit mis au service de l'Empire avec une troupe d'aventuriers attachés à sa fortune. Dans les intervalles que donnoient quelquefois les guerres de la Pouille, plusieurs Seigneurs Normands qui ne pouvoient se résoudre à demeurer oisifs, quittoient l'Italie pour aller chercher de l'emploi dans les armées de l'Empire. D'autres prenoient ce parti pour n'avoir pas eu satisfaction dans le partage que leurs compagnons firent de leurs conquêtes. Hervé avoit d'abord servi Maniacès dans son entreprise sur la Sicile, où il avoit donné des preuves de son courage. Il étoit venu ensuite avec bon nombre de François à la Cour de Constantinople ; les Grecs

CONSTANTIN IX.
An. 1049.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

lui donnoient le nom de Francopule. C'étoit ſans doute gratifier Hervé que de lui procurer des occaſions d'exercer ſa valeur. Mais ce brave Officier, ainſi que Catacalon, devoient trouvert fort étrange de ſe voir ſubordonnés à un Prêtre apoſtat, qui n'entendoit pas mieux la guerre que l'Empereur lui-même. Cependant fideles obſervateurs de la diſcipline militaire, ils ne s'écarterent jamais de l'obéiſſance dans le cours de cette campagne, & ils demeurerent aveuglément ſoumis, même aux ignorances de leur Général.

XLVIII. Seconde défaite des Grecs.

Les Patzinaces, après leur victoire, avoient repaſſé le mont Hémus, & s'étoient retirés dans leur établiſſement des cent Collines. Nicéphore va les y chercher en diligence. Sa folle préſomption l'aſſuroit du ſuccès, & il avoit tellement inſpiré ſa confiance à ſes ſoldats, qu'ils avoient fait proviſion de cordes & de courroyes pour lier les priſonniers : précaution preſque toujours funeſte à ceux qui l'ont employée. Les Patzinaces, ſurpris par une marche ſi prompte, étoient diviſés en pluſieurs

corps séparés. Catacalon vouloit qu'on les chargeât en arrivant, sans leur donner le temps de se réunir, & le reste de l'armée approuvoit ce conseil. Mais Nicéphore, jaloux d'ouvrir les avis, lui imposa silence : *Est-ce à vous*, lui dit-il, *de faire la leçon à votre Général? Pour moi je n'ai garde d'attaquer les Patzinaces tandis qu'ils sont séparés les uns des autres. Le premier corps n'auroit pas plutôt été battu, que les autres se sauveroient dans les forêts, se dissiperoient dans les montagnes. Me donnerez-vous des chiens de chasse pour les relancer dans leurs retraites?* Il fallut se taire, & l'on campa vis-à-vis du premier poste des ennemis. Pendant la nuit, ils se rassemblerent, & au point du jour, ils s'avancent en bon ordre. Les Grecs, sortis de leur camp pour marcher à leur rencontre, sont étonnés de voir à leur tête Tyrac & les principaux Officiers que Monomaque leur avoit envoyés pour les engager à quitter les armes. Ces pacificateurs avoient oublié leur serment, & s'étoient joints à leurs compatriotes. Les Grecs se rangent en bataille. Nicéphore se met au centre,

CONSTANTIN IX. An. 1049.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

donne le commandement de l'aîle droite à Catacalon, & celui de l'aîle gauche à Francopule. Dès le premier choc, toute l'armée Grecque jette les armes & prend la fuite. Nicéphore n'est pas des derniers. Il ne reste sur le champ de bataille que Catacalon avec une poignée de braves gens qui se font hacher en pieces. Catacalon tombe percé de coups. Les Patzinaces, étonnés d'une si prompte déroute, craignent quelque ruse de guerre, & n'osent poursuivre; en sorte que les Grecs ne perdirent que ce petit nombre de guerriers, qui avoient préféré la mort à une fuite honteuse. Les vainqueurs les dépouillent, ramassent les armes, pillent les bagages, & passent la nuit dans le camp des vaincus. Un Patzinace qui connoissoit Catacalon, l'ayant trouvé entre les cadavres, le reconnut en le dépouillant; & voyant qu'il respiroit encore, il l'attache sur son cheval, & le conduit au camp. Catacalon n'avoit plus de voix, & presque plus de sentiment. Il avoit le crâne fendu en deux d'un coup de sabre, & la gorge percée jusqu'à la racine de

la langue. Toutefois ſon généreux ennemi prit tant de ſoin de ſa guériſon, qu'il lui rendit la vie & la ſanté. Les Patzinaces, pleins de mépris pour des ennemis ſi prompts à fuir, pillent hardiment toute la contrée. L'Empereur, affligé de cette défaite, paſſa l'hyver à raſſembler les fuyards, & à lever de nouvelles troupes pour réparer la honte qu'il avoit eſſuyée.

CONSTANTIN IX. An. 1049.

An. 1050. XLIX. Troiſieme défaite des Grecs. *Cedr. p. 785, 786.*

Dans l'eſpérance d'y réuſſir l'année ſuivante, il mit enſemble toutes les forces d'Orient & d'Occident, & en donna le commandement à Conſtantin, Capitaine de la garde étrangere, qu'il avoit employé trois ans auparavant avec ſuccès dans la guerre contre Apleſphar. Conſtantin, Général prudent & circonſpect, aſſembla ſon armée aux environs d'Andrinople, & s'étant retranché de maniere à mettre ſon camp hors d'inſulte, il y dreſſoit à loiſir le plan qu'il devoit ſuivre dans cette campagne. Pendant qu'il en préparoit les opérations, les Patzinaces paſſent le mont Hémus, & arrivent le 8 Juin près d'Andrinople. Conſtantin aſſemble le Conſeil, pour décider s'il eſt à propos de combat-

CONSTANTIN IX. An. 1050.

tre ou de ſe tenir dans les retranchements & d'y attendre l'ennemi. La témérité d'un jeune Officier déconcerta cette ſage conduite. Pendant qu'on délibéroit, Samuel Burzès, plein de vanité & d'audace, chargé de la garde du camp, court à l'ennemi, ſans attendre l'ordre du Général, à la tête de l'infanterie qu'il commandoit, & va ſe jetter ſur les Patzinaces. Il en fut ſi mal reçu, qu'il ſentit trop tard ſon imprudence, & envoya couriers ſur couriers pour demander du ſecours. Conſtantin, pour ne pas laiſſer périr ſes troupes de pied déja en déroute, fait monter à cheval, & livre contre ſon gré une bataille générale. Dans ce mouvement imprévu & précipité, il n'a pas le temps de former ſes rangs; & tandis que ſes eſcadrons ſont encore flottants, les Patzinaces, animés par leur avantage, fondent ſur lui; les fuyards pêle-mêle avec les ennemis ſe renverſent ſur les cavaliers; tout ſe confond, tout ſe débande; on regagne le camp en déſordre, ayant à dos les Patzinaces qui les chaſſent devant eux à grands

coups de ſabre. Comme la retraite étoit proche, il y eut plus de honte que de perte. Ce n'en fut pas une que celle du Patrice Michel Docéan, qui avoit ſi mal ſervi l'Empire en Italie ſous le regne de Michel le Paphlagonien; mais on regretta Conſtantin Arianite, qui reçut une bleſſure dont il mourut trois jours après. Les vainqueurs attaquent le camp; ils travaillent avec ardeur à combler le foſſé; pluſieurs l'avoient déja franchi lorſque Sulzum, un de leurs Généraux, atteint d'un gros javelot lancé d'une machine, tombe percé de part en part lui & ſon cheval. Un coup ſi terrible glace d'effroi les Patzinaces. En ce moment, Glabas arrive d'Andrinople avec les troupes de la garde impériale; les ennemis le prenant pour Baſile qu'on attendoit avec un grand corps de troupes, s'éloignent du camp, ſe diſperſent, & regagnent le mont Hémus.

CONSTANTIN IX. An. 1050.

An. 1051. L. Conjuration.

Tant de mauvais ſuccès rendoient l'Empereur mépriſable. Une famille nombreuſe & diſtinguée par la naiſſance, conſpira toute entiere contre lui. Le complot fut découvert, &

Empereur fit grace à tous, excepté au chef qui se nommoit Nicéphore. Il fut exilé avec confiscation de ses biens. C'étoit assurément une peine légere pour la qualité du crime. Cependant comme il fut condamné sans être entendu, & qu'on n'observa en cette occasion aucune des formes *judiciaires*, on ne sut aucun gré à l'Empereur de sa clémence : il passa pour un tyran lors même qu'il épargnoit *les* coupables.

LI. [M]assacre [de] Cége-

[C]edr. p. [..]7.

Après la bataille d'Andrinople, les Patzinaces se mirent à ravager sans crainte la Macédoine & la Thrace. Portant de toutes parts l'incendie & le massacre, n'épargnant pas même les enfants au berceau, ils faisoient *ressentir* à ce malheureux pays toutes les horreurs de la férocité la plus barbare. Un de leurs partis eut l'audace de s'avancer jusqu'à la vue de Constantinople ; mais il n'en revint pas. *A la* garde ordinaire de l'Empereur se joignirent les plus déterminés des habitants. Jean, surnommé le Philosophe, un des Eunuques de Zoé, se mit à leur tête ; c'étoit un homme aussi avisé que brave & hardi. Il tomba pen-

dant la nuit ſur ces brigands; les trouvant ivres & endormis, il les égorgea ſans riſque, & remplit de leurs têtes des tombereaux qu'il fit conduire à l'Empereur. Comme le nom ſeul de Patzinaces étoit devenu la terreur des Grecs trois fois vaincus, l'Empereur ſe réſolut d'employer contre eux des troupes étrangeres. Il raſſembla ce qu'il avoit de François & de Varangues : c'étoient des troupes de pied. Il tira des cavaliers de toutes les contrées de l'Orient, mit à la tête de chaque nation un des plus diſtingués de la nation même, & donna le commandement général de cette armée à Nicéphore Bryenne avec le titre d'Ethnarque, c'eſt-à-dire, Commandant des Nations. Il joignit avec lui pour collegue le Patrice Michel Acolythe; & ces deux Généraux eurent ordre d'éviter le combat, & de prendre toutes les meſures de la prudence pour arrêter les incurſions. Mais ſe défiant toujours du ſuccès, il eut en même-temps recours à la négociation. Cégene, guéri de ſes bleſſures, fut tiré de la priſon honorable où il étoit détenu; & ſur ſa promeſſe

CONSTANTIN IX. An. 1051.

d'inspirer à ses compatriotes des sentiments de paix, il fut envoyé pour en traiter avec eux. Cégene partit, résolu de servir de bonne foi l'Empereur. Avant que de passer le mont Hémus, il envoya demander aux Patzinaces un sauf-conduit. Loin de le refuser, ils jurerent qu'ils le recevroient avec amitié. Dès qu'il fut arrivé, ils le massacrerent; & par un excès de rage, ils hacherent son corps en morceaux.

LII. Les Patzizaces réprimés. *Cedr. p.* 787, 788.

Cependant les deux Généraux, campés près d'Andrinople, agissoient conformément à leurs ordres. Se tenant sur la défensive, sans rien hasarder, ils observoient tous les mouvements des Patzinaces, & tomboient à propos sur les partis ennemis, qu'ils tailloient en pieces. Cette prudente conduite ferma aux Barbares les passages du mont Hémus; ils n'oserent plus ravager la Thrace, & se jetterent en Macédoine, où ils ne s'engagerent qu'avec précaution, & par gros détachements. Les Généraux Grecs, apprenant qu'ils étoient campés près de Chariopolis sur les confins de la Thrace & de la Macédoine, décampent

pendant la nuit, sans donner connoissance de leur dessein; & après une marche forcée, ils arrivent à Chariopolis, & s'y renferment pour attendre une occasion favorable. Le jour suivant, les Patzinaces, ne sachant pas que l'armée ennemie fût si proche, vont à l'ordinaire piller les campagnes; ils courent jusqu'aux portes de la ville; & sur le soir, ils rentrent dans leur camp chargés de butin, & passent le reste du jour à faire bonne chere & à se divertir. La nuit étant venue, les Impériaux sortent de la ville, tombent sur leur camp, & les trouvant ensevelis dans le sommeil, ils en font un grand carnage. Cette surprise rabattit l'audace des Patzinaces; & pendant le reste de cette année & la suivante, ils furent plus retenus dans leurs courses, & ne s'avancerent dans le pays qu'avec circonspection.

LIII. Affaires d'Italie. *Leo ost. l. 2. c. 80. l. 3. c. 16. Lup. Protosp.*

L'Empire se soutenoit en Orient; il se défendoit contre les Barbares du Septentrion; mais il faisoit tous les ans de nouvelles pertes en Italie. Drogon, chefs des Normands, ayant succédé à son frere Guillaume Bras-de-

Cons-tantin IX.
An. 1051.
Guill. Appul. l. 2.
Maraterra l. 1. c. 13.
Chron. Bar.
Chron. Nor.
Lambert. Schafnab. p. 161.
Marian. Scot.
Du Cange fam. p. 157.
Giann. hist. Nap. l. 9. c. 2 & 3.
Murat. annal. d'Ital. tom. III. p. 137, 138.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. III. p. 184, & suiv.

Fer, suivoit ses traces, & étendoit ses conquêtes. Il prit & détruisit Bovino entre Troja & Ascoli. Cette ville fut rebâtie l'année suivante, mais ruinée peu de temps après par un incendie. Le Catapan Eustaise, déja vaincu par Guillaume près de Trani, le fut encore par Drogon sur terre & sur mer près de Tarente. Drogon, pour affermir davantage son établissement, profita du desir qu'avoit Henri, Empereur d'Allemagne, de se faire des droits sur toute l'Italie. Quoique ce fût sur les Grecs, & non pas sur les Empereurs d'Occident que les Normands avoient conquis la Pouille, cependant Henri, à l'exemple de ses prédécesseurs, prétendoit que cette Province, aussi-bien que la Calabre, lui appartenoit comme Roi d'Italie. En cette qualité, il reçut avec plaisir les marques de déférence des Princes Normands, & leur accorda volontiers l'investiture des Comtés de Pouille & d'Averse. Irrité contre les Béréventins, qui lui avoient refusé l'entrée de leur ville, il les fit excommunier par le Pape; & non content de cette punition spirituelle, il s'em-

para d'une grande partie de leur territoire, qu'il donna encore en fief aux Normands. Monomaque apprit avec chagrin ces actes d'autorité que l'Empereur d'Occident exerçoit en Italie, & ces accroissements de la puissance des Normands, qui jettoit tous les jours de plus profondes racines. Il renvoye dans la Pouille Argyre, fils de Mel, en qualité de Catapan, avec quantité d'or, d'argent, & d'étoffes précieuses pour gagner les chefs de la nation Normande, & les engager à passer en Grece, sous prétexte de secourir l'Empire contre les Patzinaces & les Turcs. Argyre arrive à Bari, divisée alors en deux factions, dont l'une favorable aux Normands lui fait fermer les portes de la ville. Mais au bout d'un mois, le parti fidele aux Empereurs Grecs reprend le dessus, & reçoit Argyre, qui se saisit des deux chefs de la faction opposée, les charge de fers, & les envoye à Constantinople. Il travaille ensuite à exécuter sa commission auprès des Normands, & n'épargne ni les présents, ni les promesses. Ces guerriers, supérieurs aux Grecs en bra-

CONSTANTIN IX. An. 1051.

voure, égaux du moins en finesse, sentent l'artifice, & refusent de sortir d'Italie. Argyre, désespéré du peu de succès de sa ruse, employe ce qui lui reste de trésors à corrompre les principaux habitants de la Pouille pour les porter à se défaire des Normands. Il aposte un assassin qui tue Drogon dans une Eglise à coups de poignard. On fait main-basse sur les Normands en plusieurs lieux de la Pouille; & ce massacre en fit périr plus que n'en avoient détruit toutes les guerres précédentes. Adraliste, chef de la faction Normande dans Bari, se sauva de la ville, & s'alla jetter entre les bras de Humfroi, frere & successeur de Drogon. On se saisit de sa femme & de sa famille, qu'on envoye à Constantinople. Humfroi, ayant rassemblé ses troupes, se vengea de ces assassinats, & fit mourir les meurtriers dans les plus rigoureux supplices. Il marcha ensuite contre Argyre, qui, lui ayant livré bataille près de Siponte, perdit un grand nombre de soldats, tant Grecs qu'Ibériens, & se sauva couvert de blessures. Il se livra un autre combat près

de Crotone, où Sicon Protoſpate fut vaincu. Jean, Evêque de Trani, envoyé par Argyre à Conſtantinople pour rendre compte à l'Empereur du mauvais état des affaires en Italie, & pour demander de nouveaux ſecours, ne put rien obtenir. Les ennemis d'Argyre l'accuſoient d'intelligence avec les Normands; & la mort de Monomaque arrivée peu après, ne laiſſa point au Catapan le temps de ſe juſtifier de ces calomnies. En même-temps qu'il envoyoit en Grece, il avoit dépêché des couriers au Pape, qui étoit alors en Allemagne, pour le mettre dans les intérêts de l'Empire. Il lui repréſentoit les Normands comme une nation barbare & impie, qui violoit également les loix de la Religion & de l'humanité. Léon IX obtint des troupes de l'Empereur, & ſe mit à leur tête; mais avant qu'elles euſſent paſſé les Alpes, Henri les rappella; & le Pape marcha en perſonne contre les Normands avec des levées d'Italiens, & un petit nombre d'Allemands. La bataille ſe livra près de Civitella dans la Capitanate; Humfroi, ſoutenu de la va-

CONSTANTIN IX. An. 1051.

leur de son frere Robert Guiscard, remporta une victoire signalée. Le Pape fut pris & conduit à Bénévent par les vainqueurs, qui, lui baisant les pieds & lui demandant humblement l'absolution de leurs péchés, le retinrent prisonnier. Il recouvra la liberté l'année suivante par son traité avec les Normands, qu'il reçut au rang de vassaux de Saint-Pierre, leur accordant en fief relevant de l'Eglise, tout ce qu'ils possédoient déja dans la Pouille, & ce qu'ils pourroient conquérir en Calabre sur les Grecs, & en Sicile sur les Sarasins. Ainsi la mauvaise politique d'Argyre, au-lieu d'affoiblir les Normands, ne fit qu'accroître leur puissance, & susciter aux Empereurs Grecs, dans la personne du Pape, de nouveaux ennemis. Le Pape accordoit aux Normands des droits qu'il n'avoit pas lui-même; il se faisoit des vassaux & s'érigeoit en Seigneur suzerain de ce qui appartenoit à l'Empire.

An. 1052. LIV. Conjuration de Boïlas.

La conjoncture étoit favorable pour s'aggrandir aux dépens du maître légitime. Monomaque, endormi dans les amusements, ne jettoit que de foi-

bles regards sur ce qui se passoit dans ses Etats. Ce n'étoit ni la naissance, ni le mérite qui procuroient sa bienveillance. Le talent de la bouffonnerie, des défauts mêmes propres à divertir le Prince, faisoient fortune auprès de lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de ces goûts méprisables. Romain Boïlas, né dans une condition très-basse, sembloit condamné par la nature à demeurer dans l'obscurité. Il étoit begue; mais loin de travailler à corriger ce défaut, il l'affectoit davantage par un mauvais goût de plaisanterie. C'étoit un talent précieux à la Cour de Monomaque; Boïlas devint favori. Il avoit ses entrées à toute heure; l'appartement des femmes lui étoit ouvert comme le cabinet du Prince. Ce misérable, devenu grand Seigneur & comblé de richesses, s'oublia au point de se croire digne du Trône, s'imaginant sans doute que, pour régner, il ne falloit faire que ce que faisoit Monomaque; de quoi il se sentoit très-capable. Il résolut donc de tuer celui qu'il faisoit rire. Il falloit se former un parti; il s'adressoit à ceux qu'il savoit mécontents, & leur fai-

CONSTANTIN IX.
An. 1052.
Cedr. p. 788.
Zon. t. II. p. 259, 260.
Glycas, p. 320, 321.

CONSTANTIN IX.
An. 1052.

ſoit entrevoir ſon deſſein; s'ils l'approuvoient, il les échauffoit par de belles promeſſes; s'ils paroiſſoient le rejetter. *Je voulois éprouver votre fidélité*, leur diſoit-il; *je vois qu'elle eſt incorruptible, & je vous en félicite; vous méritez toute la faveur du Prince; je lui rendrai compte de votre attachement.* Il s'aſſura ainſi d'un bon nombre de conjurés. Comme il avoit les clefs de tous les appartements, il pouvoit y entrer jour & nuit, & le coup étoit infaillible, s'il n'eût été dénoncé par un de ſes complices. Il fut pris ſur le fait, lorſqu'il entroit de nuit dans la chambre du Prince un poignard à la main. Ses complices furent punis; mais ce qui caractériſe parfaitement la ſtupide indolence de Monomaque, Boïlas en fut quitte pour une courte diſgrace. L'Empereur ne put ſe priver long-temps d'un courtiſan ſi néceſſaire; il lui rendit toute ſa faveur.

LV.
Incurſions du Sultan.
Cedr. p. 788, 789.
Glycas, p. 321.

Le Sultan ravageoit alors la Perſarménie. Coutoulmiſch, ſon couſin, qui s'étoit révolté contre lui, ayant été battu, s'étoit ſauvé avec ſix mille hommes, & avoit envoyé prier l'Empereur de lui donner aſyle. En at-

tendant la réponse, il assiégea la ville de Kars, qui appartenoit à Thogrul, & s'en rendit maître. Mais pendant qu'il attaquoit la citadelle, apprenant que le Sultan approchoit, & qu'il étoit déja en Ibérie, il leva le siege; & traversant toute l'Asie, il s'enfuit au fond de l'Arabie heureuse. Thogrul, plein de dépit qu'il lui eût échappé, déchargeoit sa colere sur l'Ibérie, qu'il mettoit à feu & à sang. L'Empereur fit partir Michel Acolythe, qui, ayant rassemblé les Francs & les Varangues dispersés en divers postes de la Chaldie & de l'Ibérie, se mit en marche pour aller joindre le Sultan. Thogrul, qui n'étoit suivi que d'un camp volant, ne voulut point hasarder sa réputation contre des troupes réglées; il reprit la route de Tauris. Dans ce même temps, Michel, fils & successeur d'Etienne, Roi de Servie, fit un traité de paix avec l'Empereur, & fut reçu au rang d'ami & d'allié de l'Empire, avec le titre de Protospathaire. Le Soudan d'Egypte, pour entretenir l'amitié de Monomaque, lui fit présent d'un éléphant & d'un chameau moucheté, que les Grecs nom-

CONSTANTIN IX. An. 1053.

moient *Camelopardalis*, & que nous nommons *Giraffe;* animal rare, qui ne se trouve que dans les contrées méridionales de l'Afrique & de l'Asie.

LVI. Treve avec les Patzinaces. *Cedr. p.* 789, 790. *Glycas, p.* 321.

Quoique les Patzinaces fussent moins hardis depuis la surprise de leur camp, ils continuoient cependant leurs courses en Macédoine & en Bulgarie. L'Empereur fit un dernier effort pour se délivrer de ces ennemis incommodes. Il réunit toutes les forces d'Orient & d'Occident, & mit à leur tête Michel Acolythe, déja vainqueur de ces Barbares. Basile eut ordre de le joindre avec les troupes de Bulgarie. Les Patzinaces, avertis de leur marche, se retranchent près de Parasthlava, environnent leur camp d'une forte palissade & d'un fossé profond, & s'y renferment à l'arrivée des Grecs, résolus de s'y bien défendre. On les attaque sans succès; le temps se passe en efforts inutiles; & les assiégeants, commençant à manquer de vivres dans un pays dévasté, déliberent sur le parti qu'ils doivent prendre. Ils se déterminent à la retraite, & décampent en silence à la faveur d'une nuit obscure. Tyrac, instruit de leur des-

ſein par un transfuge, avoit envoyé d'avance de gros partis ſe ſaiſir des paſſages ; & ſe tenant alerte avec le reſte de ſes troupes, il les charge au moment du départ. Surpris & déconcertés par cette attaque imprévue, embarraſſés de leurs bagages, ne pouvant diſtinguer dans les ténebres les amis des ennemis, ils ne ſongent qu'à fuir plutôt qu'à combattre. Mais en fuyant ils trouvent la mort qui les atttend à tous les paſſages. La plupart périrent avec Baſile ; les autres avec Michel gagnerent Andrinople. Monomaque leve une nouvelle armée, prend à ſa ſolde des troupes étrangeres, & ſe prépare à retourner contre les Barbares. Les Patzinaces, intimidés de ces grands mouvements, ont recours à la négociation ; ils envoyent demander la paix ; & l'Empereur, déja fatigué des préparatifs, retombe dans ſon inaction naturelle ; il leur accorde une treve de trente ans ; c'étoit apparemment ce qu'il ſe promettoit encore de vie.

CONSTANTIN IX. An. 1053.

LVII. Commencement du ſchiſ-

Ce fut dans ce temps-là qu'éclata enfin cette diviſion funeſte qui ſépare encore l'Egliſe Grecque d'avec l'E-

CONSTANTIN IX.
An. 1053.
...me des Grecs.
Leo. Ost. l. 2. c. 88.
Leo Allatius de Eccles. Occid. Orient. perpet. consensu, l. 2. c. 9.
Pagi ad Bar.
Oriens Christ. t. I. p. 260, 261.
Fleury, Hist. Eccl. l. 60. art. 2 & suiv.

glise Latine. L'ambition des Patriarches de Constantinople en avoit depuis long-temps jetté les premieres semences. Evêques de la ville Impériale, ils prétendirent que la majesté séculiere en changeant de résidence entraînoit avec elle la hiérarchie ecclésiastique, & que la capitale de l'Empire devoit être celle du monde Chrétien. Enivrés de cette présomption, ils s'éleverent d'abord à la dignité patriarchale, & prirent l'essor au-dessus des autres Patriarches d'Orient. Enfin, parvenus au second rang, ils porterent la hardiesse jusqu'à disputer le premier à l'Eglise Romaine, en usurpant le titre de Patriarches Œcuméniques. Cependant depuis Photius, qui avoit porté la fierté plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs, l'Eglise de Constantinople, sous une suite de dix-sept Evêques, étoit demeurée unie à l'Eglise de Rome. Mais Michel Cérulaire, encore plus fougueux, quoique moins habile que Photius, résolut de rompre avec l'Eglise Latine. Se flattant de réussir aisément sous un Prince ignorant & livré à ses plaisirs, il se fit appuyer de deux

deux perſonnages de grande autorité; l'un étoit Léon, Archevêque d'Achride, métropole de Bulgarie, le plus ſavant Prélat de la Grece; l'autre, Nicétas Stéthat, Moine de Stude, qui prêta ſa plume aux emportements de Cérulaire. Jamais ſchiſme n'eut des prétextes ſi légers, & des ſuites ſi étendues. Rien de plus frivole que les reproches dont les Grecs chargeoient les Latins. C'étoit de conſacrer avec du pain azyme, de manger des viandes ſuffoquées, de jeûner les ſamedis de carême contre la coutume des Grecs, qui ne jeûnent point les ſamedis non plus que les dimanches, de ne point chanter l'*alleluia* pendant ce même temps. Ces pratiques étoient, à les entendre, autant d'abominations; ils croyoient ne pouvoir communiquer avec des Prélats coupables de tant d'horreurs. Un ſeul article ſembloit mériter une plus ſérieuſe attention : c'étoit le célibat des Prêtres auxquels les Grecs permettoient de vivre avec les femmes qu'ils avoient épouſées avant leur ordination. A ces crimes contre la diſcipline, & à d'autres pareils, il falloit joindre une hé-

CONSTANTIN IX. An. 1053.

résie ; ils en crurent trouver l'ombre dans l'addition *filioque*, faite depuis long-temps au symbole de Constantinople, & conforme à la doctrine Apostolique. On fit courir par-tout l'Orient l'écrit de Nicétas qui contenoit toutes ces accusations, & en conséquence les deux Prélats condamnerent publiquement l'Eglise Romaine comme entiérement corrompue dans le dogme, dans la discipline, dans les moeurs. Cérulaire défendit de communiquer avec le Pape, fit fermer les Eglises des Latins, s'empara des Monasteres qui refusoient de se soumettre à ses décisions, excommunia tous ceux qui auroient recours au Saint-Siege, & poussa le fanatisme jusqu'à rebaptiser ceux qui avoient été baptisés par les Latins. Son prétendu zele ne se borna pas à l'Orient & à la Grece. Il fit à l'Evêque de Trani, dans la Pouille, des reproches amers de ce qu'il adoptoit les erreurs des Latins. Cette lettre ayant été communiquée au Pape Léon IX, qui se trouvoit pour lors à Trani, il se crut obligé de justifier l'Eglise Latine ; ce qu'il fit par une lettre a-

dreſſée aux deux Prélats auteurs du ſchiſme. Cérulaire avoit compté que l'Empereur regarderoit ce combat du moins avec indifférence; il ſe trompa. Monomaque avoit alors intérêt de ménager le Pape, dont il croyoit le crédit néceſſaire pour obtenir de l'Empereur Henri du ſecours contre les Normands. Il écrivit donc au Pape qu'il déſiroit ardemment l'union entre les deux Egliſes; & il obligea le Patriarche de témoigner par une lettre les mêmes ſentiments. Ces lettres furent envoyées au Catapan Argyre, qui les fit tenir au Pape ſur la fin de l'an 1053.

CONSTANTIN IX.
An. 1053.

Le Pape qui ſouhaitoit ſincérement la paix, envoya trois Légats à Conſtantinople pour conférer avec Cérulaire, & diſſiper les nuages qui s'élevoient. Mais Cérulaire fit toujours ſemblant de croire que ces Légats n'avoient point miſſion du Pape, & qu'ils n'étoient envoyés que par Argyre, ſon ennemi mortel. Ils étoient chargés de deux lettres; l'une adreſſée à l'Empereur, l'autre au Patriarche, & avoient ordre de répondre eux-mêmes plus amplement aux ob-

An. 1054.
LVIII.
Le ſchiſme conſommé.

CONS-TANTIN IX. An. 1054.

jections des Grecs, & de travailler avec ardeur au rétablissement de la concorde. Le Pape mourut peu après le départ de ses Légats. Sa mort ne refroidit point leur zele, & ne diminua rien de leur fermeté. Le Cardinal Humbert, le premier d'entre eux par sa dignité & par son savoir, répondit en détail à toutes les imputations de Cérulaire & de Léon d'Achride : il confondit si solidement Nicétas, que ce Moine, qui étoit de bonne foi, se rétracta, & anathématisa son ouvrage en présence de l'Empereur, qui fit brûler publiquement cet écrit scandaleux ; il demanda pardon de son attentat contre le Saint-Siege. Mais comme le Patriarche persistoit dans son opiniâtreté, sans vouloir même voir les Légats, ils se transporterent le 16 Juillet à Sainte-Sophie, & après avoir déposé sur le grand autel un acte d'excommunication en présence du Clergé & du peuple, ils sortirent en secouant la poussiere de leurs pieds, & criant *que Dieu voye & qu'il juge.* Ils mirent ordre ensuite au gouvernement des Eglises Latines de Constantinople, & pri-

rent congé de l'Empereur, qui approuvoit si peu la conduite de Cérulaire, qu'il leur donna le baiser de paix, & les combla de présents tant pour l'Eglise de Saint-Pierre que pour eux-mêmes. Ils partirent, & deux jours après, lorsqu'ils étoient à Selymbrie, ils furent rappellés par l'Empereur à la sollicitation de Cérulaire même, qui promettoit de conférer avec eux. Mais ce Prélat, aussi méchant qu'artificieux, ne les faisoit revenir que pour les exposer à la fureur du peuple. Il avoit falsifié l'acte d'excommunication, le traduisant de Latin en Grec de maniere à soulever la ville entiere. A leur retour, il les fit inviter à se trouver le lendemain à Sainte-Sophie, pour tenir, disoit-il, un concile. Mais l'Empereur averti de son mauvais dessein, déclara qu'il vouloit y assister ; & sur le refus du Prélat, il fit partir les Légats, Cérulaire, outré de dépit, publie à haute voix que le Prince trahit lui-même l'Eglise Grecque ; qu'il est d'intelligence avec les Romains ; & il excite une sédition si violente, que pour la calmer, le timide Empereur se déter-

CONSTANTIN IX. An. 1054.

mine, malgré lui, à sévir contre les partisans des Latins, & à faire fouetter & mettre en prison ceux qui avoient servi d'interprêtes aux Légats. Ayant ensuite découvert la falsification de Cérulaire, il en fut tellement irrité, que, sans oser s'attaquer directement à sa personne, il chassa du palais ses parents & ses amis. Cérulaire, de son côté, publia un décret plein d'imposture, dans lequel il rendoit compte à son peuple de ce qui s'étoit passé entre lui & les Légats. La vérité y étoit si grossiérement défigurée, qu'il ne faudroit pas d'autre preuve de la foiblesse de l'Empereur, que son silence en cette occasion. Michel, pour consommer son ouvrage, excommunie le Pape à son tour; il efface son nom des Diptyques, & fait tous ses efforts pour séparer de l'Eglise Romaine les Patriarches Orientaux par des lettres pleines de mensonges. Ses calomnies réussirent auprès de plusieurs Evêques; mais le schisme ne fut pas encore général; & l'on voit dans la suite quelques Empereurs en communion avec l'Eglise Romaine. Le Pape Alexandre envoya Pierre,

Evêque d'Anagnie, en qualité d'Apocrisiaire à l'Empereur Michel en 1071, & Pierre demeura auprès de ce Prince l'espace d'un an, que vécut encore Alexandre. Le Pape Grégoire excommunia Nicéphore Botaniate, parce qu'il avoit détrôné Michel qui communiquoit avec les Latins.

CONSTANTIN IX. An. 1054.

LIX. Mort de Zoé. *Zon. t. II. p. 260. Du Cange fam. Byz. p. 145.*

Zoé ne vit pas cette révolution, & d'ailleurs ce n'étoit pas les affaires de l'Eglise qu'elle avoit le plus à cœur. Cette Princesse qui, depuis vingt-quatre ans, scandalisoit l'Empire par le déréglement de ses mœurs, qui avoit fait trois Empereurs en les épousant, & les avoit ensuite fait repentir d'avoir acheté trop cher la dignité Impériale, étoit morte en 1052, âgée de soixante-quatorze ans. L'Empereur, qui n'avoit pas pleuré la perte de quarante mille braves soldats tués dans les défilés de Servie, pleura très-amérement la mort de Zoé. Ce vieillard imbécille la mettoit au nombre des Saintes, & prenoit, dit Zonare, pour autant de miracles les champignons qui naissoient autour de son tombeau. Il ne trouva qu'un remede pour se consoler. Sclérene ne vivoit plus de-

CONSTANTIN IX.
An. 1054.

puis long-temps. Toujours esclave des passions de sa jeunesse, il appella auprès de lui la fille d'un Prince Alain, jeune & belle, qui vivoit à Constantinople en qualité d'otage. Il la logea dans le palais; & pour épargner à ses sujets des soupçons incertains, il lui donna des gardes avec le titre d'Auguste, & lui assigna un entretien magnifique. La crainte de blesser Théodora, & plus encore d'encourir les censures ecclésiastiques par un quatrieme mariage, l'empêcha de lui mettre la couronne sur la tête. Cette concubine titrée ne jouit pas long-temps de sa fortune; tout cet éclat s'éclipsa à la mort de Monomaque; il lui fallut retourner à son premier état, qui n'étoit guere au-dessus de celui d'une prisonniere.

LX.
Mort de Monomaque.
Cedr. p. 790, 791.
Zon. t. II. p. 260, 261, 262.
Manass. p. 128.
Glyc. p. 321.

Ces événements causoient de grandes agitations à la Cour, mais n'excitoient que la curiosité dans le reste de l'Empire. Constantinople en particulier sentoit beaucoup plus vivement les maux dont elle étoit alors affligée. Outre la dureté des impôts, fléau perpétuel sous le regne de ce mauvais Prince, il tomba dans l'été

de cette année une grêle prodigieuse, qui tua quantité d'hommes & d'animaux. Un mal encore plus meurtrier désola cette ville pendant cette année & la suivante. La peste y fit de cruels ravages. Monomaque en fut exempt; mais il ne put échapper aux atteintes de la goutte, dont il n'avoit cessé d'être tourmenté depuis qu'il étoit sur le trône. C'étoit le contrepoids de sa haute fortune & le supplément des disgraces qu'il avoit essuyées dans l'état de particulier. Il avoit tellement perdu l'usage de ses pieds, qu'il ne pouvoit faire un pas sans être porté ou du moins soutenu par deux Officiers. A cette maladie son imprudence en joignit une autre. Comme il prenoit souvent les bains chauds, & qu'il s'exposoit ensuite à l'air froid, il lui en vint un mal de côté, d'abord léger, mais qui s'accrut en peu de temps au point de faire désespérer de sa vie. Il avoit eu pendant une partie de son regne un excellent Ministre, qui lui avoit épargné bien des fautes, & à ses sujets bien des malheurs. C'étoit Constantin Lichudès, d'une famille no-

CONSTANTIN IX.
An. 1054.
Joël. p. 184.
Pagi ad Bar.

CONSTANTIN IX. An. 1054.

ble, d'un génie élevé, consommé dans la science du gouvernement, & d'une probité supérieure à toute corruption. D'autant plus incapable d'une lâche complaisance, qu'il étoit plus sincérement attaché aux vrais intérêts de son maître; loin de servir aveuglément ses caprices, il y résistoit avec respect, & le ramenoit quelquefois par ses remontrances au parti de la justice & de la raison. Monomaque n'étoit pas digne d'un Ministre de ce caractere. Ennuyé d'un si fidele serviteur comme d'un censeur incommode, il s'en étoit défait pour donner sa confiance à un misérable eunuque nommé Jean, né dans la bassesse, & d'une ame aussi basse que sa naissance, vil flatteur, très-ignorant dans la conduite des affaires, sans autre talent qu'une pédantesque affectation de purisme, quoiqu'il parlât & qu'il écrivît mal. L'Empereur le combla d'honneurs, se reposa sur lui de tout le gouvernement, le fit Prince du Sénat & grand Logothete. Ce Ministre, de concert avec d'autres courtisans, voyant que l'Empereur lui-même a-

CONSTANTIN. IX. An. 1054.

voit perdu toute espérance, lui conseille de se désigner un successeur ; il lui propose, comme le plus digne, Nicéphore qui commandoit alors en Bulgarie. On dépêche aussi-tôt un courrier pour le faire venir. Malgré les précautions qu'on avoit prises pour cacher ce dessein à Théodora, elle en fut avertie ; & sur le champ elle laisse l'Empereur mourant dans le monastere de Mangane, où il s'étoit fait transporter. Elle se rend en diligence au palais, & bientôt environnée de la garde Impériale & des principaux Sénateurs, qui vinrent l'assurer de leur dévouement, elle est proclamée Impératrice, comme légitime héritiere de la puissance souveraine. La pourpre dont elle avoit été enveloppée dans son enfance, la douceur de son caractere, & les disgraces de sa vie lui concilioient tous les cœurs. Cette nouvelle porta le dernier coup à l'Empereur. Le chagrin qu'il en conçut le fit tomber en délire; il n'en revint que pour rendre les derniers soupirs. Il mourut le 30 Novembre après un regne de douze ans & six mois moins douze jours.

CONSTANTIN IX. An. 1054.

Il fut enterré dans le monastere de Mangane, dont il étoit fondateur.

LXI. Résultat du regne de Monomaque.

Ce Prince contribua beaucoup à précipiter la décadence de l'Empire, quoiqu'il en eût étendu les bornes du côté de l'Arménie, partie par les armes, partie par des négociations avec les Seigneurs du pays. Mais l'indigence à laquelle le réduisirent ses largesses inconsidérées, l'obligea de licencier l'armée d'Ibérie, composée de cinquante mille hommes. Il s'imagina gagner beaucoup en s'épargnant l'entretien de ces troupes, & attirant à son trésor les revenus de ce pays. Mais cet argent se dissipa comme le reste en vaines dépenses, & la frontiere demeura ouverte aux incursions des Turcs. Quelques Auteurs lui font un mérite d'une sorte de bassesse dans un Souverain. Il étoit, disent-ils, humble & modeste jusqu'à s'abaisser dans ses lettres au-dessous du Soudan d'Egypte, qui en devenoit plus fier & en prenoit avantage pour s'emparer des Isles qui se trouvoient à sa bienséance. Mais pour détruire cet éloge, il ne faut que faire attention aux effets qu'ils attribuent

eux-mêmes à cette vertu mal entendue. Il fit bâtir des hôpitaux, des monasteres. Il augmenta les revenus de Sainte-Sophie ; on n'y célébroit auparavant le saint Sacrifice que les samedis & les dimanches ; il y assigna des rétributions pour le faire célébrer tous les jours. Il enrichit cette Eglise de vases précieux & de magnifiques ornements : actions louables en elles-mêmes ; hommages très-agréables sans doute aux yeux du Créateur, quand ils n'entraînent pas l'oppression de ses créatures ; & que pour suppléer à ces pieuses libéralités, un Prince n'est pas forcé de se soutenir par des exactions injustes.

CONSTANTIN IX. An. 1054.





SOMMAIRE

DU

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

Patriarche. XXV. *Guerre des Hongrois & des Patzinaces.* XXVI. *Jean, frere d'Isaac, refuse la couronne.* XXVII. *Isaac la donne à Constantin Ducas.* XXVIII. *Suite de la vie d'Isaac Comnene.* XXIX. *Affaires d'Italie.* XXX. *Gouvernement de Constantin Ducas.* XXXI. *Conjuration.* XXXII. *Guerre des Turcs.* XXXIII. *Terrible tremblement de terre.* XXXIV. *Constantin achete pour les Chrétiens la quatrieme partie de la ville de Jérusalem.* XXXV. *Xiphilin, Patriarche.* XXXVI. *Prise de Belgrade par les Hongrois.* XXXVII. *Irruption des Uzes.* XXXVIII. *Comete.* XXXIX. *Maladie & mort de Constantin Ducas.* XL. *Affaires d'Italie.* XLI. *Prise de Bari.* XLII. *Gouvernement d'Eudocie.* XLIII. *Guerre des Turcs.* XLIV. *Eudocie songe à un second mariage.* XLV. *Aventures de Romain Diogene.* XLVI. *Eudocie le choisit pour époux.* XLVII. *Disposition des esprits.* XLVIII. *Etat de la Cour.* XLIX. *Conduite de Diogene.* L. *Commencement de la guerre contre les Turcs.* LI. *Expédition dans le Pont.* LII. *En Syrie.* LIII. *Victoire de Diogene.* LIV. *Suites de la victoire.* LV. *Aventures de Robert Crépin.* LVI. *Les Turcs battus par Diogene.* LVII. *Succès divers.* LVIII.

Icone pillé par les Turcs. LIX. *Retour de l'Empereur.* LX. *Manuel Comnene envoyé contre les Turcs.* LXI. *Manuel défait & pris.* LXII. *Manuel amene son vainqueur à Constantinople.* LXIII. *Derniere expédition de Diogene.* LXIV. *Marche de l'Empereur.* LXV. *Il va au-devant des Turcs.* LXVI. *Défaite de Basilace.* LXVII. *Sanglante escarmouche.* LXVIII. *L'Empereur refuse la paix.* LXIX. *Bataille de Manziciert.* LXX. *L'Empereur prisonnier & mis en liberté.* LXXI. *Mouvement à Constantinople.* LXXII. *On refuse de reconnoître Diogene.* LXXIII. *Bataille d'Amasée.* LXXIV. *Diogene refuse un accommodement* LXXV. *Injuste condamnation de la mere des Comnenes.* LXXVI. *Seconde défaite de Diogene.* LXXVII. *Diogene se rend.* LXXVIII. *Sa mort.*





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIEME.

THÉODORA. MICHEL VI, *dit* STRATIOTIQUE. ISAAC COMNENE. CONSTANTIN X, DUCAS. EUDOCIE. ROMAIN IV, *dit* DIOGENE.

THÉODORA. An. 1055. I. Idée du

THÉODORA, dans un âge avancé, entroit en possession d'un trône qu'elle avoit refusé vingt-six ans

THÉODORA. An. 1055.

regne de Théodora.

Cedr. p. 791, 792. *Zon. t. II.* 262. *Glycas, p.* 322. *Manaff. p.* 128. *Joël. p.* 184. *Herman. contract. Chron. Norm.*

auparavant. Jamais Princeffe n'avoit éprouvé dans le cours de fa vie plus de révolutions diverfes. Deftinée d'abord à l'Empire, chaffée enfuite du palais, objet & victime de la jaloufie de fa fœur, jouet perpétuel de fes caprices, exilée, Religieufe, Impératrice, replongée au bout de trois mois dans l'obfcurité d'une vie privée, elle furvivoit à fes perfécuteurs, & régnoit fur leurs cendres. Que pouvoit-on attendre d'une femme plus que feptuagénaire, qui ne fit choix pour les Miniftres que de quatre Eunuques? Elle régna cependant avec gloire. Les agitations de fa fortune n'avoient point ébranlé fon efprit; & ces Eunuques, dont elle ignora la méchanceté, dirigés par fa vigilance, & contenus par fa fermeté, n'oferent, tant qu'elle vécut, faire ufage que de leur habileté. Il eft vrai que la courte durée de fon regne ne les obligea pas de fe contraindre longtemps.

II. Commencements de fon regne.

Son premier foin fut de prévenir les troubles. Nicéphore, que le défunt Empereur avoit mandé pour lui mettre la couronne fur la tête, fut

arrêté à Thessalonique, & transporté en Lydie pour y être enfermé dans un monastere; tous ses partisans furent dépouillés de leurs biens & relégués. Isaac Comnene, fils de ce Manuel qui s'étoit distingué par sa valeur sous le regne de Basile II, commandoit les troupes d'Asie; il fut rappellé, & la préfecture d'Orient fut donnée à Théodore, un des quatre confidents, avec ordre de s'opposer aux incursions des Turcs. C'étoit chez ces Barbares une opinion populaire, fondée sur je ne sais quel oracle, que leur puissance seroit détruite par une armée pareille à celle qu'Alexandre avoit conduite contre les Perses. Sur la foi de cette prédiction, Monomaque avoit fait passer en Asie l'armée de Macédoine, sous le commandement de Nicéphore Bryenne. Dès que Bryenne eut appris la mort de l'Empereur, il ramena l'armée à Chrysopolis. Pour le punir d'être revenu sans ordre, Théodora confisqua ses biens, l'exila, & fit retourner les troupes dans les quartiers qu'elles avoient quittés.

THÉODORA. An. 1055.

III. Sagesse de

On ne vit jamais d'Empereur plus

THÉODORA. An. 1055. son gouvernement.

assidu à remplir toutes les fonctions de la souveraineté. L'Impératrice donnoit tous les jours audience, répondoit aux Ambassadeurs, nommoit les Magistrats, rendoit la justice & recueilloit elle-même les opinions. Elle décidoit de toutes les affaires publiques & particulieres. Son regne fut tranquille; ses sujets obéissoient avec joie; l'Empire sembloit n'être qu'une famille. Cette union du Prince & des peuples imposoit aux nations étrangeres; elles n'osoient en troubler le repos. La nature même sembloit respecter cette heureuse intelligence. La terre prodiguoit ses fruits, & nul accident n'interrompit la prospérité publique. Quoique Henri, Empereur d'Allemagne, favorisât les Normands, & qu'il se regardât comme Seigneur souverain de toute l'Italie, il usoit cependant de quelque ménagement à l'égard de l'Empire Grec. Il avoit envoyé l'Evêque de Novare à Constantinople. Cet Ambassadeur, adressé à Monomaque, trouva Théodora sur le trône; il en obtint la confirmation de l'alliance entre les deux Etats, & fut accompagné à son retour d'une

députation de l'Impératrice au Prince Allemand. Les Normands étoient les seuls en guerre avec l'Empire. Ils continuoient leurs conquêtes en Italie. Humfroi battit les Grecs près d'Oria. Robert remporta une autre victoire près de Tarente, & prit la ville d'Otrante.

THÉODORA. An. 1055.

Agée de soixante-seize ans, Théodora, d'un tempérament sain & vigoureux, se flattoit encore d'une longue vie. Rien ne l'avertissoit de la vieillesse. Elle suffisoit sans peine à tous les travaux du gouvernement, & des Moines complaisants lui promettoient des siecles. Mais ses Ministres, qui la voyoient de près, jugerent à des accès fréquents de colique intestinale, qu'elle n'avoit pas long-temps à vivre. Ils délibérerent ensemble sur le choix d'un successeur, capable de maintenir l'Empire dans cet état de paix & de tranquillité, dont il goûtoit les douceurs. Ils crurent l'avoir trouvé dans Michel Stratiotique. C'étoit un vieux guerrier, connu par son ancienne valeur & par une grande réputation de probité, mais de peu d'esprit & déja

An. 1056. IV. Sa mort.

Théodora. An. 1056.

caduc, très-propre à se laisser gouverner; & ce défaut sans doute lui tint lieu de mérite auprès des Ministres. Ils prirent un moment de maladie pour persuader à l'Impératrice d'associer Michel à l'Empire. Elle y consentit; & après lui avoir fait jurer qu'il ne feroit rien dans les affaires publiques sans le conseil des Ministres, elle lui ceignit elle-même le diadême. Elle ne survécut que peu de jours, & mourut le 22 Août, après un regne d'un an & près de neuf mois.

V. Gouvernement de Stratiotique. *Cedr. p.* 792, 793. *Zon. tom. II. p.* 262, 263. *Manass. p.* 128, 129. *Glycas p.* 132.

Stratiotique ne ressembloit à Théodora que par son grand âge. Soit que les travaux de la guerre eussent usé les forces de son esprit, soit que le génie du gouvernement civil differe absolument du commandement militaire, il ne montra sur le trône que son incapacité. Il sembloit qu'il eût changé de personnage avec Théodora; la vieillesse de cette Princesse avoit été soutenue d'un caractere viril; celle de Stratiotique n'eut que la décrépitude d'une femme foible & capricieuse. Esclave des Ministres, que Théodora savoit gouverner, il ne

THÉODORA. An. 1056.

ne penſoit que d'après eux, & les Miniſtres devenus les maîtres, donnoient carriere à leur eſprit tyrannique; ils prodiguoient les faveurs à ceux qui leur faiſoient la cour, & n'avoient que des diſgraces pour le mérite qui ne ſavoit pas ſe plier à de baſſes complaiſances. Pendant qu'ils diſpoſoient des dignités & des magiſtratures, l'Empereur s'occupoit à faire nettoyer le prétoire, à publier des réglements ſur la mode des coëffures, & à d'autres bagatelles qui lui attiroient les railleries du peuple. Il ôta aux Sénateurs le maniement des deniers du fiſc, pour le confier à de ſimples commis. D'ailleurs, pour s'attacher également le Sénat & le peuple, il n'épargnoit ni les graces ni les promeſſes; mais peu judicieux dans la diſtribution de ſes bienfaits, il ne conſultoit pour conférer les honneurs, ni la capacité, ni les ſervices.

VI. Révolte de Théodoſe.

Dès les premiers jours de ſon regne, le mépris qu'il s'attiroit, lui ſuſcita un rival. Théodoſe, couſin germain de Monomaque, s'étoit attendu à lui ſuccéder. Il n'avoit oſé diſputer l'Empire à Théodora, qui

Théodora. An. 1056.

avoit des droits & des vertus. Mais l'incapacité du successeur encourageoit l'ambition, & personne ne se croyoit indigne d'un trône où l'on voyoit assis Stratiotique. Théodose rassemble ses amis & ses domestiques; les esprits remuants, qui se plaisent aux révolutions sans être capables de les opérer, se joignent à lui. Suivi de cette troupe, il sort un soir de sa maison, traverse la ville & marche au palais, arrêtant ceux qu'il rencontre, & criant qu'on lui fait injustice de lui arracher une couronne, qui lui appartient par droit d'héritage. En passant, il enfonce les portes des prisons, & délivre les prisonniers, dont il espere un grand secours. Au premier bruit de cette émeute, les eunuques du palais avoient fait prendre les armes aux Varangues & à toute la garde. Les soldats de marine, qui montoient la flotte Impériale, étoient accourus, & tous ensemble formoient un corps considérable. Théodose n'osant en venir aux mains avec une troupe plus nombreuse & plus aguerrie que la sienne, s'éloigne du palais, & marche à

la grande Eglise, espérant y trouver le Patriarche & le Clergé disposés à le recevoir; ce qui ne manqueroit pas d'attirer une foule de peuple qui le proclameroit Empereur. Il se trompa dans son attente. Les portes de l'Eglise lui furent fermées; & loin de se voir soutenu du peuple, ceux mêmes qui le suivoient prirent la fuite, dès qu'ils apprirent qu'une armée entiere alloit fondre sur eux. Abandonné de tout le monde, il se tint à genoux avec son fils à la porte de l'Eglise, demandant grace. On se saisit de lui; une entreprise si folle & si mal concertée, devoit avoir une fin funeste. Il en fut quitte pour être transporté en exil à Pergame. Ses principaux partisans eurent le même sort.

MICHEL VI.
An. 1056.

Cette clémence n'étoit qu'un effet de foiblesse. L'Empereur ne payoit pas mieux les services qu'il ne punissoit les attentats. Catacalon, ce guerrier qui s'étoit signalé par son courage en tant de rencontres, guéri des blessures qu'il avoit reçues dans la bataille contre les Patzinaces, étoit revenu à Constantinople. Monoma-

An. 1057.

VII.
Mécontentement des Généraux.

Cedr. p. 793, 794, 795.

MICHEL VI. An. 1057. Zon. t. II. p. 263, 264. Manass. p. 129. Pagi ex Psello.

que, pour le récompenser de tant d'actions de valeur, lui avoit conféré la dignité de Duc d'Antioche. Stratiotique le rappella sous de mauvais prétextes, pour mettre en place un certain Michel son parent, auquel il fit prendre le nom d'Urane, afin de faire croire qu'il étoit de la famille de ce Nicéphore Urane, distingué par sa noblesse & par ses services sous le regne de Bulgaroctone. C'étoit, comme je l'ai dit ailleurs, une coutume établie, qu'aux approches de la fête de Pâques, l'Empereur honorât de gratifications les principaux Officiers du palais & de l'Empire. Tous les Généraux se rendirent au jour ordinaire dans la salle destinée à cette cérémonie. Isaac Comnene & Catacalon étoient à leur tête. Les libéralités dont l'Empereur venoit de combler quelques jours auparavant des citoyens d'un ordre & d'un mérite inférieur, ne leur permettoient pas de douter qu'ils n'allassent recevoir des marques éclatantes de sa générosité. L'Empereur s'entretint quelque temps avec Comnene & Catacalon; il leur donna de grands

éloges ſur leur fidélité, ſur leur valeur; il loua ſur-tout Catacalon qui, ſans le ſecours de la naiſſance ni de la faveur, s'étoit élevé par ſon ſeul mérite. Il traita de même avec honneur les autres Généraux. Mais ces belles paroles tinrent lieu de la diſtribution accoutumée. Il n'accorda même aucune des requêtes qu'on lui préſenta. Comnene & Catacalon demandoient le titre de Proëdres; il leur fut refuſé. Ils ſe retirent chargés d'éloges, mais fort mécontents de cet honneur illuſoire. Perſuadés que l'Empereur ne faiſoit que rendre la leçon dictée par ſes Miniſtres, ils vont faire une nouvelle tentative auprès de Léon Straboſpondyle, le principal confident du Prince. Comnene portoit la parole. Avec ce reſpect que de braves militaires ſavent contrefaire par intérêt, tandis qu'ils ont l'indignation dans le cœur, Comnene repréſente au fier Miniſtre, que le Prince eſt trop équitable, pour combler de biens & d'honneurs des citoyens nourris à l'ombre, & qui n'ont jamais tiré l'épée ni vu l'ennemi, & laiſſer ſans récompenſe des hommes qui,

MICHEL VI.
An. 1057.

MICHEL VI. An. 1057.

depuis leur enfance, ont renoncé à leur propre repos pour en procurer aux autres, & sacrifié mille fois leur vie pour mettre à couvert celle du Prince & des sujets. Il le prie de porter à l'Empereur leurs très-humbles remontrances, & de les favoriser de ce puissant crédit dont l'Empire ressentoit les effets. Le Ministre, encore plus mal avisé que son maître, loin de les écouter avec civilité, leur répond avec une hauteur outrageante; il s'emporte d'abord contre Comnene, qu'il traite de séditieux, d'homme sans capacité & sans courage. Adressant ensuite la parole à Catacalon, que sa bravoure connue devoit lui rendre respectable : *Et vous*, lui dit-il, *qu'avez-vous fait dans Antioche, que de rançonner les habitants du pays, & d'abuser de votre autorité pour assouvir votre avarice?* Catacalon, surpris de ces reproches qu'il ne méritoit pas, ne répondoit que par des regards de colere; & comme les autres Officiers élevoient la voix pour le justifier, Léon leur imposa silence & les congédia tous avec mépris.

VIII. Bryenne

Bryenne ne partagea pas cet af-

front : il faisoit alors ses préparatifs pour aller en Cappadoce. Un Turc de basse naissance, mais grand homme de guerre, nommé Samuch, qui avoit accompagné Thogrul dans ses incursions, étoit resté en Arménie avec un camp volant de trois mille hommes; & ne cessoit de désoler les Provinces voisines. Pour arrêter ses ravages, l'Empereur avoit rappellé Bryenne de son exil, & lui avoit donné le commandement des troupes Macédoniennes, qui servoient en Asie, avec un plein pouvoir d'agir selon les conjonctures. Mais ce Prince maladroit jusque dans ses faveurs, ne lui avoit fait grace qu'à demi; il lui avoit refusé la restitution de ses biens; & sur la demande que lui en faisoit Bryenne, il n'avoit répondu que par un proverbe trivial : *qu'on ne paye un ouvrier que quand il a fini l'ouvrage.* Bryenne s'étoit retiré moins satisfait du bienfait qu'irrité du refus.

en Cappadoce.

IX. Aventures du Normand Hervé. *Cedr.* p. 794, 795, 796.

Hervé, qu'on nommoit Francopule, ce courageux Normand qui avoit si bien servi l'Empire en Sicile sous le commandement de Maniacès, ne fut pas mieux traité. Il demandoit le

MICHEL VI. An. 1057.

titre de Maître de la Milice; on ne lui répondit que par des railleries. Piqué de ce mépris, mais n'étant pas instruit de la disposition des autres Officiers, il ne songe qu'à sa vengeance personnelle. Il demande un congé pour quelques jours, & s'en va en Arménie où il avoit un établissement. Ayant communiqué son dessein à quelques Francs qui étoient en quartier dans ce pays, il en débauche trois cents, & passe avec eux dans le Baasparacan, où il se joint à Samuch pour faire la guerre à l'Empire. La bonne intelligence ne dura pas long-temps entre les Normands & les Turcs. Hervé s'apperçut que Samuch avoit de mauvais desseins; & sans rien témoigner de sa défiance, il avertit secretement ses compatriotes de se tenir sur leurs gardes, & de ne jamais quitter leurs armes même pour dormir. Sa précaution ne fut pas inutile. Un jour, à l'heure du repas, les Turcs ayant pris les armes, tombent tout-à-coup sur les Francs; ils les trouvent en défense; il fallut combattre, & les Turcs, quoiqu'en nombre fort supérieur, sont

taillés en pieces. Hervé conseilloit à ses soldats de se retirer dans leur camp; ils n'en voulurent rien faire; & comptant sur l'amitié de l'Emir de Chleat, dont ils se croyoient assurés, ils prirent le parti d'entrer dans cette ville, nommée aujourd'hui Aklat, au bord du lac de Van. Ils vouloient s'y reposer de leur fatigue, & goûter les fruits de la victoire. En vain Hervé leur représentoit que rien n'étoit moins sûr que l'amitié d'un Prince barbare & infidele, qui croiroit faire un sacrifice agréable à Dieu en massacrant des Chrétiens. Ne pouvant les détourner de cette fantaisie, il les suit dans la ville, les avertissant d'avoir toujours les armes à la main. Ils ne tinrent compte de cet avis; dès qu'ils furent entrés, ils ne songent qu'à se baigner, à faire bonne chere, à jouer ou à dormir. L'Emir Apolasar, en qui ils avoient tant de confiance, de concert avec les Turcs, envoye un ordre secret à tous les habitants qui logeoient des Francs, de se saisir d'eux pendant qu'ils seroient endormis, & de les tuer s'ils ne pouvoient les enchaîner. L'ordre fut exécuté; les uns

MICHEL VI. An. 1057.

furent maſſacrés, les autres chargés de chaînes. Quelques-uns s'échappe-rent en ſautant du haut des murs de la ville; Hervé fut pris & enfermé dans un cachot. L'Emir ſe fit un mé-rite de cette perfidie auprès de l'Em-pereur; il lui dépêcha un courier pour lui faire ſavoir qu'il l'avoit défait de ſes rebelles, & qu'il tenoit leur chef dans les fers.

X. Conjuration. *Cedr. p. 796, 797. Zon. t. II, p. 264.*

Cependant les Officiers inſultés étoient ſortis la rage dans le cœur. Ils ſe rendent dans la grande Egliſe, s'animent l'un l'autre, & s'engagent mutuellement par les ſerments les plus horribles à ſe venger d'un Mi-niſtre inſolent, & d'un Prince auſſi injuſte qu'imbécille. Catacalon fut d'a-vis d'aſſocier Bryenne à leur com-plot. Les troupes Macédoniennes qu'il commandoit, pouvoient être d'un grand ſecours. Bryenne accourt au premier avis; rempli des mêmes ſen-timents, il entre avec ardeur dans la conjuration. Il s'agiſſoit de choiſir un Empereur; tous jettent les yeux ſur Catacalon; c'étoit, par ſon âge, par ſa valeur & par ſon expérience, le plus capable de porter la couronne.

Alors cette ame généreuse, prenant la parole : » Je vous remercie, dit-il, de » l'honneur que vous me déférez ; je » m'en croirois digne, si la nature » m'avoit donné son suffrage, comme vous me donnez le vôtre. La » naissance sans les talents n'est pas » digne du Trône, mais elle est né» cessaire avec les talents. Il faut un » noble pour commander à des no» bles. Une vertu isolée n'impose pas » assez aux peuples. Pour les tenir » en respect, il faut qu'ils voyent » dans leur Souverain une longue » suite d'ancêtres. Vous me nommez » Empereur, & moi je nomme Isaac » Comnene : il réunit à son mérite » personnel celui de ses aïeux ". Tous jurerent fidélité à Comnene, & se promirent avec serment le secret le plus inviolable jusqu'au moment de l'exécution. Ils se séparerent ensuite, & allerent chacun en particulier demander un congé à l'Empereur. Ils l'obtinrent aisément du Prince, qui ne demandoit pas mieux que de les éloigner.

MICHEL VI. An. 1057.

XI. Bryenne pris & aveuglé.

Bryenne, engagé par un serment qu'il avoit bien résolu d'accomplir,

MICHEL VI. An. 1057.

Cedr. p. 797. Zon. t. II. p. 264, 265.

va joindre ſes troupes en Aſie. L'Empereur lui avoit donné pour ſurveillant Jean Opſaras, ſous le titre de Tréſorier de l'armée; celui-ci étoit chargé de la paye des troupes. Arrivé en Cappadoce, Bryenne ordonne de payer la montre aux ſoldats ſur un pied beaucoup plus haut qu'il n'avoit été réglé par la Cour. Opſaras oppoſe aux ordres de Bryenne le tarif arrêté par l'Empereur. Le Général lui impoſe ſilence, & lui commande d'obéir. Sur ſon refus, il s'emporte, le maltraite à coups de poings, le jette par terre, & le traîne par la barbe & par les cheveux juſque dans ſa tente, où il le fait enchaîner. Il ſe ſaiſit de la caiſſe, & fait lui-même la diſtribution à ſon gré. Le Patrice Lycanthe, Gouverneur de Lycaonie & de Piſidie, campoit dans le voiſinage avec un grand corps de troupes. Ayant appris la violence faite à Opſaras, il ſoupçonne un deſſein de révolte; il va fondre ſur Bryenne qui ne s'y attendoit pas, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & le met entre les mains d'Opſaras, qu'il délivre de ſes chaînes. Opſaras fait arracher les yeux à

ſon priſonnier, & l'envoye à l'Empereur qu'il inſtruit de ce qui s'étoit paſſé.

MICHEL VI. An. 1057.

XII. Iſaac Comnene proclamé Empereur par les troupes d'Orient. *Cedr. p. 797, 798. Zon. t. II. p. 265.*

Le traitement fait à Bryenne loin d'étouffer la conjuration, en accélere les effets. Les principaux Officiers qui attendoient ſur leurs terres en Orient le moment de ſe déclarer, apprenant que Bryenne étoit entre les mains des Miniſtres, ne douterent pas que dans les tourments de la queſtion il ne découvrît ſes complices, qui ſeroient arrêtés avant que d'avoir le temps de ſe défendre. Ils ſe rendent tous à Caſtamone en Paphlagonie, où Comnene faiſoit ſon ſéjour. Arrivés de nuit, ils l'éveillent; & quoiqu'il leur repréſente qu'il n'eſt pas encore temps d'éclater, & que leur précipitation pourra leur être funeſte, ils l'emmenent malgré lui dans la plaine de Gunarie près de la ville, où ils font appeller les ſoldats du voiſinage. Le bruit de cette émeute s'étant bientôt répandu, toutes les troupes d'alentour accourent en diligence; chacun s'empreſſe de ſignaler ſon zele. Comnene eſt proclamé Empereur le 8 Juin 1057.

MICHEL VI. An. 1057. XIII. Conduite réservée de Catacalon. *Cedr. p. 798, 799.*

Comnene campa dans cette plaine avec ce qu'il avoit de troupes, résolu d'attendre les autres conjurés. Il s'étonnoit du retardement de Catacalon, chef & premier moteur de l'entreprise. Tandis qu'il en cherchoit la cause, on vient lui dire que Catacalon a changé d'avis; qu'au mépris de son serment il s'est livré à Stratiotique, & qu'il leve même des troupes pour venir combattre les conjurés. Cette nouvelle jette Comnene dans de mortelles inquiétudes ; il redoute un pareil ennemi ; cependant connoissant la fermeté de Catacalon, il n'ose le croire capable d'une pareille perfidie, & se tient dans son camp en attendant des nouvelles plus certaines. Catacalon n'avoit point changé; mais une imprudence de sa part le tenoit lui-même dans une semblable perplexité. En partant de Constantinople, il avoit rencontré un courrier de l'Empereur, qu'il avoit chargé d'une lettre pour Nicétas Xylinite, Sur-Intendant général des Postes de l'Empire, & son ami particulier; il lui écrivoit en ces termes : *Mon cher frere, vous savez comme nous avons*

été traités par votre maître. Puiſqu'il nous a congédiés, nous partons ; mais pour nous faire revenir, il lui faudra des troupes meilleures que les nôtres. Il penſoit ne courir aucun riſque par cette bravade, parce qu'il s'imaginoit que Comnene alloit ſur le champ déclarer ſa révolte, & que la guerre ſeroit commencée lorſque ſa lettre arriveroit à Conſtantinople. Mais voyant enſuite que Comnene ne faiſoit aucun mouvement, il commença de craindre que les conjurés n'euſſent abandonné leur entrepriſe, & qu'il ne reſtât ſeul expoſé à la vengeance du Prince, qui pourroit être inſtruit de ſon deſſein, ſoit par ſa lettre interceptée, ſoit même par la trahiſon d'un ami que ſa fortune attachoit à la Cour. Dans cette penſée, il ſongeoit à ſe mettre en état de défenſe. Il n'avoit point de troupes, & ſon eſcorte ne ſuffiſoit pas pour commencer une guerre. L'Orient étoit garni de ſoldats, mais il ne ſavoit s'il pourroit les attirer à ſon parti. Il craignoit ſur-tout deux cohortes de Francs & une de Ruſſes, campées dans ſon voiſinage, qui, ſur le premier ſoup-

MICHEL VI. An. 1057.

çon de révolte, ſe ſaiſiroient de ſa perſonne, & le conduiroient à l'Empereur. Ces conſidérations le tenoient en échec, & ce délai donnoit lieu à Comnene d'appréhender un repentir. Enfin, Catacalon ſe détermine à lever l'étendard. Il ſe déclare d'abord à ſes parents, à ſes vaſſaux, à ſes domeſtiques, & forme un corps de mille hommes. Pour ranger ſous ſes enſeignes toutes les troupes du pays, il contrefait une lettre de l'Empereur, qui lui ordonne de mettre enſemble les Francs, les Ruſſes, les garniſons de Colonée & de Chaldie, pour marcher contre Samuch. En conſéquence, il leur donne rendez-vous à Nicopolis. S'étant rendu dans cette ville, où tous ſe trouvoient raſſemblés, il les fait ſortir le lendemain de grand matin, comme pour en faire la revue ; & ayant dreſſé une tente à quelque diſtance de la place où ils étoient en bataille, il mande les Commandants de chaque corps. Après leur avoir expoſé ſon deſſein : *Voyez*, leur dit-il, *quel parti vous avez à prendre ; il faut mourir tout-à-l'heure, ou me jurer fidélité.* La vue des épées nues qui

les environnoient, ne leur permettoit pas de délibérer. Ils jurent tous & font prêter serment à leurs soldats. Catacalon dépêche aussi-tôt un courrier à Comnene, & se met en marche à la tête de toutes les troupes de l'Arménie mineure.

XIV. Comnene s'empare de Nicée. *Cedr. p.* 799, 800, 801. *Zon. t. II. p.* 265.

Cette heureuse nouvelle rassure Comnene. Il rassemble tous les conjurés; mais pour se mettre en campagne, il attend Catacalon, dont l'armée croissoit de jour en jour, entraînant sur son passage partie de gré, partie de force, tous les gens de guerre du pays. Comnene, délivré d'inquiétude, met entre les mains de Jean son frere, sa femme, ses enfants & ses trésors, qu'il envoye au château de Pémolisse sur les bords du fleuve Halys. Il établit des contributions dans toutes les Provinces de l'Asie. Il passe le Sangar avec toute son armée, & marche vers Nicée. Cette place pouvoit lui servir de retraite en cas de malheur. A la nouvelle de son approche, l'effroi saisit la garnison; les soldats, inquiets du sort de leurs femmes & de leurs enfants, se retirent dans leurs familles; les Officiers se

MICHEL VI. An. 1057.

rendent auprès de l'Empereur, qu'ils inſtruiſent des progrès de la révolte, dont ils exagerent les forces. Stratiotique aſſemble des troupes ; il tâche de ſe les attacher par des largeſſes. Il met à leur tête l'Eunuque Théodore, auquel il donne pour Lieutenant Aaron, beau-frere de Comnene, mais ſon ennemi. Ces deux Généraux paſſent à Chryſopolis, & marchent à Nicomédie. Ils font couper le pont du Sangar pour ôter à Comnene cette voie de retraite, & campent au pied du mont Sophon, entre le lac & la montagne. Cependant Comnene, inſtruit de leurs mouvements, s'approche de Nicée qu'il trouve ouverte. Il s'en empare, y laiſſe ſes bagages avec une garniſon, & campe à une demi-lieue de la ville du côté du Septentrion.

XV. Bataille d'Adès. *Cedr. p.* 801, 802. *Zon. t. II. p.* 265, 266. *Manaſſ. p.* 129.

Les deux armées étoient encore éloignées de dix lieues. Cependant les fourrageurs de part & d'autre ſe rencontroient dans leurs courſes, & chacun reconnoiſſant dans le parti contraire des parents & des amis, au-lieu de ſe battre, ils entroient en pourparler. Ceux de l'Empereur exhor-

toient les autres *à ne pas ſacrifier leur fortune & leur vie à un rebelle, qui bientôt victime lui-même de ſon audace criminelle, les laiſſeroit dépouillés de leurs biens, & expoſés à toutes les rigueurs d'un châtiment légitime.* Les ſoldats de Comnene conſeilloient de leur côté aux Impériaux, *de quitter les enſeignes d'un vieillard imbécille, qui n'étoit Empereur que de nom; eſclave de ſes Eunuques, tyran de ſes Capitaines, dont il ne ſavoit payer les ſervices que par des mépris, des inſultes & des diſgraces: qu'il y auroit pour eux de l'honneur à ſervir Comnene, auſſi recommandable par ſes vertus que par ſa naiſſance, adoré de tout l'Orient qui le reconnoiſſoit déja pour maître.* Ils ſe ſéparoient ſans ſe perſuader. Les Généraux de part & d'autre apprenant ces conférences militaires, y envoyoient leurs Officiers les plus habiles & les plus capables de manier les eſprits. Enfin, Comnene s'appercevant qu'il ne gagnoit rien à ces entrevues, parce que dans l'eſprit de la plupart des hommes, la crainte eſt plus forte que l'eſpérance, rompit ce commerce, & défendit à ſes fourrageurs de s'é-

MICHEL VI. An. 1057.

carter du camp. Théodore, s'imaginant qu'il sentoit sa foiblesse, & qu'il se défioit de ses propres troupes, voulut combattre, quoique les autres Capitaines ne fussent pas du même avis. Les Impériaux vont camper à Pétroa, qui n'étoit éloigné de l'ennemi que de trois quarts de lieue. Etant ainsi à la vue les uns des autres, ils demandoient également la bataille, & les Généraux ne la desiroient pas moins. Il y avoit de part & d'autres des troupes Macédoniennes, l'élite des deux armées. Mais du côté de Comnene, c'étoient de vieilles troupes, du côté de Théodore de nouvelles levées. Comnene donne le commandement de son aîle gauche à Catacalon; celui de l'aîle droite à Romain Sclérus; il se met à la tête du centre. Théodore oppose à Catacalon Basile Tarchaniote le plus noble & le plus expérimenté Capitaine des Macédoniens; il charge du commandement de l'aîle gauche Aaron, qu'il fait soutenir de Lycanthe & d'un brave Normand nommé Radulfe, décoré du titre de Patrice. La bataille se livre dans un lieu nommé *Adès*,

c'est-à-dire, *l'enfer*. Aaron enfonce l'aîle droite des ennemis, les poursuit jusqu'au camp, & fait prisonnier Romain Sclérus. Comnene prenoit l'épouvante, & songeoit à regagner Nicée, lorsque Catacalon renversant les escadrons qui lui étoient opposés, les poursuivit sans relâche jusqu'à leur camp, dont il força l'entrée, massacrant tout devant lui, coupant en pieces & abattant les tentes. La destruction du camp Impérial, placé sur un lieu élevé, étant apperçue des deux armées, releva le courage de Comnene, & abattit celui des ennemis. Ils prirent la fuite avec une grande perte, sur-tout de Macédoniens, dont les plus renommés Capitaines se firent tuer sur la place. Un grand nombre de prisonniers resterent entre les mains des rebelles. Au milieu de la déroute, le Normand Radulfe, entraîné par les fuyards, s'en débarrassoit quelquefois pour retourner sur l'ennemi, qu'il chargeoit à grands coups d'épée. Il brûloit d'envie de racheter son honneur en combattant quelque Officier de marque. Il apperçut Botaniate, & courant à lui à

MICHEL VI. An. 1057.

toute bride : *Arrête*, lui dit-il, *je suis Radulfe*, *& je viens pour te combattre.* Botaniate tourne aussi-tôt vers lui, & lui tranche en deux son bouclier du premier coup de sabre. Radulfe lui décharge le sien sur la tête ; mais le casque étant à l'épreuve, le coup ne fit qu'engourdir le bras de Radulfe, & le sabre lui tomba des mains. On le fait aussi-tôt prisonnier. Il ne périt dans cette bataille du côté de Comnene qu'un petit nombre de soldats, & un Officier nommé Léon Antiochus.

XVI. Allarmes de Stratiotique. *Cedr. p.* 802, 803, 804. *Zon. t. II. p.* 266, 267. *Manass. p.* 129.

L'Empereur, effrayé de cette défaite, avoit perdu toute espérance. Il étoit prêt de renoncer à l'Empire, si ses Ministres, bien plus par intérêt & par crainte que par attachement à sa personne, n'eussent calmé ses allarmes par des discours généreux que leur suggéroit leur propre timidité. Il prit donc le parti de faire bonne contenance ; & se flattant d'être à couvert tant qu'il auroit pour lui le peuple de Constantinople, il s'épuisa en largesses. Cependant Comnene sortit de Nicée, & entra dans Nicomédie sans trouver de résistance. A chaque pas

qu'il faisoit, les allarmes du vieil Empereur redoubloient; enfin Stratiotique ne pouvant plus tenir contre ses inquiétudes, députe à Comnene Constantin Lichudès, Léon Alopus, & Michel Psellus. Il comptoit beaucoup sur l'habileté & sur la grande éloquence de ces trois personnages, & principalement sur celle de Psellus, considéré comme le plus grand Philosophe de son siecle. Ils étoient chargés de dire à Comnene, que l'Empereur consentoit à l'adopter & à le nommer César avec une amnistie générale pour lui & pour tous ses partisans sans exception. Ces propositions faites en présence de l'armée, exciterent une réclamation universelle. On s'écria de toutes parts qu'on ne laisseroit pas dépouiller Comnene de la robe Impériale, dont tant de braves gens l'avoient revêtu. Les soldats s'étant retirés dans leurs tentes, Comnene prit à part les députés & leur dit, que s'ils lui promettoient de rendre à l'Empereur un compte fidele, il alloit leur ouvrir le fond de son cœur. Ils lui jurerent de ne rien déguiser, & il continua en

MICHEL VI. An. 1057.

ces termes : „ La robe de César me » suffit ; je déposerai l'autre sans re» gret ; mais je demande que l'Em» pereur s'engage par serment à qua» tre choses : à ne jamais faire pas» ser la couronne sur la tête d'aucun » autre, à ne rien ôter à ceux que » j'aurai récompensés de leurs ser» vices ; à me faire part d'une por» tion de la souveraineté en me per» mettant de disposer des emplois su» balternes & de quelques grades mi» litaires : enfin, & c'est l'article le » plus essentiel, à se défaire de son » principal Ministre, ennemi mortel » de ma personne & des miens. A » ces quatre conditions, je lui pro» mets de rentrer dans Constantino» ple avec un esprit de paix & de » soumission ; & comme cette récon» ciliation n'est pas du goût de mon » armée, je vous remettrai en pré» sence des soldats une lettre conte» nant une réponse dure & fiere, » telle qu'ils la desirent ; & en se» cret une autre qui contiendra mes » véritables sentiments ". Tout fut exécuté selon ce projet. Stratiotique renvoya les mêmes députés avec une lettre

lettre par laquelle il accordoit toutes les demandes de Comnene. Il ajoutoit même qu'il l'avoit déja déclaré César, & qu'il avoit dessein de l'associer incessamment à l'Empire; mais que certaines raisons l'obligeoient de différer quelque temps.

MICHEL VI. An. 1057.

XVII. Catacalon s'oppose à l'accommodement.

Comnene approchoit du Bosphore, & il étoit à Rées lorsque la réponse de l'Empereur arriva. Tout le conseil de guerre en fut satisfait. La disgrace de Léon Strabospondy le portoit sur-tout la joie dans les cœurs. On étoit d'avis de mettre bas les armes; on demandoit seulement que l'Empereur changeât sa lettre en un diplôme authentique scellé du sceau Impérial. Le seul Catacalon n'approuvoit pas cet accommodement; il vouloit absolument que le vieil Empereur se démît de l'Empire. „ N'avez-„ vous pas juré, leur disoit-il, par » les serments les plus saints, de ne » plus reconnoître Stratiotique pour » votre Souverain? Vous voulez donc » vous rendre coupables de parjure. » Quittez les armes, & bientôt le poi- » son acquittera la parole donnée à » Comnene, & l'on nous arrachera

MICHEL VI. An. 1057.

» les yeux à tous tant que nous sommes. Point de paix, si le disciple » de Strabospondyle ne dépose un » diadême qu'il porte avec tant de » honte ". On dit même que les députés trahirent alors leur commission; qu'ils furent les premiers à exciter secretement Catacalon à s'opposer au succès de leur négociation, & que le Philosophe Psellus se prêta de bonne grace à cette perfidie. Le rang qu'il tint ensuite auprès de Comnene ne confirme que trop le bruit qui courut alors. Plusieurs personnes dignes de foi & très-instruites du détail de cette intrigue, assuroient que Psellus avoit protesté à Comnene avec serment, *qu'il étoit chéri & desiré de tout Constantinople; qu'il n'avoit qu'à se montrer, qu'il verroit tomber aussi-tôt le fantôme d'Empereur, & tout le peuple lui tendre les bras & courir au-devant de lui avec des cris de joie.*

XVIII. Duplicité de Stratiotique devenue inutile.

Les soupçons de Catacalon n'étoient que trop bien fondés. Tandis que Stratiotique négocioit avec Comnene, il prenoit des mesures pour resserrer les liens de sa propre puissance, & pour écarter à jamais ce-

lui auquel il promettoit l'Empire. Après avoir préparé l'esprit des principaux Sénateurs par une profusion de faveurs & de largesses, il les avoit assemblés dans le palais, & leur avoit fait jurer avec des imprécations horribles, que jamais ils ne reconnoîtroient Comnene pour Empereur. Il en avoit dressé un acte qu'il leur avoit fait signer à tous. Comnene étoit encore éloigné. Mais lorsqu'on apprit qu'il approchoit, & qu'il devoit coucher le lendemain dans le palais de Damatrys, ceux qui s'étoient engagés par cette protestation inconsidérée, ne songerent plus qu'à s'en affranchir. Ils se rendent dès le point du jour à l'Église de Sainte-Sophie; ils appellent à grands cris le Patriarche pour délibérer avec eux; *qu'il s'agit de l'affaire la plus importante.* C'étoit de les relever de leur serment. Cérulaire desiroit la révolution au moins autant qu'eux-mêmes : mais dans l'incertitude du succès, ce Prélat rusé voulut paroître forcé, & joua très-adroitement son rôle. Au bruit qu'il entendit, il fit fermer toutes les portes de son palais, & envoya

MICHEL VI. An. 1057.

deux de ſes neveux pour s'informer de ce qu'on deſiroit de lui. Dans cet intervalle, la troupe des ſéditieux croiſſoit de moment en moment; tous les mécontents, tous ceux qui avoient à ſe plaindre du Miniſtre, & ils étoient en grand nombre, accouroient en foule. On ſe ſaiſit des neveux du Patriarche; on menace de les étrangler, s'il ne vient lui-même. Il vient enfin; & pour donner une forme plus authentique à ſa prétendue médiation, il s'étoit revêtu de ſes habits pontificaux. On le conduit à un ſiege placé à la droite du Sanctuaire; on le prie d'aller trouver l'Empereur, & de lui redemander l'acte de proteſtation, qui devoit être annullé, puiſqu'autrement ils ſe rendroient coupables de parjure en proclamant Comnene, ou qu'ils périroient infailliblement en ne le proclamant pas. Le Patriarche feignit d'abord d'être indigné de leur procédé, comme d'une violence ſacrilege. Bientôt après il ſe radoucit; & n'écoutant, diſoit-il, que ſa tendreſſe paſtorale, il promit de les ſatisfaire.

XIX. Stratioti-

Cette condeſcendance du Patriar-

che fit tomber le ſcrupule du ſerment. On crut pouvoir agir d'avance comme ſi la proteſtation étoit annullée, & l'on n'en parla plus. Comnene eſt proclamé Auguſte. On déclare rebelles ceux qui refuſeront de le reconnoître. Après quelques difficultés, Cérulaire donne les mains à cette déciſion; il la fait hautement prononcer par Etienne, Doyen de Sainte-Sophie, & par Théodore, Patriarche d'Antioche qui ſe trouvoit préſent. Il dépêche auſſi-tôt un courrier à Comnene pour le preſſer de ſe rendre à Conſtantinople, & pour lui demander d'avance la récompenſe de ſon zele. Il envoye en même-temps pluſieurs Evêques à Stratiotique pour l'avertir de ſortir du palais, & de faire place au ſucceſſeur. Stratiotique leur demandant ce que le Patriarche lui donnoit pour l'Empire; *le Royaume du Ciel*, répondirent-ils. L'échange étoit avantageux, ſi le Patriarche en eût été le maître. Il fallut ſe contenter de cette dériſion, & le Prince détrôné ſe retira dans la maiſon qu'il avoit habitée avant que d'être Empereur. Il n'en avoit été abſent que treize mois

MICHEL VI.
An. 1057.
que détrôné.

Cedr. p. 805.
Zon. t. II. p. 267, 268.

MICHEL VI. An. 1057.

neuf jours; & après ce retour il y vécut encore deux ans. Il sortit du palais le dernier jour d'Août. Le premier de Septembre, Catacalon vint de grand matin en prendre possession pour Comnene, qui arriva sur le soir. Le lendemain le nouvel Empereur se rendit en grande pompe à Sainte-Sophie, où le Patriarche lui mit la couronne sur la tête, le déclarant Empereur des Romains. Car les Souverains de Constantinople continuoient de prendre ce titre glorieux; & les Grecs, malgré leur avilissement, n'ont cessé de se qualifier de Romains jusqu'à la destruction totale de leur Empire. Actuellement encore les anciennes Provinces de Macédoine & de Thrace se nomment Romélie; & une partie de l'Asie Turque, le pays de Roum.

XX. Divers événements.

Lup. protosp. Chron. Bar. Chron. Norm. Pagi ad Bar.

Pendant les trois années que régnerent Théodora & Stratiotique, les Normands avançoient leurs conquêtes en Italie. La foiblesse & les troubles de l'Empire Grec leur en laissoient la liberté, & la jalousie des Papes qui leur suscitoient sans cesse de nouveaux obstacles ne pouvoit les

arrêter. La mort de Humfroi, loin de nuire à leurs progrès, ne fit qu'en accélérer la rapidité. Il eut pour successeur son frere Robert Guiscard, l'aîné de la seconde branche de la famille de Tancrede, guerrier encore plus actif, & qui joignoit à une héroïque valeur tous les ressorts de la plus profonde politique. Nommé tuteur d'Abailard, fils & légitime héritier de Humfroi, il s'étoit emparé de ses Etats. Le peu de troupes Grecques dispersées dans le pays ne se rencontroient devant lui que pour être battues, & presque toute la Calabre le reconnoissoit pour maître. En Orient, le joug des Musulmans, sous lequel gémissoient les Chrétiens, s'appesantissoit de plus en plus. Le Calife d'Egypte, maître alors de la Syrie, fit fermer le saint Sépulcre, & défendit d'y donner entrée. C'étoit le pélerinage le plus célebre de l'univers, & toute la chrétienté en fut affligée. Trois cents Chrétiens établis à Jérusalem en sortirent pour aller chercher asyle en Occident; & les peintures qu'ils répandirent de la barbarie Musulmane, échaufferent les es-

MICHEL VI.
An. 1057.

Giann. hist. Nap. l. 9. c. 4.

ISAAC. An. 1057.

prits, & préparerent les premiers germes des Croisades.

XXI. Isaac Comnene Empereur. *Bry. l.* 1. c. 1, 2, 3.

Depuis l'extinction de la postérité masculine de Basile le Macédonien, le sceptre de Constantinople avoit été le jouet de Zoé, qui le donnoit comme un présent de noces à des hommes sans mérite, mais assez hardis pour l'épouser. Théodora, quoique plus sage, n'avoit pas été plus heureuse dans le choix de son successeur. Ici commence une nouvelle race de Princes, qui, après une interruption de vingt années, occupa pendant plus d'un siecle le Trône de l'Empire d'Orient. Les Comnenes, si connus en Occident par l'histoire des Croisades, forment une époque célebre. C'est ici le lieu d'en faire connoître l'origine. Ils la faisoient remonter jusqu'à la fondation de l'Empire Grec, & se mettoient au nombre des familles nobles qui avoient suivi Constantin lorsqu'il abandonna l'Italie. C'étoit une vanité commune à toutes les maisons illustres dont la source étoit ignorée. Le premier Comnene dont l'histoire fasse une mention honorable, est ce Manuel qui

ISAAC. An. 1057.

ſe ſignala ſous le regne de Baſile II, dans la guerre contre Bardas Sclérus. Mais ce ne fut pas ſans doute le premier de ſa famille qui parvint aux dignités, puiſqu'il étoit déja Préfet d'Orient, lorſqu'il ſauva la ville de Nicée. Il laiſſa deux fils en bas âge, Iſaac & Jean, qu'il recommanda en mourant à l'Empereur Baſile. Ce Prince prit ſoin de leur éducation; il les fit élever dans le Monaſtere de Stude, pour leur faire prendre de bonne heure le goût de la vertu; il leur donna d'excellents maîtres, qui les formerent à tous les exercices convenables à leur naiſſance. Il les mit enſuite au nombre de ſes pages; c'étoit l'école de la jeune nobleſſe; elle paſſoit de-là les uns aux emplois civils, les autres aux grades militaires. Lorſque les deux freres furent en âge d'être mariés, Baſile leur choiſit des femmes dont les qualités fuſſent aſſorties à leur nobleſſe & à leur vertu. Il fit épouſer à Iſaac, Catherine, fille aînée de Samuel, Roi des Bulgares. Anne que Jean épouſa étoit fille d'Alexis Charon, Catapan d'Italie, & d'une mere ſortie de l'illuſ-

ISAAC. An. 1057. tre maison des Dalassenes. Elle eut de son mari cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien, Nicéphore, & trois filles, Marie, Eudocie & Théodora. Tous ses enfants survécurent à leur pere; l'un d'eux fut Empereur; les autres remplirent les premieres dignités de l'Empire, les fils par eux-mêmes, les filles par leurs maris. La parfaite union qui régna toujours entre les deux freres, contribua encore à leur considération & à leur puissance. C'étoit, d'un côté, une tendre affection sans hauteur, de l'autre une déférence sans jalousie.

An. 1058. XXII. Conduite du nouvel Empereur. *Scylitzès, p. 807, 808. Zon. t. II. p. 268, 269. Glycas, p. 322, 323. Joël. p. 184.*

Comnene, naturellement fier, indisposa d'abord contre lui une partie de l'Empire. On trouva mauvais qu'il se fût représenté sur ses monnoies un glaive à la main, comme s'il prétendoit ne devoir la couronne qu'à son épée. Cependant il récompensa tous ceux qui l'avoient servi dans la révolution; mais il les renvoya dans leurs terres, de peur que ces esprits remuants n'excitassent quelque trouble, en maltraitant ceux qui ne s'étoient pas déclarés pour leur parti. Il partagea la dignité de Curopalate

entre son frere & Catacalon. Il nomma de plus son frere Commandant Général des troupes de sa maison, ce que l'on appelloit *grand Domestique.* Il fit revenir sa femme de Pemolisse, & lui conféra le titre d'Auguste. Par reconnoissance pour le Patriarche, à qui néanmoins il ne devoit pas autant qu'il le pensoit, il plaça ses neveux dans les premieres magistratures. Il fit plus encore; jusque-là les Empereurs s'étoient réservé la nomination des deux plus grandes dignités de l'Eglise de Constantinople après le Patriarche, celle de grand Econome, & celle de garde du Trésor de Sainte-Sophie; il en abandonna la collation au Patriarche, disant que c'étoit à l'Eglise qu'il appartenoit de choisir ses Ministres. Il trouvoit le Trésor impérial épuisé, & hors d'état de fournir aux fraix des guerres toujours à craindre de la part de tant de Barbares qui environnoient l'Empire. Les successeurs de Basile Bulgaroctone avoient dissipé les fonds qu'il avoit amassés, soit en folles dépenses, soit en fondations de monasteres, soit en largesses mal pla-

ISAAC.
An. 1058.

ISAAC. An. 1058.

cées. Isaac se proposa de réparer ces pertes ; mais il n'usa d'aucun ménagement ; & pour remédier aux maux de l'Etat, il fit de nouvelles blessures. Il cassa la plupart des ordonnances de ses prédécesseurs, & révoqua leurs donations. Il fit revenir au domaine les terres aliénées par des libéralités, & n'épargna ni le peuple, ni le Sénat, ni même les gens de guerre. Comme il prenoit sur lui-même en réduisant les dépenses de sa maison, on souffroit ces changements avec assez de patience. Mais les Ecclésiastiques ne lui pardonnerent pas de toucher à leurs biens ; tout ce qu'il retrancha du superflu des Eglises, fut regardé comme un sacrilege. Les Moines sur-tout lui firent un crime irrémissible en cette vie & en l'autre, d'avoir osé calculer leur revenu, évaluer ce qui leur suffisoit pour vivre conformément à leur profession, bannir des cloîtres le luxe & la mollesse séculiere, & affranchir leurs voisins des chicanes qu'ils leur suscitoient sans cesse pour envahir leurs possessions. Aussi les clameurs furent si grandes, les Moines furent

si bien se défendre, que la réforme demeura imparfaite. Il eût fallu pour l'achever toute la constance d'un long regne, & toutes les ressources de l'autorité. Ce n'étoit pas qu'Isaac fût avare; en même-temps qu'il remplissoit le Trésor, il versoit sur les Eglises pauvres & sur les monasteres indigents une partie de ce que les autres avoient de trop; sa charité s'étendoit jusque sur les familles. Mais il ne vouloit pas qu'on pût dire que les membres de l'Eglise Chrétienne eussent fait entr'eux une espece de partage, les uns de prêcher la charité, & les autres de la faire.

ISAAC. An. 1058.

Il ne paroît pas que le Patriarche ait pris fort à cœur les intérêts des Eglises & des monasteres. Il ne s'occupoit guere que des siens propres, demandant sans cesse à l'Empereur de nouvelles graces pour lui & pour les siens, & s'échappant même en reproches & en menaces, lorsqu'il essuyoit un refus. Il porta l'audace jusqu'à dire un jour à l'Empereur : *Je vous ai donné la couronne, je saurai bien vous l'ôter.* Affectant en toute maniere de s'égaler au Prince, il prit

An. 1059. XXIII. Exil & mort de Michel Cérulaire. *Scyl. p.* 808, 809. *Zon. t. II, p.* 269, 270.

ISAAC. An. 1059.

la chaussure d'écarlatte, réservée à la Majesté Impériale, sous prétexte que les Patriarches l'avoient portée autrefois, disant même *que s'il y avoit quelque distinction à faire entre le sacerdoce & l'Empire, elle étoit à l'avantage du sacerdoce.* Fatigué de ses insolentes bravades, l'Empereur résolut de s'en délivrer; mais il n'osoit faire arrêter le Prélat dans son palais de Sainte-Sophie, de peur de soulever le peuple. Il attendit la fête des Archanges, que le Patriarche alloit célébrer hors de la ville au mois de Juillet. Il le fit alors enlever & conduire avec ses neveux dans l'isle de Proconese. Ayant ensuite fait agréer sa déposition aux Métropolitains qui se trouvoient à Constantinople, il lui fit dire par leur organe, que s'il ne renonçoit de lui-même au Patriarchat, il auroit la honte d'être déposé dans un Concile; en effet, Psellus avoit préparé un grand discours, où le vrai mêlé avec le faux formoit un corps de délit suffisant pour le perdre. Cérulaire ne s'effraya pas de ces menaces, & sa fermeté embarrassoit fort l'Empereur, lorsqu'une maladie

vint à propos le délivrer de ce Prélat incommode. La mort du Patriarche le réconcilia avec l'Empereur; le Prince le pleura, ce qui étoit plus aisé que de le souffrir, & le fit inhumer avec honneur. Le peuple qui aime à voir des miracles, en vit un dans la figure que prit en mourant la main de Cérulaire; il sembloit encore, disoit-on, donner la bénédiction.

XXIV. Constantin Lichudès, Patriarche.

Constantin Lichudès fut élu à sa place par le suffrage des Métropolitains, du Clergé & du peuple. C'étoit un ancien Ministre qui avoit sauvé bien des fautes à Monomaque, & que ce Prince avoit éloigné du ministere à cause de sa fermeté. Pour déguiser sa disgrace, il l'avoit nommé Proëdre, Protovestiaire, économe de Mangane, & Conservateur des privileges qu'il avoit attachés en grand nombre à ce célebre monastere en le fondant. Comnene, qui se proposoit de réduire toutes les maisons religieuses au droit commun, avoit sollicité plusieurs fois Lichudès de lui mettre entre les mains les titres de ces exemptions; mais il n'avoit pu vaincre sa

ISAAC. An. 1059.

résistance. Il crut en avoir trouvé l'occasion. Dès que Lichudès se fut dépouillé de toutes ses dignités séculieres pour être revêtu de celle de Patriarche, l'Empereur le fit venir au palais, & le prenant à part : » Vous » voilà, lui dit-il, élu pour être no- » tre chef spirituel. Votre mérite me » persuade qu'on a fait un bon choix. » Mais je vous avertis avec douleur, » qu'on vous fait des reproches qui » ne peuvent être éclaircis que dans » un Synode. Ils sont de telle natu- » re, que vous ne pouvez entrer dans » les fonctions sacrées, sans vous en » être auparavant justifié. Prenez-moi » pour votre défenseur. Confiez-moi » ces titres que je vous demande de- » puis si long-temps, & je vous don- » ne parole que je vous épargnerai » une discussion toujours fâcheuse, » quand elle ne tourneroit pas à vo- » tre honte ". Lichudès, qui avoit déja renoncé à ses autres dignités, voyant qu'il couroit risque d'être réduit à rien, parce que l'innocence même est en grand péril, lorsque le Souverain se rend partie, sacrifia ses Moines à un si pressant intérêt,

& fut enſuite ſacré ſans difficulté.

Les opérations politiques de Comnene furent interrompues par les incurſions des Hongrois & des Patzinaces, qui, ſortant de leurs forêts, ravageoient la frontiere de l'Empire. Il partit à la tête de ſes troupes, & s'avança juſqu'à Triadize. Là les Hongrois lui envoyerent demander la paix qu'il leur accorda. Les Patzinaces en firent autant, à l'exception d'un de leurs Capitaines, nommé Selté, trop fier pour s'abaiſſer à cette ſoumiſſion. Ce Barbare, qui avoit plus de préſomption que de forces, campé ſur un roc eſcarpé, ſe crut tellement invincible, qu'il oſa deſcendre dans la plaine pour en venir aux mains avec l'Empereur. Il ne fallut qu'un détachement de l'armée Impériale pour le mettre en déroute ; il échappa, mais ſa retraite fut forcée & détruite. L'Empereur alla camper au pied du mont Lobize. Il y étoit le 24 Septembre, lorſqu'une pluie violente & une neige inattendue dans cette ſaiſon fit périr un grand nombre d'hommes & de chevaux. Le débordement des rivieres le tint comme aſſiégé dans

ISAAC.
An. 1059.
XXV.
Guerre des Hongrois & des Patzinaces.
Scyl. p. 809, 810.
Zon. t. II. p. 270, 271.
Glyc. p. 323.
Ann. Comn. l. 3. p. 89, 90.

ISAAC. An. 1059.

ſon camp pendant pluſieurs jours, & un froid exceſſif, joint à la diſette des vivres, menaçoit d'achever de détruire ſon armée, lorſque la pluie ayant relâché de ſa violence, ſans ceſſer tout-à-fait, il ſe mit en marche pour retourner à Conſtantinople. En chemin s'étant mis à couvert ſous un grand arbre avec quelques-uns de ſes Officiers pour s'y repoſer un moment, il entendit derriere lui un grand bruit, qui le fit éloigner promptement de quelques pas; auſſitôt l'arbre s'abattit à ſes pieds. Effrayé du danger qu'il venoit de courir, il rendit graces à Dieu, & promit de bâtir une Egliſe ſous l'invocation de Sainte Thecle, parce que c'étoit le jour auquel les Grecs célebrent la mémoire de cette Sainte; ce qu'il ne différa pas d'exécuter dans le palais de Blaquernes.

XXVI. Jean, frere d'Iſaac, refuſe la couronne. *Scyl. p.* 810, 811. *Zon. t. II. p.* 271 272.

La nouvelle d'une révolte en Orient avoit précipité ſon retour. Cette allarme s'étant trouvée fauſſe, il paſſa le Boſphore pour aller prendre en Aſie le divertiſſement de la chaſſe. Comme il s'y livroit avec trop d'ardeur, il fut attaqué d'une pleuréſie, qui le

mit en trois jours à l'extrêmité. S'étant fait rapporter au palais, il crut n'avoir assez de vie que pour se donner un successeur. Il n'avoit eu qu'un fils nommé Manuel, que la mort lui avoit enlevé. Personne n'étoit plus propre que son frere à soutenir l'éclat de la majesté Impériale. Doux, bienfaisant, laborieux, très-instruit des affaires, ferme dans le bien, aussi prompt à récompenser que lent à punir, il étoit desiré de tout l'Empire. Assis auprès du lit de son frere, il partageoit ses douleurs, lorsqu'Isaac lui serrant la main : » Mon cher frere, lui dit-il, je sens que je vais » me séparer de vous, & cette perte » m'est infiniment plus sensible que » celle de la couronne. L'unique consolation que je sois capable de recevoir, est de vous laisser la place » à laquelle Dieu m'avoit élevé. C'est » mon amour pour mes sujets qui » m'inspire cette pensée. Ils vous aiment déja comme leur pere. Régnez, mon frere, avant que je meure. Vous savez combien de mains » s'apprêtent à saisir ce diadême au » moment qu'il tombera de ma tête.

ISAAC.
An. 1059.
Glycas, p. 324.
Bryen. l. 1. *p.* 18, 19, 20.
Manass. p. 130.
Du Cange Byz. fam. p. 160, 161.

ISAAC. An. 1059.

» Je vous le donne ; vous le porte-
» rez avec honneur ; vous réparerez
» mes fautes. Votre regne sera la sû-
» reté de notre famille & la prospé-
» rité de l'Empire ". A ces paroles, Jean, fondant en larmes, supplie son frere de ne pas quitter le poste où la divine Providence l'a placé, avant qu'elle l'en ait rappellé elle-même. Il s'efforce de l'encourager par d'heureuses espérances. Enfin, le voyant déterminé à renoncer à l'Empire, il lui déclare avec fermeté qu'il ne l'acceptera pas, & qu'il s'exposera plutôt à toutes les suites d'une domination étrangere. En vain sa femme, plus ambitieuse, le conjure par son amour, par le danger dans lequel il va se précipiter lui & ses enfants, malheureuses victimes de la jalousie & des défiances d'un successeur. Il résiste à ses soupirs, à ses larmes, à ses reproches, & demeure inébranlable, plus grand encore par le refus d'une couronne, qui éblouit les yeux lorsqu'on la voit sur une autre tête, que ne l'étoit son frere par son courage à la déposer, après en avoir senti les épines.

ISAAC. An. 1059.

XXVII. Isaac la donne à Constantin Ducas.

Isaac avoit un neveu, fils de sa sœur, nommé Théodore Docéan. Il avoit une fille en âge d'être mariée, & dont l'Empire pouvoit faire la dot. Il n'étoit pas embarrassé de trouver d'autres parents, qui naissent toujours en foule autour du centre des graces. Il fut sourd aux douces insinuations de la nature, & jetta les yeux sur Constantin Ducas. Ce guerrier, un de ses principaux partisans dans sa révolte contre Stratotique, l'avoit aidé de toute sa fortune, & le zele qu'il avoit toujours montré pour le servir, l'avoit prévenu en sa faveur. D'ailleurs, sa naissance ne l'éloignoit pas du trône. On doute cependant s'il étoit issu de cet Adronic Ducas, surnommé Lydus, qui s'engagea dans la révolte de Sclérus sous le regne de Basile Bulgaroctone. Mais s'il descendoit de cet Andronic, il ne pouvoit être que son petit-fils, puisqu'il y avoit quatre-vingts ans que Lydus étoit mort, lorsque Ducas parvint à l'Empire. On doute même qu'Andronic Lydus descendît de ce Constantin Ducas qui périt en disputant l'Empire au commencement

Isaac. An. 1059. du regne de Constantin Porphyrogenete. Zonoras prétend que toute la race de Constantin Ducas ayant été éteinte dans sa révolte, le successeur de Comnene ne pouvoit tenir à la famille des Ducas que par les femmes. Mais il se trompe. Nicolas ayant échappé au désastre de sa famille, & n'étant mort que cinq ans après dans la guerre contre les Bulgares, rien n'empêche de croire qu'Andronic Lydus étoit fils ou petit-fils de ce Nicolas. Quoi qu'il en soit, Constantin Ducas avoit recueilli le nom & la considération de cette maison illustre, & ce fut en sa faveur que Comnene se démit de la couronne.

XXVIII. Suite de la vie d'Isaac Comnene.

Il avoit régné deux ans & trois mois. Ce Prince avoit des vertus avec un peu de hauteur. Il étoit brave, prompt dans l'exécution, & très-instruit de toutes les opérations de la guerre. Uniforme dans sa conduite, équitable, pénétrant, accessible, ennemi des flatteurs, plus obligeant par les effets que par les paroles qui tenoient un peu de la dureté militaire. On loue sa continence. A la fleur

ISAAC. An. 1059.

de ſon âge, pendant qu'il ſervoit dans l'armée de l'Empire au nombre des principaux Officiers, il fut attaqué d'une maladie, à laquelle les Médecins ne connoiſſoient de remede que le commerce d'une fille, ou une opération qui le mettroit hors d'état d'accroître ſa poſtérité. Etant alors éloigné de ſa femme, il préféra l'opération, diſant qu'il avoit aſſez des deux enfants que Dieu lui avoit donnés, & qu'après tout on pouvoit entrer dans le Ciel ſans poſtérité, mais non pas ſans continence. Dès qu'il ſe fut dépouillé de la pourpre Impériale, il prit l'habit monaſtique, & ſe fit tranſporter au monaſtere de Stude, où il recouvra la ſanté, ſans regretter ſon ſacrifice. Sa femme Catherine, loin de montrer plus de foibleſſe, l'avoit elle-même fortifié dans ce deſſein pendant ſa maladie, & l'y confirma dans ſa convaleſcence. Elle ſe conſacra elle-même à la vie religieuſe avec ſa fille Marie, & prit le nom d'Hélene. Son mari qu'elle alloit viſiter quelquefois, lui diſoit en plaiſantant : *Avouez que je vous avois faite eſclave en vous donnant la cou-*

ISAAC.
An. 1059.

ronne, & que je vous ai affranchie en vous l'ôtant. Il vécut encore un an dans le monaſtere, rejettant abſolument toute diſtinction, ſoumis aux ſupérieurs comme le dernier des freres, & s'abaiſſant aux offices les plus humiliants, juſqu'à vouloir être portier à ſon tour. Cet aviliſſement volontaire n'empêchoit pas ſon ſucceſſeur de le traiter avec toute ſorte de reſpect. Il lui rendoit de fréquentes viſites, ne le nommoit que ſon Seigneur & ſon Empereur, ne prenoit jamais que la ſeconde place après lui. Il rendoit le même honneur à ſa femme, à ſa fille & à ſon frere. Après la mort d'Iſaac, ſon cadavre ſe fondit en peu de jours; en ſorte que ſon cercueil ſe trouva rempli d'eau : ce que les Moines regarderent comme une marque de réprobation, pour avoir porté la main ſur leurs revenus. D'autres, avec auſſi peu de raiſon & plus de charité, en tiroient une preuve de ſainteté; cette prompte deſtruction de ce qu'il avoit de charnel étoit, diſoient-ils, un indice de la pureté de ſon ame. Sa femme, qui lui ſurvécut de pluſieurs années, ſavoit

voit honorer sa mémoire d'une maniere plus solide & plus sensée, en procurant à son ame des secours efficaces. Elle lui faisoit célebrer un anniversaire, auquel elle invitoit les Moines de Stude, & répandoit à cette occasion d'abondantes aumônes. La derniere année de sa vie, elle doubla la somme qu'elle avoit coutume de distribuer; comme on lui en demandoit la raison : *C'est*, répondit-elle, *que cette aumône sera peut-être la derniere.* Ce qui arriva en effet. Elle voulut être inhumée dans le cimetiere de Stude, sans aucun ornement qui pût faire distinguer sa tombe de celle des simples Religieux. Cette Princesse mérite sans doute un rang éminent entre celles qui ont porté la couronne, par ce que l'on dit d'elle, & peut-être plus encore par ce que l'on n'en dit pas.

ISAAC. An. 1059.

XXIX. Affaires d'Italie. *Leo ost. l. 3. c. 16. Lup. Protosp. Guill. Apul. l. 2.*

Avant que de commencer l'histoire du regne de Constantin Ducas, je m'arrêterai un moment à considérer l'état où se trouvoit alors l'Empire Grec en Italie. Le malheureux Argyre, battu par les Normands, & couvert de blessures, demandoit en vain

ISAAC. An. 1059.

Chron. Nor. Chron. Bar. Pagi ad Bar. Murat. annal. d'Ital. tom. VI. Giann. hist. Nap. t. III. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. III. p. 185, 190, 264, 288, 290, 292, 302.

du secours. Les ennemis qu'il avoit à la Cour de Constantinople empêchoient d'entendre ses cris, & la briéveté des regnes de Théodora & de Stratiotique ne leur laissa pas le temps de jetter les yeux sur l'Italie. Enfin, après avoir épuisé toutes ses ressources, se voyant abandonné, il partit de Bari au mois d'Août 1058, & se rendit à Constantinople. Isaac, irrité de son départ, le priva de toutes ses dignités, & l'envoya en exil, où il vécut encore dix ans dans le mépris & dans l'infortune, maudissant l'injustice de la Cour, qui, toujours indulgente pour les coupables en faveur, punit dans les autres les mauvais succès, dont sa négligence ou ses cabales sont la cause. Les Normands continuoient d'enlever aux Grecs les villes de la Capitanate, de la Pouille, de la Calabre, & de ce qu'on nommoit alors la Lombardie. Richard, Comte d'Averse, reçut du Pape Nicolas II, la qualité de Prince de Capoue, avant même que de se rendre maître de la ville. Robert Guiscard se montra digne héritier de l'autorité de ses freres. Il acheva la con-

quête de la Calabre par la prise de Rege, & celle de la Capitanate en s'emparant de Troja, bâtie cinquante ans auparavant par les Grecs. Ces éclatants succès l'éleverent tellement au-dessus des autres Comtes, qu'il devint supérieur à toute jalousie de commandement. Les Comtes Normands s'assemblerent à Melfes, & d'un consentement unanime, le proclamerent Chef de la nation, sous le titre de Duc de Pouille & de Calabre. L'ambition rompt les liens les plus étroits. Robert, pour accroître sa puissance par une alliance avantageuse, répudia sa premiere femme, sous prétexte de parenté, quoiqu'il eût d'elle un fils qui fut le fameux Boëmond, si célebre dans l'histoire de la premiere Croisade. Il épousa Sigelgayte, fille de Gaïmar, Prince de Salerne. C'étoit une héroïne qui accompagna son mari dans ses entreprises militaires, & qui partagea tous ses dangers. Mais l'espérance d'ajouter à ses autres Etats la Principauté de Salerne, fut sans doute le plus puissant attrait, qui engagea Robert à contracter ce nouveau mariage. Victor II,

ISAAC. An. 1059.

& Etienne IX, successeurs de Léon IX, n'avoient point eu d'égard au traité que ce Pape prisonnier avoit fait avec les Normands. Ils n'avoient cessé de les traverser, & Nicolas II, qui succédoit à Etienne, n'étoit pas dans de meilleures dispositions. Mais dans l'impuissance de les chasser d'Italie, il résolut de s'en faire un appui contre les Empereurs d'Allemagne, & de profiter de la conjoncture pour acquérir au saint Siege de nouveaux droits, qui n'étoient fondés que sur la fausse donation de Constantin. Le Cardinal Hildebrand, le créateur & l'ame des Papes de ce temps-là, formoit dès-lors le plan de l'énorme édifice de cette Monarchie universelle, qu'il s'efforça de construire, lorsqu'il fut lui-même assis sur la chaire de Saint Pierre. Dans l'assemblée de Melfes, Nicolas renouvella le traité de Léon. Il accorda à Robert, en fief de l'Eglise, la possession de toutes les conquêtes déja faites & encore à faire dans la Pouille & dans la Calabre. Il y ajouta la Sicile, dont Robert se préparoit à chasser les Sarasins, qui, ayant repris

Messine, se trouvoient maîtres de l'isle presque entiere. Il lui confirma le titre de Duc de ces trois Provinces, à condition de prêter serment de fidélité au saint Siege comme feudataire, & de payer un tribut annuel de douze deniers pour chaque paire de bœufs. C'étoit en faveur du saint Siege une conquête qui ne coûtoit du sang qu'aux Normands. Les Papes disposoient en Souverains des biens & des droits de l'Empire Grec, autrefois possesseur de toute l'Italie, & qui, pillé par tant de mains depuis l'invasion des Goths, se trouvoit réduit à la presqu'isle de l'ancienne Calabre, où il conservoit encore pour peu de temps Bari, Brindes, Otrante, Oria, Gallipoli & Tarente, avec quelques châteaux.

ISAAC. An. 1059.

An. 1060. XXX. Gouvernement de Constantin Ducas. *Scyl. p.* 813, 814, 818.

Constantin Ducas fut couronné Empereur le jour de Noël sans aucune opposition, Jean Comnene qui seul auroit pu lui disputer l'Empire, étant plus empressé de s'en éloigner, que Constantin ne l'étoit d'y parvenir. Ce fut un Prince de peu d'esprit, qui ne porta sur le trône que les qualités d'un particulier; encore étoient-elles

CONSTANTIN X.
An. 1060.
Zon. t. II. p. 272, 273, 275.
Glycas, p. 324, 325.
Manaff. p. 130.
Bry. p. 19.

altérées par la foibleſſe & la biſarrerie. A ſon couronnement, il fit au peuple aſſemblé un long diſcours ſur l'équité qui doit régler toutes les actions du Prince; car il étoit grand diſcoureur, & il auroit, diſoit-il, préféré la couronne de l'éloquence à celle de l'Empire. Mais ces deux regnes avoient alors également perdu leur ancienne ſplendeur, & l'éloquence de ce temps-là n'étoit pas en meilleur état que l'Empire. Son zele pour la juſtice, vertu propre d'un grand Prince, dégénéroit en petiteſſe. Au-lieu de ſe regarder comme protecteur des loix, il en étoit l'exécuteur. Abandonnant l'inſpection générale, il ſe perdoit dans les détails; obligé de veiller à la conduite des Magiſtrats, il vouloit lui-même exercer leurs fonctions, écouter les parties, juger les procès. Toujours enveloppé de chicanes & de procédures, il perdoit de vue les affaires militaires & les grandes parties du Gouvernement. Il avoit mis la plaidoirie tellement à la mode, que les gens de guerre, accoutumés à ſuivre l'étendard du Prince, ſe faiſoient Avocats, & renon-

çoient aux exercices pour ne s'occuper que des combats du barreau. Quoiqu'il s'annonçât pour un juge incorruptible, plus favorable aux petits qu'aux puiſſants & aux oppreſſeurs, on le vit cependant plus d'une fois faire acception des perſonnes, prononcer contre la teneur des loix, changer mêmes les ſentences qu'il avoit rendues ſelon l'équité. Dévot, ami des Moines, affectant beaucoup de charité pour les pauvres, il étoit néanmoins avare, juſqu'à licencier les troupes, & laiſſer l'Empire expoſé aux incurſions des Barbares, pour épargner la paye des ſoldats. Il eſt vrai qu'il ne profitoit pas de cette économie pour augmenter ſes dépenſes perſonnelles; rien de plus ſimple que ſa table & ſon entretien. Mais il ne connoiſſoit d'autre maniere de ſervir l'Empire que de l'enrichir, même aux dépens de l'honneur. Ce fut le motif qui l'engagea à vendre les emplois & les charges, & à faire monter à un prix exceſſif le bail des fermes publiques.

CONSTANTIN X. An. 1060.

XXXI. Conjuration.

Il commença ſon regne par le rappel de tous les exilés. Dans la diſtri-

CONSTANTIN X. An. 1060.

bution des dignités, il ne fit aucune distinction entre les Sénateurs & les simples citoyens. Cette conduite irrita contre lui un grand nombre de personnes distinguées, qui résolurent de le noyer dans le golfe, lorsqu'il reviendroit par mer du palais de Mangane, où il alloit célébrer la fête de Saint George, patron du monastere bâti en ce lieu par Monomaque. Le crime triompheroit trop souvent, s'il n'étoit pas déconcerté par la crainte plutôt que par le scrupule. Les conjurés furent trahis; on leur fit leur procès. Le Préfet de la ville étoit du complot. Ils en furent quittes pour la confiscation de leurs biens. C'étoit la maxime de ce Prince naturellement porté à la douceur, de ne punir ces sortes de coupables, qu'en les traitant comme des esclaves, indignes de la liberté dont ils avoient voulu détruire le défenseur.

An. 1061. XXXII. Guerre des Turcs. *Scyl. p. 814, 815. Zon. t. II, p. 273.*

Le danger qu'il avoit couru ne le rendit pas plus attentif à entretenir ses armées. Elles dépérissoient de jour en jour par le défaut des choses nécessaires, & par la réforme des meilleurs Officiers, que son avarice sup-

primoit. Mais il perdoit beaucoup plus par les ravages des Barbares, qu'il ne gagnoit par ces épargnes sordides. Les Turcs, conduits par Samuch & Chorosalar, mirent à feu & à sang pendant trois ans l'Ibérie, la Mésopotamie, la Chaldie, les Provinces de Mélitine & de Colonée, & tous les bords de l'Euphrate. La grande Arménie & le Baasparacan éprouverent toute leur fureur; & sans un échec qu'ils reçurent, plutôt par leur imprudence que par la valeur des troupes Grecques, ils auroient pénétré jusqu'en Phrygie. L'Empereur crut en faire assez d'envoyer sur cette frontiere un Arménien fanfaron, nommé Pancrace, qui promettoit d'écraser ces Barbares, sans autres troupes que celles du pays. Dès qu'il fut arrivé, il attaqua l'arriere-garde du Sultan qui faisoit retraite, & fut payé de sa folle audace. Thogrul, qui étoit venu joindre ses Généraux, rebroussa chemin, battit Pancrace, entra dans la grande Arménie, se rendit en peu de jours Maître de Hani & de tout le pays d'alentour, où il laissa des garnisons commandées par de bons

CONSTANTIN X.
An. 1061.
Glycas, p. 325.

CONSTANTIN X.

Officiers, & cette contrée fut perdue pour l'Empire.

An. 1063.

XXXIII. Terrible tremblement de terre.

Scyl. p. 816, 817. *Zon.* t. II. p. 274. *Glycas*, p. 325.

L'année 1063, fut remarquable par un tremblement de terre qui remplit d'épouvante & de ruines la Thrace & la Bithynie. Le 23 Septembre, trois heures après le soleil couché, on entendit un mugissement souterrein qui paroissoit venir de l'Occident. En même-temps la terre se soulevant par de violentes secousses, abattit à Constantinople des maisons, des portiques, des Eglises. Ce fléau détruisit presque entiérement Rhedeste sur la Propontide, *Panium* à l'entrée du Bosphore dans le Pont-Euxin, Myriophyre en Thrace. A Cyzique, un superbe édifice, qu'on nommoit le Temple des Grecs, & qui par la solidité de sa construction sembloit devoir durer autant que le monde, fut renversé. A Nicée, la magnifique Eglise où s'étoit tenu le premier Concile général, fut ébranlée jusqu'aux fondements; quantité de maisons, le Cirque, les murailles de la ville furent détruites de fond en comble. Le tremblement se renouvella par diverses reprises pendant deux ans avec

tant de violence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais éprouvé de semblable.

CONSTANTIN X.
An. 1063.

XXXIV.
Constantin achete pour les Chrétiens la quatrieme partie de la ville de Jérusalem.
Guill. Tyr, belli sacri, l. 9. c. 17 & 18.

La Palestine étoit depuis plusieurs années un perpétuel sujet de guerre entre les deux Monarchies Musulmanes; les deux Califes de Perse & d'Egypte s'en disputoient la possession. Jérusalem, plusieurs fois prise & reprise, n'étoit plus environnée que de ruines, au-lieu des tours & des murailles qui l'avoient rendue après Antioche la plus forte place de la Syrie. Dhaher, Calife d'Egypte, ayant poussé ses conquêtes jusqu'à Laodicée, obligea par un édit tous les habitants de la Syrie de réparer leurs murs & de relever leurs tours. Pour obéir à cet ordre, le Gouverneur de Jérusalem imposa une taxe sur les citoyens, & les Chrétiens qui étoient en grand nombre furent chargés de fournir le quart de la dépense. Il s'en falloit bien que leurs moyens fussent en proportion de leur nombre. Accablés par les infideles qui les pilloient sans cesse, & dont ils ne pouvoient obtenir de justice, ils étoient presque tous réduits à l'indigence. Les

CONSTANTIN X. An. 1063.

représentations qu'ils firent au Gouverneur furent inutiles; l'impitoyable Musulman leur répondit qu'il falloit payer ou mourir. Dans cette extrémité, ils implorerent l'assistance de l'Empereur; & ce Prince, touché de leurs larmes, consentit à leur fournir la somme exigée, à condition qu'ils obtiendroient du Calife que désormais le quartier de la ville dont ils auroient relevé les murs, ne seroit habité que par des Chrétiens; qu'ils y auroient l'exercice libre de leur religion, & qu'ils ne seroient soumis qu'à la jurisdiction du Patriarche. Le Calife leur accorda tout, excepté l'exemption de leur taxe, & l'Empereur leur fit délivrer l'argent qu'on leur demandoit, sur les revenus de l'isle de Cypre. Les Chrétiens séparés ainsi des Musulmans dans Jérusalem, se trouverent affranchis des insultes & des avanies qu'ils avoient essuyées depuis la prise de la ville; & la jurisdiction accordée alors au Chef de cette Eglise fut le titre sur lequel le Patriarche, lorsque les Croisés en eurent fait la conquête, trente-six ans après, requit & obtint de Godefroi

de Bouillon le domaine du quart de Jérusalem en toute propriété.

CONSTANTIN X. An. 1064.

XXXV. Xiphilin, Patriarche.

Dans les premiers jours de l'année suivante mourut Constantin Lichudès. Il eut pour successeur Jean Xiphilin, oncle de l'abbréviateur de Dion Cassius. Il étoit né à Trébizonde; & ayant passé ses premieres années à Constantinople dans l'étude des lettres, il se livra ensuite aux affaires civiles, où il se distingua par son habileté autant que par sa vertu. Parvenu par son mérite au rang de Sénateur, il se dégoûta bientôt de la vie séculiere, & se consacra au service de Dieu entre les Solitaires du mont Olympe. Il ne s'occupoit que de prieres & de bonnes œuvres, lorsqu'il fut appellé au siege de Constantinople. Il fallut l'arracher de sa cellule, & le transporter malgré lui sur le siege patriarchal. S'il étoit dans la solitude entiérement détaché de toute ambition, il paroît qu'en rentrant dans le monde, il y reprit ses liens. Nous verrons dans la suite qu'il ne fut pas exempt de la tentation d'avancer sa famille.

Scyl. p. 817. *Zon. t. II. p.* 274. *Glycas p.* 325, 326. *Joël. p.* 184. *Pagi ad Bar. Oriens Christ. t. I. p.* 262, 263.

XXXVI. Prise de

Ce fut en ce temps-là que le Gou-

CONSTANTIN X.

An. 1064.

Belgrade par les Hongrois.

Bonfin. de reb. Hungar. dec. 2, l. 3.

verneur Grec qui commandoit en Bulgarie, eut une guerre ſanglante à ſoutenir pour la défenſe du pays. Quelques Bulgares ayant paſſé la Save à Belgrade, avoient ravagé la frontiere de la Hongrie. Salomon, Roi des Hongrois, leve auſſi-tôt une armée, & va faire le ſiege de Belgrade. La Bulgarie, la Thrace, la Macédoine volent au ſecours de la ville aſſiégée. Il ſe livre en même-temps deux combats ſur le Danube & ſur les bords de ce fleuve, dans leſquels les Bulgares & les Grecs ſont entiérement défaits. Les aſſiégés aux abois ont recours aux Beſſes, ancien peuple de Thrace, qui s'étoit conſervé dans une ſorte d'indépendance entre les gorges du mont Hémus, où il s'occupoit à fouiller les mines. Les Beſſes accourent en grand nombre, & ſont taillés en pieces. Belgrade, dépourvue de ſecours, n'en recevant aucun de l'Empereur, fut priſe le troiſieme mois du ſiege.

An. 1065.

XXXVII. Irruption des Uzes.

Une nuée de Barbares, plus féroces encore que les Hongrois, paſſa le Danube l'année ſuivante. C'étoient les Uzes, peuple Tartare, de même

origine que les Turcs, établis d'abord dans le Captchac. Ennemis perpétuels des Patzinaces, ils les avoient chassés des bords du Volga & du Tanaïs. Si l'on s'en rapporte aux Historiens Grecs de ce temps-là, ils étoient au nombre de six à sept cents mille. Zonaras les réduit à soixante mille, ce qui n'est pas plus vraisemblable, puisque c'étoit une émigration de la nation entiere, hommes, femmes, enfants. Après avoir traversé le fleuve sur des outres ou dans des canots qu'ils creuserent eux-mêmes, ils tomberent sur les troupes Grecques & Bulgares, qui vouloient leur disputer le passage, les taillerent en pieces, firent prisonnier Basile Apocope & Nicéphore Botaniate qui commandoient en qualité de Gouverneurs du pays, & inonderent de leur multitude toutes les plaines voisines du Danube. Un détachement de leur armée traversa la Macédoine, & pénétra jusqu'à Thessalonique, mettant tout à feu & à sang. Mais il n'en revint au camp qu'une partie en très-mauvais état. Le reste avoit péri par le froid de l'hyver qui fut très-ri-

CONSTANTIN X.
An. 1065.

Scyl. p. 815, 816.
Zon. tom. II. p. 273, 274.
Glyc. p. 325.
M. de Guignes, hist. des Huns, tom. II, p. 522.

CONS-TANTIN X. An. 1065.

goureux cette année, & par le fer des garnisons des villes, qui les harceloient à leur passage, ou les surprenoient dans des embuscades. Cependant le gros de l'armée étoit encore très redoutable. Constantinople étoit en allarmes. On murmuroit hautement contre l'Empereur, que les uns accusoient de lâcheté, les autres d'avarice ; il n'osoit, disoit-on, ouvrir ses trésors pour faire marcher des troupes, & préféroit l'argent à l'honneur & au salut de l'Etat. Quantité d'habitants se mettoient déja en mouvement, pour aller chercher ailleurs une plus sûre retraite. L'Empereur en effet ne connoissoit pas de plus grand fléau que la guerre; ce qui pouvoit être vrai depuis la décadence de l'Empire, parce qu'outre l'ignorance des commandants, & le défaut de discipline dans les armées, les Officiers & les employés dans les troupes pilloient plus que les ennemis. Dévoré de mortelles inquiétudes, Constantin n'épargna pas ses trésors dans cette conjoncture. Il essayoit à force de présents de gagner les Chefs des Uzes; & les Barbares,

amorcés par ces libéralités, ne songeoient qu'à en attirer de nouvelles en le trompant par des promesses, qu'ils trouvoient toujours moyen d'éluder. Enfin, l'Empereur ne pouvant tenir contre les reproches de lâcheté qui devenoient publics, & s'obstinant à suivre le systeme qu'il s'étoit formé, de ne jamais mettre une armée en campagne, prit un parti dont l'extravagance seroit incroyable, s'il n'étoit attesté par tous les Auteurs contemporains. Il résolut de partir lui-même pour faire preuve de courage, & de ne se faire accompagner que de cent cinquante Cavaliers. C'étoit tout au moins ce qu'il falloit à un partisan pour battre l'estrade & aller reconnoître l'ennemi. Il est difficile d'imaginer ce qu'il se promettoit d'une pareille entreprise. La seule chose qu'il fit de raisonnable, fut de recourir à Dieu. Il ordonna un jeûne de plusieurs jours, fit faire des prieres publiques, assista lui-même aux processions avec toutes les marques de la plus sincere pénitence. Il partit ensuite avec sa petite troupe, & s'avança jusqu'à Cherobacques à quel-

CONSTANTIN X. An. 1065.

ques lieues de la ville. Il n'avoit déja plus d'ennemis. Malgré le froid de l'hyver, la peste s'étoit répandue dans le camp des Uzes. Les Bulgares & les Patzinaces profitant de cette occasion, étoient tombés sur eux, & en avoient fait un grand carnage. Les deux Généraux prisonniers avoient été tirés des fers, & venoient eux-mêmes annoncer que les débris de l'armée barbare s'étoient sauvés au-delà du Danube. L'Empereur, après avoir rendu graces à Dieu, rentra dans la ville étonnée de ce succès inespéré, qu'elle attribuoit à la miséricorde divine; & tout l'Empire fut persuadé qu'il étoit redevable de sa délivrance, non pas aux Bulgares & aux Patzinaces, mais au bras de celui qui n'a pas besoin des hommes pour réduire en poudre les plus puissantes armées. Cet événement causa la dispersion des Uzes: une autre branche de leur nation étoit déja établie dans la Maouerennahar & dans l'Arménie sous le nom de Turcomans; ceux qui s'étoient jettés du côté de l'Occident, défaits par les Patzinaces, se diviserent encore; les uns vinrent se jet-

ter entre les bras de l'Empereur ; il leur donna des établissements en Macédoine, où ils se civiliserent & demeurerent fidélement soumis. Leurs descendants, confondus avec les Grecs originaires parvinrent aux honneurs & aux dignités de l'Empire. Les autres conservant leur liberté & leur férocité naturelle, s'arrêterent au-delà du Danube dans ce qu'on nomme aujourd'hui la Moldavie & dans cette partie de la Hongrie qui porte encore le nom de Cumanie. Nous les verrons dans la suite acharnés à leur tour à la destruction des Patzinaces.

An. 1065.

Au mois de Mai suivant parut une comete qui s'éleva du côté de l'Occident aussi-tôt après le coucher du soleil. Elle sembloit d'abord être aussi grande que la lune dans son plein, & environnée d'un brouillard épais. Le lendemain on en vit sortir une chevelure rayonnante, dont la croissance diminuoit d'autant le globe de la comete. Elle avançoit d'Occident en Orient, & disparut au bout de quarante jours.

An. 1066. XXXVIII. Comete. *Scyl. p. 817. Zon. t. II. p. 274. Glycas, p. 325.*

Ceux qui regardent les phénomenes célestes comme l'annonce de ce

An. 1067. XXXIX. Maladie

CONSTANTIN X.
An. 1067.
& mort de Constantin Ducas.
Scyl. p. 817.
Zon. t. II. 274, 275.
Manass. p. 130, 131.
Glyc. p. 326.
Joël. p. 184, 185.
Bry. p. 20.
Pagi ex Psel.

qui doit arriver sur la terre, ne furent pas long-temps à chercher ce que signifioit celui-ci. L'Empereur tomba malade au mois d'Octobre; & jugeant lui-même qu'il n'en reviendroit pas, il employa le temps de sa maladie, qui dura sept mois, à prendre des mesures pour assurer sa succession à ses enfants. Sous le regne de Michel le Paphlagonien, il avoit épousé en secondes noces Eudocie Macrembolitissa, dont il avoit eu trois fils & trois filles. Le dernier des trois fils, auquel il donna son nom, étoit né depuis qu'il étoit Empereur, & portoit pour cette raison le surnom de Porphyrogenete. Ce fut aussi celui qu'il associa le premier à l'Empire, quoiqu'il fût le plus jeune. Mais il ne tarda pas à communiquer ce même honneur aux deux autres, Michel & Andronic. Ses trois filles se nommoient Anne, Théodora & Zoé, surnommée aussi Porphyrogenete pour la même raison que son frere. L'histoire ne dit rien d'Anne, qui mourut apparemment en bas âge. Théodora épousa Dominique Sylvius, qui fut Doge de Vénise. Zoé fut fem-

me d'Adrien Comnene, frere de l'Empereur Alexis. Il paroît que Constantin entendoit que ses trois fils régnassent ensemble ; il ne régla point l'ordre de la succession, & laissa la tutelle de tous les trois à leur mere avec le titre d'Impératrice ; mais auparavant il lui fit promettre avec serment qu'elle ne prendroit pas de second mari. Il déposa cette promesse signée de la Princesse & du Sénat entre les mains du Patriarche. Il fit aussi jurer à tous les Sénateurs qu'ils ne reconnoîtroient pas d'autre Empereur que ses enfants ; il les recommanda surtout à Jean Ducas son frere, auquel il avoit donné le titre de César ; il enjoignit avec instance à sa femme de se conduire par les conseils du César, & à ses enfants de lui obéir comme à leur pere. Il lui donna pour adjoint dans la régence, le Patriarche Xiphilin. Après ces dispositions, qui furent à-peu-près inutiles, il mourut au mois de Mai à l'âge d'environ soixante ans, ayant régné sept ans & cinq mois.

CONSTANTIN X. An. 1067.

Pendant son regne, les Normands continuerent presque sans obstacle la

XL. Affaires d'Italie.

CONSTANTIN X.
An. 1067.
Leo. Ost. l. 3. c. 16.
Lup. Protosp.
Chron. Norm.
Chron. Bar.
Pagi ad Bar.
Giann. hist. Nap. l. 10. c. 1.
Murat. annal. d'Ital. t. VI. p. 205, 209, 211, 217, 225, 226.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. III. p. 312, 342, 372, 392, 394, 418, 458, 476, 492, 502.

conquête de la Pouille & de la Calabre. Abailard, fils de Humfroy, après s'être sauvé dans Bari, s'étoit retiré à Constantinople, pour implorer contre l'usurpateur la protection de l'Empereur Grec. Un Seigneur Normand, nommé Gosselin, l'y avoit accompagné. Leur espérance fut trompée; ils n'en tirerent que de foibles secours, qui ne purent rétablir le Prince dépouillé, ni conserver à l'Empire le peu de terrein qu'il possédoit encore en Italie. Roger, frere de Robert, prit Squillace, la derniere ville qui demeuroit attachée aux Grecs dans la nouvelle Calabre. Ensuite profitant des divisions des Sarasins, il passe en Sicile; & quoiqu'il n'ait à sa suite que cent soixante Cavaliers, il remporte divers avantages, fait un grand butin; & de retour à Rege, il engage son frere Robert à se joindre à lui pour l'aider à s'emparer de cette isle, où les Grecs ne possédoient plus que quelques places, les Sarasins étant maîtres de tout le reste. Je n'entrerai pas dans le détail de cette expédition, qui n'a que peu de rapport à mon sujet. Il suffira de dire que Ro-

ger égala la gloire de ſon frere par des exploits auſſi brillants que rapides, & qu'en peu d'années ayant entiérement chaſſé de cette iſle & les Saraſins & les Grecs, il y établit une puiſſance, qui s'étant unie dans la perſonne de ſon fils avec les conquêtes d'Italie, prit en 1130 le titre de Royaume. Tarente, Brindes, Matera & Oria ne réſiſterent pas long-temps aux attaques des Normands. La poſſeſſion d'Otrante fut plus diſputée. Robert l'avoit priſe au mois de Mai 1060. Au mois d'Octobre ſuivant, un Général Grec, arrivé à la tête d'une armée nombreuſe, battit les Normands en l'abſence de Robert, & reprit Otrante. L'année ſuivante, Robert ayant pris Acerenza, marcha contre les Grecs qui aſſiégeoient Melfes, les mit en fuite, & fit priſonnier le Général. D'un autre côté, Richard, Comte d'Averſe, qui avoit déja reçu du Saint-Siege le titre de Prince de Capoue, ſans être encore maître de la ville, fit en trois mois la conquête de toute la Campanie. Capoue, qui reſiſtoit aux Normands depuis dix ans, lui ouvrit les portes. Il s'empara quelque-temps

CONS-TANTIN X. An. 1067.

après de Gaëte, & prit Aquino. Enorgueilli de ces succès, il forme le projet de se faire nommer Empereur d'Italie, & envoye Loffrede, un de ses Capitaines, sur le territoire de Rome, pour forcer le Pape à le revêtir des ornements Impériaux. Un Grec, nommé Maurice, homme de tête & de courage, rassemble ce qui restoit de troupes Grecques, qu'il joint à celles que le Pape peut lui fournir; & comptant principalement sur la valeur des Varangues dont Constantin avoit envoyé en Italie un gros détachement, il va chercher Loffrede, le bat, & lui ferme le passage. Richard se met lui-même en campagne, & marche vers Rome. Godefroi, Marquis de Toscane, après plusieurs combats, l'oblige d'acheter la paix, & de s'en retourner à Capoue. Pendant cette guerre du côté de Rome, Robert avoit pris la ville de Vasto, & y avoit fait prisonnier le Catapan Cyriaque. A peine se fut-il éloigné pour aller à d'autres conquêtes, que Maurice, profitant de ses avantages, rentra dans Otrante, dans Tarente & dans Brindes. Mais Robert, secondé

de

de son frere Roger, ne le laissa pas long-temps maître de ces villes; elles retournerent bientôt au pouvoir des Normands.

CONSTANTIN X. An. 1067.

XLI. Prise de Bari.

Après tant de combats, tant de révolutions diverses, dans lesquelles chaque ville, chaque forteresse se vit plusieurs fois tantôt surprise par la ruse des Grecs, tantôt forcée par la valeur des Normands, l'Empire Grec qui disputoit depuis cinquante ans ses anciennes possessions dans l'Italie méridionale, fut enfin obligé d'abandonner encore cette partie de son domaine. La prise de Bari acheva la conquête. Pour terminer ici cette histoire, qui depuis long-temps interrompt le fil des autres événements, je vais rendre compte du dernier siege de cette ville, quoiqu'il n'ait commencé qu'à la fin d'Août de l'année suivante 1068, & qu'il n'ait fini qu'en Avril 1071. Bari, capitale de la Pouille & de tous les Etats que les Grecs avoient possédés dans ces derniers temps en Italie, étoit située sur une langue de terre avancée dans la mer. Assurée par sa situation, par la force de ses remparts, & remplie

CONSTANTIN X.

An. 1067.

de richesses, elle avoit jusqu'alors échappé à toutes les entreprises des Normands. Les Catapans y faisoient leur résidence ordinaire. Robert, après la prise d'Otrante, y alla mettre le siege par terre avec une nombreuse armée, par mer avec une flotte considérable. D'abord les habitants, loin de s'effrayer de ce grand appareil, en font un sujet de risée. Du haut de leurs murs, ils étalent aux yeux des assiégeants ce qu'ils ont de plus précieux; ils y rassemblent leurs instruments de musique, & les insultent par des chansons remplies de piquantes railleries. Cependant Robert, peu sensible à ces insolentes bravades, ne songeoit qu'à prendre les mesures les plus sûres pour se rendre maître de la ville. Il dresse ses machines, coupe le passage des vivres, livre de fréquents assauts, contre lesquels la garnison, secondée par les habitants, se défendoit avec courage. Le siege est changé en blocus. Il y avoit deux ans qu'il continuoit; la ville perdoit tous les jours de ses défenseurs, & elle étoit à la veille de manquer de vivres. Aussi infatigable qu'intrépide,

Robert étoit résolu de périr plutôt que de quitter prise. Peu s'en fallut qu'il ne pérît en effet. Les habitants commençant à se défier de leurs forces, tenterent de se défaire de leur ennemi par un assassinat. Il y avoit dans la ville un transfuge nommé Eméric, animé contre le Duc par quelque mauvais traitement. Ils engagent ce malheureux à les servir dans leur noir dessein. L'assassin sort de Bari un soir, & s'étant mêlé parmi les domestiques de Robert qui étoit à table, il lui tire une fleche empoisonnnée. Heureusement elle ne toucha que ses habits. Le traître s'enfuit dans la ville plutôt qu'on ne put l'arrêter. Ce danger n'ébranle point la constance de Robert, & les assiégés désespérant de la vaincre autrement que par des forces supérieures, envoyent à Constantinople implorer le secours de l'Empereur. C'étoit alors Romain Diogene. Ce Prince, plus actif que ses prédécesseurs, fait les plus grands efforts, persuadé que la perte de cette place importante entraîneroit celle de l'Empire en Italie. Il ordonne d'équiper une flotte char-

CONSTANTIN X.
An. 1067.

CONSTANTIN X. An. 1067.

gée de troupes & de vivres; mais en attendant, il fait partir Etienne Pateran, dont il connoissoit la probité & la valeur, pour soutenir le courage des assiégés. Dès que la flotte est en état de mettre à la voile, l'Empereur en donne le commandement au Normand Gosselin. Celui-ci envoye d'avance à Bari un Officier pour avertir les habitants de se tenir prêts à le recevoir, & d'allumer des flambeaux au haut de leurs tours pendant la nuit, dès qu'ils appercevront ses vaisseaux. Les assiégés, pleins d'impatience, s'imaginent déja voir la flotte, & dès le soir même de l'arrivée de l'Officier, ils allument leurs feux. Ce ne fut un signal que pour les assiégeants; ils en conclurent que la ville attendoit un secours; & Roger qui étoit venu de Sicile joindre son frere avec bon nombre de vaisseaux, se chargea de combattre la flotte. Il ferme le port par une estacade, & peu de jours après ayant apperçu de loin sur le golfe plusieurs fanaux, il fait, embarquer ses troupes, & vole à la rencontre. Les Grecs croyant que ce sont des vaisseaux de Bari qui vien-

nent au-devant d'eux pour les conduire dans le port, ne se préparent point à la défense. Les Normands vont heurter les bâtiments ennemis avec tant de furie, qu'un des leurs chargé de cent cinquante cuirassiers, est brisé de la violence du choc, & englouti aussi-tôt. Roger ayant reconnu la Capitane aux deux fanaux qu'elle portoit, l'aborde, s'en rend maître, & fait Gosselin prisonnier. Le reste de la flotte Grecque prend la fuite, & les Normands d'Italie, si semblables aux anciens Romains par la foiblesse de leurs commencements, par leur indomptable courage, par l'habileté de leur politique, par leur fermeté dans les revers, eurent encore avec eux cette ressemblance, que dès la premiere bataille qu'ils livrerent sur mer, ils vainquirent les navigateurs les plus anciens & les plus exercés qu'il y eût alors dans l'univers. Bari se voyant sans ressource se soumit au vainqueur en Avril 1071, après un siege de près de trois ans. Robert, aussi humain qu'il étoit vaillant, traita le Gouverneur Pateran avec douceur. Il lui permit, ainsi qu'à la

CONSTANTIN X. An. 1067.

garnison, de retourner à Constantinople. Il accorda aux habitants les conditions les plus avantageuses. Gosselin fut seul puni comme déserteur & traître à sa nation. On le renferma dans une prison où il vécut encore quelques années. Ce fut ainsi qu'une colonie de douze Gentilshommes, par des prodiges de valeur soutenue d'une invincible constance, chassa enfin les Grecs de l'Italie. Ils réunirent dans la suite sur la tête de leur Prince avec la Pouille, la Calabre & la Sicile, les Principautés de Capoue, de Salerne, d'Amalfi & de Naples, & formerent cet Etat florissant qui porte le nom de Royaume des Deux-Siciles.

XLII. Gouvernement d'Eudocie.

Scyl. p. 818, & *seqq.* *Zon. t. II. p.* 275, 276, 277. *Manass. p.* 131. *Glycas, p.* 326.

Dans la confusion où Constantin Ducas avoit laissé la succession à l'Empire, sa femme Eudocie s'empara du gouvernement, sans néanmoins en exclure en apparence ses trois fils. Elle s'en faisoit accompagner dans les audiences qu'elle donnoit, soit à ses sujets, soit aux Ambassadeurs, dans les tribunaux auxquels elle présidoit, dans toutes les cérémonies publiques. Mais assise au milieu d'eux, elle déci-

doit ſeule & ſans conſeil ; & elle ſe prétendoit bien la maîtreſſe ou de garder l'Empire, ou de le donner à qui elle jugeroit à propos.

EUDOCIE An. 1067.

Joel. p. 185.

XLIII. Guerre des Turcs.

Le nom d'une femme régnante rendit les Turcs encore plus hardis, & les attira ſur les terres de l'Empire. Ils ravagerent toute la frontiere Orientale, & réunirent leurs forces contre un grand corps de troupes Grecques campées près de Mélitine. Il y en avoit un autre vis-à-vis en Méſopotamie ſur la rive de l'Euphrate. Ceux-ci furent invités à venir joindre leurs compatriotes pour combattre enſemble l'ennemi commun. Mais mécontents de l'avarice du gouvernement qui les laiſſoit ſans paye & dans la diſette des choſes les plus néceſſaires, il refuſerent opiniâtrément de paſſer le fleuve & de prêter aucun ſecours. Les troupes de Mélitine ainſi abandonnées, attaquées dans leurs retranchements qu'elles ne pouvoient défendre, prirent la fuite vers l'Euphrate ; & toujours pourſuivies, enveloppées d'un côté par le fleuve, de tous les autres par les Barbares, elles ſe rangerent en bataille

EUDOCIE
An. 1067.

pour disputer leur vie. Elles furent bientôt écrasées par la multitude des ennemis; la plupart furent tués, les autres pris. Quelques-uns furent assez heureux pour gagner Mélitine. Les Turcs, sans s'arrêter devant cette ville, plus avides de butin que de conquêtes, s'avancent vers Césarée, pillant, ruinant, brûlant tout sur leur passage. Ils enfoncent les portes de la ville, passent au fil de l'épée grand nombre d'habitants, forcent l'entrée de la magnifique Eglise de Saint Basile, dont ils enlevent les plus riches ornements, & brûlent le reste. Ils marchent de-là en Cilicie, massacrant tous ceux qu'ils rencontrent; & après le pillage de toute la Province, traînant après eux une multitude de prisonniers, ils prennent le chemin d'Alep. A leur tête étoit un transfuge nommé Amertice. C'étoit un aventurier qui prétendoit descendre des anciens Rois de Perse. Ayant passé au service de l'Empire sous le regne de Michel Stratiotique, il avoit reçu de ce Prince des présents considérables & de grands honneurs. Accusé ensuite devant Constantin Du-

cas d'avoir formé le dessein de l'assassiner, il avoit été d'abord condamné à un exil perpétuel. Mais peu après, son innocence ayant été reconnue, il fut lui-même employé contre les Turcs. Le défaut de paye & de subsistances le jetta dans un tel désespoir, qu'il alla se donner aux ennemis, les animant lui-même, & leur servant de guide pour les conduire au pillage. Les Turcs, arrivés devant Alep, vont ravager le territoire d'Antioche, où ils ne laissent sur pied ni maison ni arbre, emmenant & les hommes & les troupeaux. Nicéphore Botaniate commandoit une armée assez nombreuse pour arrêter ces ravages; mais elle se dissipa d'elle-même. Eudocie, aussi avare que son mari, épargnant sur la paye & sur la subsistance des troupes, ces misérables à demi-morts de faim, désertoient par bandes & regagnoient leur pays. Tout ce que put faire Botaniate, fut de laisser au Gouverneur d'Antioche quelques nouvelles levées, qui montroient d'abord de la bonne volonté. Mais ces milices sans expérience & mal conduites, n'ayant

EUDOCIE
An. 1067.

point de cavalerie pour les soutenir, manquant de pain, d'armes & d'habits, taillées en pieces par les Turcs dans toutes les rencontres, prirent aussi le parti de se débander & de retourner dans leur patrie, où elles retrouvoient la misere qu'elles fuyoient. Botaniate abandonné revint à Constantinople avec ses gardes & quelques troupes étrangeres, qui s'étant attachées à lui par estime, l'escorterent dans la route. Malgré son mauvais succès, il ne perdit rien de sa réputation, toute la honte retombant sur le gouvernement, qui sacrifioit à l'avarice le salut & l'honneur de l'Empire. La Cour ne lui rendit pas la même justice. Pour se disculper elle-même, elle rejetta sur lui ses propres fautes; il fut disgracié & se retira dans ses terres.

XLIV.
Eudocie songe à un second mariage.

Le ravage des Provinces & le désordre où se trouvoient toutes les affaires, faisoient assez connoître l'incapacité d'Eudocie. On demandoit hautement un Empereur. Les Courtisans mêmes insinuoient à la Princesse, *qu'elle étoit d'âge à partager avec un mari les soins de la puissance sou-*

veraine ; qu'au-lieu de consumer tristement sa jeunesse au milieu des inquiétudes & des épines du Gouvernement, elle pouvoit ne s'en réserver que les douceurs, & rendre l'Empire heureux sans qu'il lui en coutât autre chose que de bons conseils : que la promesse arrachée par le défunt Empereur, de demeurer veuve jusqu'à la mort, étoit un acte tyrannique & nul de plein droit, & qu'il y auroit de la foiblesse à se rendre elle-même & l'Etat tout entier victime d'un caprice jaloux, poussé au-delà des bornes de la vie. Eudocie n'étoit pas difficile à persuader sur cet article ; elle se flattoit qu'elle régneroit plus absolument avec un époux qui lui seroit redevable de la couronne, qu'avec un de ses fils qui croiroit ne la devoir qu'à la nature. Elle songea donc à chercher un mari. Un objet si important donnoit une activité prodigieuse à toutes les cabales de la Cour. Ceux des courtisans qui n'osoient espérer pour eux-mêmes, remuoient tous les ressorts de l'intrigue en faveur de celui dont ils espéroient davantage. La plupart proposoient Botaniate. L'Impératrice les trompa tous. Elle fixa

EUDOCIE
An. 1067.

EUDOCIE
An. 1067.

son choix sur un homme, qui cette année même avoit été beaucoup plus près de l'échafaud que du trône.

XLV.
Aventures de Romain Diogene.

Romain Diogene étoit fils de ce Constantin Diogene, qui, sous le regne de Romain Argyre, avoit conspiré contre ce Prince, & s'étoit précipité du haut d'une fenêtre, pour se soustraire aux tourments de la question. La disgrace du pere ne fut pas un obstacle à l'avancement du fils. Petit-neveu d'Argyre par sa mere, il fut bientôt élevé à la dignité de Patrice, & fait Duc de Sardique. Sous le regne de Constantin Ducas, il demanda la charge de grand-Maître de la garde-robe, & ne reçut du Prince que cette réponse : *Méritez-la par vos services.* Diogene retourne à Sardique, tombe sur un gros parti de Patzinaces qui ravageoient le pays, les taille en pieces, & en fait porter les têtes à l'Empereur, qui lui envoye aussi-tôt le brevet de la charge qu'il avoit demandée, avec ces mots : *Vous la devez non à moi, mais à votre épée.* Ce que Diogene prit tellement à la lettre, qu'il se crut dispensé de la reconnoissance, & ne se ressou-

vint que du refus qu'il avoit d'abord essuyé. Demeurant dans sa Province, il conçut le dessein de se faire Empereur. Il n'osa cependant le laisser appercevoir qu'après la mort de Ducas. Devenu alors plus hardi, il s'ouvrit à un ami fidele, par l'entremise duquel il forma un parti. Ce complot eut le succès ordinaire; il fut découvert par un des complices. On envoye sur le champ saisir Diogene; on l'amene chargé de fers à Constantinople. Il est en peu de jours convaincu & condamné. On le présente à l'Impératrice pour confirmer la sentence. Tous les assistants sont émus de compassion. On plaint le sort d'un guerrier plein de valeur, seul capable de défendre l'Empire livré en proie à la fureur des Barbares. Mais personne ne fut plus sensible à son infortune, que son propre juge. Des motifs moins raisonnés, mais plus puissants, touchoient vivement le cœur de la Princesse. Diogene étoit d'une taille avantageuse; il avoit toutes les graces de la figure; la bonne mine du coupable le justifia aux yeux d'Eudocie; elle renvoya le procès à

EUDOCIE An. 1067.

une plus ample information ; & les Juges qui n'avoient pas de peine à lire leur avis dans le cœur de l'Impératrice, ne manquerent pas de trouver Diogene innocent. Rendu à sa liberté, il prit le chemin de la Cappadoce sa patrie.

XLVI. Eudocie le choisit pour époux.

Scyl. p. 821, 822. *Zon. t. II. p.* 277, 278. *Glycas, p.* 326, 327. *Manass. p.* 131, 132. *Du Cange fam. Byz. p.* 162, 164, 165, 171, 172.

Dès la seconde journée, il reçut de l'Impératrice un ordre de revenir à la Cour. Il y arriva le jour de Noël, & fut étonné lui-même de se voir aussi-tôt nommé Maître de la milice & Général des armées. La Princesse, résolue de l'épouser, n'étoit arrêtée que par cette fatale promesse qui la condamnoit au veuvage. L'acte étoit entre les mains du Patriarche, & signé de tous les Sénateurs. Il s'agissoit de le retirer. Eudocie n'avoit pas naturellement beaucoup de ressources dans l'esprit ; mais la plus ingénieuse de toutes les passions lui inspira de l'adresse. Elle employa pour ce manege un de ces hommes, dont les Cours ne manquent jamais, toujours prêts à fourber & à mentir pour le service des Princes. C'étoit un de ses Eunuques. Il va trouver le Patriarche, » Vous voyez, lui dit-il,

» très-saint Prélat, en quel état sont » les affaires de l'Empire. Attaqué » par les Turcs, il est à la veille d'en » devenir la conquête. Nos armées » languissent faute d'un Chef capa- » ble de les conduire. L'Impératrice » elle-même sent le besoin qu'elle a » d'un homme qui puisse relever l'E- » tat penchant vers sa ruine. Elle a » jetté les yeux sur Bardas votre fre- » re pour lui donner sa main avec » la couronne. Mais l'acte dont vous » êtes dépositaire la tient enchaînée. » Elle vous demande votre conseil, » sans lequel elle ne veut rien fai- » re ". Bardas, frere du Patriarche, étoit l'homme du monde le moins propre à gouverner un Etat. Libertin désespéré, il passoit sa vie à séduire des femmes; & le vertueux Patriarche ne cessoit de lui en faire des reproches. Cependant la vertu du Prélat ne se trouva pas à l'épreuve d'une tentation si délicate. Il se flattoit, sans doute, que son frere deviendroit homme de bien en devenant Empereur, quoique le changement contraire fût bien plus souvent arrivé; ou peut-être s'attendoit-il à gou-

EUDOCIE An. 1067.

verner lui-même ſous le nom de ſon frere. Quoi qu'il en ſoit, il ne ſe montra pas difficile ſur la promeſſe; il demanda ſeulement quelques jours pour diſpoſer les Sénateurs, qui s'en étoient rendus caution. Sans perdre de temps, il les fait venir l'un après l'autre. Il leur repréſente avec chaleur le beſoin de l'Empire, la ſage réſolution de l'Impératrice, mais ſans parler de ſon frere. Il fait ſentir l'abſurdité de cet engagement biſarre, auquel la jalouſie du défunt Empereur avoit voulu aſſujettir la Princeſſe. *Que ſi Conſtantin avoit prétendu régner encore après ſa mort, des hommes ſages & chargés comme eux de veiller à la ſûreté de l'Empire, ne devoient pas ſacrifier à une ombre le repos & le ſalut de l'Etat.* Son éloquence animée par l'ambition trouva peu de réſiſtance. Les uns touchés de ſes raiſons, les autres gagnés par ſes flatteries & même par ſes largeſſes, ſe rendirent à ſon avis. L'acte fut remis à l'Impératrice; & Bardas ainſi que le Patriarche ſe préparoient à la double cérémonie d'un mariage auguſte & d'un pompeux couronnement. Tan-

dis que le Prélat renfermé avec le futur Empereur, s'épuisoit en bons conseils, & son frere en patience à les écouter, & en promesses de les suivre, l'Impératrice fit entrer Diogene dans le palais la nuit du dernier Décembre, l'épousa sur le champ par le ministere d'un de ses Aumôniers, & le déclara le lendemain Empereur, au grand étonnement de toute la Cour & sur-tout du Patriarche.

EUDOCIE An. 1067.

An. 1068. XLVII. Disposition des esprits à l'égard de Diogene. *Scyl. p.* 822, 823, 824. *Zon. t. II. p.* 278.

Les trois fils du défunt Empereur, qui n'avoient pas été instruits de l'intrigue, furent frappés de cette nouvelle comme d'un coup de foudre. Ils se voyoient enlever par leur propre mere une couronne, qu'elle ne portoit qu'en qualité de leur tutrice; & leur premier mouvement fut de crier à l'injustice. Les Varangues, que Constantin avoit toujours bien payés, lorsqu'il épargnoit la solde à ses sujets naturels, animés d'un zele féroce pour la famille Impériale, prenoient les armes, & menaçoient de brûler le palais avec Eudocie & son nouveau mari. Dans cette extrémité, Eudocie fait venir ses fils; elle met tout en œuvre pour leur persuader

EUDOCIE
An. 1068.

que Diogene ne prend en main le ſceptre que pour le leur conſerver ; que dans leur bas âge ils ſont environnés d'ambitieux, dont les noirs complots tendent à leur arracher la vie avec la couronne ; que dès qu'ils ſeront en état de régner par eux-mêmes, le nouveau Prince qui n'eſt que le régent de l'Empire & leur défenſeur, deſcendra du trône avec plus d'empreſſement qu'il n'y monte aujourd'hui ; qu'il lui en a donné parole, & qu'elle ſaura bien la lui faire tenir. Elle ajoute à ces raiſons toute la chaleur de la tendreſſe maternelle ; & ayant eſſuyé les larmes de ſes enfants, elle les engage à ſe préſenter eux-mêmes aux Varangues, & à leur dire qu'ils ſont contents de la conduite de leur mere, & qu'elle n'a rien fait que pour leur ſervice & de leur conſentement. Cette déclaration calme les Barbares. Le reſte de l'Empire ne fit aucun mouvement. Les derniers regnes avoient deſſéché juſque dans la racine cet amour naturel des ſujets pour leur Prince : l'indifférence étoit réciproque ; & les peuples condamnés en naiſſant à être la proie de l'avidité des Monarques,

s'embarrassoient peu par quelles mains ils seroient dépouillés.

ROMAIN IV. An. 1068.

XLVIII. Etat de la Cour.

La Cour plioit sous l'autorité d'Eudocie. On obéissoit au nouvel Empereur, mais à regret, & le mécontentement caché dans les cœurs attendoit l'occasion d'éclater impunément. Pour éviter la confusion que peut produire la ressemblance des noms dans deux Princes nommés Jean, deux Andronics, deux Constantins, il est bon de développer l'état où se trouvoit alors la Cour de Constantinople. Elle étoit composée de trois familles; les trois fils du défunt Empereur, Michel, Andronic & Constantin étoient déja en état de sentir l'injustice de l'usurpation; mais trop jeunes pour s'y opposer. Leur oncle Jean Ducas, que l'Empereur son frere avoit fait César, avoit deux fils, Andronic & Constantin. Ceux-ci, plus avancés en âge, étoient aussi plus sensibles à l'affront de se voir écartés d'un trône auquel ils avoient droit au défaut de la ligne directe. Jean Comnene, Curopalate, qui avoit refusé l'Empire offert par Isaac son frere, étoit chef d'une autre famille.

ROMAIN IV. An. 1068.

Il mourut dans ces conjonctures, & laissa cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien & Nicéphore. Ces Princes, soit politique & ambition plus raffinée, soit douceur de caractere, servirent même le nouvel Empereur, & s'accommoderent au temps. Les deux Andronics & les deux Constantins, portant également le nom de Ducas, seront distingués par la qualité de fils d'Eudocie & de fils du César.

XLIX. Conduite de Diogene.

Diogene trouvoit les affaires du dedans & du dehors dans un état de délabrement & de foiblesse, qui sembloit être sans remede; les emplois vendus à l'avidité du pillage, ou prostitués à de honteuses faveurs, les finances ruinées par les moyens mêmes dont on s'étoit servi pour les accroître, les troupes dénuées de tout, mal commandées, accablées de misere, obligées par la faim de piller ceux qu'elles devoient défendre; en sorte qu'il ne restoit sous les drapeaux que ceux dont la désertion eût été sans ressource. Tel étoit l'état de l'Empire. Diogene ne perdit pas courage. Vif, actif, passionné par la gloire,

il commença par la réforme de l'intérieur. Il consulta les hommes les plus sages & les plus expérimentés, & suivit d'abord leur conseil pour corriger les abus de l'administration publique. Mais il étoit présomptueux & précipité. Bientôt il n'en voulut croire que lui-même ; il ne se donna pas le temps de consommer l'ouvrage, & la vanité lui persuada que dès les premieres opérations tout étoit achevé. Eudocie se croyoit en droit de se faire écouter ; elle prétendoit gouverner un homme qu'elle avoit tiré des cachots pour l'établir dans le palais. Diogene, assez fier pour rougir de devoir son élévation à une femme, voulut au moins n'être redevable qu'à lui-même des succès de son gouvernement. Après avoir dans les deux premiers mois montré beaucoup de déférence aux volontés de la Princesse, il prit le parti de vouloir seul ; & pour le faire connoître à tout l'Empire, il laissa le palais à l'Impératrice, & alla s'établir au-delà du Bosphore, où il rassembla autour de lui toutes les troupes de sa maison, qui n'étoient guere

ROMAIN IV. An. 1068.

L. Commencement de la guerre contre les Turcs.

mieux équipées que celles des Provinces.

Il auroit fallu le repos d'une longue paix pour remettre l'Empire en état de soutenir une guerre. Diogene, bouillant de courage, au-lieu d'avoir recours à la négociation pour arrêter les progrès des Turcs, ne voulut employer que les armes. Il apprenoit qu'Antioche étoit menacée d'une ruine entiere; que la Cilicie étoit ravagée; que dès l'année précédente, le Sultan Alp Arslan, successeur de Thogrul, étoit entré dans le Pont avec une armée formidable; qu'il y avoit pris des quartiers à dessein de marcher au printemps vers le Bosphore, & de s'emparer de l'Asie mineure. Il résolut de le prévenir, & dès le mois de Mars, il rassembla les nouvelles levées de Macédoine, de Bulgarie & de Cappadoce. Il fit prendre les armes à toute la Phrygie; il rangea sous divers drapeaux les troupes étrangeres qui étoient à la solde de l'Empire, Uzes, Francs, Varangues, & se mit en marche. Cette armée, qui sembloit redoutable par le nombre, n'étoit digne que de mépris.

Point de cavalerie, des ſoldats preſque nuds & couverts de méchants haillons ; nuls chariots ; nulle machine de guerre ; des faux, des fourches & d'autres inſtruments d'agriculture au-lieu d'armes ; très-peu d'épées & de javelots ; point de proviſions ; il falloit vivre aux dépens des lieux par où l'on paſſoit ; les drapeaux mêmes, par leur délabrement, n'étoient l'enſeigne que de la miſere. On eût pris cette armée pour un attroupement de mendiants qui alloient chercher du pain, plutôt que pour des ſoldats qui marchoient à l'ennemi. C'étoit ainſi qu'ils alloient combattre un peuple féroce & aguerri, né dans les conquêtes, nourri de ſang & de pillage. Ce fut un bonheur pour l'Empire que les Turcs ne fuſſent pas inſtruits du pitoyable état de l'armée Grecque. C'étoit la premiere fois qu'ils voyoient un Empereur à la tête de ſes armées, & l'eſtime qu'ils faiſoient d'eux-mêmes, leur donnoit une haute idée de ſon courage. Ils ne ſe tromperent pas. Ce Prince, plein de bravoure & d'une force de corps extraordinaire, ſupportoit ſans peine

ROMAIN IV. An. 1068.

toutes les fatigues, & ne craignoit aucun danger. Le Sultan en fut intimidé; & pour ne pas risquer sa propre réputation, il se retira en Perse, après avoir partagé son armée en deux corps. Il envoya l'un dans l'Asie septentrionale vers les bords du Pont-Euxin, & fit descendre l'autre vers la Cilicie & la Syrie. L'Empereur prit quelque temps pour former son armée, la diviser en bataillons, mettre à la tête de chacun les plus capables du commandement, recueillir tout ce qu'il put d'armes & d'habits. Il sut par une noble familiarité, par des promesses d'avancement, par des récompenses, inspirer à des ames timides & abattues une partie de son courage.

LI. Expédition dans le Pont. *Scyl. p.* 824, 825. *Zon. t. II. p.* 278, 279.

Il traversoit la Cappadoce, & marchoit vers Lycande à petites journées, à dessein de passer en Syrie, pour délivrer Antioche & la Célésyrie des ravages des Turcs. Mais il n'y vouloit arriver qu'en automne pour ne pas exposer son armée aux chaleurs meurtrieres de ce pays. Il apprit dans sa route que les Turcs avoient surpris Néocésarée dans le Pont, & qu'après

près l'avoir ſaccagée & détruite, ils traînoient les habitants en eſclavage. Cette nouvelle lui fit rebrouſſer chemin. Il gagna Sébaſte en Cappadoce, y laiſſa ſes bagages & ſa groſſe infanterie, ſous le commandement d'Andronic, fils du Céſar, qu'il menoit avec lui en apparence par honneur, mais en effet pour s'aſſurer dans ſa perſonne de la ſoumiſſion de ſa famille. Il prend avec lui les ſoldats les plus vaillants & les plus alertes, traverſe en diligence de hautes montagnes, arrive à Téphrique ſur le paſſage des Turcs, & les charge auſſi-tôt avec vigueur. Etonnés de le voir ſur eux avant que d'avoir été avertis de ſon approche, ils prennent la fuite. On ne les pourſuivit pas long-temps, les ſoldats étant fatigués d'une marche difficile & pénible. Ainſi il y en eut peu de tués, mais beaucoup de pris, qui n'en furent pas plus heureux; l'Empereur ne voulant pas ſe charger d'une multitude embarraſſante, les fit tous maſſacrer. Ce premier ſuccès donna de grandes eſpérances, & allarma les Turcs, qui juſqu'alors mépriſant les Empereurs

ROMAIN IV.
An. 1068.

ROMAIN IV. An. 1068.

Grecs plus encore que leurs soldats, commencerent à redouter les soldats à cause de l'Empereur. Ils sentoient par eux-mêmes, sans l'avoir appris du proverbe Grec, qu'une armée de cerfs conduite par un lion est plus formidable qu'une troupe de lions à la suite d'un cerf.

LII. En Syrie. *Scyl. p.* 825, & *seqq.* *Zon. t. II. p.* 279, 280.

L'Empereur, de retour à Sébaste, y demeura trois jours pour faire reposer ses troupes, & reprit la route de Syrie. Ayant passé à Cucuse les défilés du mont Taurus, il vint à Germanicie, & entra dans le pays de Téluch. Il envoya un gros détachement de son armée à Mélitine, avec ordre de défendre la frontiere contre les incursions des Turcs, dont un grand corps commandé par un vaillant Capitaine nommé Hapsinal, menaçoit les bords de l'Euphrate. Il composa ce détachement de ses meilleures troupes, entre lesquelles étoient les Francs. Le Commandant qu'il mit à leur tête, plus timide & plus circonspect que brave & hardi, se tint renfermé dans Mélitine; & les Turcs ne pouvant l'attirer au combat, prirent le parti d'aller chercher l'Em-

pereur pour le harceler. Après une marche forcée, ils atteignirent la queue de l'armée, & tomberent sur un corps de fourrageurs qui prirent aussi-tôt la fuite. C'en étoit fait de toute l'arriere-garde, si l'Empereur ne fût accouru avec un renfort considérable, qui battit l'ennemi, & l'obligea de fuir à son tour. Délivré de ce danger, il continua sa marche, & arriva près d'Alep. L'Emir de cette ville étoit allié de l'Empire; mais les Turcs s'étoient emparés du pays d'alentour. Diogene en arrivant l'abandonna au pillage, & on lui amena quantité d'hommes, de femmes, de chevaux, dont il se servit pour se former une cavalerie. Il remonta ensuite vers l'Euphrate, & se rendit en trois jours devant Hiéraple ou Membing, défendue par une nombreuse garnison de Turcs & d'Arabes, que commandoit Amertice. La vivacité des attaques obligea en peu de jours la ville à capituler. La garnison consentit à sortir sans armes & sans bagages; mais Amertice se retira dans la citadelle, bien résolu de s'y défendre jusqu'à l'extrêmité. Dans cette

ROMAIN IV. An. 1068.

conjoncture, l'Emir d'Alep, craignant pour sa propre ville, lorsque le vainqueur seroit le maître de tous les environs, abandonna l'alliance de l'Empire, & prit le parti de se joindre aux Turcs & aux Arabes, & d'aller avec eux livrer bataille aux Grecs. L'Empereur, occupé au siege de la citadelle, ne vouloit pas quitter prise. Il partagea ses troupes en deux corps, & en fit sortir un pour faire tête à l'ennemi. Hiéraple est environné de vastes plaines, très-propres à la cavalerie, qui faisoient toute la force des Barbares. On y vit d'abord paroître divers escadrons, qui, voltigeant sans cesse autour des Grecs, attaquoient tantôt à droite, tantôt à gauche, & toujours avec succès, aussi prompts à se retirer, qu'à fondre sur leur proie. Après plusieurs de ces escarmouches meurtrieres, les Barbares se réunissant en un seul corps, porterent toutes leurs forces sur une des aîles de l'armée Grecque rangée en bataille, la renverserent en un moment, & la poursuivirent avec grand carnage. Le reste de l'armée, effrayé de cette attaque subite, demeuroit

en place sans mouvement; & avant que d'avoir pu faire aucune évolution, ils virent l'ennemi revenir sur eux à toute bride. Enfoncés, culbutés, dispersés comme par un violent orage, ils regagnent le camp en désordre, après avoir perdu grand nombre d'hommes & de drapeaux. Il n'y eut pas un corps qui fit la moindre résistance; chacun ne songeoit qu'à se sauver lui-même, comme s'il eût été seul. Les ennemis couperent les têtes de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille, & les envoyerent dans Alep, pour encourager les Sarasins par ces marques sanglantes de la victoire.

LIII. Victoire de Diogene.

Diogene, qui venoit de forcer le château d'Hiéraple, fut très-affligé de cette défaite. Il sort de la ville avec les Cappadociens qu'il s'étoit réservés, & va joindre son armée. Il étoit temps qu'il vînt lui rendre le courage; tout étoit dans le plus grand abattement, & l'infanterie Arménienne, campée à l'extrêmité du camp, avoit tenté la nuit précédente de passer du côté des ennemis. Dès le point du jour, les Turcs & les Arabes en-

ROMAIN IV. An. 1068.

veloppent le camp des Grecs. Diogene paſſe la journée à raſſurer ſes troupes, & à faire les diſpoſitions néceſſaires pour l'exécution de ſon deſſein. C'étoit le vingtieme de Novembre, & les ardeurs de l'été qui eſt brûlant dans ces plaines ſablonneuſes, s'évaporant aux approches de l'hyver, laiſſoient encore dans l'air une douce température. L'Empereur ſort de ſon camp à la troiſieme heure de la nuit, en bon ordre & ſans bruit. Nuls ſignaux, nul inſtrument de guerre n'annonçoient ſon approche. Les Grecs avancent à petit pas juſqu'au camp ennemi ; pouſſant alors un grand cri, ils forcent les retranchements, mettent le feu aux tentes, taillent en pieces ceux qui n'ont pas le temps de fuir, font un grand nombre de priſonniers, & pourſuivent les fuyards. L'Empereur ne leur permit pas de les ſuivre bien loin ; il rappella ſes troupes, & on le blâma de cette prompte retraite, qui ſauva une grande partie de l'armée des Barbares. Mais il craignoit les haſards d'un combat nocturne ; & content de s'être délivré des ennemis qui le te-

ROMAIN IV. An. 1068.

noient aſſiégé, il aima mieux laiſſer ſa victoire imparfaite, que de riſquer de la perdre par quelque retour fâcheux.

LIV. Suites de la victoire.

Etant rentré dans Hiéraple, il en fit réparer la citadelle à demi-ruinée par les attaques, & y laiſſa pour commandant l'Ibérien Phareſmane. Cependant les Turcs & les Arabes s'étant ralliés, formerent une nouvelle armée, & revinrent harceler l'Empereur, qui s'avançoit vers Aza dans le deſſein de s'en rendre maître. Ils l'incommodoient ſans ceſſe dans ſa marche, l'attaquant par pelotons, tombant ſur ſon arriere-garde, interceptant les convois, & lui dreſſant des embûches à tous les paſſages. Enfin, l'Empereur arriva devant Aza, qu'il croyoit prendre d'emblée. Mais à la vue de cette place, ſituée ſur une colline, environnée d'une double muraille de bonnes pierres, où l'on ne pouvoit monter que par des rochers eſcarpés, dans un terrein qui manquoit d'eau pour une ſi nombreuſe armée, il changea de deſſein, alla ravager le territoire d'Alep, & s'arrêta dans un lieu nommé Tarcho-

ROMAIN IV. An. 1068.

la. Pendant qu'il y étoit campé, deux Arabes, cachés derriere une colline voisine du camp, eurent la hardiesse de venir jusqu'au pied du retranchement tuer deux sentinelles, & s'enfuirent aussi-tôt. L'Empereur qui fut le premier à les appercevoir, fit partir après eux quelques cavaliers; mais on ne put les atteindre. On marcha vers Artas, petite ville sur le chemin d'Antioche au pouvoir des Sarasins, qui prirent la fuite avant l'arrivée de l'Empereur. Il y laissa une garnison & des vivres. Il auroit voulu se rendre dans Antioche; mais l'état où se trouvoit son armée, harrassée de fatigue, & dépourvue de subsistances, l'obligea de songer au retour. Il fallut traverser des défilés presque impraticables pour gagner Alexandrie sur le golfe d'Issus; où il se reposa quelques jours, & passa le mont Taurus à la fin de Décembre. Au sortir d'un pays échauffé sans cesse par les vents du midi, il se trouvoit dans un climat glacé entre les montagnes de la Cilicie; & cette différence de température causa dans l'armée des maladies qui firent périr

grand nombre d'hommes & d'animaux. Comme il approchoit de Podande sur la frontiere de Cappadoce, il apprit que les Turcs avoient forcé & saccagé la grande ville d'Amorium en Galatie. Il vouloit courir à ces Barbares, pour se venger de cet affront. Mais son armée étant en trop mauvais état pour seconder son courage, il envoya ordre au Gouverneur de Mélitine de venir le trouver avec un grand corps de troupes qu'il avoit à Zamande. Cet Officier timide s'en étant excusé sous divers prétextes, Diogene, au désespoir de ne pouvoir réparer l'honneur de l'Empire, distribua en quartiers d'hyver la plus grande partie de son armée, donna des ordres pour les subsistances, & revint avec le reste à Constantinople, où il rentra sur la fin de Janvier. Cette campagne, malgré la diversité des succès, lui procura beaucoup de gloire. C'étoit en quelque sorte ressusciter des morts, que d'inspirer de la confiance aux soldats Grecs, & de leur apprendre à ne pas perdre courage pour un mauvais succès. Depuis long-temps, les Empereurs ne sa-

ROMAIN IV. An. 1068.

voient que lever des troupes, se flatter de la victoire, & se faire battre. Diogene, quoiqu'aussi vain qu'aucun de ses prédécesseurs, avoit plus de valeur réelle & de science militaire. Eudocie avoit gouverné les affaires de l'Empire pendant l'expédition de Diogene. Au retour de ce Prince, dont la victoire animoit la joie publique, elle signala la sienne par un présent plus précieux & plus durable que toutes les fêtes populaires. Elle lui adressa, lorsqu'il étoit en chemin pour revenir à Constantinople, la dédicace d'un ouvrage qu'elle venoit apparemment d'achever, & qui a dû employer une grande partie de sa vie. C'est un recueil intitulé *Ionia*, où, par une immense lecture, elle avoit rassemblé les généalogies des Dieux, des Héros, des Héroïnes, leurs métamorphoses, les fables avec les allégories qui se trouvoient dans les Auteurs anciens; elle y avoit ajouté quantité d'anecdotes sur les écrivains & les personnages illustres par leur savoir. Cette savante Princesse, plus capable de bien écrire que de bien gouverner, avoit passé depuis

ſon enfance toutes ſes heures de loiſir à extraire les Livres de ſa riche bibliotheque, qu'elle avoit, comme elle le dit elle-même, augmentée à grands fraix, en y raſſemblant de toutes parts les écrits les plus curieux. Elle promet à l'Empereur de faire paroître au plutôt, ſous ſon bon plaiſir, pluſieurs autres Ouvrages, qu'elle appelle les freres de celui-ci. C'étoient un Poëme ſur la chevelure d'Ariane, une Inſtruction à l'uſage des femmes, un Traité ſur les occupations des Princeſſes, un autre de la vie monaſtique. Ces derniers écrits ne ſont pas venus juſqu'à nous. Mais la bibliotheque du Roi conſerve un manuſcrit unique de celui qui porte le titre d'*Ionia*, que le ſavant éditeur du Lexique d'Apollonius ſe prépare à donner au public.

ROMAIN IV.
An. 1068.

A peine Diogene avoit-il paſſé quelques jours à mettre ordre aux affaires civiles, que les nouvelles qu'il recevoit d'Orient, l'obligerent de rentrer en campagne. Mais avant que de quitter Conſtantinople, il voulut écarter le ſoupçon d'avarice en diſtribuant d'avance aux principaux du palais &

An. 1069.
LV.
Aventures de Robert Crêpin.
Scyl. p. 829, 830.
Du Cange not. in Bryen. p. 306, 307.

ROMAIN IV. An. 1069.

du Sénat les libéralités qu'ils avoient coutume de recevoir des Empereurs vers la fête de Pâques. La révolte d'un Officier renommé pour sa valeur, donnoit au Prince de vives inquiétudes. Plusieurs Seigneurs Normands qui avoient contribué aux conquêtes d'Italie, n'ayant point eu de partage dans la distribution des nouveaux domaines, s'étoient retirés mécontents à la Cour de Constantinople pour y chercher de l'emploi & y établir leur fortune. De ce nombre étoient Hervé, Radulfe, Gosselin, dont j'ai déja parlé, & Oursel de Bailleul, dont je parlerai dans la suite. Un des plus distingués par son courage, ainsi que par sa noblesse, étoit Robert Crêpin. Il descendoit des Grimaldi, Princes de Monaco, dont une branche s'étoit établie en Normandie du temps de Rollon, premier Duc. C'est de cette illustre famille que sont issus dans notre France les Seigneurs de Bec-Crêpin, les Barons de Bourri & les Marquis de Vardes, dont la postérité masculine ne s'est éteinte qu'à la fin du dernier siecle. Ces guerriers, en passant en

Orient, emmenoient avec eux leurs vaiſſeaux, leurs domeſtiques, & grand nombre d'aventuriers attachés à leur perſonne. C'eſt ce qui compoſoient ces corps de Francs qui ſe ſignaloient ſi ſouvent entre les troupes de l'Empire. Robert Crêpin étoit venu avec les Normands de ſa ſuite offrir ſes ſervices à Diogene, & ce Prince l'avoit envoyé paſſer l'hyver en Orient pour couvrir le pays contre les incurſions des Turcs. Robert, qui avoit eſpéré un traitement plus honorable, & qui ne recevoit point de paye pour l'entretien de ſes gens, ſe vit obligé de les faire ſubſiſter aux dépens du pays. Il commença par piller les caiſſes des Receveurs; enſuite ſans faire diſtinction entre les deniers du Prince & ceux des particuliers, il mit à contribution toute la Province. Ce procédé parut être une rébellion ouverte. On fit marcher des troupes pour le réduire, il les battit autant de fois qu'il les rencontra, faiſant quartier à tous ceux auxquels il pouvoit ſauver la vie. Un Bulgare, nommé Samuel Aluſien, dont Diogene avoit épouſé la ſœur

ROMAIN IV. An. 1069.

avant que d'être Empereur, vint le jour de Pâques tomber ſur Robert avec cinq cohortes de troupes d'Occident. Les Francs, ſans être préparés à cette attaque, reçurent ſi mal les Grecs, que ceux-ci prirent la fuite, laiſſant ſur la place grand nombre de morts, & plus encore de bleſſés, dont Robert prit autant de ſoin que de ſes propres ſoldats. Après les avoir fait guérir, il les renvoya ſans rançon. Dans le temps même qu'on le pourſuivoit comme un rebelle, il rencontra un grand corps de Turcs, qui le virent approcher ſans défiance, ne doutant pas qu'il ne vînt ſe jetter entre leurs bras. Mais fidele à ſes engagements, autant que la néceſſité pouvoit le permettre, il ne joignit les ennemis que pour les combattre, & il les tailla en pieces. Diogene, arrivant à Dorylée en Phrygie, reçut une députation de Robert, qui, s'excuſant de ſes ravages ſur le beſoin preſſant de ſes troupes, demandoit amniſtie, & proteſtoit de ſon inviolable attachement au ſervice de l'Empire. Le Prince qui lui ſavoit gré de la victoire qu'il venoit de rem-

porter ſur les Turcs, & qui craignoit d'être traverſé dans ſon expédition par un guerrier ſi vaillant & ſi habile, lui accorda tout, & lui manda de le venir joindre. Robert ſe rendit auprès de lui avec une partie de ſes gens. Il en avoit laiſſé le plus grand nombre dans Malazkerd, ville d'Arménie, ſur l'Euphrate. L'Empereur, comptant beaucoup ſur ſon courage & ſur celui de ſes troupes, le fit marcher à ſa ſuite. Mais des courtiſans jaloux de l'eſtime de l'Empereur pour ce brave guerrier, vinrent à bout de le noircir dans l'eſprit du Prince. On l'accuſa de ſourdes pratiques contre le ſervice de l'Empire. Sur ces imputations vagues, qu'on ne prit pas la peine d'éclaircir, il fut dépouillé du commandement, & envoyé en exil dans Abyde. Les Francs qu'il avoit laiſſés à Malazkerd, irrités du mépris qu'on paroiſſoit faire de la nation, leverent l'étendard de la révolte, & ſe jetterent en Méſopotamie, où ils ſe vengerent ſur les ſujets de l'Empire du traitement injuſte qu'éprouvoit leur Général.

LVI. Les Turcs

L'Empereur, arrivé à Céſarée, ap-

ROMAIN IV.
An. 1069.
battus par Diogene.
Scyl. p. 230.
Zon. t. II. p. 279, 280.

prenant qu'un grand corps de Turcs ravageoit tout le pays, envoya contre eux un gros détachement qui fut battu. Il marcha donc en personne avec toute son armée. Sur la fin du jour, comme il commençoit à se retrancher, les Turcs postés sur des éminences voisines, descendirent tout-à-coup dans la plaine pour fondre sur les Grecs. Deux cohortes courent à leur rencontre, & les mettent en fuite. Pour achever leur défaite, l'Empereur laisse une partie de son armée au travail des retranchements, & se met lui-même avec le reste à poursuivre les ennemis. A peine est-il éloigné, qu'un autre corps de Turcs plus nombreux que celui qui fuyoit, vint tomber sur les travailleurs qui prennent les armes. Mais les Francs, plus hardis & plus diligents que les Grecs, joignent avant eux l'ennemi, l'arrêtent & le terrassent par des efforts redoublés. Les Grecs, simples spectateurs du combat, les laisserent aux prises, sans leur donner aucun secours. C'étoit un effet de la jalousie nationale. Les Francs vainquirent seuls, & l'Empereur, revenant de

la pourſuite après le ſoleil couché, ne trouva plus d'ennemi. Le lendemain il fit mettre à mort tous les priſonniers, ſans épargner même le Général, quoiqu'il promît une riche rançon.

ROMAIN IV. An. 1069.

LVII. Succès divers. *Scyl. p. 831, 832. Zon. t. II, p. 280.*

Pendant trois jours qu'il demeura dans ce campement, il donna le temps aux Turcs de rallier les fuyards, & de faire de nouveaux ravages. S'étant enſuite remis en marche, il alla camper à deux journées de Malatia ou Mélitine. Il y vouloit d'abord laiſſer une partie de ſon armée, pour fermer ce paſſage aux ennemis. Mais ayant changé d'avis, il s'avança vers l'Euphrate avec toutes ſes forces. Les Turcs, campés ſur les bords, s'éloignerent à ſon approche, & repaſſerent le fleuve. L'Empereur le paſſa après eux à Romanople; & ayant deſſein de marcher à Chleat ſur le lac de Van, il partagea ſon armée, & en donna une partie à Philarete, qu'il déclara Général avec plein pouvoir. Ce choix étoit l'effet de l'intrigue, & ne pouvoit être plus aveugle. Philarete étoit un fanfaron, qui ne deſirant le commandement que

ROMAIN IV. An. 1069.

pour s'enrichir & se faire des créatures, se piquoit de capacité & de bravoure, quoiqu'il n'eût donné dans les emplois subalternes que des preuves d'ignorance & de lâcheté. Aussi étoit-il méprisé des troupes, meilleurs juges que la Cour en fait de science militaire. C'étoit de plus un libertin, plongé dans la plus honteuse débauche. L'Empereur marcha vers le Nord pour y trouver de la neige & des eaux froides, dont il ne pouvoit se passer à cause de l'ardeur de son tempérament; & ayant traversé des pays montueux & coupés de ravines, il parvint à une plaine fertile en bled & en pâturages. Ce lieu, nommé Anthias, parce qu'il étoit semé de fleurs, étoit un séjour délicieux, que la nature sembloit avoir préparé pour reposer une armée harrassée de chemins rudes & difficiles dont il étoit environné. Diogene, après y avoir délassé ses troupes, passa le mont Munzar; c'est le nom que prend en ce pays le mont Taurus; traversa encore l'Euphrate, & entra dans la Celzene, contrée d'Arménie, que les anciens nommoient

Acilisene. Cependant les troupes que commandoit Philarete, voyant venir les Turcs, prennent l'épouvante, & abandonnant le pays qu'elles avoient ordre de garder, elles courent à la suite de l'Empereur, sans s'arrêter, jusqu'à la plaine d'Anthias. Là, se voyant encore poursuivies, elles se débandent tout-à-fait, & laissant leurs bagages aux ennemis; elles se rendent par divers chemins en Celzene auprès de la grande armée.

LVIII. Icone pillée par les Turcs. *Scyl. p. 832, 833. Zon. t. II. p. 280.*

Les Turcs, n'osant approcher plus près de Diogene, dont ils redoutoient le courage, se replierent sur la Cappadoce, théâtre ordinaire de leurs ravages, & détruisant tout sur leur route, ils pénétrerent jusqu'à Icone en Lycaonie. C'étoit une grande ville, la plus peuplée & la plus riche de ces contrées, mais sans défense & sans garnison. Située au milieu des terres de l'Empire, on ne croyoit pas qu'elle eût rien à craindre. Les Turcs s'en emparerent sans résistance, & y firent un butin immense. Cependant les soldats de Philarete l'accusoient devant l'Empereur, imputant leur fuite à sa poltronnerie, &

ROMAIN IV. An. 1069.

Philarete, de ſon côté, rejettoit la faute ſur la lâcheté & la déſobéiſſance des ſoldats. L'Empereur ayant reconnu que tous étoient également coupables, ne punit perſonne, & demeura perſuadé que la fortune de l'Empire ne s'appuyoit que ſur lui ſeul, & que parmi tant de bras il n'y avoit qu'une ſeule tête. Les ſoldats ayant perdu l'habitude du travail ſous les derniers Empereurs, n'étoient plus en état de ſupporter les fatigues; les Officiers, novices dans le métier de la guerre, ſe croyoient des héros, lorſqu'ils en voyoient de plus poltrons qu'eux-mêmes; ils ne ceſſoient de demander pour les moindres ſervices les plus grandes récompenſes, & ſouvent ils les obtenoient par des intrigues, dont le ſuccès décourageoit la vraie valeur. Ce qui faiſoit penſer à Diogene qu'un Prince ne peut être équitable, s'il ne voit tout de ſes propres yeux, pour n'être pas trompé ſur le mérite de ceux qu'il employe, & pour mettre une juſte proportion entre les récompenſes & les travaux.

LIX. Retour de

A la nouvelle de la marche des

Turcs vers la Lycaonie, l'Empereur ayant changé de dessein, étoit revenu à Sébaste, d'où il étoit parti aussitôt pour les atteindre & arrêter leurs progrès. Arrivé à Comopolis, il apprit le saccagement d'Icone & la retraite des ennemis, qui craignant d'être poursuivis, faisoient diligence pour regagner l'Euphrate. Il détacha aussitôt une partie de son armée, & l'envoya en Cilicie pour se joindre à Catature, dont il connoissoit le courage. Catature qui commandoit dans Antioche de Cilicie, avoit ordre de s'avancer jusqu'à Mopsueste, & d'y attendre les Turcs pour les écraser dans les défilés. Mais les Barbares, avant que d'être arrivés à Tarse, avoient déja reçu un grand échec. Un corps de troupes Arméniennes posté en embuscade entre les montagnes de Séleucie, les avoit accablés, détruits au passage, & leur avoit enlevé presque tout leur butin. Apprenant alors qu'on les attendoit près de Mopsueste, ils marcherent de nuit le long de la mer, passerent le mont Sarbadique qui fait partie du Taurus & gagnerent enfin Alep. L'Empereur,

ROMAIN IV. An. 1069.

l'Empereur.

Scyl. p. 832, 833. *Zon.* t. II, p. 280.

ROMAIN IV. An. 1069.

qui étoit déja à Claudiopolis ſur la frontiere de Cilicie, & qui eſpéroit tenir les Turcs enfermés entre ſon armée & celle de Catature, apprit avec chagrin leur évaſion. Comme l'hyver approchoit, il reprit la route de Conſtantinople, après avoir partagé ſon armée en différents poſtes pour défendre le pays contre les Turcs, dont les partis répandus de tous côtés déſoloient les campagnes & infeſtoient tous les chemins. A ſon arrivée, il fut témoin d'une grande incendie qui détruiſit la magnifique Egliſe de Sainte-Marie de Blaquernes.

An. 1070. LX. Manuel Comnene envoyé contre les Turcs. *Scyl. p.* 833, 834. 835. *Zon. t. II. p.* 280, 281. *Bry. p.* 24, 25. *Glyc. p.* 327.

Depuis deux ans, il avoit les armes à la main contre les Turcs. En Syrie, en Arménie, en-deçà, au-delà de l'Euphrate, s'expoſant lui-même, partageant toutes les fatigues avec les ſoldats, il les animoit par ſon exemple, il rallumoit dans des ames abâtardies cette valeur Romaine éteinte depuis long-temps, & l'on peut dire que le ſuccès qu'il avoit eus dans ces deux campagnes étoient dûs à ſon courage, & les échecs à l'incapacité de ſes Généraux. Après

avoir rabattu par plusieurs combats l'audace des Barbares, il crut pouvoir prendre impunément quelque repos, & confia pour l'année suivante le commandement de ses troupes à Manuel Comnene, fils aîné de Jean le Curopalate. Il l'avoit revêtu de cette digntié après la mort de son pere. Il estimoit ce jeune Seigneur, qui joignoit à un caractere doux & aimable beaucoup d'esprit & de connoissance de la guerre. Prudent au-dessus de son âge, Manuel n'oublia aucune des précautions à prendre pour s'assurer du succès. Ayant rassemblé les troupes à Césarée, il établit dans son camp la plus exacte discipline, protégeant les sujets de l'Empire, arrêtant par de justes châtiments la violence & l'avidité du soldat ; en sorte que son armée n'étoit à craindre qu'aux ennemis. Aussi fut-il d'abord vainqueur en toutes les rencontres. L'Empereur même en devint jaloux. Passionné pour la gloire jusqu'à la foiblesse, il auroit voulu que Manuel se fût contenté de conserver la réputation du Prince, sans en acquérir pour lui-même. Il résolut donc

ROMAIN IV.
An. 1070.

d'affoiblir l'armée de Manuel; & pour déguiser la bassesse de ses sentiments, il prit pour prétexte la nécessité de secourir Hiéraple assiégée par les Turcs. Il détacha pour cet effet une grande partie des troupes du Curopalate, qui se trouvant hors d'état de rien entreprendre de considérable, alla camper à Sébaste.

LXI. Manuel défait & pris.

Quoique Manuel eût pris la résolution de ne rien hasarder, il ne put tenir contre les insultes d'un corps de cavalerie Turque, qui vint le braver jusqu'au pied de ses retranchements. Il sortit sur eux, les mit en fuite, & les poursuivit assez loin de son camp. C'étoit de la part des Turcs une fuite simulée : dès qu'ils voyent les Grecs débandés à la poursuite, ils retournent sur eux : des troupes postées en embuscade au bord du chemin, se montrent en même-temps. Les Grecs, enveloppés & attaqués de toutes parts, sont taillés en pieces; la plupart sont tués; quelques-uns demeurent prisonniers, & de ce nombre est le Curopalate avec ses deux beaux-freres Michel Taronite & Nicéphore Mélissene. Le camp

camp eſt pris & pillé ; & ſans la proximité de la ville de Sébaſte, où les fuyards ſe ſauverent, c'en étoit fait de toute l'armée. Cette nouvelle affligea l'Empereur, qui devoit s'imputer à lui-même la cauſe de cette défaite. Il en reçut bientôt une autre, à laquelle il ne fut pas moins ſenſible. Les Turcs vainqueurs avoient traverſé en courant la Cappadoce, & étoient entrés en Phrygie, où ils avoient ſaccagé Coloſſe. Cette ville, alors nommée Chones, étoit bâtie ſur une colline au pied de laquelle deux rivieres ſe plongeoient dans un canal ſouterrein, & reſſortoient par le côté oppoſé. Ce canal avoit au centre de la ville un large ſoupirail, où les malheureux habitants, hommes, femmes, enfants ſe précipiterent en grand nombre, aimant mieux s'engloutir dans cet abyme ténébreux, que d'éprouver les horreurs d'une férocité auſſi brutale qu'inhumaine. Un ſi grand déſaſtre mit l'Empereur au déſeſpoir; il vouloit partir ſur le champ; & dût-il n'être ſuivi que de ſa maiſon, il alloit, diſoit-il, périr lui-même, ou venger le ſang de ſes

ROMAIN IV.
An. 1070.

ROMAIN IV. An. 1070. ſujets. Les courtiſans arrêterent cette fougue généreuſe. Nicéphore Paléologue, le Philoſophe Pſellus, & ſurtout le Céſar Jean Ducas lui repréſenterent, *qu'il alloit ſe précipiter dans un danger évident ; qu'il ne pouvoit compter ſur l'armée vaincue ; & qu'avant qu'il en eût formé une autre, les Turcs ſeroient hors de priſe : qu'en expoſant ainſi ſa perſonne ſans aucun fruit, ſans aucune eſpérance, il riſquoit l'honneur de l'Empire.* Ces inſtances couvertes des apparences de zele pour ſa perſonne, étoient cependant l'effet d'une profonde malignité. Ces trois perſonnages attachés aux fils de Conſtantin Ducas, haïſſoient mortellement Diogene. Ils auroient ſouhaité voir les Turcs ſur le Boſphore, pour le rendre odieux, & lui arracher la couronne. Diogene, moins habile dans la connoiſſance des hommes que dans les opérations militaires, leur ſut gré de leur empreſſement perfide, & une aventure ſinguliere le retint le reſte de cette année à Conſtantinople.

LXII. Manuel amene ſon vain- Le Général qui avoit fait Manuel priſonnier ſe nommoit Chryſoſcul. Il étoit de la famille des Sultans, &

prétendoit avoir des droits à l'Empire de la Perse. Enivré de cette idée, il se révolta, & s'engagea dans une guerre dont l'issue ne pouvoit que lui être funeste. Manuel, aussi fin & aussi délié que le Turc étoit grossier & crédule, profita de cette occasion pour recouvrer sa liberté. Il s'insinue dans la familiarité de Chrysoscul, le flatte sur ses prétentions, l'encourage à les faire valoir; & sentant que le rebelle se défie de ses forces, & qu'il craint la supériorité du Sultan, il lui montre une puissante ressource dans l'alliance de l'Empereur. Il lui persuade d'aller se jetter entre les bras de Diogene, Prince juste & généreux, qui saisira volontiers cette occasion d'humilier le Sultan, & d'appuyer des droits légitimes. Il s'offre lui-même à le conduire à Constantinople, & à le présenter à l'Empereur, dont il doit attendre l'accueil le plus honorable. Chrysoscul donne dans le piege; il part avec Manuel & les autres prisonniers Grecs, dont il veut faire présent à l'Empereur; & Constantinople vit avec étonnement le vaincu ramener com-

queur à Constantinople.

ROMAIN IV. An. 1070.

me en triomphe ſon vainqueur devenu en quelque ſorte ſon priſonnier. La mauvaiſe mine du Prince Barbare fut pour le peuple un objet de raillerie. C'étoit un nain d'une laideur difforme, portant dans les traits de ſon viſage toute la férocité de ſa nation. Cependant l'Empereur le traita comme un allié, lui donna des titres honorables, & continua de l'entretenir de belles eſpérances.

An. 1071. LXIII. Derniere expédition de Diogene.

Bry. p. 25 & ſeqq. & ibi. Du Cange. *Scyl. p. 835, & ſeqq.* *Zon. t. II. p. 281, & ſeqq.* *Glycas, p. 327, 328, 329.* *Manaſſ. p. 132, & ſeqq.*

En effet, l'année ſuivante il parut avoir formé la réſolution de détruire par un dernier effort la puiſſance des Turcs, & de faire la conquête de la Perſe. Dès le 13 Mars, il partit de Conſtantinople emmenant avec lui Manuel Comnene & Chryſoſcul, qui ayant laiſſé des partiſans dans le pays, pouvoient lui procurer des intelligences. Il paſſa quelques jours dans le palais d'Herée pour achever ſes préparatifs; & ſa femme Eudocie ſe détacha par bienſéance des plaiſirs qu'elle aimoit, pour aller au-delà du Boſphore embraſſer un mari qu'elle n'aimoit pas. En traverſant la Bithynie, il fut obligé d'y laiſſer Manuel malade d'un abcès dans les oreilles, qui le

conduisit à la mort. Ce jeune Prince qui donnoit les plus belles espérances, mourut au pied du mont Azalas entre les bras de sa mere. Elle étoit accourue de Constantinople pour recevoir ses derniers soupirs. On eut de la peine à retenir le désespoir de Chrysoscul, qui sentoit bien qu'en perdant ce Prince aimable, il perdoit toute sa fortune. La généreuse mere des Comnenes voulut qu'Alexis son troisieme fils, âgé pour lors de 22 ans, allât joindre l'Empereur pour se former au métier de la guerre, & soutenir l'honneur de sa famille. Mais le Prince l'ayant reçu avec attendrissement, l'obligea de retourner auprès de sa mere pour la consoler, & ne pas aigrir encore par de nouvelles craintes le chagrin dont elle étoit accablée.

ROMAIN IV.
An. 1071.
Joël. p. 185.
Elmacin.
Pagi ex Psello apud Bar.
Du Cange fam. Byz. p. 162, & seqq.
M. de Guignes, hist. des Huns, tom. II, p. 207, & seqq.

LXIV.
Marche de l'Empereur.

Le funeste succès de cette campagne a fait interpréter en présages sinistres tous les événements du voyage. Les Historiens superstitieux en rapportent un grand nombre. C'en fut un, selon eux, que le feu qui prit pendant la nuit à une maison où l'Empereur étoit couché au bord du

ROMAIN IV. An. 1071.

Sangar, & qui consuma ses chevaux & ses équipages. Après avoir passé ce fleuve, il rassembla les troupes distribuées en différents postes; & les ayant jointes à celles qu'il amenoit de Constantinople, il se trouva une armée si nombreuse, qu'il crut devoir en réformer une partie. Il congédia les soldats qui avoient le plus souffert des campagnes précédentes, & les Officiers qu'il soupçonnoit moins affectionnés à sa personne. Mais il y fut trompé. Il renvoya Nicéphore Botaniate & plusieurs autres gens de cœur, dont il auroit pu tirer de bons services, & retint auprès de lui des traîtres, qui l'abusoient par de fausses démonstrations. Il lui restoit encore cent mille hommes de pied avec une très-nombreuse cavalerie. Il passa le fleuve Halys, & laissa Césarée sur sa droite pour arriver à une fontaine célebre, nommée *Chyras*, c'est-à-dire *l'eau froide*. C'étoit un lieu charmant : la salubrité des bains y attiroit de toutes parts les habitants des villes & des campagnes. On y trouvoit en abondance tous les besoins & même toutes les

délices de la vie. La plaine d'alentour étoit assez vaste pour y loger commodément une grande armée. L'Empereur s'y arrêta, & s'en repentit aussitôt. Ce n'étoit plus le temps où une armée Romaine campée dans un verger rempli de fruits mûrs, décampoit le lendemain sans qu'il manquât un seul fruit aux arbres, dont les tentes étoient couvertes. Il ne lui fut pas possible de contenir les mains avides d'une multitude indisciplinée. Les troupes n'étoient pas encore campées, que le lieu & les environs étoient déja ravagés. La garde Allemande sur-tout, qu'on nommoit les Némizes, se débanda pour aller au pillage; & quand l'Empereur en eut châtié quelques-uns, tous se mutinerent & s'emporterent à des cris séditieux qui annonçoient une désertion prochaine. Diogene monte à cheval, les enveloppe des autres troupes, leur fait mettre bas les armes; & après une vive réprimande, il leur ôte l'honneur de garder sa personne, & les fait passer de la tête à la queue de l'armée.

LXV.
Il va au-

Il marcha ensuite à Sébaste, & vit

ROMAIN IV. An. 1071. devant des Turcs.

en passant les tristes débris de l'armée de Manuel défaite l'année précédente par la cavalerie Turque. Arrivé dans cette ville, & apprenant que le Sultan commençoit à se mettre en marche, il tint conseil pour délibérer s'il iroit le chercher en Perse, où s'il l'attendroit sur les terres de l'Empire. Les plus hardis & ceux qui ne songeoient qu'à flatter l'Empereur, dont ils connoissoient le caractere bouillant & impétueux, étoient d'avis d'aller en-avant, & de ne pas laisser au Barbare l'honneur de l'attaque ; on le rencontreroit près d'Ecbatane au milieu de la Médie. Mais Joseph Trachaniote, Capitaine expérimenté, qui commandoit une partie de l'armée, & Nicéphore Bryenne, Général des troupes d'Occident, petit-fils de celui qui avoit été aveuglé & enfermé dans un monastere sous le regne de Stratiotique, pensoient au contraire, *que l'on ne pouvoit sans risque s'engager dans les montagnes d'Arménie & de Médie pour courir au-devant de l'ennemi : que le Sultan seroit plus fort dans son propre pays ; qu'il prendroit à son gré l'avantage des*

postes ; qu'il étoit plus sage de l'attirer en-deçà du Tigre, de mettre en état de défense les villes d'alentour, & de ravager les campagnes pour lui ôter tout moyen de subsistance : que le meilleur parti seroit de demeurer à Sébaste ; que cependant si l'Empereur vouloit pousser plus loin, il pouvoit se loger à Théodosiopolis, place auparavant négligée, mais qu'on avoit fortifiée & garnie de munitions depuis la perte d'Arzé : que ce poste seroit favorable pour une bataille ; & que si le Turc l'évitoit, son armée périroit de disette dans une campagne dévastée. Cet avis étoit le plus sensé, mais il ne fut pas suivi. Le Prince, naturellement présomptueux, devenu plus fier encore pour avoir emporté d'assaut une forteresse & battu des fourrageurs, s'imagina que jamais la Perse n'avoit été attaquée par des forces plus respectables, & mieux commandées. Il marche à Théodosiopolis, mais ce n'étoit pas pour y séjourner. Dès qu'il y est arrivé, il donne ordre à ses soldats de se fournir de subsistances pour deux mois, son dessein étant de traverser un pays inculte & désert pour entrer en Perse.

ROMAIN IV.
An. 1071.
LXVI.
Défaite de Basilace.

Lorsque son armée fut pourvue de vivres, il en détacha une partie sous les ordres d'Oursel, brave Normand de l'illustre maison de Bailleul, qui étant venu en Italie avec les fils de Tancrede, avoit contribué par sa valeur à chasser les Sarasins de la Sicile. Mécontent ensuite de n'avoir point de partage dans la conquête, il avoit passé en même-temps que Crêpin au service des Empereurs d'Orient. Diogene le fit partir à la tête des Francs & des Uzes pour lui ouvrir les passages jusqu'à Chléat sur le lac de Van. Il va lui-même attaquer Manziciert sur l'Araxe dont le Sultan s'étoit emparé, & le reprend sans peine. Pendant qu'il étoit devant cette place, Nicéphore Basilace, un de ses Généraux, vint le joindre avec un renfort considérable de troupes de Syrie & d'Arménie. Il reçut en même-temps une lettre d'un autre Officier employé dans ces quartiers-là, qui lui mandoit que le Sultan effrayé de son approche, avoit abandonné la Perse, & se sauvoit vers Babylone. Cette fausse nouvelle, confirmée par Basilace, brave de sa per-

ſonne, mais étourdi & inconſidéré, lui perſuada qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il n'étoit queſtion que d'avancer en diligence. Dans cette opinion, il détacha encore ſa meilleure cavalerie avec un grand corps d'infanterie, qu'il fit partir ſous les ordres de Trachaniote, pour aller joindre Ourſel devant Chléar. Cet Officier, plus inſtruit & plus aviſé que Baſilace, eut beau repréſenter à l'Empereur, qu'il étoit dangereux d'affoiblir ſon armée; que d'autres nouvelles, non moins certaines, annonçoient que le Sultan étoit en marche pour le combattre avec toutes ſes forces, & que dans cette incertitude il convenoit de prendre le parti le plus ſûr : il fallut obéir & ſe ſéparer du gros de l'armée. A peine étoit-il éloigné, qu'on apprit que le Sultan approchoit. Mais l'Empereur, toujours trompé par la premiere nouvelle, aima mieux croire que ce n'étoit qu'un Officier Turc qui ramaſſoit les troupes diſperſées en différents poſtes, pour les mettre en ſûreté & vuider le pays. Trois jours après, un corps de Turcs vient fondre ſur les

ROMAIN IV. An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

fourrageurs, en tue une partie, enleve les autres, & se retire sur les montagnes voisines. C'étoit l'avant-garde de l'armée du Sultan. L'Empereur fait venir Basilace, & lui demande qui sont ces ennemis, & d'où ils viennent. Il répond avec sa confiance ordinaire, que ce n'est qu'un détachement de la garnison de Chléat, & qu'une poignée de soldats suffira pour les mettre en fuite. Diogene envoye contre eux Nicéphore Bryenne, qui trouve plus de résistance qu'il ne s'y étoit attendu. Le combat devient sanglant; grand nombre de Grecs y perdent la vie, Bryenne blessé envoye demander du secours; l'Empereur fait partir Basilace, dont la fougue impétueuse fait fuir les Turcs, mais en bon ordre. Il les poursuit vivement, sans s'appercevoir qu'il n'est pas suivi de Bryenne, que sa blessure & le mauvais état de sa troupe avoient obligé de faire alte. Basilace chasse l'ennemi jusqu'à ses retranchements; alors les Turcs font volte face, & chargent ceux qui les poursuivent. Les Grecs en désordre ne s'attendant à rien moins qu'à cette nouvelle at-

taque, n'ont pas même le temps de fuir à leur tour. Tous ſont maſſacrés. Baſilace, qui ſe défendoit avec courage, abattu de cheval, & accablé du poids de ſes armes, eſt pris & conduit au Sultan, qui venoit d'arriver au camp pendant l'action avec quarante mille cavaliers. Le priſonnier conſervant ſa fierté, ne s'abaiſſe à nulle ſoumiſſion; il attend d'un air intrépide la ſentence qui alloit peut-être le condamner aux plus affreux ſupplices. Mais le ſucceſſeur de Thogrul n'avoit de barbare que l'origine; il lui fait ôter les chaînes, le conduit lui-même dans ſon camp; & après lui avoir montré toutes ſes forces, il l'interroge ſur l'état de l'armée Grecque. Baſilace, attentif à flatter adroitement ſon vainqueur, ſans oublier ce qu'il doit à ſon maître, admire la puiſſance du Sultan; il fait l'éloge de ſes troupes; mais il lui donne en même-temps une grande idée de celles de l'Empereur, & ſouhaite que deux Princes nés pour partager entre eux l'Empire de l'univers, n'expoſent pas leur fortune au haſard d'une bataille qui peut leur être également funeſte.

ROMAIN IV.
An. 1071.
LXVII.
Sanglante escarmouche.

Bryenne, hors d'état de secourir Basilace, apprenant qu'il est pris & que sa troupe est taillée en pieces, regagne le camp, & rend compte de cet échec à l'Empereur, qui le renvoye dans sa tente, pour se faire penser de ses blessures. Diogene sort lui-même du camp avec son armée pour voir la disposition du camp ennemi ; & s'étant arrêté jusqu'au soir sur une éminence, sans appercevoir dans la plaine aucun coureur, il se persuade que les Turcs n'osent paroître devant lui, & retourne au camp. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il se sent accablé d'une grêle de fleches. C'étoit la cavalerie Turque, qui étant sortie du camp à l'entrée de la nuit, couroit autour de l'armée, massacrant les traîneurs, fuyant, revenant à la charge, & ne cessant de harceler les Grecs, qu'ils conduisirent ainsi jusqu'à leur camp. La nuit étoit fort obscure ; & comme on ne pouvoit distinguer les amis des ennemis, les Grecs osoient à peine faire usage de leurs armes. Au bruit des combattants, Bryennne sort de sa tente tout blessé qu'il étoit ; il va joindre l'en-

nemi; & faiſant le devoir d'un courageux Capitaine, il reçoit de nouvelles bleſſures. Enfin, l'armée rentre dans ſes retranchements, & les Barbares paſſent le reſte de la nuit à voltiger à l'entour, pouſſant des cris affreux, & faiſant ſans ceſſe pleuvoir les traits; en ſorte que les troupes Grecques ne purent prendre aucun repos. Le lendemain matin on vit un grand corps de cavaliers Uzes, campés à l'extrêmité du camp, ſortir avec ſon commandant & s'aller rendre aux ennemis. Cette déſertion fit craindre à Diogene qu'il n'y eût un complot ſecret entre toutes les troupes étrangeres. Il ſe repentit d'avoir ſéparé ſes forces, & fit partir en diligence des couriers pour faire revenir celles qu'il avoit envoyées à Chléat : mais ils arriverent trop tard. Dès que Thrachaniote & Ourſel avoient appris l'arrivée du Sultan, ſaiſis d'épouvante, & ſans conſidérer ni leur devoir, ni leur honneur, ils avoient regagné les bords du Tigre pour paſſer en Méſopotamie. Les Turcs qui environnoient le camp, voyant ſortir ſur eux grand

ROMAIN IV.
An. 1071.

nombre de troupes, se retirerent après avoir perdu quelques-uns des leurs.

LXVIII.
L'Empereur refuse la paix.

L'Empereur, toujours enflé d'une vaine confiance, & environné de flatteurs qui lui promettoient une victoire assurée, avoit résolu de livrer bataille ce jour-là. Il exigea des Uzes qui ne l'avoient pas abandonné, un nouveau serment de fidélité ; & selon la coutume de ce temps-là, il fit jurer à toute l'armée qu'elle combattroit courageusement jusqu'à la mort. Il la rangeoit en bataille, & chaque corps prenoit son poste, lorsqu'on vit arriver des députés du Sultan, qui apportoient des propositions de paix. Ils furent reçus avec hauteur. On leur permit d'exposer leur commission. L'Empereur répondit, que si le Sultan desiroit la paix, il falloit qu'il commençât par s'éloigner, & lui laisser le poste où il étoit venu camper ; qu'alors on pourroit l'écouter. On les renvoya sans autre réponse, & on leur mit entre les mains une croix comme une sauve-garde qui les mettroit à couvert d'insulte à leur retour. Le Sultan avoit l'ame trop élevée pour s'arrêter à des poin-

tilleries d'honneur. Ce n'étoit pas la crainte qui lui faisoit demander la paix ; plus brave & plus intrépide que l'Empereur même , il vouloit épargner le sang de ses peuples ; sa tendresse pour eux étoit le seul frein qui retenoit sa valeur naturelle ; & il avoit pour maxime qu'un Prince ne doit tirer l'épée qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de se faire rendre justice. Il délibéroit donc sérieusement avec son conseil, lorsqu'il entendit la trompette guerriere sonner du côté des Grecs. A peine les députés étoient-ils partis, que les courtisans de l'Empereur s'étoient empressés à l'envi de lui persuader *que le Sultan sentoit sa foiblesse ; qu'il n'avoit d'autre dessein que de l'amuser par une feinte négociation, en attendant les troupes qui le suivoient ; qu'il seroit indigne de la Majesté Impériale d'être le jouet des mensonges & de la mauvaise foi d'un Barbare.* Sur ces représentations, l'Empereur, porté de lui-même à livrer bataille, s'y détermina sans garder aucune mesure avec le Sultan, & sans lui faire dire qu'il n'étoit plus question d'accommodement.

ROMAIN IV.
An. 1071.
LXIX.
Bataille de Manziciert.

A la tête de l'aîle droite étoit le Cappadocien Alyate, favori de l'Empereur. Bryenne, malgré ſes bleſſures, commandoit la gauche. Diogene ſe mit au centre. Andronic, fils du Céſar, brave guerrier, mais ennemi ſecret de Diogene, fut chargé du commandement de la réſerve. Le Sultan, étonné de ſe voir traité avec tant de mépris, ſort du conſeil pour endoſſer ſa cuiraſſe, & range ſon armée. Il fait ſa priere, & parcourant des yeux le front de ſa bataille, il ne peut retenir ſes larmes, faiſant réflexion que la victoire des Princes ne s'achete qu'au prix du ſang de leurs ſujets. Il fait publier permiſſion de ſe retirer à tous ceux qui craignoient de combattre; & pour montrer ſa propre intrépidité, il quitte ſon arc & ſes fleches, & ne prend que ſon ſabre & ſa maſſue. Il lie lui-même la queue de ſon cheval; toute ſa cavalerie en fait autant. Il ſe couvre enſuite d'un habit blanc; & s'étant parfumé comme pour la ſépulture : *Si je ſuis vaincu*, dit-il, *c'eſt ici mon tombeau.* C'étoit un vendredi 26 Août. L'armée Grecque ne formoit qu'une

ſeule maſſe ; le Sultan diviſa la ſienne en pluſieurs troupes, dont les unes devoient à ſa ſuite attaquer de front, les autres ſous la conduite d'un brave Eunuque nommé Tarangue, avoient ordre, partie de ſe poſter en embuſcade, partie de voltiger autour des ennemis. Lorſque les deux armées furent aux mains, les Turcs, après quelque réſiſtance, reculerent à petit pas pour attirer les Grecs dans les embuſcades. L'Empereur les pourſuivoit en bon ordre ſans pouvoir les atteindre, ni ſe garantir des fleches de leur cavalerie, auſſi prompte à fuir qu'à revenir à la charge. La nuit approchoit, & l'Empereur, déſeſpérant de joindre l'ennemi, fit réflexion qu'il avoit laiſſé ſon camp ſans défenſe, & que s'il s'éloignoit davantage, il ſeroit facile à la cavalerie Turque de le piller avant qu'il y fût revenu. Il prit donc le parti de retourner en-arriere, toujours en ordre de bataille, faiſant paſſer les enſeignes de la tête à la queue, qui devenoit alors l'avant-garde. Mais les corps les plus avancés à la pourſuite des ennemis, s'appercevant de ce mouvement, s'ima-

ROMAIN IV. An. 1071.

ginerent que l'Empereur prenoit la fuite. Andronic, qui ne cherchoit que l'occasion de faire perdre la bataille, en fit courir le bruit, & fut le premier à fuir vers le camp avec sa réserve. Toute l'armée le suivit en confusion, & en un moment l'Empereur faisant des efforts inutiles pour retenir ses soldats, se vit presque abandonné. Les Turcs, profitant de ce désordre, tombent à coup de cimeterre sur le dos des fuyards, massacrent les uns, foulent les autres aux pieds des chevaux. Ils enveloppent l'Empereur, qui, accompagné des plus braves de son armée, se défendoit avec une valeur héroïque. Il se lança plusieurs fois sur les ennemis, en tua de sa main un grand nombre. Enfin, son cheval ayant été tué sous lui, & lui-même blessé à la main, ne pouvant plus soutenir son épée, harrassé de fatigue, environné de toutes parts, il fut saisi par un esclave Turc nommé Shady, qui le connoissoit pour avoir été à Constantinople, & qui s'étant prosterné à ses pieds, le conduisit au camp du Sultan. Il étoit déja tard, & l'Empereur passa cette

nuit couché ſur la terre comme un priſonnier du dernier ordre, Sahdy ne voulant pas le faire connoître, de peur qu'on ne l'arrachât de ſes mains.

LXX. L'Empereur priſonnier mis en liberté.

Le lendemain, Diogene, couvert encore de ſang & de pouſſiere, fut préſenté au Sultan, qui, malgré le témoignage de pluſieurs de ſes Officiers, doutoit que ce fût l'Empereur, & n'en fut perſuadé que lorſqu'il vit Baſilace ſe jetter en fondant en larmes aux pieds du priſonnier. Alors ſautant à bas de ſon tribunal, il renverſe par terre Diogene, & lui marche ſur le corps. C'étoit le traitement en uſage dans l'Orient, & même à Conſtantinople, à l'égard des Princes vaincus & faits priſonniers. Mais après ce premier tranſport, Alp-Arſlan, revenant à lui-même, lui tend la main, le releve & l'embraſſe. *Prince*, lui dit-il, *ne craignez rien. Je ſuis homme comme vous, & expoſé aux mêmes revers. Je ne vous traiterai pas comme un captif, mais comme un Empereur. Malheur à celui qui s'enivre de ſa fortune, & qui n'en prévoit pas la fragilité.* Il donne ordre de lui dreſſer

ROMAIN IV. An. 1071.

une tente, & de le ſervir ſelon la dignité Impériale. Il veut qu'il mange avec lui, & lui fait rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Pendans les huit jours qu'il le retint dans ſon camp, il ne manqua jamais de lui rendre viſite deux fois par jour, s'entretenant avec lui comme avec un ami, le conſolant, l'avertiſſant même de pluſieurs fautes qu'il lui avoit vu faire dans la bataille, & lui reprochant avec douceur le refus de la paix. Dans ces converſations, le Prince barbare avoit toujours l'avantage de la généroſité. *Qu'auriez-vous fait*, dit-il un jour, *ſi j'euſſe été votre priſonnier?* L'Empereur répondit bruſquement qu'il l'auroit fait déchirer à coups de verges. *Et moi*, repliqua le Sultan, *je vous ferai un traitement plus conforme aux maximes de votre loi : car j'entends dire que votre légiſlateur recommande l'humanité & l'oubli des injures.* Les effets ſurpaſſerent les promeſſes. Il lui fit préſent de dix mille pieces d'or, lui remit entre les mains tous les priſonniers dont Diogene demanda la délivrance, les revêtit même de veſtes d'honneur, ſe-

lon l'ufage de l'Orient ; il fit enfuite avec lui un traité de paix & d'alliance perpétuelle, fixa les bornes des deux Empires, promit de renvoyer libres & fans rançon tous les Grecs qui fe trouvoient prifonniers dans fes États, à condition que les Grecs en uferoient de même à l'égard des Turcs, lui jura une amitié inviolable, qui devoit être cimentée par le mariage de leurs enfants ; & après avoir accordé au vaincu beaucoup plus qu'il n'auroit ofé efpérer, il lui rendit la liberté. Il exigea cependant quinze cents mille pieces d'or pour fa rançon, & un tribut annuel de trois cents foixante mille pieces. Dans le pillage du camp, & des équipages de l'Empereur, s'étoit perdu un diamant de très-grand prix, célebre dans tout l'Orient ; on le nommoit l'*Orphelin*. Il fut la proie de quelque foldat, & l'on ne put découvrir ce qu'il étoit devenu. Le Sultan ne regretta que le plaifir qu'il auroit eu de le rendre. Il revêtit l'Empereur de la robe de Sultan, l'embraffa tendrement, lui donna une nombreufe efcorte, & le fit accompagner des premiers de fa Cour,

ROMAIN IV. An. 1071.

qu'il envoyoit en embassade à Constantinople. Ce ne fut pas sans verser des larmes que Diogene se sépara de ce magnanime vainqueur, qui comptant pour rien le triomphe remporté sur ses ennemis, triomphoit si glorieusement de lui-même : héros formé par la nature aux tendres sentiments de l'humanité au milieu d'une nation féroce.

LXXI. Mouvements à Constantinople.

Diogene prit la route de Théodosiopolis, où il s'arrêta quelques jours pour guérir sa blessure, & reprendre ses forces affoiblies par ses malheurs. Arrivé à Colonée dans le Pont, toujours accompagné des Ambassadeurs Turcs, il crut envoyer une agréable nouvelle à l'Impératrice en lui mandant de sa propre main le détail de sa délivrance. Mais ce Prince trouva moins d'affection dans sa famille & dans sa Cour, qu'il n'en avoit trouvé chez les ennemis. Quelques jours après la bataille, un soldat échappé du carnage avoit apporté la nouvelle de la défaite. On douta d'abord de la vérité de son récit; mais il fut bientôt confirmé par le témoignage de plusieurs autres. Leur rapport s'accordoit

cordoit pour le fond, mais non pas quant aux circonſtances, chacun d'eux racontant ce qu'il avoit vu ou cru voir. Les uns diſoient que l'Empereur étoit tué ; les autres qu'il étoit pris. D'autres l'avoient vu bleſſé, diſoient-ils, & abattu par terre. Enfin, quelques-uns aſſuroient, comme témoins oculaires, qu'il avoit été conduit au camp ennemi. Dans une conjoncture ſi embarraſſante, l'Impératrice manda le Céſar Jean, qui ſe voyant, non ſans raiſon, ſuſpect à l'Empereur, s'étoit retiré en Bithynie, où il ne s'occupoit que de chaſſe. En attendant ſon arrivée, Eudocie aſſembla les principaux de l'Etat, pour délibérer ſur les meſures qu'on devoit prendre. Tous s'accordoient à dire que la perſonne de l'Empereur n'étoit pas ce qui devoit inquiéter davantage : qu'il fût tué, ou qu'il fût pris, l'Impératrice ne devoit ſonger qu'à conſerver la couronne pour elle & pour ſes enfants. Le Céſar en arrivant approuva cet avis, & ajouta qu'il falloit, par une proclamation publique, revêtir Eudocie, & Michel ſon fils aîné, de l'autorité ſou-

ROMAIN IV.
An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

LXXII. On refuse de reconnoitre Diogene.

veraine pour régner conjointement.

Cette disposition ne plaisoit pas aux Courtisans, qui espéroient des succès plus faciles, quand ils n'auroient qu'un jeune Prince à tromper. Aussi n'eut-elle pas d'exécution, & Jean lui-même changea bientôt de sentiment. On reçut alors la lettre de l'Empereur, & un moment après arriva Paul, Gouverneur d'Edesse, qui ayant appris ce qui se passoit à Constantinople, & étant instruit de la marche de Diogene, avoit fait diligence pour avertir la Cour, que le Prince, délivré de ses fers, s'avançoit vers le Bosphore. Alors le César Jean, craignant pour ses enfants, pour ses neveux, pour lui-même, si Diogene rentroit en possession du trône, prend les mesures les plus promptes pour l'en exclure à jamais. Il assemble les gardes du palais, & leur fait prêter serment de fidélité à l'Empereur Michel. Il les partage en deux troupes, se met à la tête de l'une, commande à l'autre de suivre ses deux fils Andronic & Constantin, & d'obéir à leurs ordres. Ces deux Princes escortés de ce corps

composé des Varangues & des autres Barbares, enlevent Michel, le transportent sur la tour la plus élevée du palais, & là, à la vue de toute la ville, ils le font proclamer Empereur. Cependant les soldats qui accompagnoient le César, frappant leurs boucliers de leurs épées, & faisant grand bruit de leurs armes pour inspirer la terreur, courent à l'appartement de l'Impératrice. Epouvantée de ce tumulte, elle croit qu'on en veut à sa vie; & arrachant sa coëffure Impériale, elle se jette dans un souterrein ténébreux pour se dérober à la mort. Les soldats, se tenant à l'entrée, la font trembler par leurs menaces & leurs cris affreux; & elle seroit morte d'effroi, si le César ne fût descendu pour la rassurer. C'étoit lui qui excitoit cette émeute; mais feignant de craindre pour elle, il lui conseille de sortir du palais pour se soustraire à la violence de ces furieux, qui, disoit-il, ne vouloient d'autre Souverain que Michel. Elle y consentit; & sous la conduite du César, elle alla s'enfermer dans un Monastere, qu'elle avoit fondé au

ROMAIN IV. An. 1071.

bord du détroit. Elle n'y fut pas longtemps tranquille. Un décret Impérial la contraignit de se faire couper les cheveux, & de se vouer malgré elle à la vie monastique. Elle y vivoit encore vingt-cinq ans après. On envoye en même-temps des couriers dans toutes les Provinces avec des lettres de Michel, Empereur, & du César Jean, qui déclarent Diogene déchu de la puissance souveraine, dont il n'avoit été qu'usurpateur, défendent de lui obéir, & condamnent comme coupable de félonnie quiconque lui prêtera aucun secours. Psellus, complaisant de ce Prince tant qu'il avoit régné, avoit été le premier auteur de cet avis; & plus vain que connoisseur en fait de gloire, il s'en vantoit lui-même dans ses écrits.

LXXIII. Bataille d'Amasée.

Diogène apprend avec surprise ce soulevement. Résolu de défendre sa couronne, il leve de l'argent & des troupes dans les Provinces d'alentour; & ayant formé en peu de jours une armée considérable, il entre dans Amasée, capitale du Pont. Le César fait marcher contre lui Constantin, le second de ses fils. Ce jeune Sei-

gneur, aussi prudent que courageux, s'approche d'Amasée; & faisant des courses jusqu'aux portes de la ville, il attire au combat Diogene, indigné de se voir braver par un de ses Officiers. Théodore Alyate, commandoit sous les ordres de Diogene. Les deux armées se choquent avec fureur; il se fait de part & d'autre un grand carnage, les deux chefs signalent leur valeur, & la victoire balance long-temps. Enfin, Constantin à la tête des plus braves, charge, par un dernier effort, le front de l'armée ennemie, le renverse, pénetre dans le centre, & met tout en déroute. Alyate est pris, on lui creve les yeux. Diogene désespéré, se retire dans la forteresse de Tyropée. Il étoit perdu sans le secours d'un sujet fidele. Catature, ce Commandant d'Antioche, dont j'ai déja parlé, comblé de ses faveurs, ne se crut pas dispensé de la reconnoissance par les disgraces de son bienfaicteur. Il rassembla ce qu'il put de troupes, se rendit auprès de lui, releva ses espérances, le conduisit dans les défilés de la Cilicie, dont il le rendit maître, lui fit

ROMAIN IV.
An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

trouver des soldats, des armes, de l'argent, & le mit en état de tenter de nouveau le hasard d'une bataille.

LXXIV. Diogene refuse un accommodement.

Ce changement dans sa fortune donna de l'inquiétude au nouvel Empereur & au César. Ils assemblerent le Conseil. Les avis se trouvoient partagés : les uns vouloient qu'on fît un accommodement avec Diogene, & qu'on lui accordât quelque part dans le gouvernement; les autres s'obstinoient à continuer la guerre, sans laisser au Prince détrôné aucune ouverture pour remonter sur le trône. L'avis le plus doux l'emporta. Michel écrivit à Diogene, & lui envoya des députés pour lui proposer une amnistie mutuelle, & un partage dans le commandement. Mais Diogene, dont la fierté, toujours soutenue au milieu de l'infortune, se trouvoit alors relevée par de nouvelles espérances, rejetta ces conditions avec hauteur. Il répondit que c'étoit lui faire injure que de lui offrir une partie des droits qui lui appartenoient en totalité, & que pour l'amnistie, c'étoit à lui de la donner, s'il le jugeoit à propos, & non pas de la recevoir.

LXXV. Injuste condamnation de la mere des Comnenes.

Les Comnenes ne prenoient point de part à cette querelle. Manuel, l'aîné de cette famille, étoit mort au service de Diogene; les autres, dans un silence politique, attendoient l'événement, & leur grande jeunesse les mettoient à l'abri de la calomnie. Mais elle attaqua leur mere, Princesse vertueuse & pleine de courage. Un délateur contrefit des lettres, qui supposoient une secrete intelligence entre elle & Diogene, & les mit entre les mains de l'Empereur. On nomme aussi-tôt des Commissaires, on la cite devant eux. Elle comparoît avec cette confiance & cette sérénité que donne l'innocence à une ame grande & généreuse; & tirant de dessous sa robe une image de Jesus-Christ: *Vous êtes mes juges*, leur dit-elle; *mais voici le vôtre. Ses yeux plus perçants que les vôtres, voyent le fond des cœurs. Songez à porter une sentence dont vous puissiez lui rendre compte.* Ces paroles, prononcées avec fermeté, frapperent ceux des juges qui avoient quelque sentiment de religion. L'accusation n'étant appuyée que de la parole d'un délateur, vil insecte de Cour, ils la

ROMAIN IV. An. 1071.

crurent réfutée par la ſimple négative d'une Princeſſe dont la vertu étoit reſpectée. Ils ſe leverent, & refuſerent d'opiner. Les autres, vendus à la cabale du Céſar, qui leur avoit déja dicté leur ſentence, n'oſerent cependant la déclarer coupable : pour ménager leur fortune & leur crédit, ils prononcerent qu'il y avoit lieu à la préſomption; & en conſéquence de ce jugement inique, Anne & ſes enfants furent exilés dans l'iſle du Prince.

LXXVI. Seconde défaite de Diogene.

Le refus de Diogene avoit réuni tous les avis pour la continuation de la guerre. On convenoit qu'il falloit agir ſans délai, pour ne pas laiſſer à l'Empereur détrôné le temps de fortifier ſon parti. Le Céſar s'adreſſa d'abord à ſon fils Conſtantin, déja vainqueur, qui refuſa de marcher de nouveau. Il chargea donc de cette expédition Andronic ſon fils aîné, dont la perfidie avoit été la principale cauſe de la défaite de Diogene dans la bataille contre les Turcs. Andronic avoit plus de valeur & d'intelligence dans la conduite des armées, que de bonne foi & de probité. Il accepta volontiers cet emploi, & paſſa ſur le

champ à Chalcédoine, où il s'arrêta six jours à faire les préparatifs nécessaires. Ayant ensuite parcouru les Provinces d'Orient, pour assembler des troupes, & formé un grand corps d'armée, il prit la route de Cilicie, où il entra par les gorges du mont Taurus. Sa marche fut si prompte & si bien couverte, qu'on vit paroître ses troupes au débouché d'un défilé, avant même qu'on fût averti de son approche. Diogene, persuadé par ses malheurs que la mauvaise fortune étoit attachée à sa personne, s'étoit renfermé dans la ville d'Adanes, & avoit confié à Catature le commandement de son armée. Ce fidele Général détacha d'abord un grand corps de cavalerie & d'infanterie pour se saisir des postes d'où il pourroit incommoder les ennemis. Mais il se trouva prévenu. Il rangea donc son armée en bataille. Andronic en fit autant; & comptant beaucoup sur la valeur de Robert Crêpin, il le mit à la tête de l'aîle gauche avec ce qu'il avoit de Francs. Ce brave aventurier, irrité de son exil, étoit sorti d'Abyde dès le commencement de

ROMAIN IV.
An. 1071.

ROMAIN IV. An. 1071.

la guerre, & étoit venu offrir ses services aux révoltés. Animé d'une haine personnelle, il avoit beaucoup contribué au succès de la premiere bataille, & il fut dans celle-ci le principal auteur de la victoire. Dès qu'il eut observé la position & les mouvements de la cavalerie ennemie, il se mit à la tête de la sienne, & se tournant vers Andronic : *Laissez-moi faire*, lui dit-il, *je vous épargnerai la peine de combattre.* En même-temps, il part comme l'éclair, & fond avec la rapidité de la foudre sur les escadrons de Diogene. En un moment il les enfonce & les renverse sur l'infanterie, qui se voyant foulée aux pieds de ses propres chevaux, & sur le point d'être enveloppée, prend la fuite. Il ne se sauva du carnage que ceux qui purent trouver retraite dans les vallons, les précipices & l'épaisseur des forêts. Andronic étoit déja retourné dans sa tente, où il rendoit graces à Dieu de la victoire, lorsqu'on vint lui annoncer un prisonnier qui demandoit de lui être présenté. C'étoit Catature; en fuyant il étoit tombé de cheval; & s'étant caché dans

une forêt, il avoit été découvert par un cavalier qui s'étoit contenté de le dépouiller. Un autre l'ayant trouvé en cet état, alloit lui ôter la vie, s'il ne se fût fait connoître. L'espoir d'une récompense retint le bras du cavalier qui l'amena nud & enchaîné sur son cheval. Dès qu'Andronic l'apperçoit, il va au-devant de lui, le rassure par un accueil plein de bienveillance, le fait vêtir ainsi qu'il convenoit à un homme de son rang, & ne le traite pas comme un prisonnier, mais comme un ami. Catature, sensible à cette humanité d'Andronic, lui déclare, qu'en se retirant dans la forêt où il a été pris, il a enfoui en terre un diamant de grand prix; il demande des gardes pour l'aller déterrer & lui en faire présent; ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir. C'étoit une pierre d'un éclat & d'une grosseur extraordinaire, qu'Andronic donna dans la suite à l'Impératrice Marie.

LXXVII. Diogene se rend.

Un si malheureux succès n'abattit pas encore le courage de Diogene. Les débris de son armée s'étant retirés auprès de lui dans Adanes, il s'efforça de les ranimer par la promesse

ROMAIN IV.
An. 1071.

d'un grand ſecours de la part du Sultan. Il entreprit d'affoiblir Andronic en détachant de lui Robert Crêpin par le moyen de quelques émiſſaires ſecrets, qui s'inſinuerent dans le camp ennemi. Mais Andronic avoit ſi bien ſu s'attacher ce guerrier par des careſſes & des récompenſes, qu'il refuſa de prêter l'oreille aux ſollicitations. Toutes ces reſſources ne produiſant aucun effet, les troupes renfermées dans Adanes perdirent entiérement l'eſpérance; & Andronic s'étant préſenté devant la ville, Diogene lui fit dire qu'il étoit prêt à lui rendre la place, & à ſe mettre lui-même entre ſes mains, pourvu qu'on lui donnât des aſſurances qu'il ne lui feroit fait aucun mauvais traitement. A cette condition, il conſentit à ſe démettre de l'Empire, à prendre l'habit de Moine, & à ſe réduire à la vie privée. Andronic envoya ſur le champ conſulter l'Empereur. Le Conſeil fut d'avis de promettre tout à Diogene; & pour lui donner plus de confiance, on fit partir les trois Archevêques de Chalcédoine, d'Héraclée & de Colonée, qui ſe rendroient garants du

traité. Ce fut dans cet intervalle que Diogene fit une action qui rend sa bonne foi à jamais mémorable. Il recueillit tout ce qui lui restoit d'argent, y joignit un diamant estimé quatre-vingt-dix mille pieces d'or, & dépêcha un courier au Sultan avec une lettre en ces termes : » J'étois » encore Empereur lorsque je suis » convenu avec vous de quinze cents » mille pieces d'or pour ma rançon. » Aujourd'hui dépouillé de l'Empi- » re, je vous en envoye deux cents » mille avec ce diamant, que je vous » prie de recevoir comme un gage » de ma reconnoissance. C'est le reste » de ma fortune. Votre générosité à » mon égard mérite ce triste héritage » à bien plus juste titre, que des su- » jets ingrats & rebelles ".

ROMAIN IV. An. 1071.

LXXVIII Sa mort.

La réponse étant venue de Constantinople, & les Prélats ayant promis avec serment à Diogene toute sûreté pour sa personne, il sortit d'Adanes vêtu de l'habit monastique, & pleurant ses malheurs. Andronic l'embrassa, & lui fit un accueil honorable ; mais il lui signifia en même-temps qu'il falloit partir pour Cons-

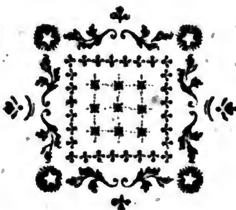
ROMAIN IV. An. 1071.

tantinople. C'étoit un ſpectacle attendriſſant de voir ce malheureux Prince, monté ſur un mulet, portant ſur ſon viſage & ſur ſes habits les marques de ſon infortune, ſans autre cortege que celui d'une garde ennemie, traverſant ces Provinces qui l'avoient vu cette même année brillant de toute la gloire de la majeſté Impériale, à la tête d'une nombreuſe armée. On le retint quelques jours à Cotyée en Phrygie, pour y attendre les ordres de l'Empereur. Il y fut tourmenté d'une colique violente, cauſée par le poiſon que des émiſſaires du Céſar Jean lui avoient fait prendre dans le voyage. L'ordre arriva de lui crever les yeux, & de le tranſporter dans l'iſle de Proté. C'étoit l'avis du Céſar, auquel on attribua toute la barbarie dont on uſa dans cette occaſion; & l'Empereur Michel proteſta depuis avec ſerment qu'il n'y avoit eu aucune part. Andronic ſuſpendit l'exécution pour repréſenter par lettre à ſon pere, que ce traitement, contraire à la parole authentiquement donnée & confirmée par le ſerment reſpectable de trois Prélats, feroit

horreur à tout l'Empire. Jean fut inexorable ; & comme son intention étoit de faire périr Diogene, il défendit même de panser ses blessures. En vain ce Prince infortuné interpella les Archevêques, & leur reprocha de l'avoir trompé par un parjure : en vain les Prélats eux-mêmes protesterent contre cette criminelle perfidie, & menacerent de la vengeance divine ceux qui en étoient les auteurs. L'ordre fut exécuté. On conduisit Diogene sur un méchant cheval au bord de la Propontide, d'où l'on le transporta dans une nacelle à l'isle de Proté. Il n'y vécut que peu de jours. Le défaut de pansement le mit bientôt dans un état si horrible, que l'air d'alentour en étoit infecté. Au milieu de tant de maux, ce Prince, qui n'étoit plus qu'un cadavre hideux, ne laissa échapper aucun murmure, aucune malédiction contre ses persécuteurs. Plus patient que ceux-mêmes qui l'approchoient, il offroit à Dieu ses douleurs cruelles, il lui rendoit graces, il le supplioit d'accepter par miséricorde des peines passageres en expiation de ses crimes qui méritoient

ROMAIN IV. An. 1071.

des ſupplices éternels. Il mourut dans ces ſentiments digne d'un héros Chrétien, après un regne de trois ans & huit mois. Il laiſſoit trois fils, Conſtantin, qui fut tué deux ans après dans un combat contre les Turcs : il avoit épouſé Théodora, la derniere des ſœurs d'Alexis ; Léon, qui fut tué en 1088, dans une bataille contre les Patzinaces, & Nicéphore, dont il ſera parlé fort au long dans la ſuite.





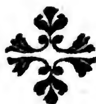
SOMMAIRE

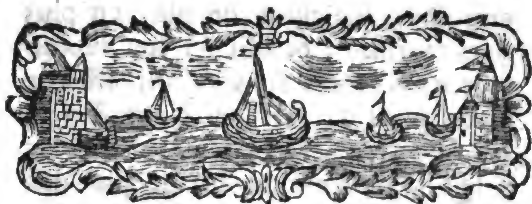
DU

LIVRE QUATRE-VINGTIEME.

I. *EDUCATION de Michel.* II. *Commencement de son regne.* III. *Ministere de Nicéphorize.* IV. *Guerre des Turcs.* V. *Isaac pris par les Turcs.* VI. *Courage d'Alexis Comnene.* VII. *Isaac délivré.* VIII. *Le César Jean envoyé contre Oursel.* IX. *Bataille de Zompi.* X. *Andronic prisonnier est renvoyé à Constantinople.* XI. *Jean César fait Empereur par Oursel.* XII. *Le César & Oursel défaits & pris par les Turcs.* XIII. *Paléologue défait par Oursel.* XIV. *Oursel livré par les Turcs à Alexis.* XV. *Alexis demande en vain de l'argent aux principaux d'Amasée pour payer la rançon d'Oursel.* XVI. *Il s'adresse au peuple & réussit.* XVII. *Oursel est amené à Constantinople.* XVIII. *Isaac, Gouverneur d'Antioche.* XIX. *Révolte des Bulgares.* XX. *Défaite & prise du nouveau Roi.* XXI.

L'Empereur veut donner à Bryenne le titre de César. XXII. *Exploits de Bryenne.* XXIII. *Révolte de Nestor.* XXIV. *Côme succede au Patriarche Xiphilin.* XXV. *La fille de Robert Guiscard fiancée avec Constantin Ducas.* XXVI. *Peste & famine à Constantinople.* XXVII. *Causes du soulevement de Bryenne.* XXVIII. *Inconstance de Basilace.* XXIX. *Bryenne se déclare Empereur.* XXX. *Jean Bryenne devant Constantinople.* XXXI. *Il décampe.* XXXII. *Mariage d'Alexis.* XXXIII. *Révolte de Nicéphore Botaniate.* XXXIV. *Il arrive à Nicée.* XXXV. *Mouvements à Constantinople.* XXXVI. *Découragement de Michel.* XXXVII. *Il se démet de l'Empire, & Botaniate est couronné.* XXXVIII. *Premieres opérations de Botaniate.* XXXIX. *Fin malheureuse de Nicéphorize.* XL. *Bryenne refuse un accommodement.* XLI. *Alexis marche contre Bryenne.* XLII. *Bataille de Calabria.* XLIII. *On creve les yeux à Bryenne.* XLIV. *Assassinat de Jean Bryenne.* XLV. *Botaniate épouse Marie, femme de Michel Parapinace.* XLVI. *Guerre de Basilace.* XLVII. *Mouvement des deux armées.* XLVIII. *Bataille du Vardar.* XLIX. *Basilace aveuglé.* L. *Mouvements des*





HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGTIEME.

MICHEL VII, *dit* PARAPINACE. NICÉPHORE III, *dit* BOTANIATE.

DIOGENE, plus soldats que Capitaine, moins capable encore de gouverner un Etat que de commander une armée, s'étoit par son imprudence précipité dans les derniers malheurs. L'Empire qu'il avoit

MICHEL VII. An. 1071.

I. Education de Michel.

MICHEL VII. An. 1071.

Scyl. p. 845, 846, 850. *Zon.* t. II. p. 286, 288. *Bry.* l. 2. c. 1, 2. *Glyc.* p. 329, 330. *Manaff.* p. 134.

entraîné, penchoit de plus en plus vers ſa ruine; & Michel ſon ſucceſſeur n'avoit pas dans l'eſprit aſſez de force pour le relever. Né auſſi foible que ſon pere Conſtantin Ducas, il l'étoit devenu davantage par une éducation biſarre & mal entendue. Pſellus, ſon inſtituteur, fier du titre de premier Philoſophe de ſon ſiecle, & qui ſe piquoit d'être le reſtaurateur de la littérature en Orient, n'occupa la jeuneſſe de ce Prince qu'à ramper avec lui dans la pouſſiere de l'école. Au-lieu de travailler à lui élever l'ame en lui inſpirant des ſentiments dignes de ſa fortune, au-lieu de le guider à ces connoiſſances auſſi étendues qu'elles ſont utiles à un Souverain pour rendre ſon regne heureux & floriſſant, il voulut en faire un ſavant, lorſqu'il n'en auroit dû faire qu'un protecteur des ſciences & des lettres. Encore n'y réuſſit-il pas. L'eſprit de Michel n'étoit pas ſuſceptible d'une forte teinture; il ne retira des inſtructions de Pſellus qu'une préſomption ridicule, & une eſtime pédanteſque de ſes propres ouvrages. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eſt

MICHEL VII. An. 1071.

que ſon maître, qui ne voyoit rien au-delà de ſes propres études, le tint même ſur le trône attaché à ce genre d'occupations. Il le détournoit des affaires dont Michel ne prit jamais connoiſſance; & tandis que l'intérieur de l'Empire s'affoibliſſoit par le découragement des ſujets, tandis que les Turcs l'entamoient de toutes parts, le jeune Empereur diſcutoit des pointilleries de Grammaire, prononçoit des déclamations de Rhétorique, & compoſoit de ces poëmes éphémeres, qu'un Auteur titré ſait toujours faire admirer, tant qu'il eſt en état de payer les éloges, & d'intimider la cenſure. Auſſi entre pluſieurs Hiſtoriens de ce temps-là, il n'en eſt aucun qui donne de ce Prince une idée avantageuſe. Pſellus lui-même, qui a mis par écrit les événements de l'Empire depuis Baſile Bulgaroctone, s'arrête au regne de Michel; & quoiqu'il ait ſemé dans ſon ouvrage quelques flatteries en faveur de ſon éleve, il n'a oſé braver l'opinion publique en écrivant ſur le même ton l'hiſtoire d'un Prince ſi peu digne de louange.

II. Commen-

Le Céſar Jean voyoit ſans cha-

MICHEL VII. An. 1071. cement de son regne.

grin l'incapacité de son neveu, & l'éloignement qu'il témoignoit pour les affaires. Il s'attendoit bien à régner sous son nom. Mais comme il aimoit ses plaisirs, il lui donna d'abord pour Ministre, Jean, Archevêque de Side en Pamphylie, Prélat vertueux & habile, dont la sagesse & l'activité pouvoient soutenir la couronne sur la tête d'un Prince indolent. Ce fut par son conseil que Michel rappella la Princesse Anne, mere des Comnenes, avec ses fils. Il voulut même s'appuyer de cette illustre famille par une alliance. Il avoit épousé Marie, fille du Roi d'Ibérie ; il en fit épouser la cousine à Isaac l'aîné des Comnenes. Elle se nommoit Irene, & étoit fille du Prince des Alains, qui, dans ce temps-là, étoit vassal du Roi d'Ibérie.

III. Ministere de Nicéphorize.

Le choix d'un si bon Ministre étoit trop heureux pour être durable. La Grece avoit alors pour chef de la magistrature un Eunuque nommé Nicéphorize. C'étoit un Galate, qui, à des talents supérieurs, joignoit toute la bassesse de l'ame la plus noire. Ardent, infatigable, savant, éloquent, parfaitement

parfaitement inſtruit du manege des Cours; mais profond, diſſimulé, ami du trouble & de la diſcorde, & très-habile à les exciter par ſes artifices. Secretaire d'Etat ſous Conſtantin Ducas, & jaloux d'un de ſes collegues, il avoit tâché de le perdre en inſpirant contre lui de la défiance à l'Empereur. L'Impératrice, irritée de cette calomnie, obtint que ce fourbe fût éloigné : mais Conſtantin, qu'il avoit ſu gagner, l'envoya en Syrie avec la qualité de Duc d'Antioche. Nicéphorize s'étoit enfin démaſqué dans ce pays : les troubles qu'il y ſuſcita par ſes concuſſions & les plaintes de toute la Province ouvrirent les yeux à l'Empereur, qui le fit mettre en priſon. Eudocie, perſonnellement offenſée, ſe voyant maîtreſſe de l'Empire après la mort de ſon mari, ſe contenta cependant de le faire tranſporter dans une iſle où il devoit finir ſes jours. Diogene, étant monté ſur le trône, & ayant beſoin d'argent pour la guerre contre les Turcs, Nicéphorize, par ſes intrigues, lui fit trouver de grandes ſommes; & en récompenſe rappellé d'exil, il reçut la

MICHEL VII. An. 1071.

charge de Chef de la Justice dans la Grece & dans le Péloponnese. Le César, que la probité de l'Archevêque de Side gênoit quelquefois dans ses projets, étoit bien sûr de ne pas trouver cet obstacle dans le Galate. Il éloigna donc le Prélat pour faire place à Nicéphorize. Il le fit nommer à la charge de grand Logothete, & lui abandonna tout le détail du Gouvernement. Il ne tarda pas à en recevoir la récompense que méritoit le bienfait, & que savoit donner le protégé. En peu de temps, Nicéphorize s'insinua si avant dans les bonnes graces de Michel, qu'il écarta le César, & le rendit suspect à son neveu. Il détruisit dans l'esprit du Prince par ses calomnies tous ceux qui lui étoient le plus attachés, & vint à bout de s'emparer seul & exclusivement à tout autre de la confiance du jeune Empereur. Il s'en rendit si bien le maître, que toutes les fantaisies du Ministre devenoient des édits. Tout gémissoit dans l'Empire ; ce n'étoit qu'accusations, délations, condamnations sans forme de procès, punitions injustes ou hasardées sur des rapports

infideles, confiscations légérement prononcées tant contre des particuliers que contre des villes entieres. L'accusation tenoit lieu de preuves, & l'accusateur de témoins. On n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes, que des familles ruinées, bannies, dépouillées, dont tout le crime étoit d'être suspectes au Ministre. Aussi avide que méchant, il profita de son ascendant sur l'esprit du Prince pour étendre ses possessions: son desir eût été d'engloutir tous les trésors de l'Empire. Pour couvrir une partie de ses brigandages, il se fit donner la souveraine administration du monastere de l'Hebdome; & sous prétexte d'enrichir cette pieuse fondation, il attiroit quantité de donations qu'il détournoit à son profit : ce qui lui étoit facile, n'étant assujetti à rendre aucun compte. Mais il trouva encore un moyen plus prompt & plus efficace pour acquérir d'immenses richesses : ce fut de dévorer la substance même des sujets, & de leur vendre bien cher leur propre vie. Impitoyable monopoleur, il acheta toutes les moissons de la Thrace,

MICHEL VII.
An. 1071.

MICHEL VII. An. 1071. dont il fit ſeul tout le commerce. Il établit ſon magaſin général de bled à Rhédeſte, & le vendit une piece d'or le boiſſeau, qu'il avoit diminué d'un quart. Ce qui cauſa une horrible famine; & tandis qu'il s'enivroit du ſang des peuples, c'étoit ſur le Prince que retomboit tout l'odieux de cette honteuſe manœuvre. Il publioit & faiſoit même accroire à l'Empereur que c'étoit pour lui qu'il travailloit. Il nommoit Rhédeſte le magaſin Impérial, & ce fut en effet Michel qui porta dans la poſtérité l'infamie de ſon Miniſtre. On lui donna dès-lors, & il conſerve encore dans l'hiſtoire le ſurnom de Parapinace, qui, dans la langue des Grecs, indique le retranchement d'un quart du boiſſeau.

An. 1072. IV. Guerre des Turcs. *Scyl. p. 846, & ſeqq. Zon. t. II. p. 286, 287, 288. Bryen. l. 2. c. 2. & ſeqq.*

Pendant qu'un cruel concuſſionnaire portoit une guerre inteſtine dans le ſein des familles, le généreux Sultan, moins barbare que Nicéphorize, indigné du traitement inhumain fait à Diogene, le vengeoit par le ravage des Provinces. Ce n'étoit plus comme auparavant des courſes paſſageres; les Turcs s'établiſſoient à meſure qu'ils avançoient dans le pays,

& prenoient toutes les mesures nécessaires pour assurer leurs conquêtes. Isaac, Général des troupes d'Orient, depuis son alliance avec l'Empereur, fut chargé de cette guerre. Il prit avec lui son frere Alexis. Oursel se joignit à eux avec ses troupes de Francs, que Crêpin, mort depuis peu, avoit commandées avec gloire. C'étoient quatre cents aventuriers nourris dans les allarmes, qui ne savoient compter ni leur nombre, ni celui des ennemis, capables d'affronter tous les périls, & de supporter tous les travaux, mais non pas la discipline. L'armée étant entrée en Cappadoce campa sur les ruines de Césarée presque détruite par un tremblement de terre. Elle se reposoit pour continuer sa marche le lendemain, lorsqu'un habitant vint se plaindre au Général d'une violence qu'il avoit essuyée d'un soldat Franc. Isaac, pour lui faire justice, donne ordre d'amener le soldat. Mais Oursel qui se prétendoit seul maître de sa troupe, piqué de l'autorité que s'attribuoit le Général, sort du retranchement avec tous ses gens, sans qu'on

MICHEL VII.
An. 1072.
Glyc. p. 329, 330. Anna Comn. l. 1. p. 3, & seqq.

MICHEL VII. An. 1072.

ose l'arrêter, & la nuit suivante il prend la route de Sébaste. Il rencontre un gros parti de Turcs, qu'il taille en pieces. Au point du jour, Isaac donne à son frere Alexis un détachement de cavalerie, avec ordre de poursuivre Oursel, & de le ramener au camp.

V. Isaac pris par les Turcs.

Alexis n'étoit pas encore parti, qu'on vient annoncer avec grande allarme que les Turcs approchent, & qu'ils viennent chercher les Grecs. Aussi-tôt sans songer davantage à Oursel, on se prépare à les recevoir. Isaac laisse son frere à la garde du camp, & marche au-devant des ennemis. Dès que les deux armées sont en présence, on se charge de part & d'autre. Les Grecs ne tinrent pas long-temps devant une armée supérieure en nombre comme en courage. Le Général, désespéré de la lâcheté de ses troupes, combattoit encore à la tête de ses gardes, lorsque son cheval percé de coups s'étant abattu, il fut fait prisonnier.

VI. Courage d'Alexis Comnene.

Son frere, qui, brûlant d'envie de combattre, n'étoit resté au camp qu'à regret, y trouva encore plus d'occasion de se signaler. Comme les Turcs

pourſuivoient vivement les vaincus qui regagnoient leur camp en déſordre, Alexis, accompagné de quelques braves, ſort pour protéger les fuyards. Il court aux ennemis, renverſe d'un coup de lance le premier qu'il rencontre ; & bientôt enveloppé, ſon cheval ayant été tué ſous lui, il alloit être pris, lorſque les Officiers qui le ſuivoient ſautant à bas de leurs chevaux, & s'ouvrant le paſſage à grands coups d'épée, le dégagent & l'emmenent avec eux au travers d'une grêle de fleches & de javelots. Ils étoient au nombre de quinze, il n'en rentra que cinq au camp avec Alexis : on regarda comme un miracle que dans une ſi chaude mêlée il n'eût reçu aucune bleſſure, & qu'il ne revînt couvert que du ſang des ennemis. Auſſi ne prit-il aucun repos. Il fit encore pendant le reſte du jour pluſieurs ſorties ſur les Turcs qui environnoient le camp. Les ſoldats dont il avoit favoriſé la retraite, le combloient de louanges ; ils paroiſſoient diſpoſés à mourir avec lui plutôt que de l'abandonner. Alexis lui-même comptoit ſur leur courage;

MICHEL VII. An. 1072.

mais il apprit bientôt que dans des ames dégénérées la crainte eſt plus forte que la reconnoiſſance. Dès que la nuit eſt venue, tous ſe jettent hors du camp & prennent la fuite, malgré les efforts qu'il fait pour les retenir. Obligé de fuir lui-même, & pourſuivi par les Turcs, ſon cheval étant outré de fatigue, il n'échappe aux ennemis qu'en graviſſant entre les halliers du mont Didyme; & après avoir couru toute la nuit, mourant de faim, de ſoif, de laſſitude, hériſſé de ronces & d'épines, il arrive à une bourgade, où il trouve du ſecours dans la compaſſion des habitants. Après s'y être repoſé trois jours, il prend le chemin d'Ancyre, où il eſpéroit trouver ſon frere, dont il ignoroit le ſort.

VII. Iſaac délivré.

Ce fut-là qu'il apprit qu'Iſaac étoit entre les mains des Turcs, & quelle ſomme ils demandoient pour ſa rançon. Il part auſſi-tôt pour Conſtantinople, où il paſſe quelques jours à recueillir l'argent, & retourne à Ancyre. Il y arrive de nuit; & trouvant les portes fermées à cauſe du voiſinage des Turcs, il ſe nomme pour

les faire ouvrir. Quelle ſurpriſe & quelle joie, lorſqu'il ſe voit reçu par ſon frere même! Iſaac craignant que ſi les Turcs s'éloignoient, ſa délivrance ne devînt plus difficile, s'étoit hâté de payer ſa rançon. Il en avoit trouvé une partie dans la bourſe des amis qu'il avoit en Cappadoce; & ayant donné des ôtages pour le reſte, il étoit entré ce jour même dans Ancyre, où il s'étoit logé ſur la porte dont il avoit voulu garder les clefs. Ayant reconnu la voix de ſon frere, il étoit accouru le premier pour jouir de la ſurpriſe d'Alexis. Après avoir paſſé la nuit à ſe donner des marques mutuelles de leur tendreſſe & à ſe raconter leurs aventures, leur premier ſoin fut de rembourſer ces généreux amis qui avoient contribué à la délivrance d'Iſaac, & de retirer leurs ôtages en envoyant aux Turcs le reſte du prix convenu. Ils prirent enſuite le chemin de Conſtantinople avec une eſcorte de ſoixante-dix cavaliers. Comme ils approchoient de Nicomédie, ils rencontrerent un de leurs amis qui les invita à venir ſe repoſer dans ſon château peu éloi-

MICHEL VII. An. 1072.

gné du chemin. A peine y étoient-ils entrés, qu'un parti de deux cents cavaliers Turcs, qui traversoient le pays dans un autre dessein, parurent dans la plaine; & un laboureur les prenant pour des gens de la suite d'Isaac, leur indiqua le lieu où il étoit retiré. Ils y courent aussi-tôt & l'assiegent. Tout est en allarme dans le château, qui n'étoit qu'une maison de campagne sans aucune défense. On ne parle que de se rendre aux meilleures conditions qu'il sera possible. Alexis, naturellement éloquent, rassure les esprits; il représente la honte & le danger de se livrer à la merci d'une troupe de brigands, plus à craindre à ceux qui se rendent qu'à ceux qui les combattent. Il fait monter sur les toits vingt de ses gens, & pendant qu'ils écartent les Barbares à coups de traits, les deux freres sortent avec le reste de la troupe, à laquelle les autres se rejoignent aussi-tôt; ils percent l'escadron Turc, & tantôt fuyant, tantôt retournant sur les ennemis, ils gagnent un défilé étroit & escarpé où s'arrêta la poursuite. Deux Alains, nommés Arabate

& Chascarès, se signalerent dans cette action périlleuse, & seconderent par leur bouillante audace la valeur d'Isaac & d'Alexis, qui furent assez heureux pour entrer dans Constantinople sans avoir perdu un seul homme de leur escorte. Il furent reçus comme en triomphe avec de grandes acclamations.

MICHEL VII. An. 1072.

Le jeune Empereur en eût été jaloux, si son ame léthargique eût été susceptible même de jalousie. Mais Nicéphorize en prit de l'ombrage, & ce fut pour rabaisser les Comnenes qu'il fit revenir à la Cour le César Jean, peu favorable à cette famille, que son frere Constantin Ducas avoit écartée du trône. Il y avoit plus de six mois que le César, qui n'étoit pas d'humeur à ramper sous la tyrannie d'un Eunuque, s'étoit retiré en Asie avec la permission de l'Empereur, & paroissoit ne s'occuper que de chasse. Il avoit emmené avec lui son fils Andronic; mais il avoit laissé auprès du Prince son autre fils Constantin, d'un caractere plus souple & plus dissimulé, déja revêtu de la charge de grand Ecuyer. Celui-ci

VIII. An. 1073. Le César Jean envoyé contre Oursel.

MICHEL VII. An. 1073.

faiſant ſa cour au Miniſtre ne cherchoit que l'occaſion de le détruire ; & il en feroit venu à bout, s'étant inſinué fort avant dans les bonnes graces du Prince, ſi Michel eût été capable d'une réſolution vigoureuſe. Nicéphorize fit donc rappeller le Céſar pour l'oppoſer aux Comnenes. Mais il s'apperçut bientôt qu'il s'étoit donné un maître. Jean, naturellement fier & hardi, ſoutenu des avantages que lui donnoit le titre de Céſar, profitoit de la foibleſſe & de l'ignorance du Prince pour prendre un ton ſupérieur. Il dirigeoit tous les conſeils, il dictoit les arrêts, il ſe rendoit maître de toutes les affaires. Nicéphorize éclipſé alloit devenir le ſimple commis du miniſtere, s'il n'eût fait jouer de nouveaux reſſorts pour ſe défaire encore d'un rival ſi dangereux. La révolte d'Ourſel lui en fournit un moyen. Ce rebelle, plus guerrier que tous les Généraux de l'Empire, ayant joint aux Francs qui lui étoient attachés, tous les aventuriers que le deſir du butin attiroit ſous ſes enſeignes, avoit formé une troupe aſſez nombreuſe, & ravageoit

la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce, s'emparant des bourgs & des villes, soit de force, soit par composition, & forçant les autres à contribuer pour se mettre à couvert du pillage. Ses succès l'avoient rendu plus redoutable que les Turcs. Nicéphorize exagere encore le danger à l'Empereur : il lui persuade qu'il n'y a dans l'Empire aucun Capitaine capable d'arrêter ce torrent ; qu'il ne faut rien moins que tout le poids de la puissance Impériale pour écraser un tel ennemi ; & que s'il ne se met lui-même à la tête de ses armées, il n'a de ressources que dans la personne du César. Michel, que le seul nom d'Oursel faisoit trembler dans son palais, ne balance pas sur le parti qu'il doit prendre. Il fait venir le César, & lui déclare qu'il l'a choisi pour cette importante expédition. Jean, qui sentit aussi-tôt la ruse de Nicéphorize, commença par s'excuser sur tous les prétextes qu'il put imaginer ; il proposoit son fils Andronic dont il faisoit valoir les talents & le courage. Mais comme l'Empereur, soutenu par les conseils de Nicéphorize,

MICHEL VII. An. 1073. demeuroit ferme dans sa résolution, il fallut obéir.

IX. Bataille de Zompi.

Tout étant prêt pour le départ, Jean se rend en Asie avec une nombreuse armée composée des Varangues & des autres barbares de la garde du Prince, d'un grand corps de Francs à la solde de l'Empire, commandé par un Capitaine de la même nation, nommé Pape, & des troupes Asiatiques tirées de la Phrygie & de la Lycaonie. Ayant passé les montagnes de Bithynie, il apprend qu'Oursel est campé près des sources du Sangar en Galatie. Il marche à Dorylée, & s'avance vers l'ennemi : Oursel lui épargne la moitié du chemin, & le rencontre près d'un pont du Sangar dans un lieu nommé Zompi. On se retranche de part & d'autre, & on se prépare au combat pour le lendemain. Au point du jour, les deux armées se rangent en bataille. Le César prend le commandement du centre composé des troupes de la garde ; il donne celui de l'aîle droite à Pape suivi de ses Francs. Andronic commande l'aîle gauche. Les troupes Asiatiques forment la seconde li-

gne ſous les ordres de Nicéphore Botaniate. Ourſel avoit partagé ſon armée en deux corps; il avoit formé une phalange de ſes meilleures troupes, à la tête deſquelles il avançoit à petits pas. Le reſte marchoit en-avant vis-à-vis des Francs auxiliaires de l'Empire. Ces troupes qui étoient de la même nation s'étant approchées, conférerent enſemble au-lieu de ſe battre, & les Francs de l'armée de Jean, gagnés par leurs compatriotes, ſe joignirent à eux. Ourſel, de ſon côté, attaquoit le centre des Impériaux; mais il trouvoit une forte réſiſtance dans les Barbares qu'il avoit en tête. Après un choc furieux, les armes de longueur étant rompues, on en vint aux épées & aux cimeterres, & dans cette ſanglante mêlée l'acharnement étoit égal. Pendant que ces deux corps ſe diſputent la victoire avec un courage opiniâtre, Botaniate voyant la déſertion des Francs, prend l'épouvante; & croyant tout perdu, au-lieu de ſecourir l'armée Impériale, il fait retraite avec ſes gens pour ſe mettre en ſûreté. Une action ſi lâche étonna dans un guerrier, qui,

MICHEL VII. An. 1073.

en plusieurs occasions, avoit fait preuve de valeur. Les Francs n'en sont que plus ardents à presser les Impériaux. Ceux-ci tiennent ferme pendant quelque temps, & portent autant de coups qu'ils en reçoivent. Mais se sentant charger en tête & en queue, ils s'ébranlent & perdent courage. Le César les soutient encore par son exemple ; & les plus braves formant un peloton autour de lui, le défendent au péril de leur vie. Enfin, enfoncés de toutes parts, ils tombent à ses pieds, & Jean se faisant un rempart de leurs corps, combattoit encore, lorsque ses armes étant brisées, blessé & renversé par la foule des ennemis, il est enlevé & mis sur un cheval. L'aîle gauche se voyant enveloppée, prend la fuite malgré Andronic, qui, couvert de sang & de blessures, entraîné par les fuyards, étoit déja en sûreté, lorsqu'il apprend que son pere est entre les mains des ennemis. Il retourne aussi-tôt; & poussant son cheval au travers des escadrons les plus épais, s'ouvrant passage à grands coups de sabre, il apperçoit son pere qu'on emmene

prisonnier. A cette vue son courage devient fureur ; ne ménageant pas plus sa vie que celle des ennemis, il court à lui tête baissée ; & frappant à droite & à gauche, au travers de mille bras levés sur sa tête, il fait des efforts incroyables pour parvenir à son pere. Il étoit près de l'atteindre, lorsque percé de coups lui & son cheval, il tombe par terre. On l'environne ; & comme le sang dont il étoit couvert, le rendoit méconnoissable, on s'efforce de lui arracher son casque pour lui couper la tête. Cet affreux spectacle rend à son pere les forces qu'il avoit perdues ; il se dégage avec violence de ceux qui l'entourent, il s'élance vers Andronic, & se jettant sur son corps, mêlant son sang à celui de son fils : *Arrêtez, barbares*, s'écrie-t-il, *c'est mon fils, c'est Andronic.* A ce cri la fureur s'arrête, on releve le César, on fait Andronic prisonnier ; & le pere sauva la vie à son fils, qui couroit à la mort pour lui rendre la liberté.

MICHEL VII. An. 1073.

X. Andronic prison-

Cette victoire mit Oursél en possession de toutes les villes voisines du

MICHEL VII.
An. 1073.

nier est renvoyé à Constantinople.

fleuve Sangar, & lui éleva tellement le courage, qu'il osa former le projet de se rendre maître de l'Empire. Arrivé en Bithynie, il s'empare d'un château de l'Empereur situé sur la pente du mont Sophon, & campe au pied de la montagne. Il affectoit de rendre au César de grands honneurs, & donnoit les soins de la plus tendre amitié à la guérison d'Andronic, dangereusement malade de ses blessures. Le César, très-affligé de l'état de son fils, obtint d'Oursel la permission de le faire transporter à Constantinople, à condition qu'en échange on lui mettroit entre les mains les deux fils d'Andronic, Michel & Jean Ducas encore en bas âge. On fit donc venir au camp d'Oursel ces deux enfants, accompagnés chacun d'un Eunuque pour les servir. Ils furent logés dans le château sous bonne garde. L'Eunuque de Michel, nommé Léontace, forma le dessein de les sauver. Il choisit pour cet effet une nuit obscure, & convint avec un paysan du voisinage de l'heure à laquelle il se trouveroit hors du château pour les conduire à Nicomédie.

Ayant averti ſon camarade qui devoit le ſuivre avec ſon maître, il dérobe les clefs du château, obſerve le moment auquel les gardes étoient endormis, & ſort avec Michel ſans être apperçu. Mais l'autre Eunuque qui le ſuivoit de près, ayant fait quelque bruit en paſſant, la garde s'éveille & l'arrête. On court à la chambre des deux Princes; on n'y trouve ni Michel, ni Léontace. On ſe jette ſur l'Eunuque de Jean pour lui faire dire ce que l'autre Prince eſt devenu. Il ſe laiſſe meurtrir de coups & même rompre les jambes plutôt que de rien découvrir. Les gardes, déſeſpérant de vaincre ſa conſtance, font monter à cheval pluſieurs d'entr'eux pour courir après Michel. Mais Léontace & le conducteur, avertis par les cris qu'ils entendoient, & ſe doutant bien qu'ils alloient être pourſuivis, avoient quitté le grand chemin; & portant tour-à-tour le jeune Prince qui ne pouvoit courir aſſez vîte, ils le tranſporterent ſur une montagne, où ils le tinrent caché dans des bruyeres, juſqu'à ce qu'ils euſſent vu paſſer & repaſſer ceux qui

MICHEL VII. An. 1073.

le cherchoient. Etant alors ſortis de leur retraite, il arriverent au point du jour à Nicomédie.

XI. Jean Céſar fait Empereur par Ourſel.

Nicéphorize ſembloit fort affligé de voir un étranger rebelle triompher de toutes les forces de l'Empire. Mais ſon plus grand regret étoit que le Céſar ne fût que priſonnier & Andronic bleſſé. Il auroit ſouhaité l'extinction entiere de cette famille. Conſtantin Ducas reſtoit encore, & ſes belles qualités ne le rendoient pas moins redoutable au Miniſtre. Nicéphorize conſeilla au Prince de l'envoyer venger ſon pere & ſon frere, & Conſtantin s'y portoit de lui-même avec toute l'ardeur d'une ame ſenſible. Après avoir reçu l'ordre de l'Empereur, il ſe retira le ſoir chez lui pour ſe préparer à partir le lendemain, & le perfide Miniſtre comptoit beaucoup ſur la valeur d'Ourſel pour le débarraſſer encore de ce rival incommode. Peut-être même mit-il en œuvre un moyen encore plus prompt & plus ſûr : du moins c'eſt un ſoupçon que les circonſtances font naître, & que le caractere de Nicéphorize permet de haſarder, quoique

les Hiſtoriens n'en diſent rien. Cette nuit même, une colique violente, que tout l'art des Médecins ne put calmer, emporta rapidement ce Prince aimable, qui ne vivoit plus au point du jour. Ce fut pour le Céſar un ſurcroît d'affliction. Mais Ourſel, que ſes ſuccès rendoient aſſez hardi pour tout entreprendre, conçut un projet de la plus profonde politique pour parvenir à ſe faire Empereur. Il crut que le moyen le plus efficace étoit de diverſer la famille Impériale, & de l'armer contre elle-même. Il réſolut donc d'oppoſer le Céſar Jean à Michel, & de lui donner le titre d'Empereur, bien perſuadé qu'après s'être ſervi de l'oncle pour détruire le neveu, il n'auroit pas de peine à ruiner ſa propre créature. Jean n'écouta la propoſition qu'avec répugnance. Forcé enfin par le vainqueur qui ne lui laiſſoit à choiſir que la couronne ou la mort, il envoya des émiſſaires ſecrets à Conſtantinople pour ſonder la diſpoſition des eſprits, & il n'apprit pas ſans quelque plaiſir qu'il avoit bon nombre de partiſans dans la ville & à la Cour. Sur cette

MICHEL VII. An. 1073.

assurance, il consentit à recevoir le titre d'Auguste, & fut proclamé à la tête de l'armée.

XII. Le César & Oursel défaits & pris par les Turcs.

Cette nouvelle mit l'allarme dans la Cour Impériale. Oursel marchoit vers le Bosphore. Arrivé à Chrysopolis, il met le feu à la ville. Les flammes qu'on apperçoit de Constantinople redoublent la terreur. L'Empereur, plus effrayé que personne, fait offrir à Oursel la dignité de Curopalate, & lui envoye sa femme & ses enfants pour l'engager à mettre bas les armes. Mais en même-temps, Nicéphorize, plus inquiet pour lui-même que pour son maître, comptant peu sur les forces de l'Empire, traitoit avec les Turcs pour en obtenir du secours. Ils avoient alors en Cappadoce une armée de cent mille hommes commandée par un vaillant Capitaine nommé Tutac. A force d'argent & de promesses, Nicéphorize le détermine à venir combattre Oursel, qui, après avoir brûlé Chrysopolis, étoit retourné au mont Sophon, où il ne songeoit qu'à faire ses préparatifs pour passer le Bosphore, & se rendre maître de Constantinople. Rem-

pli de son projet, il ne pensoit nullement aux Turcs, qu'il croyoit fort éloignés. Mais Tutac, aussi-tôt après la conclusion de son traité avec Nicéphorize, s'étoit mis en marche; & faisant grande diligence, il étoit déja en Bithynie, lorsqu'Oursel le croyoit encore aux extrêmités de l'Empire. On apperçoit du camp des Francs un parti de Turcs, qui ne sembloit être que de cinq ou six mille hommes. Oursel fait aussi-tôt prendre les armes à ses troupes, malgré le César qui lui conseilloit de faire auparavant reconnoître les environs. Il méprise ces précautions timides, & tombe avec toutes ses forces sur cette troupe ennemie, dont une partie est renversée du premier choc. Le reste prend la fuite. Oursel les poursuit sans relâche au travers des vallons & des défilés, sans s'appercevoir qu'il laisse derriere lui la plus grande partie de ses troupes qui n'ont pu franchir ces passages presque impraticables. Il n'étoit suivi que du César & d'un petit nombre de chevaux fatigués & hors d'haleine, lorsqu'il découvre la grande armée des Turcs, qui venoit

MICHEL VII. An. 1073.

à lui. La fuite étoit impossible : quoique surpris, il ne perd pas courage. Tous les chevaux sont abattus par une grêle de fleches, & les cavaliers à pied & la plupart blessés disputent opiniâtrément ce qui leur reste de vie. Oursel & le César, enveloppés de toutes parts, se battent en désespérés ; enfin, ils sont forcés de se rendre prisonniers. Les Francs qui échapperent de ce combat se sauverent dans le château du mont Sophon, où la femme d'Oursel étoit retirée. Elle n'eut rien de plus pressé que de racheter son mari, & prévint ainsi l'Empereur qui n'auroit rien épargné pour se rendre maître de ce formidable ennemi. Le César demeura entre les mains des Turcs, qui l'emmenerent avec eux dans la haute Phrygie. L'Empereur ne l'y laissa pas long-temps ; il paya sa rançon, & l'on ignore quel traitement lui préparoit Nicéphorize. Le César qui n'en attendoit que des cruautés, prit le parti de s'y soustraire en se faisant Moine. Ce fut sous cet habit qu'il vint rendre graces à l'Empereur, & le Prince en témoigna du regret ; marque très-équivoque

équivoque des diſpoſitions d'un ame, qui ne recevoit de mouvement que de ſon Miniſtre.

MICHEL VII. An. 1073.

XIII. Paléologue défait par Ourſel.

Cependant Ourſel ayant recouvré ſa liberté, s'étoit retiré dans le Pont, & avec les troupes qu'il avoit raſſemblées, il s'emparoit des places, & ravageoit le territoire d'Amaſée & de Néocéſarée, dont il exigeoit de fortes contributions. L'Empereur eut recours au Prince des Alains, dont les Etats confinoient avec la Province de Pont. Il étoit par ſon mariage allié de ce Prince. Il lui envoya Nicéphore Paléologue pour lui demander des troupes que l'Empire prendroit à ſa ſolde. Paléologue eut permiſſion de lever ſix mille hommes, avec leſquels il marcha contre Ourſel. Ces barbares ne montroient qu'ardeur & obéiſſance juſqu'au jour qu'ils devoient recevoir la paye convenue. Mais alors Paléologue leur ayant annoncé par un diſcours fort pathétique qu'il manquoit d'argent; pour toute réponſe, ils s'en allerent, & le laiſſerent avec quelques foibles milices de la Province. Ourſel, inſtruit de ſon embarras, ne tarda pas de le

MICHEL VII. An. 1073.

tailler en pieces, & de l'obliger à fuir de ville en ville.

XIV. Ourſel livré par les Turcs à Alexis.

Depuis que Michel étoit ſur le trône, ſes armées n'avoient éprouvé que des défaites. Ses Généraux, toujours battus, tantôt par les Turcs, tantôt par Ourſel, avoient perdu la confiance & du Prince & des ſoldats. Un ſeul Officier s'étoit ſignalé dans toutes les rencontres, ſoit par ſa valeur, ſoit par ſon adreſſe, & c'étoit le plus jeune de tous. Toutes les troupes demandoient pour chef Alexis, qui n'étoit âgé que de vingt-cinq ans, & il fallut que Nicéphorize, quoique mal intentionné à l'égard des Comnenes, l'employât dans cette occaſion. On l'envoya donc contre Ourſel, mais ſans argent & ſans ſoldats. L'eſtime qu'il s'étoit acquiſe lui procura l'un & l'autre. Il ſe trouvoit trop foible pour ſe meſurer avec l'ennemi : au défaut de forces, il mit en œuvre toutes les ruſes de la guerre ; embuſcades, ſurpriſes, feintes de toute eſpece ; c'étoit par ces moyens qu'il déſeſpéroit un adverſaire bouillant & impétueux, qui ne cherchoit qu'à combattre. De plus, Alexis, par

ſa douceur & ſa clémence, enlevoit au Normand non-ſeulement les places qui s'empreſſoient de ſe rendre à lui, mais le cœur même de ſes propres ſoldats, dont il épargnoit le ſang lorſqu'ils tomboient entre ſes mains. Ourſel ſe voyant affoiblir par la perte des contributions qui faiſoient ſubſiſter ſon armée, eut recours aux Turcs. Apprenant que Tutac s'avançoit vers la frontiere avec de grandes troupes, il lui envoye d'abord des députés, & ſe haſarde enſuite à l'aller trouver lui-même pour conférer avec lui. Il lui propoſe de joindre leurs forces pour achever la conquête de tout ce que les Grecs poſſédoient en Aſie. Le traité ſe conclut, & Ourſel ſe ſépare, avec promeſſe d'amener inceſſamment ſes troupes au camp des Turcs. Alexis, inſtruit de cette dangereuſe alliance, ſe hâte de la rompre. Il envoye à Tutac des préſents de grande valeur, & lui fait dire qu'il a des ſecrets importants à lui communiquer, & qu'il le prie de lui envoyer un homme de confiance auquel il puiſſe s'ouvrir. La réputation d'Alexis, & plus en-

MICHEL VII.
An. 1073.

MICHEL VII. An. 1073.

core ses présents, disposent le Général Turc à l'écouter. Il lui dépêche un de ses Officiers, qui fut bientôt gagné par les graces insinuantes & par les libéralités du Général Grec. Alexis lui persuade *qu'Oursel est l'ennemi du Sultan autant que de l'Empereur : que la crainte seule le jette en ce moment entre les bras des Turcs, auxquels il a fait tant de maux : que son dessein n'est que de gagner du temps, & qu'à la premiere occasion il trahira leur alliance : qu'il est de la prudence des Turcs de prévenir sa perfidie : qu'en le livrant entre les mains d'Alexis, Tutac se procureroit à lui-même & au Sultan son maître deux grands avantages, une somme d'argent telle qu'il la demanderoit, & l'amitié de l'Empereur dont la reconnoissance seroit sans bornes.* Ces insinuations auxquelles les largesses d'Alexis donnoient une nouvelle force, mirent le député dans ses intérêts. Il promit de déterminer Tutac à livrer Oursel. On convint des conditions ; & Tutac, aussi avare que vaillant, ne se rendit pas difficile. Alexis lui envoya des ôtages pour répondre de la somme promise. Our-

Michel VII. An. 1073.

ſel étant revenu au camp des Turcs, eſt reçu avec bienveillance. Tutac l'invite à ſouper, & pendant le repas, il ſe ſaiſit de ſa perſonne, le fait enchaîner & tranſporter dans Amaſée, où réſidoit Alexis.

XV. Alexis demande en vain de l'argent aux principaux d'Amaſée, pour payer la rançon d'Ourſel.

On étoit convenu d'un terme aſſez court, dans lequel la rançon d'Ourſel devoit être payée : autrement le Général Grec s'étoit engagé à le remettre entre les mains des Turcs. Alexis, dépourvu d'argent, n'en pouvoit tirer que des plus riches habitants d'Amaſée. Il les convoque & leur repréſente quel avantage c'eſt pour eux & pour toute la Province de Pont, d'être délivrés des ravages d'Ourſel; quel danger au contraire il y auroit à le laiſſer échapper. » Il » dépend de vous, leur dit-il, d'aſ» ſurer votre repos. Je manque d'ar» gent, & le Turc ne me laiſſe pas » le temps d'en aller chercher à Conſ» tantinople. Si je ne puis payer la » rançon au terme marqué, il fau» dra lui rendre Ourſel, qui trou» vera bientôt moyen de ſe tirer » de ſes mains. Sauvez-vous, ſau» vez vos concitoyens par une gé-

MICHEL VII. An. 1073.

» nérosité dont vous serez les pre-
» miers à recueillir les fruits. Prê-
» tez l'argent nécessaire ; avancez seu-
» lement à l'Empereur une partie des
» sommes que ce barbare vous au-
» roit bientôt arrachées par ses ra-
» vages & ses contributions, s'il re-
» couvroit la liberté. L'honneur d'a-
» voir servi l'Etat vous tiendra lieu
» d'un noble interêt ; & le Prince
» non content de vous rembourser,
» ne se croira quitte envers vous,
» qu'après vous avoir comblés de
» toutes les faveurs que pourra ima-
» giner son auguste reconnoissance ".

XVI. Il s'adresse au peuple, & réussit.

Cet amour de la patrie qui avoit autrefois dépouillé les Dames Romaines de tout ce qu'elles avoient de précieux pour secourir la république épuisée, ne subsistoit plus. Les principaux d'Amasée, plus attachés à leurs richesses que susceptibles de sentiments de gloire, ne répondoient que par des refus. *Oursel*, disoient-ils, *ne leur avoit jamais fait aucun mal ; il falloit le mettre en liberté. Qu'avoient-ils besoin d'acheter à leurs dépens un triomphe pour Alexis ? Cette promesse de remboursement n'étoit qu'un appât*

trompeur : dans le désordre où se trouvoient les affaires de l'Empire, l'argent sorti de leurs mains, n'y reviendroit jamais. Ils se répandent dans la ville & soulevent les habitants en leur faisant entendre qu'Alexis veut faire payer à la ville d'Amasée l'honneur qui lui reviendra de conduire Oursel prisonnier à Constantinople. Le peuple accourt à la grande place : on crie de toutes parts, *liberté*, *liberté à Oursel.* Alexis intrépide, malgré sa jeunesse, ne craint point de s'exposer au milieu de cette multitude mutinée ; il l'étonne par sa hardiesse ; il monte sur un lieu élevé ; & fixant ses regards sur les séditieux : » Citoyens, dit-il, écoutez-moi. N'auriez-vous des oreilles que pour ces ames avares, qu'un vil intérêt porte à ménager leurs richesses en prodiguant votre sang ? Oursel est entre nos mains : vous avez éprouvé ses ravages, dont vos Magistrats ont bien su se racheter par des conventions secretes, lui vendant pour se sauver eux-mêmes vos campagnes, vos troupeaux, votre salut & celui de vos fem-

MICHEL VII.
An. 1073.

MICHEL VII. An. 1073.

» mes & de vos enfants. Laiſſez é-
» chapper des fers ce lion furieux,
» que ſa captivité aura encore irri-
» té ; renvoyez-le à Tutac, & ces
» deux barbares joints enſemble réu-
» niront ſur vous avec les maux qu'ils
» vous faiſoient ſéparément, ceux
» qu'ils ſe faiſoient l'un à l'autre. Vos
» Magiſtrats ne courront aucun riſ-
» que, aſſez riches pour acheter d'Our-
» ſel la conſervation de leur fortu-
» ne, aſſez appuyés des partiſans
» qu'ils ont à la Cour, pour per-
» ſuader au Prince, ſi Amaſée eſt
» ſaccagée, que ce ſera la faute de
» votre lâcheté ; ſi elle ne l'eſt pas,
» que ce ſera l'effet de leur coura-
» ge & de leur attention à vous con-
» tenir. Vous aurez donc ſeuls reſ-
» ſenti toutes les calamités de la guer-
» re ; & ſeuls au lieu de récompen-
» ſe, vous demeurerez chargés de diſ-
» graces & d'infamie. Rachetez-vous
» de tous ces périls, en avançant la
» ſomme que les Turcs demandent
» ſans délai ; l'Empereur ne tardera
» pas à l'acquitter. Quel honneur
» pour Amaſée ! Quel avantage pour
» vous tous ! Retirez-vous dans vos

» maisons, & délibérez avec vos fem- MICHEL VII.
» mes & vos enfants, lequel des An. 1073.
» deux est préférable de garder par
» avarice un argent que vous ne
» perdrez de vue que pour peu de
» temps, ou d'assurer la vie & le
» repos de vos familles ". Ce discours changea les esprits. On se sépare en approuvant la proposition d'Alexis. Dès le lendemain, on contribue chacun selon ses moyens. Les riches craignant d'être forcés, ouvrent enfin leurs trésors, & la rançon est envoyée à Tutac, qui relâche les ôtages.

XVII. Ourfel est amené à Constantinople.

Les principaux d'Amasée, honteux & mécontents, continuoient de répandre des discours séditieux. Pour se venger d'Alexis, ils insinuoient au peuple qu'ayant payé la rançon du prisonnier, ils devoient en être les gardiens; que ce seroit le gage de leur créance, & qu'il falloit le tirer des mains du Général Grec. Alexis, connoissant l'inconstance du peuple, & combien il est facile de rallumer une sédition nouvellement éteinte, s'avisa d'une ruse pour persuader aux habitants que c'en étoit

MICHEL VII. An. 1073.

fait du malheureux Ourſel, & qu'il étoit réduit à un tel état qu'on n'en pouvoit plus tirer aucun avantage. Il ne vouloit pas prévenir le jugement de l'Empereur, & d'ailleurs ſa douceur naturelle le rendoit incapable d'un traitement cruel. Il ſe contenta donc de feindre. La vue du bourreau qu'il fit venir chez lui avec les inſtruments du ſupplice, & les cris d'Ourſel qui ſe prêtoit au ſtratagême, annonçoient aux habitants qu'on crevoit les yeux au priſonnier, & le ſpectacle d'Ourſel même, qu'on fit paroître le lendemain en public avec un bandeau ſur les yeux, acheva de le perſuader. On en murmura le reſte du jour, & le lendemain on n'y penſa plus. Cependant le Général s'occupoit à reprendre les places dont les Francs étoient encore maîtres. Il en vint à bout en peu de temps. Des Lieutenants d'Ourſel, les uns ſe rendirent à compoſition, les autres prirent la fuite ; & la paix étant entiérement rétablie dans la Province de Pont, Alexis partit pour Conſtantinople avec ſon priſonnier, que toute l'Aſie croyoit aveugle. Arrivé

en Paphlagonie, il diſſipa un parti de Turcs, qui avoit pénétré juſqu'en ce pays, & rentra enfin dans Conſtantinople avec la gloire de n'avoir pas fait perdre une goutte de ſang à l'Empire pour le rendre maître d'un rebelle, qui en avoit tant fait répandre aux autres Généraux. Ourſel ne trouva pas dans l'Empereur la même clémence que dans Alexis. On le fit battre à coups de nerfs de bœuf, & jetter dans un cachot ténébreux, où il ne recevoit de ſoulagement que de l'humanité du généreux Alexis.

XVIII. Iſaac, Gouverneur d'Antioche.

Vers ce même temps, tout étoit en trouble dans Antioche. Joſeph Tarchaniote, qui en étoit Duc, étant mort, Philarete dont j'ai parlé ſous le regne de Diogene, homme ſans mérite, mais entreprenant & factieux, travailloit à s'emparer de ce gouvernement ſans y être nommé par le Prince, & ſes partiſans ſoulevoient le peuple. Pour calmer ce tumulte, on fit partir Iſaac, frere d'Alexis; & comme on ſoupçonnoit le Patriarche Emilien d'entrer dans ce complot, Iſaac eut ordre d'envoyer ce Prélat à Conſtantinople. Il y réuſſit

MICHEL VII. An. 1073.

par ruse, & demeura maître de la ville. Mais le feu de la sédition se ralluma bientôt; on prit les armes, on massacra les gardes du Gouverneur, on pilla les maisons des Magistrats. Isaac, renfermé dans la citadelle, envoya demander du secours dans les villes voisines; & à l'aide des troupes qui lui arriverent, il réduisit les séditieux; ce qu'il ne put faire sans verser beaucoup de sang. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie, qu'il apprit qu'une armée de Turcs entroit en Syrie. Il marcha contre eux avec Constantin, fils de l'Empereur Diogene, qui avoit épousé Théodora, sœur d'Isaac & d'Alexis Comnene. Isaac ne fut pas plus heureux cette année, qu'il ne l'avoit été l'année précédente contre les mêmes ennemis. Malgré les efforts de son courage, il fut pris après avoir été blessé de plusieurs coups. Constantin fut tué dans le combat. Les habitants d'Antioche, pour réparer le crime de leur rébellion, s'empresserent de payer les vingt mille pieces d'or que les Turcs demandoient pour la rançon du prisonnier. Isaac, de retour, mit

tout en œuvre pour en témoigner sa reconnoissance, & rien ne put altérer dans la suite la concorde du Gouverneur & des habitants. Oursel étant chargé de fers, & les Turcs occupés de guerres civiles, l'Empire n'avoit plus d'autre ennemi que le Ministre Nicéphorize.

MICHEL VII. An. 1074.

XIX. Révolte des Bulgares.

Scyl. p. 850, & seqq. Zon. p. 288. Bryen. l. 3. c. 1, 2, 3. Du Cange fam. Sclav. p. 280, 281.

L'avarice insatiable de ce cruel exacteur fit perdre patience aux Bulgares. Comme ils ne pouvoient se faire écouter du Prince, qui n'avoit d'oreilles que pour les leçons de Psellus, ils s'adresserent à Michel, Roi de Servie; ils le conjurerent de les tirer d'esclavage, & de leur donner pour Roi son petit-fils Bodin. Depuis Constantin Monomaque, l'alliance des Rois de Servie avec l'Empire ne s'étoit point démentie. Mais Michel n'estimoit ni ne craignoit assez un Empereur purement titulaire, pour rejetter l'offre d'un nouveau Royaume. Bodin partit avec une escorte de trois cents Serves, & se rendit à Prisdianes près de Scupes, où l'attendoient les principaux des Bulgares. Il fut proclamé Roi à son arrivée. Nicéphore Carantene, Duc de Bulgarie, n'eut

MICHEL VII.
An. 1074.

pas plutôt appris ce soulevement, qu'il marcha vers Prisdianes avec ce qu'il avoit de troupes. Il se préparoit à combattre, lorsqu'il vit arriver un successeur. C'étoit Damien Dalassene, aussi insolent qu'étourdi, qui non content de l'accabler d'injures, s'emporta contre toute l'armée, traitant les soldats de poltrons & de lâches. Après les avoir ainsi encouragés, il livra bataille, & fut défait & pris avec grand nombre d'Officiers, entre lesquels étoit un Lombard, que les Grecs, selon leur maniere, nommoient Longibardopule, comme ils avoient nommé Francopule, Hervé, Capitaine François. Le camp fut pillé, & il ne resta de toute cette armée que quelques fuyards, dont la plupart furent assommés par les paysans du voisinage. Pour chasser les Grecs de toute la Bulgarie, Bodin partagea son armée en deux corps; l'un à sa suite marche à Nyssa; l'autre, sous la conduite de Petril qui tenoit le premier rang après lui, prend le chemin de Castorie, où les Seigneurs fideles à l'Empire s'étoient retirés avec Marien, Gouver-

neur d'Achride. Petril campoit devant Caſtorie, & ſe diſpoſoit à l'attaquer, lorſque les aſſiégés ſortant avec furie, taillent en pieces toutes ſes troupes, & l'obligent de s'enfuir par des montagnes impraticables, qu'il traverſa ſans ceſſer de courir, juſqu'à ce qu'il eut gagné la Servie. Son Lieutenant-Général fut pris & conduit à l'Empereur.

XX.
Défaite & priſe du nouveau Roi.

Bodin fut d'abord plus heureux. La plupart des places lui ouvroient leurs portes, & celles qui refuſoient de le reconnoître, en étoient punies par le ravage de leur territoire. La Bulgarie étoit perdue, ſi Nicéphorize, qui connoiſſoit les gens de mérite, mais qui ne vouloit pas toujours les employer, n'eût fait partir Saronite avec une armée compoſée en grande partie de Francs & de Macédoniens. Saronite marcha d'abord à Scupes, & s'en étant rendu maître ſans beaucoup de peine, après avoir gagné le Gouverneur de la ville, il y logea ſes troupes : mais bientôt le Gouverneur ſe repentant d'avoir trahi ſon maître, voulut réparer ſa faute. Il fit ſavoir à Bodin que les Impériaux n'é-

Michel VII. An. 1074.

toient pas sur leurs gardes, & que s'il venoit les attaquer, il n'en échapperoit pas un seul. Sur cet avis, Bodin sort de Nyssa; & après avoir traversé des campagnes couvertes de neige, car c'étoit au mois de Décembre, il se voit tout-à-coup attaqué par l'armée de Saronite, qui étant averti de sa marche, s'avançoit au-devant de lui. Ses troupes surprises & fatiguées font peu de résistance; elles sont taillées en pieces; il est lui-même fait prisonnier & envoyé à l'Empereur. On le conduisit en Syrie, afin d'y être gardé plus sûrement si loin de son pays. Mais son aïeul Michel ne perdit pas l'espérance de l'enlever aux Grecs. Il y réussit par le moyen de quelques navigateurs Vénitiens, qui le ramenerent en Servie, où il régna dans la suite.

An. 1075.

XXI. L'Empereur veut donner à Bryenne le titre de César.

La défaite & la prise de Bodin ne calma pas les troubles de la Bulgarie. Longibardopule s'étoit fait aimer de la fille du Roi de Servie, & à l'aide de cette Princesse, il avoit su tellement captiver le Roi lui-même, que de son prisonnier il étoit devenu son gendre. Elevé à ce haut de-

gré d'honneur, il avoit toute la confiance du Prince. Une si brillante fortune attira en Servie grand nombre d'aventuriers Lombards, qui aimoient mieux abandonner leur patrie, que d'y vivre sous la dure domination des Princes Normands. De ces étrangers réunis aux Serves, Michel forma une armée, dont il donna le commandement à son gendre. Longibardopule, à la tête de ces troupes, reprit plusieurs places, & tint en échec Saronite, qui n'avoit pas assez de forces pour le combattre. Ce n'étoit pas trop de la présence même de l'Empereur pour terminer une guerre si importante, & tout l'Empire l'appelloit à cette expédition : on se souvenoit de Bulgaroctone. Mais le Prince qui préféroit au soin de ses Etats les occupations subalternes de sa foible littérature, songeoit à se donner un Lieutenant avec le titre de César. Il ne le trouvoit pas dans sa famille. Un fils nommé Constantin, qu'il avoit dès sa naissance décoré du diadême, étoit encore au berceau. Ses deux freres, Andronic & Constantin, auroient pu abuser de ce titre, attaché

MICHEL VII. An. 1075.

autrefois à l'héritier présomptif, & frustrer son fils de la succession. Son cousin Andronic n'avoit pu guérir de ses blessures, & étoit attaqué d'hydropisie. Michel, par le conseil de ses plus intimes confidents, jetta les yeux sur Nicéphore Bryenne : il savoit la guerre, & ses autres qualités sembloient le rendre digne de cette place éminente. Nicéphorize ne s'y opposoit pas ; il espéroit se rendre maître de son esprit ; & il sentoit bien, qu'au défaut du Prince, qui n'étoit compté pour rien, il avoit besoin d'un nom dont il pût s'appuyer, & sur lequel il pût rejetter tout l'odieux de ses injustices. On mande Bryenne, qui étoit pour lors dans Andrinople sa patrie : mais avant son arrivée, l'Empereur changea d'avis. Il fit part de son dessein au grand Amiral Constantin, neveu du Patriarche Michel Cérulaire. Ce Courtisan, délié & ambitieux, qui portoit ses vues jusqu'au Trône, regardant l'élévation de Bryenne comme un obstacle à ses projets, feignit d'abord d'approuver le parti que prenoit l'Empereur ; & aux louanges dont

MICHEL VII. An. 1075.

il combla Bryenne ; il ajouta, *que le Prince ne pouvoit mieux choisir s'il s'ennuyoit de porter la couronne ; qu'il ne seroit pas difficile d'engager un homme tel que le nouveau César à la faire passer sur sa tête.* Cet éloge meurtrier fit trembler le timide Michel, qui craignoit jusqu'à son ombre. Il ne fut plus question du César ; & lorsque Bryenne fut arrivé, le projet se réduisit à le nommer Duc de Bulgarie, avec ordre d'en chasser les Serves & les Esclavons.

XXII. Exploits de Bryenne.

Bryenne répondit parfaitement à ce qu'on espéroit de sa capacité & de son courage. En peu de temps, il obligea les Serves de vuider le pays, & il fit rentrer la Bulgarie dans l'obéissance. Mais les Croates inquiétoient l'Illyrie par leurs incursions ; & les Normands d'Italie, ayant armé plusieurs vaisseaux, infestoient la mer Adriatique. Pour arrêter ces brigandages, Bryenne reçut ordre de passer à Dyrrachium, capitale de l'Illyrie. Dès qu'il y fut arrivé, il alla chercher les Croates campés dans des lieux de difficile accès ; & comme il craignoit le même accident qui avoit

MICHEL VII. An. 1075. détruit trente-trois ans auparavant l'armée de Michel, Gouverneur de Dyrrachium, il se fit accompagner de quantité de pionniers pour élargir les chemins, & faciliter les passages. Toute la difficulté étoit d'atteindre les ennemis ; il fut aisé de les vaincre. Après leur défaite, toutes les villes de cette contrée se rendirent, donnerent des ôtages, & reçurent garnison. De retour à Dyrrachium, Bryenne entreprit de réprimer les pirates Normands, qui troubloient la navigation & venoient insulter les côtes. Il arma plusieurs trirêmes, qui donnerent la chasse à ces Corsaires, en coulerent plusieurs à fond, prirent les autres, & nettoyerent entiérement le golfe Adriatique.

XXIII. Révolte de Nestor. *Scyl. p. 853. Zon. t. II. p. 288.*

Pendant ce même temps, Constantinople étoit en allarmes. L'armée de Bryenne, qui avoit reconquis la Bulgarie, étoit composée de Macédoniens, d'Allemands, de Francs & de Patzinaces. Ces derniers marchoient sous la conduite d'un chef particulier nommé Tat. En saccageant la ville de Prespa, où étoit un palais des anciens Rois de Bulgarie, on avoit pillé

une Eglise célebre, sans épargner les vases sacrés qui étoient devenus la proie des soldats. Bryenne les avoit forcés de rendre ce butin sacrilege, ce qu'il n'avoit pu exécuter sans exciter de grands murmures. Les Patzinaces sur-tout, la plupart Payens, les autres Chrétiens grossiers & ignorants, souffroient avec chagrin de se voir arracher leur pillage. D'un autre côté, les garnisons des villes qui bordoient le Danube, prétendoient avoir leur part du butin, comme ayant contribué au succès de l'expédition, en arrêtant les progrès des Serves & des Bulgares. Nestor, autrefois esclave de Constantin Ducas, parvenu depuis à la dignité de Chambellan, commandoit sous le titre de Duc toutes les troupes qui gardoient le Danube. Il entra dans le mécontentement de ses soldats, s'unit avec Tat, & tous deux ensemble marchent droit à Constantinople. Arrivés devant la ville, ils demandent ce qu'ils appellent justice : c'étoit un dédommagement du butin dont ils se prétendoient frustrés. Pour toute réponse, Nicéphorize confisque tous les biens

MICHEL VII. An. 1075.

de Neſtor, & lui fait ſignifier qu'il ait à mettre bas les armes. Neſtor, plus irrité que jamais, menace d'attaquer la ville, ſi l'Empereur ne ſe défait de Nicéphorize, l'ennemi de tous les gens d'honneur, & le ſien en particulier. Le Miniſtre, plus adroit que Neſtor, gagne, par de ſourdes pratiques, pluſieurs Officiers du rebelle, & les engage à ſe ſaiſir de lui mort ou vif, & à le mettre entre ſes mains. Neſtor, averti de ce deſſein, prend l'épouvante, s'éloigne de Conſtantinople, va ravager la Thrace, la Macédoine, les frontieres de la Bulgarie, & ſe retire chez les Patzinaces. Un grand nombre de ſoldats Macédoniens, qui n'avoient point pris de part à la révolte de Neſtor, crurent qu'ils ſeroient mieux écoutés. Ils vinrent donc à Conſtantinople ſe plaindre à l'Empereur même d'avoir été privés de leur récompenſe. Ils ne reçurent qu'un rebut outrageant, & s'en retournerent en Macédoine le dépit dans le cœur, bien réſolus de ſe venger à la premiere occaſion, d'un Prince ingrat, qui ne penſoit que d'après un miſérable Eunuque.

MICHEL VII. An. 1075.

XXIV. Côme succede au Patriarche Xiphilin.

Scyl. p. 860. Zon. t. II, p. 290. Joel. p. 285. Oriens Christ. t. I. p. 263. Anna p. 75.

Le Patriarche Xiphilin mourut cette année, le second jour d'Août. Cette place éminente faisoit l'ambition de tout le Clergé de l'Empire. Le choix du Prince tomba sur celui auquel on pensoit le moins. Un Moine, nommé Côme, venu de Jérusalem, s'étoit fait estimer du Prince par sa vertu. Il n'avoit aucun autre titre qui le rendît recommandable. Mais celui-là devenoit plus rare & plus précieux de jour en jour. Côme, très-peu instruit des sciences profanes, ne connoissoit que les saintes Lettres, qui faisoient la regle de sa vie. L'Empereur, qui ne voyoit guere les objets que par un côté, le crut préférable à tous ceux que la naissance, le génie & le savoir distinguoient dans le Clergé de Constantinople.

An. 1076.

XXV. La fille de Robert Guiscard fiancée avec Constantin Ducas.

Scyl. p. 853.

Les Grecs, après tant d'efforts, presque toujours malheureux, pour conserver leur ancien domaine en Italie, en avoient enfin perdu l'espérance. Les Princes Normands avoient étendu leurs conquêtes d'une mer à l'autre. Robert Guiscard possédoit, avec le titre de Duc, la Pouille, la Calabre, les Principautés de Bari, de

MICHEL VII. An. 1076.

Zon. t. II. p. 288. Anna, p. 23, 27, 28. & ibi Du Cange Lup. Protosp. Theoph. inst. reg. c. 13. Giann. hist. Nap. l. 10. c. 4.

Salerne, d'Amalfi, de Surrente, les terres du Duché de Bénévent, dont il avoit abandonné la ville au saint Siege. Richard étoit maître de Capoue & de Gaëte. Il ne restoit à conquérir que le petit Duché de Naples; & quoique ce Duché reconnût encore pour Souverains les Empereurs d'Orient, il avoit pris la forme d'une République gouvernée par ses Ducs & par ses Consuls, qui, profitant de la décadence de l'Empire, s'étoient peu-à-peu affranchis de toute dépendance. Le nom de Robert étoit devenu redoutable aux Grecs; & dans la crainte qu'après avoir conquis l'Italie, il ne portât ses vues ambitieuses sur la Grece, faute de pouvoir l'écraser, ils voulurent s'en faire un ami. L'Empereur lui demanda une de ses filles pour son fils Constantin; & Robert se trouva honoré de cette alliance, dont les liens sont toujours plus foibles que les intérêts politiques. La Princesse, à peine sortie du berceau, fut transportée à Constantinople, où elle prit le nom d'Hélene. Le mariage ne pouvoit se faire qu'après plusieurs années, & il ne se

ſe fit jamais. Conſtantin, déja Auguſte, n'avoit encore que deux ans. On eſpéroit beaucoup de ce jeune Prince, & on vouloit croire que la nature lui avoit réſervé tout ce qu'elle avoit refuſé à ſon pere. On lui donna pour inſtituteur Théophylacte, Archevêque d'Achride, Prélat vertueux & ſavant, dont nous avons des Commentaires ſur le nouveau Teſtament & ſur pluſieurs Prophetes. Tendrement attaché à ſon éleve, il compoſa pour lui un Ouvrage rempli de leçons utiles. Mais ſuivant le ſtyle ordinaire de ceux qui inſtruiſent les enfants des Princes, il débute par des éloges ſi flatteurs, que le jeune Auguſte devoit être tenté de croire qu'il n'avoit pas beſoin d'inſtruction.

MICHEL VII. An. 1076.

XXVI. Peſte & famine à Conſtantinople. Scyl. p. 856, 857. Zon. t. II. p. 289. Glyc. p. 330.

Il n'eſt point d'événements fâcheux dans l'hiſtoire de ces ſiecles d'ignorance, qui ne ſoit précédé d'étranges pronoſtics. On vit alors à Conſtantinople un oiſeau qui avoit trois pieds; il nâquit un enfant avec des pieds de bouc & un œil au milieu du front; deux ſoldats de la garde furent frappés du tonnerre; les co-

MICHEL VII. An. 1076.

metes ſe ſuccédoient dans le ciel. Mais ce qui auroit mérité plus d'attention de la part du Miniſtre, ce fut une horrible peſte accompagnée d'une cruelle famine, cauſée par une foule de malheureux qui vinrent alors inonder la ville. Toute l'Aſie mineure étoit en allarmes. Les Turcs recommençoient leurs ravages; & les habitants, déſertant les villes & les campagnes, venoient de toutes parts ſe réfugier à Conſtantinople. On ne pouvoit rien attendre de l'Empereur, qui, toujours occupé des leçons de Pſellus, écartoit les ſoins de ſon état comme une diſtraction importune. Mais Nicéphorize, au-lieu de prendre aucune précaution pour nourrir cette multitude, & pour la préſerver de la contagion qu'entraîne l'extrême miſere, faiſoit pour lui de l'indigence publique une nouvelle ſource de richeſſes. Plus meurtrier que la peſte & la famine, il doubla le prix des vivres, dont il s'étoit rendu maître; & ſous prétexte que le tréſor épuiſé ne pouvoit ſuffire à ſoulager tant de miſérables, il dépouilla les Egliſes, & en fit enlever tous les ornements,

qui ne tournerent qu'au profit de ſon avarice, plus difficile à raſſaſier que tout ce peuple affamé.

MICHEL VII. An. 1077.

XXVII. Cauſes du ſoulevement de Bryenne. *Bry. l. 3. c. 4, 5.*

Les ſervices de Bryenne méritoient des récompenſes; ils ne lui attirerent que des diſgraces. Des Courtiſans jaloux le dépeignirent au Prince timide comme un ambitieux, qui aſpiroit à l'Empire. Michel en prit ombrage, & envoya en Illyrie un de ſes confidents nommé Euſtathe, avec ordre d'éclairer ſes démarches & de ſonder ſes diſpoſitions. Bryenne le reçut avec tant d'amitié, & ſut ſi bien le gagner, qu'Euſtathe lui révéla le ſecret de ſa commiſſion. Une défiance ſi injurieuſe de la part de l'Empereur, piqua vivement le Général, mais ſans lui faire encore oublier ce qu'il devoit à ſon Prince. Il délibéroit ſur les moyens de diſſiper ces injuſtes ſoupçons, lorſque Jean Bryenne ſon frere, & Baſilace, guerrier eſtimé, qui venoient tous deux d'avoir quelque ſuccès contre les Turcs, étant de retour à Conſtantinople, & ſollicitant une grace auprès de Nicéphorize, n'en reçurent que des refus & des mépris. Ces deux Capitaines, indignés de ce

MICHEL VII. An. 1077.

traitement, résolurent de se venger & de l'insensibilité du maître, & de l'insolence du Ministre. Ils convinrent que personne n'étoit plus capable de remplir leur projet que Nicéphore Bryenne, & qu'il falloit au plutôt le faire venir d'Illyrie. En attendant l'exécution, ils se jurerent mutuellement un secret inviolable. Jean se retira dans ses terres en Thrace; Basilace ne sortit point de Constantinople. Peu de jours après, un soldat Varangue, qui passoit par Andrinople, s'étant enivrés dans une hôtellerie, se vanta hautement d'avoir commission d'assassiner Jean Bryenne. Jean en est aussi-tôt averti; il se saisit du soldat, le met à la torture, & après son aveu, il lui fait couper le nez. Il mande à son frere, qui étoit à Dyrrachium, ce qui venoit d'arriver, & l'excite à la révolte. Nicéphore étoit dans une grande perplexité: prendre les armes, c'étoit troubler l'Empire; demeurer en paix, c'étoit s'exposer lui-même. Il flotta longtemps dans cette incertitude, malgré les sollicitations de son frere, qui, pendant ces délais, travailloit ef-

ficacement à mettre dans ſon parti les principaux habitants d'Andrinople.

MICHEL VII. An. 1077.

XXVIII. Inconſtance de Baſilace. Bry. l. 3. c. 7, 8.

Dans cette ville ſe trouvoit alors un jeune Officier nommé Tarchaniote, fort attaché au Miniſtre, dont il eſpéroit ſa fortune. Ayant découvert toute l'intrigue, il en écrivit à Nicéphorize, & lui demanda du ſecours pour étouffer dès ſa naiſſance ce dangereux complot, qui ne tarderoit pas d'éclater. Nicéphorize, ſoit faute d'avoir des troupes prêtes, ſoit par négligence, ne fit aucune réponſe. Quoiqu'étonné de ce mépris, l'Officier demeura fidele pendant quelques jours. Mais conſidérant le concert unanime de toute la ville en faveur de Bryenne, & le danger auquel il s'expoſoit, il ſe refroidit inſenſiblement, & il écouta la propoſition que Jean lui faiſoit de s'allier enſemble par un mariage. Tarchaniote avoit une ſœur parfaitement belle, nommée Hélene; il conſentit à la donner pour femme au fils de Jean Bryenne. Cependant l'Empereur n'étant pas inſtruit de la liaiſon de Baſilace avec les Bryennes, le nomma Gouverneur d'Illyrie, &

MICHEL VII. An. 1077.

le fit partir avec des troupes pour Dyrrachium, avec ordre de se saisir de Nicéphore, s'il étoit possible, & de l'amener mort ou vif à Constantinople. Cette nouvelle détermina Bryenne à se mettre en marche. Basilace, naturellement léger & inconstant, avoit changé de parti; la commission dont il se trouvoit honoré, l'avoit réconcilié avec l'Empereur; il marchoit à Dyrrachium dans l'intention d'exécuter ses ordres. Il arrivoit à Thessalonique, lorsqu'il apprit que Nicéphore en approchoit avec des troupes fort inférieures aux siennes. Il ne balança pas à l'attaquer; mais il reconnut bientôt que le nombre des combattants ne décide pas de la victoire. Battu, & mis en fuite, il s'enferme dans la ville, & s'y voyant assiégé, il propose au vainqueur de renouveller avec lui le traité qu'il avoit fait avec son frere. Bryenne, qui faisoit consister le succès de son entreprise dans la diligence, accepte le parti, & continue sa marche vers Andrinople. Il rencontre en chemin son frere, qui lui amenoit toutes les troupes de Thrace & de Macédoi-

ne, dont il avoit gagné les Officiers. Jean lui apportoit en même-temps les ornements de la dignité Impériale, & le pressoit de s'en revêtir. L'armée faisoit les mêmes instances. Nicéphore, toujours irrésolu, demanda jusqu'au lendemain pour délibérer avec les Officiers sur le parti le plus conforme à l'intérêt commun.

XXIX.
Bryenne se déclare Empereur.
Bry. l. 3. c. 9, 10.

Malgré son éloignement pour la guerre civile, un événement imprévu l'obligea le lendemain d'accepter le titre qu'il avoit refusé jusqu'alors. L'armée étoit devant Trajanople, & les habitants, fideles à l'Empereur, ayant fermé les portes de la ville, se montroient sur le haut des murs dans la résolution de se bien défendre. Plusieurs soldats de Bryenne s'en étant approchés, on commença par s'insulter de part & d'autre; & des paroles on passa bientôt à se saluer mutuellement à coups de frondes. Le bruit en étant venu au camp, un plus grand nombre accourut, & l'on préparoit déja des échelles pour monter à l'assaut, lorsque Bryenne, averti de ce tumulte, envoya rappeller ses soldats, & les fit rentrer dans le camp. On

MICHEL VII. An. 1077.

diſtribua différents poſtes autour de la ville, pour prévenir les ſorties nocturnes. Bryenne avoit un fils déja Patrice, quoiqu'il fût à peine en âge de puberté. Ce jeune homme, d'un caractere bouillant & haſardeux, ſortit du camp la nuit ſuivante avec deux autres Officiers de ſon âge, dans l'intention de faire la ronde, & de voir ſi les factionnaires faiſoient bonne garde. Les trouvant à leur devoir, il s'avança vers la ville; & s'étant apperçu que la garde dormoit ſur la muraille, il retourne au camp, fait porter des échelles, monte le premier ſuivi de quelques autres, & l'épée à la main, il réveille les ſentinelles, leur ordonnant de proclamer Nicéphore Bryenne Empereur. Ceux-ci, à demi-endormis, ſe ſentant l'épée ſur la gorge, ne font point de réſiſtance. Les uns ſe précipitent du haut du mur; les autres obéiſſent & proclament en tremblant Bryenne Empereur. A leurs cris, les habitants réveillés croyent la ville priſe; ils courent à la muraille, non pas pour la défendre, mais pour demander quartier aux ennemis. Ils les ſupplient

d'épargner la ville & le ſang de tant d'innocents. Ils s'écrient tous qu'ils reconnoiſſent Bryenne ; que Bryenne eſt leur Empereur. Les ſoldats du camp, attirés par le bruit qu'ils entendoient, vouloient monter à l'eſcalade ; le fils de Bryenne les en empêche ; il leur ordonne de ſe tenir au pied de la muraille, & de joindre leurs acclamations à celles des habitants. Dès le matin, toute l'armée, les Officiers à la tête, environne la tente de Bryenne : on le preſſe de prendre la pourpre. Après avoir encore réſiſté quelque temps, il ſe rend enfin à leurs inſtances, & reçoit leurs hommages comme Empereur. C'étoit le troiſieme d'Octobre. Il marche enſuite vers Andrinople ſa patrie. Toutes les places ſur ſon paſſage lui ouvrent leurs portes. Il eſt reçu avec de grands témoignages de joie ; & après avoir rendu graces à Dieu dans l'Egliſe de la Sainte Vierge, il ſe retire dans ſa maiſon pour tenir conſeil. L'avis des Officiers fut qu'il ne devoit pas aller lui-même à Conſtantinople ; mais y envoyer un de ſes Généraux avec un

MICHEL VII. An. 1077.

corps de troupes suffisant pour y jetter l'allarme ; qu'en même temps, il falloit députer au Prince pour lui proposer le partage de l'autorité souveraine, & faire agir auprès des Magistrats & des personnes en place, en leur montrant un acte en bonne forme, par lequel Bryenne s'engageoit à récompenser par des pensions & des dignités ceux qui se déclareroient en sa faveur.

XXX. Jean Bryenne devant Constantinople. *Bry. L.* 3. *c.* 11, 12.

En conséquence de cette délibération, Bryenne fit partir son frere, qu'il décora du titre de Curopalate & de grand Domestique. Jean se fit suivre d'une partie de l'armée, d'un grand corps de Patzinaces, & de ces Uzes, qui depuis douze ans étoient établis en Macédoine, & devenus sujets de l'Empire. Rhédeste & Panium se rendent à lui. Il brûle Héraclée. Arrivé devant Constantinople, il trouve le peuple de la ville très-disposé à le recevoir. Tous les esprits étoient tellement révoltés de la dureté du Gouvernement, que les habitants, qui bordoient le haut des murs, lui témoignoient leur joie, & lui tendant les bras l'invitoient à

les délivrer de leurs tyrans. Mais un accident fâcheux fit en un moment succéder une haine mortelle à cette affection générale. Jean étoit campé vis-à-vis la porte de Blaquernes, près l'Eglise de Saint-Côme & Saint-Damien. Quelques maraudeurs ayant passé le golfe de Céras sur un pont, se mirent à piller les maisons situées au-delà du golfe. Les habitants s'étoient retirés dans la ville, où ils avoient transporté tous leurs effets. Les soldats n'y trouvant point de butin à faire, y mirent le feu. Dès que le Général s'apperçut de cette violence, il envoya saisir ces incendiaires & éteindre les flammes. On arriva trop tard; l'incendie avoit gagné tout le fauxbourg rempli de beaux édifices. Ce désastre mit le peuple en fureur : irrité de voir qu'on ne répondît aux marques de bienveillance que par des hostilités, il ne donna plus que des signes de colere & d'indignation. Jean, n'ayant plus d'autre ressource que la force ouverte, prépara tout pour attaquer la ville.

MICHEL VII. An. 1077.

XXXI. Il décampe.

L'Empereur, ayant bordé la muraille, depuis le golfe jusqu'à la Pro-

MICHEL VII. An. 1077. Bry. l. 3. c. 13, 14.

pontide, du peu de troupes qui se trouvoient alors à Constantinople, charge de la défense son frere Constantin & Alexis Comnene. Il tire Oursel de prison, & lui pardonne, à condition qu'il employera son courage dans un danger si pressant. Ces trois guerriers, dépourvus de soldats, enrôlent à la hâte ceux qu'ils rencontrent; ils y joignent leurs domestiques, & avec cette troupe tumultuaire, ils courent à toutes les attaques. Alexis, ayant observé un détachement ennemi, qui, après avoir pillé la côte du golfe, retournoit au camp avec son butin, fait ouvrir une porte, tombe sur les traîneurs, en enleve une vingtaine qu'il entraîne dans la ville, sans donner à leurs camarades le temps de les arracher de ses mains. C'étoit un mince avantage; cependant, comme si c'eût été une grande victoire, tout le peuple combloit Alexis de louanges; & Constantin en fut jaloux, jusqu'à lui faire de vifs reproches de n'avoir pas partagé avec lui l'honneur de cet exploit. Si la ville étoit foiblement défendue, elle étoit encore plus foiblement at-

MICHEL VII. An. 1077.

taquée. Jean n'avoit pas les forces nécessaires pour une telle entreprise; & bien persuadé qu'il ne réussiroit qu'à fatiguer vainement ses soldats, il songeoit à la retraite. Il ne cherchoit qu'un prétexte pour sauver son honneur, & il ne fut pas long-temps à le trouver. La nouvelle arriva qu'un gros parti de Patzinaces avoit traversé la Thrace, & pénétré jusque dans la Chersonese, où il mettoit tout à feu & à sang. Il décampe aussi-tôt comme pour aller chercher ces barbares. Oursel sort après lui, l'atteint près d'Athyras, maltraite son arriere-garde, & s'en retourne. Jean continue sa marche, & rencontre les Patzinaces à leur retour. Il les taille en pieces, & conduit à son frere un assez grand nombre de prisonniers. Bryenne profita de cette occasion pour mettre les Patzinaces dans son parti; il leur rendit leurs prisonniers, fit avec eux un traité d'alliance, & reçut en ôtages plusieurs des principaux du pays.

XXXII. Mariage d'Alexis. Bry. l. 3. c. 6.

Michel, satisfait du zele d'Alexis, lui accorda enfin son consentement pour un mariage que ce jeune Sei-

MICHEL VII. An. 1077.

gneur desiroit avec passion. Il étoit déja veuf, ayant épousé dès sa premiere jeunesse une fille d'Argyre, qu'on croit être ce fils de Mel, dont il a été parlé au sujet des guerres d'Italie. Le César Jean, qui vivoit dans un Monastere, voyant son fils Andronic attaqué d'une maladie mortelle, & les deux fils d'Andronic, Michel & Jean Ducas, encore en bas âge, songeoit à procurer un appui à sa famille. Andronic avoit trois filles, dont l'aînée, Irene, réunissoit toutes les graces de la beauté à l'esprit & à la vertu. Ils furent d'avis de la marier avec Alexis Comnene. La proposition fut très-bien reçue d'Alexis; mais il lui étoit difficile d'obtenir l'agrément de l'Empereur, & plus encore celui de sa mere, dont les volontés étoient pour lui une loi inviolable. Les intérêts politiques divisoient les deux maisons. L'Empereur étoit fort éloigné d'allier Alexis à sa famille par un mariage avec sa cousine. Constantin, frere de l'Empereur, quoique ami particulier d'Alexis, s'opposoit cependant à ce mariage; mais par un autre motif, il

avoit dessein de lui faire épouser sa sœur Zoé. Le plus grand obstacle venoit de la part d'Anne Dalassene, mere d'Alexis; elle ne pouvoit pardonner au César l'injustice de son exil. La femme d'Andronic surmonta par son adresse toutes ces répugnances. Elle étoit fille de Troïan, fils de Samuel, Roi de Bulgarie. Cette Princesse, ornée de tous les avantages de l'esprit & de la figure, vint à bout de concilier tant d'intérêts & de passions diverses; elle obtint le consentement de toutes les parties. Alexis & Irene furent fiancés. Andronic mourut presque aussi-tôt, content de laisser à sa famille un soutien si solide. Mais à peine fut-il mort, que les ennemis des deux maisons firent jouer de nouveaux ressorts pour rompre cette alliance. Ils indisposerent encore l'Empereur, dont le caractere facile suivoit toujours les dernieres impressions. Il défendit de passer à la célébration du mariage. C'étoit avant la révolte de Bryenne. Il se rendit enfin après la levée du siege de Constantinople, & les noces furent accompagnées de toutes les dé-

monſtrations de la joie publique.

MICHEL VII. An. 1077.

XXXIII. Révolte de Nicéphore Botaniate.

Scyl. p. 857, 860, *& ſeqq.* *Zon. t. II. p.* 289, 290, 291. *Bry. l.* 3. *c.* 15, *& ſeqq.* *Manaſſ. p.* 35. *Joel. p.* 185. *Glycas, p.* 331.

Tandis que la tyrannie de Nicéphorize détachoit de l'Empereur toute la partie Occidentale de l'Empire, l'Orient n'étoit pas plus tranquille. Dès qu'on y eut appris le ſoulevement de Bryenne, les principaux Officiers, auſſi mécontents que ceux d'Occident, mais trop fiers pour recevoir de leurs mains un Empereur, ſe crurent en droit de faire leur choix, & proclamerent Nicéphore Botaniate, qui avoit le commandement général des Milices Aſiatiques. C'étoit le dix d'Octobre, ſept jours après que Bryenne avoit pris le même titre devant Trajanople. Nicéphore ſembloit être digne de l'Empire par ſon illuſtre origine ; il deſcendoit des Phocas, qui faiſoient remonter leur généalogie juſqu'aux Fabius, la plus noble famille de l'ancienne Rome. Il s'étoit ſignalé en pluſieurs batailles ; les cicatrices dont il étoit couvert portoient témoignage de ſa valeur ; elles annonçoient un Prince guerrier & redoutable aux Barbares. Son âge devoit lui avoir donné de l'expérience ; les ſuites funeſtes des

mauvais gouvernements ſous leſquels il avoit vécu, étoient des leçons utiles, qui pouvoient lui apprendre par contraſte ce que doit être un Souverain pour ſe faire aimer de ſes ſujets. En un mot, il ſembloit promettre tout ce qu'il ne tint pas. Naturellement froid & plus circonſpect qu'actif, il eût donné à tout autre qu'à Michel le temps de faire échouer ſon entrepriſe : il ſe paſſa ſix mois entre ſa proclamation en Aſie & ſon couronnement à Conſtantinople. Il avoit auprès de lui Chryſoſcule, qui s'étoit attaché à ſa perſonne depuis la mort de Manuel Comnene, & la bravoure de ce Général Turc ne lui fut pas inutile. Il commença par attirer à lui les Officiers répandus en Aſie, en leur conférant des grades honorables, & en diſtribuant aux principaux toutes les dignités de la Cour Impériale. Entre les Commandants employés en Orient, il n'y en eut que deux, qui, fideles à l'Empereur, refuſerent conſtamment de ſe joindre à lui; c'étoient Nicéphore Méliſſene & George Paléologue, dont le pere gouvernoit alors ce que l'Em-

MICHEL VII. An. 1077.

pire possédoit encore en Mésopotamie. Avant que de se mettre en marche vers le Bosphore, Botaniate voulut s'assurer de toutes les villes du Pont, de la Cappadoce & de la Galatie. Pour disposer les esprits à le recevoir à Constantinople, il y envoya secretement des gens affidés, qui s'insinuant chez les personnes les plus distinguées de la Cour & de la Ville, leur promettoient des honneurs & des récompenses, s'ils se prêtoient à favoriser la révolution. Comme le mécontentement étoit général contre le Prince & son Ministre, il s'en trouva un grand nombre & dans le Sénat & dans l'ordre Ecclésiastique, qui s'engagerent à servir le nouvel Empereur. Le plus ardent de tous fut Emilien, Patriarche d'Antioche, qui avoit un grand crédit dans le Clergé.

An. 1078. XXXIV. Il arrive à Nicée.

Nicéphorize, qui n'étoit nullement instruit de ces pratiques secretes, ne songeoit qu'à susciter au-dehors des ennemis à Botaniate. Il eut recours aux Turcs, & traita avec leur Général Soliman, qui s'engagea, moyennant une grande somme, à couper che-

min au rebelle. Soliman, à la tête d'une nombreuse armée, prévint Botaniate; il s'empara de tous les passages. Botaniate n'avoit que trois cents hommes : arrivé à Cotyée en Phrygie, il s'écarte des voies publiques, & marchant de nuit par des routes détournées il va camper près d'Azula au bord du Sangar. De-là il prend le chemin de Nicée, & gagne le devant sur les Turcs. Soliman envoye après lui quelques cavaliers qui l'atteignent près de Nicée, & le harcelent pour retarder sa marche. Ses soldats en si petit nombre, mais pleins de courage, leur font tête, les joignent & les mettent en fuite. Cependant craignant d'être enfin accablé par l'armée Turque, il envoye Chrysoscule qui non-seulement engage Soliman à cesser la poursuite, mais obtient même une escorte de cavalerie pour assurer la marche de Botaniate. Ainsi protégé de ceux mêmes qu'on avoit payés pour le détruire, il arrive devant Nicée. A l'approche de la ville, il apperçoit une multitude innombrable, bien armée & divisée par troupes. A cette vue,

MICHEL VII. An. 1078.

les soldats perdent courage : comment se défendre contre une armée si supérieure ? Comment même échapper par la fuite à ce nombre de combattants frais & bien montés qui les auront bientôt enveloppés ? Botaniate détache des coureurs pour les reconnoître & leur demander quel est leur dessein. Ils répondent qu'ils se sont mis sous les armes pour honorer l'entrée de Nicéphore Botaniate, & tous élevant la voix, le proclament Empereur. A ce cri Botaniate accourt ; il entre dans cette grande ville au bruit des acclamations ; il donne aux habitants toutes les marques de la plus sensible reconnoissance, & remercie Dieu de l'avoir conduit comme par la main avec trois cents hommes au milieu de cent mille ennemis au travers de toute l'Asie.

XXXV. Mouvements à Constantinople.

Cette nouvelle mit en mouvement tout Constantinople. Presque tout le Sénat & le Clergé, gagnés d'avance par les émissaires de Botaniate, se rendent à Sainte-Sophie. Emilien, aussi éloquent que séditieux, étoit l'ame de la rébellion avec l'Archevêque d'Icone. On est d'avis de solli-

citer le César à se déclarer pour le nouveau Prince. Jean, sous l'habit de Moine, s'étoit conservé une grande autorité. On lui députe Michel, surnommé *Barus*, c'est-à-dire, *le gros*, homme adroit & intelligent dans la conduite des affaires. Le César étoit alors au fauxbourg de Blaquernes: Michel lui expose le vœu des conjurés, & lui présente des lettres de Botaniate, qui lui promettoit un ample dédommagement des injustices qu'il avoit essuyées. Jean répond sans balancer, que nul avantage, nulle promesse ne pourra l'engager à trahir l'Empereur son neveu. Il fait même saisir le député, & commande de le conduire à Nicéphorize pour l'interroger & prendre les mesures nécessaires. Michel, au moment qu'on l'arrêtoit, parle à son domestique, & lui dit à l'oreille d'aller promptement dire aux conjurés, *qu'il ne se sent ni assez de force ni assez de courage pour garder le secret dans les tourments de la question qu'on va lui faire souffrir; qu'ils se hâtent donc de consommer leur ouvrage.* Conduit au Ministre, il déclare tout ce qu'il sait. Le Ministre aussi-tôt

MICHEL VII.
An. 1078.

en rend compte à l'Empereur. Alexis étoit présent; on le consulte sur le parti qu'on doit prendre ; il conseille d'envoyer sur le champ les soldats de la garde se saisir des conjurés, & Nicéphorize étoit de son avis. Mais l'Empereur qui ne connoissoit pas le prix du moment dans une occasion si critique, voulut absolument qu'on différât jusqu'au lendemain : la nuit commençoit, & il craignoit, disoit-il, qu'une exécution si violente ne jettât le trouble dans la ville. Le lendemain, vingt-quatre Mars, dès avant le jour, les conjurés se rassemblent dans Sainte-Sophie ; ils enfoncent les prisons ; ils donnent des armes aux prisonniers & à tout ce qu'ils ont de domestiques ; ils envoyent menacer les premiers de la ville, qui ne s'étoient pas encore déclarés, de mettre le feu à leurs maisons, s'ils ne se joignent à eux. L'ordre qu'ils leur firent signifier étoit conçu en ces termes : *Les très-saints Patriarches, le Synode & le Sénat vous ordonnent de vous rendre tout-à-l'heure à Sainte-Sophie.* On obéit, & les uns par inclination, les autres par crainte accourent à la grande Eglise.

MICHEL VII. An. 1078. XXXVI. Découragement de Michel.

L'Empereur, aussi irrésolu que la veille, mande promptement Alexis. Celui-ci représente que *la plupart de ces séditieux ne sont que des artisans & des misérables, qui ne tiendront pas contre une troupe bien armée; qu'il faut les faire charger par les Varangues, sous la conduite d'un homme de cœur.* L'Empereur avoit trop peu de courage pour suivre ce conseil. Comme Alexis insistoit & protestoit que l'Empereur n'avoit d'autre ressource pour sauver sa couronne & sa vie, Michel le rebutant avec un ton d'impatience: *Vous voulez donc*, dit-il, *que je finisse par être cruel. Ce seroit acheter trop cher la conservation de ma couronne. J'étois depuis long-temps tenté de la déposer. Puisque les dispotions de la Providence s'accordent avec mes intentions, j'y souscris de bon cœur. Adressez-vous à Constantin mon frere; mettez-le sur le trône à ma place.* Alexis lui demande cet ordre par écrit; Michel lui expédie sur le champ un brévet en forme signé de sa main & scellé de son sceau, par lequel il cede l'Empire à son frere; & aussi-tôt il se retire dans l'Eglise de Blaquernes avec sa femme

Michel VII. An. 1078.

& son fils. Alexis porte cet écrit à Constantin, & l'exhorte à le suivre au palais, pour y prendre les marques de l'autorité souveraine. Constantin, intimidé par l'exemple de son frere, refuse la couronne comme un présent funeste; & au-lieu d'aller au palais, il passe le Bosphore pour n'être pas le dernier à faire hommage à Botaniate. Il est suivi d'Alexis.

XXXVII. Il se démet de l'Empire, & Botaniate est couronné.

Cependant Botaniate, instruit de ce qui se passoit dans la ville, sort de Nicée, & marche vers le Bosphore. De Prénete il envoye Borile le plus accrédité de ses domestiques pour se mettre en possession du palais. Il avance lui-même jusqu'à Chalcédoine, où il s'arrête trois jours en attendant la galere Impériale, & les ornements convenables pour son entrée. Il congédie avec des marques de reconnoissance l'escorte Turque qui l'avoit accompagné jusque-là. Ce fut en ce lieu que Constantin & Alexis vinrent lui faire leur soumission. Comme il recevoit froidement l'hommage de Constantin, sans daigner l'embrasser, sans même lui présenter la main, Alexis prenant la parole: » Sei-
» gneur,

» neur, lui dit-il, ce Prince qui vient » vous assurer de son obéissance, » n'a retiré aucun fruit du pouvoir » de sa famille. Ecrasé par la gran- » deur de son frere, esclave ainsi » que nous tous d'un insolent Minis- » tre, il a vécu comme prisonnier » dans une triste obscurité. Votre » avénement au trône rompt ses fers » & lui rend la lumiere. Il respire, » & espere des jours plus sereins, » si vous voulez bien l'honorer de » votre bonté paternelle ". Comme Botaniate paroissoit touché de ces paroles, & jettoit sur Constantin des regards de bienveillance : » Pour moi, » continua Comnene, vous savez, » Prince, avec quelle constance j'ai » servi celui qui régnoit avant vous. » Malgré l'empressement que tout » l'Empire témoignoit de vous avoir » pour maître, je suis demeuré le » dernier attaché à celui que la Pro- » vidence m'avoit donné. Par ce que » j'ai fait pour un autre, jugez de » ce que je ferai pour vous. Ma fi- » délité envers votre prédécesseur » vous répond de celle que je vous » jure aujourd'hui ". Botaniate l'é-

NICÉPHORE III. An. 1078.

NICÉPHORE III. An. 1078.

couta favorablement. Lorſqu'il apprit que Borile étoit maître du palais, il s'embarqua ſur la galere Impériale, & fut reçu à Conſtantinople avec cet empreſſement populaire qui ne manque jamais dans un changement de regne. Avant même qu'il fût entré, Michel qui n'avoit plus que ſa vie à ſauver, s'étoit fait couper les cheveux & conduire ſur un méchant cheval au monaſtere de Stude, où il avoit pris l'habit monaſtique après un regne de ſix ans & demi. Sa femme & ſon fils l'y avoient accompagné. C'étoit par le conſeil du Céſar ſon oncle, qui, connoiſſant la légéreté d'eſprit de Botaniate, & la méchanceté de ſes valets dont il étoit gouverné, craignoit pour ſon neveu quelque traitement plus fâcheux. Nicéphorize, premiere cauſe de tous ces malheurs, ſachant bien ce qu'il méritoit, étoit ſorti de Conſtantinople la nuit précédente, & s'étoit aller jetter entre les bras d'Ourſel qui ſe trouvoit pour lors à Selymbrie, où Nicéphorize lui-même l'avoit envoyé. Botaniate ſe voyant maître de l'Empire, ſans qu'il lui en eût coûté une goutte de

ſang, ſe fit couronner le lendemain de ſon entrée, troiſieme d'Avril; & quoi qu'en ayent dit de ſavants modernes qui ſe ſont trompés ſur ce fait, ce fut le Patriarche de Conſtantinople qui en fit la cérémonie, ſelon le témoignage de Scylitzès, Auteur contemporain, de Zonaras & de Glycas, qui écrivoient dans les deux ſiecles ſuivants.

NICÉPHORE III. An. 1078.

XXXVIII Premieres opérations de Botaniate.

Scyl. p. 862. Zon. t. II. p. 291. Bry. l. 4. c. 1.

De deux rivaux qui avoient pris le nom d'Empereur, le plus foible & le moins capable du gouvernement avoit été le plus heureux. Bryenne, plus jeune & plus actif, régnoit en Illyrie & en Macédoine; mais étant mal ſecondé, il n'avoit pu s'emparer de la Capitale. Botaniate, dont la froideur naturelle étoit augmentée par les glaces de la vieilleſſe, n'avoit de reſſort qu'autant qu'il en recevoit de Borile & de Germain. Ces deux hommes nés dans l'eſclavage, devenus par une ſoupleſſe ſervile les confidents de leur maître, & enfin ſes maîtres eux-mêmes, diſpoſoient de l'Empire ſous le nom de Botaniate. Ce Prince ayant en tête un adverſaire auſſi chéri des peuples pour ſon

NICÉPHORE III. An. 1078. inclination bienfaiſante, que formidable par ſa valeur, s'efforça de le ſurpaſſer en libéralités. Mais pour gagner les cœurs, il ruina l'Etat par des profuſions inconſidérées. Les Empereurs avoient deux ſources de récompenſes pour payer les ſervices, c'étoient les dignités & les penſions. Botaniate avilit la premiere en prodiguant les offices à tous ceux qui les demandoient ſans les mériter; il épuiſa la ſeconde en répandant l'argent à pleines mains ſans diſcernement & ſans économie; en ſorte que le tréſor public déja fort appauvri par la mauvaiſe adminiſtration des regnes précédents, & par les incurſions des Turcs qui enlevoient les revenus de l'Aſie, ſe trouva bientôt hors d'état de fournir aux dépenſes les plus néceſſaires. Il fallut avoir recours à la plus miſérable de toutes les reſſources; ce fut d'altérer les monnoies; & les efforts mal entendus de Botaniate pour ſe concilier l'amour de ſes ſujets, ne lui attirerent que le mépris & la haine.

XXXIX. Fin malheureuſe

Nicéphorize devoit à l'Empire une ſatisfaction éclatante pour les maux

qu'il lui avoit fait souffrir, & l'histoire doit à la postérité le consolant récit de la punition des Tyrans. Ce Ministre fugitif retiré auprès d'Oursel, vouloit l'engager à se donner à Bryenne, contre lequel il l'avoit lui-même envoyé avec des troupes. Le trouvant peu disposé à suivre ce conseil, il le fit périr par le poison, dont il savoit faire usage. Les amis d'Oursel se saisirent de sa personne, & le conduisirent à Botaniate, qui se contenta de le reléguer dans l'isle d'Oxia. Mais Borile & Germain, qui lui succédoient en faveur, appréhendant que cet homme artificieux ne trouvât moyen de rapprocher de leur maître & de prendre leur place, persuaderent au Prince que Nicéphorize possédoit de grands trésors, & qu'il avoit fait passer dans ses coffres tout l'argent de l'Empire. Straboromain fut donc envoyé pour l'interroger & l'obliger à restitution, sans lui faire aucun mauvais traitement. Telle étoit l'intention de l'Empereur. Mais les deux Ministres recommanderent en particulier au Commissaire de ne le pas ménager. Straboromain craignant

NICÉPHORE III.
An. 1078.
de Nicéphorize.
Scyl. p. 867, 868. Zon. t. II. p. 293. Bry. l. 3. c. 36.

Nicéphore III. An. 1078.

beaucoup plus le mécontentement des Ministres que celui du Prince, fit mettre Nicéphorize à la torture, quoiqu'il offrît de tout restituer si on lui en épargnoit les douleurs ; & il s'acquitta si bien de sa commission, que ce malheureux expira dans les tourments.

XL. Bryenne refuse un accommodement.

Scyl. p. 862, 863. *Zon. t. II. p.* 291. *Bry. l.* 4. *c.* 2, 3, 4. *Glycas, p.* 331.

Pendant ce temps-là, Bryenne, suivi des troupes de Macédoine, de Thrace, & des Patzinaces ses alliés, marchoit vers Constantinople. Botaniate, craignant un choc si dangereux dans les commencements d'un regne, tenta un accommodement. Il en chargea Straboromain, son parent, & Cherorosphacte, parent de Bryenne. Ces envoyés rencontrerent Bryenne en Mésie, près de Théodoropolis. Averti de leur arrivée, il s'avança au-devant d'eux, accompagné de ses principaux Officiers. Il étoit à cheval, revêtu de toutes les marques de la dignité Impériale, que relevoit encore sa figure noble & sa taille avantageuse. Les députés s'étant approchés avec respect, lui présenterent une lettre de l'Empereur, conçue en ces termes : » J'ai connu vo-

» tre pere, qui s'est signalé par des » exploits glorieux contre les ennemis de l'Empire. J'étois lié avec » lui d'une amitié intime, & je l'ai » accompagné dans ses expéditions. » Je sais que vous êtes le digne héritier de ses éminentes qualités; & » puisque la Providence m'a placé » sur le Trône, je veux être votre » pere, & je demande de vous les » sentiments d'un fils. Acceptez, avec » le titre de César, la seconde place » de l'Empire, & le droit à la premiere, que ma vieillesse ne vous » laissera pas long-temps attendre ". Bryenne répondit, *qu'il acceptoit ces offres, & qu'il ne tiendroit pas à lui de mettre promptement fin à la guerre civile. Mais qu'il se reprocheroit comme une ingratitude inexcusable de ne pas partager les fruits de la paix avec les braves gens qui lui avoient voué leurs services : qu'il demandoit donc que l'Empereur s'engageât par une promesse irrévocable à leur conserver les mêmes grades qu'ils avoient dans son armée : qu'à cette condition il se contenteroit de la dignité de César, comme héritier présomptif de l'Empire; qu'il souhaitoit seulement re-*

cevoir de l'Empereur le titre de fils adoptif, & du Patriarche la couronne de César hors de Constantinople à Démocranée en Thrace. Comme les députés lui demandoient pourquoi il ne vouloit pas que cette auguste cérémonie se fît, selon l'usage, dans la capitale, il répondit, *qu'à la vérité il ne craignoit que Dieu, mais qu'il se défioit de ceux qui environnoient l'Empereur.* Il n'en fallut pas davantage pour faire entendre aux deux Ministres qu'ils avoient dans Bryenne un ennemi déclaré. Ils résolurent donc de faire échouer ce projet salutaire, & y réussirent sans beaucoup de peine en exagérant au Prince l'audace de Bryenne, qui prétendoit le forcer à couronner la rébellion, à récompenser des gens qui méritoient des supplices, & à se mettre à la merci d'une foule d'ennemis, dont il seroit sans cesse enveloppé jusque dans son palais. On renvoya par deux fois les mêmes députés pour engager Bryenne à se désister de cette prétention; ils ne purent rien obtenir, & furent enfin congédiés avec des marques d'impatience. Ils auroient même été

outragés par les soldats, si les Officiers n'en eussent arrêté l'insolence.

NICÉPHORE III. An. 1078.

XLI. Alexis marche contre Bryenne.

Scyl. p. 863, 864. Zon. t. II. p. 291, 292. Bry. l. 4. c. 4. & seqq. Ann, p. 9. & seqq.

On ne songea plus qu'à la guerre. Alexis, revêtu du titre de Nobilissime & de l'office de grand Domestique, fut mis à la tête des troupes qu'on put rassembler. Elles étoient en fort petit nombre. Tout l'Occident suivoit Bryenne; & les courses continuelles des Turcs obligeoient de répandre la plus grande partie des forces de l'Orient sur toutes les frontieres de l'Asie mineure. L'armée d'Alexis n'étoit composée que des Chomatenes, de ceux qu'on appelloit les Immortels, & de quelques troupes de Francs venues d'Italie en différents temps avec ces braves Capitaines Normands, dont j'ai parlé plusieurs fois. Il y en avoit dans les deux armées: car ces aventuriers, fort indifférents sur les querelles des Grecs, ne cherchoient qu'à se battre, sans autre intérêt que celui de la solde & du butin. Les Chomatenes étoient des habitants du mont Taurus près des sources du Méandre, ainsi appellés de la ville de Choma, leur capitale; ils avoient réputation de va-

NICÉPHORE III. An. 1078.

leur. Quant aux Immortels, c'étoit une nouvelle milice choisie & dressée avec soin à tous les exercices de la cavalerie. On attendoit un nouveau secours de Turcs que Soliman avoit promis. Avant qu'ils fussent arrivés, Alexis reçut ordre de partir, & de marcher au-devant de Bryenne, qui approchoit avec des forces supérieures. On avoit néanmoins tant de confiance dans la science militaire d'Alexis, qu'on lui recommanda de livrer bataille à la premiere occasion. Il campa en Thrace sur les bords du fleuve Almyre, & se posta de maniere que les deux camps ne pussent se découvrir entiérement l'un l'autre, de peur que la présence des ennemis, très-supérieurs en nombre, n'abattît le courage des siens, tandis que la vue de sa foiblesse releveroit celui des ennemis. Il comptoit beaucoup moins sur la force de ses troupes, que sur les ruses de guerre, & sur son adresse à profiter des moments & de la situation des lieux. Pour se procurer un champ de bataille plus favorable, il décampa, & alla se poster dans un lieu nommé

Calabrya, c'eſt-à-dire, *les belles Fontaines*, où l'inégalité du terrein lui donnoit moyen de placer des embuſcades. Bryenne, auquel cette poſition fermoit tous les paſſages, alla l'y chercher, & ſe rangea pour combattre; il donna le commandement de l'aîle droite à ſon frere avec cinq mille tant fantaſſins d'Italie, que cavaliers Theſſaliens, auxquels il joignit des troupes de barbares très-aguerris. Tarchaniote commandoit l'aîle gauche, où étoient trois mille fantaſſins Thraces & Macédoniens peſamment armés. Bryenne s'étoit poſté au centre, à la tête de la cavalerie de Thrace & de Macédoine avec les troupes de ſa garde; c'étoit l'élite de ſon armée. Ces eſcadrons, couverts de cuiraſſes & de caſques de fer poli & luiſant, relevés de hauts pannaches qui flottoient ſur leur tête, éblouiſſoient les yeux, & jettoient l'effroi par le bruit de leurs lances, dont ils frappoient leurs boucliers. Bryenne, au milieu d'eux, les ſurpaſſant de toute la tête, les animoit par ſes regards, & par ſa fiere contenance. Sur le flanc de l'armée, à

NICÉPHORE III. An. 1078.

NICÉPHORE III. An. 1078.

deux cents cinquante pas de distance, étoit un corps de Patzinaces, qui avoient ordre, dès que le combat seroit engagé, de tourner l'armée ennemie, & de la charger en queue, tandis que le reste des troupes feroit effort pour l'enfoncer par-devant. Telle étoit la disposition de l'armée de Bryenne. Alexis cacha, dans des chemins creux à côté du champ de bataille, une partie de ses troupes, avec ordre de s'y tenir jusqu'au moment que l'ennemi seroit passé au-delà; de sortir alors, & de le charger en queue en portant tout leur effort sur l'aîle droite. Pour lui, il se mit à la tête des Immortels & des Francs; il donna à Catacalon la conduite des Chomatenes & des Turcs, & lui recommanda d'observer les Patzinaces, & de répondre à tous leurs mouvements.

XLII. Bataille de Calabrya.

Tout étant prêt pour la bataille, Bryenne s'avance en bon ordre pour attaquer Alexis, qui l'attendoit de pied ferme. Dès qu'il fut au-delà du chemin creux, Alexis donne le signal aux troupes de l'embuscade; elles se montrent aussi-tôt, & chargent

l'aîle droite avec tant de vigueur, qu'elles la mettent d'abord en désordre, & bientôt en fuite. Jean Bryenne, qui la commandoit, emporté par les fuyards, & poursuivi vivement par un cavalier, tourne bride, abat le cavalier d'un coup de lance, rallie ses gens, les ramene à la charge, & repousse l'ennemi qui fuit à son tour. La désertion des Francs décourageoit l'armée Impériale. Les Francs d'Alexis, au-lieu de combattre ceux de Bryenne, avoient passé sous leurs drapeaux. Dès le commencement de la bataille, Alexis, par une fougue téméraire, s'étoit engagé au milieu des ennemis, parmi lesquels il faisoit un grand carnage. Il poussoit toujours en-avant, se croyant suivi des siens. Mais s'étant apperçu que sa troupe étoit défaite, & qu'il ne restoit avec lui que six de ses plus vaillants Officiers, il leur propose de donner tête baissée par-tout où ils croiroient rencontrer Bryenne, & de le tuer ou de mourir à ses pieds. Théodote, Officier aussi sensé que brave, le détourne de cette résolution désespérée; & saisissant la bride

NICÉPHORE III.
An. 1078.

de ſon cheval, il le force de retourner en-arriere. Il lui fut d'autant plus facile de ſe dégager, que le déſordre s'étoit mis dans l'armée de Bryenne. Les Patzinaces, ayant renverſé Catacalon, au-lieu d'exécuter leurs ordres en prenant l'ennemi en queue, avoient jugé plus à propos de piller le camp; & chargés du butin, ils le rapportoient dans leurs tentes. A leur approche, les valets, les vivandiers & tout ce qui étoit reſté dans le camp, les prenant pour un détachemement ennemi, avoient pris l'épouvante, & s'étoient venus jetter dans l'armée de Bryenne, où ils avoient porté la confuſion. A la faveur de ce tumulte, Alexis, ayant baiſſé la viſiere de ſon caſque pour n'être pas reconnu, traverſoit le ſabre haut les eſcadrons ennemis, lorſqu'il apperçut un Ecuyer de Bryenne menant en main un des chevaux de ſon maître, reconnoiſſable par la magnificence de l'équipage. Il pique à l'Ecuyer, le renverſe, ſe ſaiſit du cheval, & le met entre les mains d'un cavalier, qui, courant entre les deux armées, crioit d'une voix très-forte,

Bryenne est tué, voilà son cheval. Ce cri glace d'effroi l'armée de Bryenne, & rend le courage à celle d'Alexis. Ceux qui fuyoient tournent visage, & parce qu'ils se croyent vainqueurs, ils le deviennent. Un heureux hasard les favorise; en ce moment arrive le nouveau renfort de Turcs envoyé par Soliman. Ils se partagent aussi-tôt en trois escadrons, & donnent sur l'ennemi par trois côtés différents. Ces troupes fraîches renversent aisément les ennemis fatigués, & raniment la vigueur des troupes d'Alexis. Un des Immortels, emporté par son courage, court à Bryenne au travers de ses gardes, il l'atteint, & lui porte sur la poitrine la pointe de sa lance; Bryenne la rompt d'un coup de sabre, dont il décharge sur le cavalier un fendant si terrible, qu'il lui abat l'épaule, avec une partie de sa cuirasse. Cependant Alexis, ayant placé dans une ravine un corps de troupes, se met à la tête des Turcs, & après un combat de quelques moments, il feint de prendre la fuite. Lorsqu'il voit l'ennemi arrivé près de l'embuscade, il fait volte

NICÉPHORE III. An. 1078.

face, & donne le ſignal aux troupes cachées qui, ſortant avec de grands cris, chargent en flanc & en queue. Les ennemis, après quelque réſiſtance, preſſés de toutes parts, tournent le dos. Bryenne eſt obligé de les ſuivre, ſe bat en retraite, ſecondé de ſon frere & de ſon fils, qui ſe ſignalerent dans cette journée. Il retourne de temps en temps ſur l'ennemi, abattant toujours à ſes pieds celui qui le ſuivoit de plus près. Enfin, ſon cheval n'en pouvant plus, il s'arrête, & eſt aſſailli par deux Turcs; à l'un deſquels, il coupe la main d'un coup de ſabre; & tandis qu'il ſe défend contre l'autre, celui qu'il venoit de bleſſer, ſaute ſur la croupe de ſon cheval, & l'embraſſe en le ſerrant de toutes ſes forces. Bryenne, ſaiſi par le milieu du corps, combat encore, juſqu'à ce que ſe voyant environné de Turcs, qui lui crioient d'épargner ſa vie, il ſe rend priſonnier. Son frere ſe ſauve à Andrinople, & toute ſon armée ſe diſperſe par la fuite.

XLIII. On creve les yeux à Bryenne.

Après une bataille ſi opiniâtre, Bryenne fut conduit avec ſon fils de-

vant Alexis, qui fit ſur le champ partir un courier pour porter à la Cour la nouvelle de la victoire avec les ornements Impériaux, dont on avoit dépouillé le vaincu. Dès le lendemain, Alexis ſe mit en marche avec ſon armée pour retourner à Conſtantinople, traitant ſon priſonnier avec honneur, & le conſolant lui-même de ſon infortune. Il comptoit tellement ſur la parole & ſur la bonne foi de Bryenne, que dans la route ils marchoient enſemble fort loin de l'armée, ſouvent même ſans gardes; & Bryenne racontoit dans la ſuite, que ſe trouvant fatigués, ils deſcendirent de cheval pour prendre quelque repos, & qu'Alexis ayant ſuſpendu ſon épée à une branche d'arbre, ſe jetta ſur l'herbe, où il s'endormit: qu'en ce moment il fut lui-même tenté de ſe ſaiſir de l'épée pour tuer Alexis, & qu'il ne fut retenu que par un ſentiment d'eſtime & de compaſſion en faveur d'un ennemi ſi généreux. Avant que d'arriver à Conſtantinople, Alexis reçut ordre de remettre les deux priſonniers entre les mains de Borile, & de s'abſtenir de

NICÉPHORE III. An. 1078.

rentrer dans la ville ; mais de partir ſur le champ avec ſon armée, pour aller chercher Baſilace, qui avoit pris le diadême à l'exemple de Bryenne. Alexis vit avec chagrin qu'on ne le payoit de ſes fatigues paſſées que par de nouvelles fatigues, & de nouveaux dangers. Il ſe détermina cependant à obéir. Bryenne ne trouva pas à Conſtantinople la même humanité qu'il avoit trouvée auprès de ſon vainqueur. L'impitoyable Borile lui fit crever les yeux, ainſi qu'à ſon fils. L'Empereur, moins cruel que ſon Miniſtre, eut regret à ce traitement, qu'il n'avoit pas eu le courage d'empêcher. Ce foible Prince s'efforça du moins de conſoler Bryenne dans ſa diſgrace, il le fit venir au palais, lui rendit ſes biens, les augmenta même, & lui conféra de nouvelles dignités.

XLIV. Aſſaſſinat de Jean Bryenne.

La compaſſion que lui inſpiroit le malheur de Bryenne, s'étendit même ſur tous ceux qui avoient ſoutenu ſon parti. Il oſa, dans cette occaſion, contredire ſon Miniſtre, & leur pardonner. Alexis fut chargé de lettres d'amniſtie ſignées de l'Empereur, & ſcellées de la bulle d'or, par leſquelles

les partiſans de Bryenne étoient conſervés dans tous leurs biens & leurs dignités, à condition qu'ils mettroient bas les armes, & qu'ils prêteroient ſerment de fidélité. Ils profiterent preſque tous de la grace qui leur étoit offerte, & l'on en voyoit tous les jours arriver un grand nombre, que Botaniate recevoit avec bonté. Jean, frere de Bryenne, ſe fia lui-même à la parole de l'Empereur, & revint à Conſtantinople. Il n'eut pas à ſe plaindre du Prince; mais il fut la victime du reſſentiment d'un ſoldat. Dans le temps que Bryenne prit les armes, les Varangues qui ſe trouvoient hors de Conſtantinople s'étoient rangés ſous ſes enſeignes. Leurs camarades qui ſervoient auprès de Botaniate leur avoient envoyé un d'entr'eux pour les ramener à leur devoir. Celui-ci, ayant été découvert & arrêté, avoua la commiſſion dont il s'étoit chargé, & eut le nez coupé par ordre de Jean Bryenne. Le barbare ne lui pardonna pas un outrage ſi ſanglant; & un jour que Jean ſortoit du palais, il lui abattit la tête d'un coup de ſa hache d'armes. L'Em-

NICÉPHORE III.
An. 1078.

NICÉPHORE III. An. 1078.

pereur vouloit punir l'assassin; tous les Varangues se révolterent, ne menaçant de rien moins que de massacrer l'Empereur. Il fallut pour les réduire, armer contr'eux tout le reste de la garde. Se voyant les plus foibles, ils se soumirent, & eurent recours à la clémence de l'Empereur, qui leur accorda le pardon.

XLV. Botaniate épouse Marie, femme de Michel Parapinace.

Scyl. p. 864, 865. Zon. tom. II. p. 292. Bry. l. 3. c. 25. Manass. p. 135. Glyc. p. 331. Joël. p. 185. Anna, p. 71, 73, 74. Theophyl. inst. reg. part. 1. c. 7, & seqq. Du Cange

Botaniate auroit emporté quelque estime, s'il n'eût pas été Empereur; soit qu'il ait été corrompu par la puissance souveraine, soit que son penchant à la débauche se soit auparavant tenu caché dans l'ombre de la vie privée, l'histoire ne parleroit que de ses faits d'armes. Il perdit sur le Trône la réputation de guerrier qu'il avoit acquise, & il acquit celle de vieillard voluptueux, qui sacrifioit à une passion imbécille les loix divines & humaines, & la plus commune bienséance. Tandis que la guerre de Bryenne mettoit sa couronne en danger, il ne s'occupoit que d'un troisieme mariage. Verdéna, sa seconde femme, venoit de mourir; toutes les familles distinguées s'empressoient à l'envi de remplir une place si brillan-

té. Eudocie lui offrit Zoé sa fille, jeune & fort belle; il préféra la mere, qui devoit cependant être avancée en âge, puisqu'il y avoit au moins quarante-trois ans qu'elle avoit épousé en premieres noces Constantin Ducas. Eudocie écouta la proposition avec joie; elle épousoit le Trône, qu'elle n'avoit quitté qu'à regret; & la défense que son premier mari lui avoit faite de se remarier après sa mort, déja une fois violée, ne lui avoit pas ôté l'envie de la violer encore. Toutefois un Moine vertueux, en qui elle avoit mis sa confiance, la détourna de cette union, condamnée par les canons de l'Eglise Grecque. Son refus étoit une leçon pour Botaniate; il en profita si peu, qu'il résolut de joindre l'adultere à la trigamie. Michel, ayant pris l'habit monastique, Marie, sa femme, s'étoit aussi retirée dans une maison religieuse. Le César Jean, qui avoit quitté l'habit de Moine au moment que son neveu Michel l'avoit pris, crut qu'il régneroit plus absolument sur l'esprit de sa niece, que sur celui de sa belle-sœur. Il ne cessoit de louer à Nicé-

NICÉPHORE III.
An. 1078.
fam. Byz. p. 163, 164.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. IV. p. 752.

NICÉPHORE III. An. 1078.

phore les graces de Marie, qui étoit en effet d'une beauté parfaite; & prenant autorité de l'habit qu'il avoit porté pour décider des cas de conſcience, il travailloit à lever les ſcrupules de l'un & de l'autre ſur le ſecond mariage d'une femme dont le premier mari vivoit encore. La morale de Nicéphore ne réſiſta pas; il eſt plus étonnant que le Céſar ait pu ſéduire Marie, dont un Evêque, eſtimé pour ſa vertu & ſes lumieres, releve par de grands éloges la religion & la pureté des mœurs: ce qui, pour le dire en paſſant, fait ſentir quel fond l'hiſtoire peut faire ſur les panégyriques des Princes. Le mariage fut donc conclu. Tout étoit prêt pour la célébration; l'Empereur & la nouvelle épouſe attendoient déja le célébrant à la porte de l'Egliſe, ſelon l'uſage des Grecs, lorſque l'Eccléſiaſtique, qui s'étoit chargé de cette fonction, faiſant réflexion qu'il alloit encourir les cenſures de l'Egliſe, & l'indignation de ſon Evêque, s'il procédoit à former une alliance adultere, refuſa de prêter ſon miniſtere. Le Céſar, qui en ſentoit la raiſon, & qui en

craignoit les ſuites, dit un mot à l'oreille à Michel Ducas, fils du défunt Andronic, & ſon petit-fils; & le jeune Prince courut auſſi-tôt chercher un Prêtre plus complaiſant, qui fit la cérémonie ſans balancer. Dès qu'elle fut achevée, il fut interdit. Le Patriarche, pour conſoler Michel, l'ordonna Prêtre; & de l'avis des Métropolitains, il le nomma Archevêque d'Epheſe, où Michel n'alla jamais qu'une fois. Il en revint auſſitôt, & acheva ſa vie dans le Monaſtere, où il travailloit de ſes propres mains. Il mourut ſous le regne d'Alexis, qui le traita toujours avec de grands égards. Etant près de mourir, il déclara qu'il pardonnoit à ſa femme ſon infidélité, & qu'il prioit Dieu d'uſer envers elle de la même indulgence. Elle étoit alors rentrée dans le Monaſtere depuis la mort de Botaniate. Ce Prince, en épouſant Marie, retira du Monaſtere Conſtantin, fils de cette Princeſſe, & qui étoit élevé auprès d'elle. Il rompit le mariage projetté entre ce jeune Prince & Hélene, fille de Robert Guiſcard, qu'il fit enfermer dans un Monaſte-

NICÉPHORE III. An. 1078.

re. Le fier Normand ressentit vivement cet affront; & ce fut dans la suite la cause ou le prétexte de la guerre qu'il fit à l'Empire, sous le regne d'Alexis. Le Pape Grégoire VII, accoutumé à faire usage des foudres de l'Eglise, tantôt pour se venger de ses ennemis, tantôt pour se faire des amis, cherchant alors à se rapprocher de Robert, qu'il avoit excommunié, prit cette occasion pour flatter la colere de ce Prince. Entre les excommunications qu'il lança dans un Concile tenu à Rôme sur la fin de cette année, il en adressa une à Nicéphore Botaniate. Grégoire n'avoit vu qu'à regret Michel dépouillé de la puissance souveraine. Il avoit beaucoup espéré de cet Empereur, qui, dès le commencement de son regne, lui avoit envoyé deux Moines avec des lettres, où il témoignoit son respect pour le Pape, & son attachement à l'Eglise Romaine. Nous avons une lettre de Grégoire, datée du 9 Juillet 1073, par laquelle il exhorte Michel à poursuivre le louable dessein que Dieu lui a inspiré; il proteste qu'il desire ardemment de rétablir la con-

corde

corde entre les deux Eglises; & il nomme celle de Constanstinople, fille de l'Eglise de Rome. C'est une lettre de créance donnée à Dominique, Patriarche de Venise, auquel il prie l'Empereur d'avoir une entiere confiance pour tout ce que ce Prélat lui dira de vive voix. Ce fut par un effet de cette bienveillance que Grégoire adressa l'année suivante à tous les Chrétiens une lettre datée du premier Mars, pour les engager à réunir leurs forces contre les Turcs en faveur de l'Empire Grec. Il y expose les pernicieux progrès de ces Infideles, qui ont poussé leurs ravages presque jusqu'aux murs de Constantinople, se sont emparés d'une grande partie de l'Asie, & ont égorgé, comme de timides troupeaux, des miliers de Chrétiens. Il exhorte tous les fideles à ne pas épargner leur vie pour sauver celle de leurs freres, à l'exemple de Jesus-Christ: que pour lui, plein de confiance dans le secours de Dieu, il met tout en œuvre pour procurer aux Grecs la délivrance de leurs maux. Il les conjure au nom du Sauveur, & leur ordonne, par l'autorité de

NICÉPHORE III. An. 1078.

Saint Pierre, d'avoir compassion du massacre de leurs freres, & de lui faire savoir au plutôt ce que la bonté divine aura inspiré à ce sujet. On peut regarder cette lettre comme le premier son de trompette qui réveilla l'Occident, & commença d'allumer dans les cœurs le feu des Croisades.

XLVI. Guerre de Basilace.

Scyl. p. 865, 866. *Zon. t. II, p.* 292. *Glycas, p.* 331. *Bry. l.* 4. *c.* 16, *& seqq. Anna, p.* 17, *& seqq.*

Pendant que la Cour n'étoit occupée que de fêtes & de plaisirs, Alexis alloit chercher Basilace, nouveau rival de Botaniate. Ce guerrier, brave & hardi, mais aussi inconstant qu'ambitieux, n'avoit pas plutôt renouvellé son traité avec les Bryennes, qu'il s'étoit retiré à Dyrrachium dans le dessein de recommencer la guerre, & de profiter des troubles de l'Empire pour se faire lui-même Empereur. Il enrôla toute la jeunesse des contrées voisines, fit venir des Francs d'Italie, rassembla sous ses enseignes grand nombre de Bulgares, de Grecs, d'Illyriens; & pendant que Bryenne avançoit en Thrace, il prit le chemin de Thessalonique. Arrivé dans la ville d'Achride, il voulut, à l'exemple de Bryenne, se faire pro-

clamer Empereur. L'Archevêque l'en détourna, lui conſeillant de différer & de laiſſer Botaniate & Bryenne dans une égale incertitude du parti qu'il alloit prendre. Il étoit à Theſſalonique lorſqu'il apprit le couronnement de Botaniate. Toujours diſſimulé, il lui fit par lettres les plus fortes proteſtations de ſoumiſſion & d'obéiſſance, & en même-temps il prit avec ſes partiſans des meſures pour le détruire. Il attira grand nombre de Patzinaces, toujours prêts à vendre leurs ſervices. Botaniate, informé de ſes mouvements, eſſaya d'abord de le gagner par des bienfaits. Il lui envoya un de ſes confidents avec un brevet ſcellé de la bulle d'or, par lequel il lui offroit la dignité de Nobiliſſime, & s'engageoit à le combler de biens, s'il renonçoit à des projets qui ne pouvoient le conduire qu'à ſa perte. Baſilaçe, ſe voyant démaſqué, ne garda plus de meſures. Il prit le diadême, & ſe prépara ouvertement à la guerre. Mais ne voulant travailler que pour lui-même, il attendit l'événement de celle qui ſe faiſoit entre Botaniate & Bryenne, bien

NICÉPHORE III. An. 1078.

résolu d'attaquer celui des deux qui demeureroit vainqueur.

XLVII. Mouvements des deux armées.

La diligence d'Alexis prévint Basilace, qui apprit presque en même-temps la défaite entiere de Bryenne, & l'approche d'Alexis. Celui-ci n'étant resté que trois jours devant Constantinople, avoit repris la route de Macédoine ; & ayant passé le Strymon, il s'étoit campé dans une plaine large de trois ou quatre cents pas, bordée d'un côté par le Vardar, autrefois l'*Axius*, de l'autre par un fossé que le fleuve en changeant de lit avoit laissé à sec. Basilace, étant sorti de Thessalonique, qui n'étoit éloignée que de six lieues, vint camper à quelque distance du camp d'Alexis, qui devina par ses mouvements qu'il avoit dessein de l'attaquer la nuit suivante. Il ordonna donc à ses troupes de prendre leur repas & de se reposer, parce qu'elles passeroient la nuit sous les armes. Il fit en même-temps reconnoître tous les environs, & prit toutes les précautions nécessaires contre les surprises. Un déserteur avoit promis à Basilace de lui livrer Alexis dans son lit. Au commencement de

la nuit, qui étoit fort obſcure, Baſilace ſe mit en marche. Dès qu'Alexis en fut averti, il fit ſortir ſon armée en bon ordre, laiſſant des lumieres dans chaque tente, & s'alla poſter dans une forêt voiſine, tout prêt à tomber ſur l'ennemi lorſqu'il en ſeroit temps. Baſilace approche du camp; il y entre ſans réſiſtance, & va droit à la tente d'Alexis. N'y trouvant qu'un Moine qu'on y avoit laiſſé, & dont il ne put tirer aucun éclairciſſement, il crie à ſes ſoldats : *Le Begue nous a trompés : ſortons, l'ennemi eſt dehors.* C'étoit ainſi qu'il avoit coutume de nommer Alexis, à cauſe de quelque embarras dans la langue, qui lui fit donner le ſurnom de *Bambacorax*.

NICÉPHORE III.
An. 1078.

XLVIII.
Bataille du Vardar.

Une partie de ſes ſoldats étoit encore occupée au pillage, & le reſte ſortoit en déſordre, lorſqu'Alexis fond ſur eux avec ſa cavalerie, & appercevant au travers de l'obſcurité un homme de haute taille à la tête des eſcadrons ennemis, il le prend pour Baſilace, & d'un coup de ſabre il lui coupe la main dont il tenoit ſa lance. Un de ſes Capitaines,

NICÉPHORE III. An. 1078.

nommé Gulés, reconnut mieux Basilace ; il lui décharge un grand coup sur le casque ; mais le sabre se rompt & tombe en morceaux. Comme Alexis s'élançoit sur les ennemis, & qu'après avoir abattu ceux qu'il trouvoit devant lui, il revenoit à ses escadrons, un cavalier Franc de son armée le voyant sortir des rangs opposés, courut à lui la pique baissée, & le frappa si rudement, que peu s'en fallut qu'il ne lui fît perdre les arçons. Alexis le prenant pour un traître, court sur lui, & alloit le percer de sa lance, si le cavalier l'ayant reconnu ne lui eût demandé humblement pardon de son erreur. Les ténebres qui enveloppoient les combattants, causerent cette nuit beaucoup de méprises pareilles; les coups étoient abandonnés au hasard, & la mort confondit plus d'une fois les amis avec les ennemis. Mais lorsque le jour eut commencé à éclairer la valeur, les deux armées s'étant ralliées sous leurs enseignes, le combat se ralluma; Basilace & Alexis courant de rang en rang, animoient leurs soldats par leurs paroles, & plus en-

core par leur exemple. Manuel, neveu de Baſilace, montant ſur un petit tertre au milieu du champ de bataille, crioit à ſes troupes : *Courage, braves gens, la victoire eſt à nous.* En ce moment, un Macédonien d'Alexis, nommé Curtice, court à lui, le terraſſe d'un coup de maſſe d'armes, & l'entraîne par les courroies de ſon caſque aux pieds d'Alexis. Cet exploit vu des deux armées, redouble l'ardeur des Impériaux, & jette l'épouvante dans celle de Baſilace ; elle ſe débande, & prend la fuite. Baſilace gagne à toute bride Theſſalonique, toujours pourſuivi par Alexis, qui environne auſſi-tôt la ville. Voulant ſauver le vaincu, il lui envoye un Moine, Abbé du mont Athos, pour l'exhorter à ſe rendre, avec promeſſe qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Baſilace n'écoute rien ; mais les habitants ouvrent les portes au vainqueur, & Baſilace ſe retire dans la citadelle, réſolu de s'y défendre juſqu'à la mort. Il ne pouvoit tenir longtemps ; ſes ſoldats, moins opiniâtres, l'enchaînerent eux-mêmes, & le livrerent à l'ennemi.

NICÉPHORE III.
An. 1078.
XLIX.
Basilace aveuglé.

Alexis, après avoir mandé à l'Empereur cette heureuse nouvelle, passa quelques jours à Thessalonique pour y faire reposer son armée, & partit ensuite pour Constantinople. Comme il étoit entre Amphipolis & Philippes, il reçut ordre de l'Empereur de remettre le prisonnier entre les mains de ceux qu'il envoyoit. Il obéit à regret, prévoyant bien le traitement qu'on alloit faire à ce malheureux. En effet, les envoyés emmenerent Basilace dans un bourg nommé Chempine, où ils lui creverent les yeux sur le bord d'une fontaine, qui fut depuis nommée le ruisseau de Basilace. Alexis, le défenseur du trône, guerrier aussi brave qu'heureux, qui ramenoit avec lui la paix & la tranquillité de l'Empire, vainqueur de deux grandes armées conduites par les deux plus redoutables Capitaines que la Grece connût alors, rentra couvert de gloire dans Constantinople, adoré de tous, mais toujours haï des deux Ministres, qui ne l'avoient exposé à tant de dangers que dans l'espérance qu'il y périroit. L'Empereur le combla de présents, & l'ho-

nora de la dignité de *Sébaste*, titre nouveau pour tout autre que pour la maison régnante. Ce terme qui dans la langue Grecque, étoit le même que celui d'*Auguste* dans la langue Latine, commença pour lors à devenir une dénomination subalterne, que les Empereurs communiquoient aux particuliers. Bientôt même ce nom paroissant encore trop modeste, on en vint à le gonfler par des additions hyperboliques : la vanité s'efforçant dans la décadence des Empires de remplacer par l'enflure des titres le déchet de la réalité.

NICÉPHORE III. An. 1078.

L. Mouvements des Patzinaces. *Scyl.* p. 866, 867.

Les Patzinaces prenoient part à toutes les expéditions des Grecs. Ils aimoient l'argent & la guerre, & dans les combats de Bryenne & de Basilace contre Alexis, on les voyoit entre les troupes auxiliaires des deux armées. Un de leurs partis irrité de ce que Bryenne avoit puni de mort quelques-uns d'entr'eux, s'en vengea sur Andrinople, patrie de Bryenne, & pendant la guerre de Basilace, il mit le feu à la ville, brûla quantité de maisons, & se retira. Quoique la trêve conclue avec Monoma-

NICÉPHORE III. An. 1078.

que ne fût pas encore expirée, les Patzinaces ſongeoient à recommencer la guerre. Un certain Lécas, deſcendu de ces Pauliciens, qui, après la deſtruction de leur puiſſance en Aſie, s'étoient répandus en Europe deux cents ans auparavant, entêté des erreurs du Manichéïſme, & fanatique furieux, tua l'Evêque de Sardique dans le temps même qu'il officioit dans ſon Egliſe, & ſe ſauva chez les Patzinaces. Il les excitoit à prendre les armes, & menaçoit l'Empire d'une guerre ſanglante. Un autre Paulicien, nommé Dobromir, établi à Méſembrie, agiſſoit d'intelligence avec lui, & tâchoit de ſoulever le pays. La défaite de Baſilace & la terreur du nom d'Alexis intimiderent ces ſéditieux. Ils quitterent les Patzinaces, vinrent ſe jetter aux pieds de l'Empereur, & obtinrent le pardon que Lécas ne méritoit pas.

LI. Philarete ſe ſoumet à Botaniate.

Botaniate avoit cette douceur que donne l'indolence. Philarete, ce mauvais Général qui avoit ſi mal ſervi Diogene, s'étoit cantonné après la mort de ce Prince dans des lieux forts ſur la frontiere orientale, ſans vou-

loir reconnoître Michel; & ayant rassemblé une troupe d'Arméniens & de bandits de toute nation, il avoit pris la qualité d'Empereur. Lorsque Botaniate fut en paisible possession du trône par la défaite de ses deux concurrents, Philarete craignit de voir tourner contre lui toutes les forces de l'Empire; & se sentant hors d'état d'y résister, il prit le parti de la soumission; il vint lui-même rendre ses hommages à l'Empereur qui le reçut avec bonté; mais cet esprit remuant & ambitieux ne demeura pas long-temps tranquille. Il s'empara encore une fois d'Antioche, comme nous le raconterons dans la suite.

NICÉPHORE III. An. 1078.

LII. Révolte de Constantin Ducas, aussitôt étouffée.

Scyl. p. 866, 867. Zon. t. II. p. 293. Anna, p. 116, 117.

Ce fut dans ce temps-là que Botaniate donna sa niece Synadene en mariage au Crâle de Hongrie. C'étoit le nom qu'on donnoit aux Rois de Hongrie, ainsi qu'à ceux de Servie. Elle étoit fille de Théodule Synadene, Seigneur riche & puissant en Asie, & de la sœur de Botaniate, qui revint à Constantinople après la mort de son mari. La guerre civile n'étoit pas encore terminée qu'on apprit que les Turcs recommençoient

NICÉPHORE III. An. 1078.

leurs courſes en Orient. L'Empereur, ayant raſſemblé des troupes, ſe trouvoit embarraſſé de leur donner un Général. Alexis, le ſeul Capitaine de l'Empire capable d'un pareil emploi, étoit occupé contre Baſilace. Botaniate jetta les yeux ſur Conſtantin Ducas; il pouvoit du moins par ſa naiſſance paroître à la tête d'une armée, & il avoit d'ailleurs quelque réputation de courage. Il lui confia donc cette expédition. C'étoit ſans doute une grande faute de politique de mettre les armes à la main à un Prince fils & frere d'Empereur, décoré lui-même du titre d'Auguſte du vivant de ſon pere, & qui ne pouvoit regarder Botaniate que comme l'uſurpateur du patrimoine de ſa famille. Auſſi dès que Conſtantin fut à Chryſopolis, il ſe fit donner par ſon armée le titre d'Empereur. Botaniate s'apperçevant trop tard de ſon imprudence, & n'ayant plus de forces à lui oppoſer, tenta la voie de la négociation, mais ſans ſuccès. Il réuſſit par la corruption. Les émiſſaires ſecrets qu'il envoya dans le camp du rebelle, vinrent à bout de regagner

les Officiers & les soldats par argent & par promesses, & les déterminerent à se saisir du Prince qu'ils venoient de proclamer, & à le remettre entre les mains de l'Empereur. Botaniate se contenta de le faire tondre & de le reléguer sous l'habit de Moine dans une isle de la Propontide. Alexis, son ami, devenu dans la suite Empereur, le tira d'exil, & l'employa dans ses expéditions.

NICÉPHORE III. An. 1078.

L'année suivante 1079, Isaac Comnene, frere aîné d'Alexis, revint de son gouvernement d'Antioche. Il s'étoit fait chérir de la Province par sa justice & par sa douceur; il ne trouva pas moins de bienveillance & d'estime à la Cour. Il avoit gagné les bonnes graces de l'Empereur en lui envoyant des étoffes & des toiles de Syrie, dont il fut payé à son retour par la plus haute faveur. Botaniate lui donna de grandes terres, le logea dans son palais, & lui conféra le titre de Sébaste. Pénétrant, judicieux, éclairé, s'énonçant avec facilité & avec grace, il étoit employé dans la décision de toutes les affai-

An. 1079. LIII. Conduite adroite d'Isaac Comnene. *Bry. l. 4. c. 29.*

NICÉPHORE III. An. 1079.

res, l'Empereur n'ayant lui-même aucun de ses talents. Isaac s'étoit rendu nécessaire par un mérite réel, soutenu d'une adroite politique, qui, dans un autre courtisan, auroit tenu lieu de mérite.

LIV. Alexis arrête les ravages des Patzinaces. *Bry. l. 4. c. 30.*

Son frere Alexis entretenoit par de nouveaux exploits la gloire qu'il s'étoit acquise. En visitant son gouvernement d'Andrinople, il apprit que les Patzinaces avoient pris les armes, & qu'ils ravageoient les frontieres de Bulgarie. Il rassemble en diligence les troupes de la Province, & se rend à Philippopolis. Là informé avec plus de certitude des mouvements de ces barbares, qui dévastoient tout le pays entre Scupes & Naïsse, il marche droit à eux. Ils ne l'attendirent pas. Dès qu'il eut passé Sardique, ils prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leur butin. Alexis, de retour à Philoppopolis, donna ses soins à rétablir la tranquillité & le bon ordre dans la Province. Sa libéralité, sa politesse, son affabilité lui gagnoient tous les cœurs. Il reçut à Constantinople de nouvelles marques de la

satisfaction de l'Empereur & de l'estime publique.

NICÉPHORE III. An. 1080.

LV. Révolte de Nicéphore Mélissene.

Bry. l. 4. c. 31, & seqq. Guill. Tyr, belli sacri, l. 3. c. 1.

Le mépris que s'attiroit Botaniate réveilloit l'ambition de tous ceux qui se croyoient plus dignes de l'Empire. Les révoltes se succédoient, & les mauvais succès des premieres intimidoit moins, que l'incapacité du Prince ne donnoit d'espérance. Nicéphore Mélissene, mari d'Eudocie, sœur d'Alexis, vivoit dans l'isle de Cos, où il possédoit de grands héritages. Les liaisons qu'il avoit contractées avec les chefs de différentes bandes de Turcs, qui s'avançoient jusque sur les côtes de l'Archipel, lui firent naître le dessein de se faire Empereur. Il prit la chaussure de pourpre ; & suivi de troupes Turques, il parcouroit les villes d'Asie qui lui ouvroient leurs portes, & dont les Barbares, auxquels il n'osoit rien refuser, se mettoient en possession. En peu de temps, les Turcs se trouverent maîtres de presque toutes les villes de la Phrygie & de la Galatie. Mélissene, à la tête d'une armée nombreuse, s'établit dans Nicée. L'Empereur, allarmé de ces pertes, mande

NICÉPHORE III. An. 1080.

Alexis; c'étoit le fléau des rebelles. Il lui ordonne d'assembler les troupes qui l'ont si bien servi contre Bryenne & Basilace, & de passer à Chalcédoine. Alexis, qui connoissoit la méchanceté des Ministres & leurs mauvaises dispositions à son égard, persuadé que s'il éprouvoit quelque revers dans une guerre où il auroit à combattre des forces supérieures, on ne manqueroit pas de l'accuser de trahison & d'intelligence avec son beau-frere, s'excusa auprès de l'Empereur, qui ne pouvant vaincre sa résistance, chargea du commandement l'eunuque Jean son favori, Grand-Maître de la garde-robe, plus avide de gloire que capable d'en acquérir. Jean accepta cet emploi avec joie, & passa aussi-tôt à Chrysopolis. Alexis y conduisit les troupes, qu'il lui mit entre les mains; & en se séparant de lui il eut beaucoup de peine à calmer les regrets de toute l'armée, & à faire cesser les huées dont les soldats mécontents de se voir commandés par un Eunuque, saluoient leur nouveau Général.

LVI. L'Eunu-

On ne pouvoit attendre aucun suc-

cès d'une armée ſi mal diſpoſée. Mais Jean, dont la préſomption égaloit l'ignorance, comptoit beaucoup ſur lui-même. Il marche à Nicée, & campe à deux lieues de la ville. Il s'empare du fort Saint-George au bord du lac Aſcanius, ſur lequel Nicée eſt bâtit. Méliſſene étoit dans la ville avec un grand nombre de troupes, & le Sultan, à la tête d'une autre armée, campoit à Dorylée, tout prêt à tomber ſur les Grecs, dès qu'ils auroient entrepris le ſiege. On tint conſeil, & George Paléologue avec ſon neveu Curtice, tous deux Capitaines expérimentés, étoient d'avis d'aller combattre le Sultan, pour ne pas courir le riſque d'être pris entre deux armées. Comme ils appuyoient leur avis par de bonnes raiſons, Jean fronçant le ſourcil & élevant la voix: *C'eſt à moi*, dit-il, *que l'Empereur a confié le commandement de ſon armée; c'eſt à moi qu'on doit obéir; je veux qu'on attaque Nicée.* Il fallut ſe taire, & les Officiers ſenſés eurent grande pitié de la ſtupidité du Général, qui ne ſavoit pas même ce que c'étoit qu'un conſeil de guerre, tandis que

que Jean devant Nicée.

NICÉPHORE III. An. 1080.

de miférables adulateurs le félicitoient de la dignité avec laquelle il favoit foutenir fon rang. On alla donc camper devant Nicée, & l'on fomma auffi-tôt les habitants de fe rendre. Ceux-ci, comptant fur le fecours qui n'étoit éloigné que de trois ou quatre journées, amuferent l'ennemi par diverfes propofitions, pour donner au Sultan le temps d'arriver. En effet, on apprit bientôt qu'il approchoit, & il fallut fonger à la retraite.

LVII. Sa retraite.

Jean, le plus effrayé de tous, n'étoit pas mieux inftruit de cette opération militaire que de toutes les autres. Il en chargea Paléologue. Ce guerrier, fils de ce Nicéphore Paléologue, battu par Ourfel fix ans auparavant, avoit tout le fang froid néceffaire pour voir ce qu'il falloit faire, & la vivacité pour l'exécuter. Il fit marcher en-avant la cavalerie, qui devoit fe porter dans tous les endroits où il feroit befoin de fon fecours. Il mit à la queue la meilleure infanterie, avec ordre d'avancer à petits pas, & de faire tête à l'ennemi, s'il venoit fondre fur l'ar-

riere-garde. Le long du paſſage, il avoit garni les lieux fourrés de quelques eſcadrons, qui, poſtés de diſtance en diſtance, devoient lancer leurs fleches ſur l'ennemi, & ſe replier enſuite ſur les poſtes plus avancés. Pour lui, eſcorté d'un eſcadron de troupes légeres, il voltigeoit ſans ceſſe à la tête, à la queue, ſur l'aîle droite; car l'aîle gauche qui côtoyoit le lac n'avoit rien à craindre. L'armée marchoit enſemble, & tenoit en reſpect les Turcs qui étoient ſortis de Nicée pour la pourſuivre, lorſque la cavalerie de l'avant-garde rencontrant une longue muraille, qui formoit dans la plaine une vaſte enceinte, & qui n'avoit d'ouverture que de loin en loin, s'écarta pour trouver un paſſage. Les Turcs profitant du moment attaquent l'infanterie, & l'accablent d'une nuée de traits. Tout fuit, & le Général tranſi de peur n'a pas même le courage de fuir. Curtice conſeilloit à Paléologue de laiſſer périr ce poltron, qui n'avoit de force que pour l'appeller à ſon ſecours. Paléologue, plus généreux, court à lui, le raſſure, le fait marcher devant lui;

NICÉPHORE III.
An. 1080.

NICÉPHORE III. An. 1080.

& tandis que ce lâche Eunuque tremble de tous ses membres en voyant approcher les Turcs, Paléologue retourne sur eux, & abat à ses pieds le premier qu'il rencontre. Ce qu'il réitéra tant de fois, que l'ardeur des ennemis se rallentir. Enfin, Paléologue ayant rassemblé quelques escadrons, tomba sur eux avec tant de furie, qu'ils prirent la fuite, & regagnerent la ville, après avoir perdu plus de soldats qu'ils n'en avoient tué aux Grecs. On peut dire que Paléologue se multiplia en cette journée. Il combattit toujours à face découverte; & quoiqu'il eût reçu un coup de fleche au milieu du front dès le commencement de l'action, il ne s'occupa nullement de sa blessure; le visage couvert de son sang, il ne cessa de donner tous les ordres, de courir à tous les dangers, & de combattre lui-même; il sauva seul & le Général & l'armée. Plusieurs Officiers lui furent redevables de la vie, entre autres Isaac Contostephane, qui étant tombé de cheval alloit être pris ou tué, si Paléologue ne l'eût relevé & défendu tandis qu'il remontoit sur un

autre cheval. Lorſqu'il fut arrivé à cette enceinte dont j'ai parlé, il fit arrêter la cavalerie, & paſſer d'abord l'infanterie avec ordre de prendre les devants & de dreſſer le campement. En ce lieu, Jean mourant de ſoif, & paroiſſant prêt à rendre l'ame, Paléologue deſcendit de cheval, & alla puiſer dans ſon caſque au fond d'un vallon de quoi déſaltérer ce miſérable, qui, auſſi bas dans ſon infortune qu'il avoit été arrogant auparavant, appelloit Paléologue ſon Sauveur, ſon Dieu, & lui promettoit de l'adopter & de le faire héritier de tous ſes biens. *Buvez*, lui dit Paléologue; *je ſais ce que je puis pour vous; vous ferez ce qu'il vous plaira.* Après une nuit de repos, l'armée ſe mit en marche pour retourner à Conſtantinople, où elle arriva après avoir campé à Hélénopolis. Les Paléologues n'étoit pas anciens dans les faſtes de l'Empire. Le premier dont l'hiſtoire faſſe mention, ne vivoit que ſous le regne de Diogene. Mais un héros tel que George Paléologue vaut vingt ancêtres; ſon mérite éclaire une longue poſtérité; & à l'ombre de ſon

NICÉPHORE III. An. 1080.

nom la lâcheté même & la fainéantise croissent avec fierté.

LVIII. Ingratitude de Jean.

La générosité de Paléologue reçut de l'eunuque Jean l'unique salaire dont une ame noire & vile sache payer les services trop importants, la haine, la calomnie, la persécution. Avant que d'arriver à Constantinople, Jean avoit envenimé par ses lettres l'esprit de l'Empereur contre Paléologue & Curtice, les accusant de l'avoir traversé avec insolence dans tout le cours de l'expédition. Curtice ne s'y étoit pas trompé : en entrant à Constantinople, il avoit prédit à son oncle qu'il ne devoit attendre qu'ingratitude de la part de ce maudit eunuque. Ils l'éprouverent sur le champ. S'étant présentés tous trois ensemble à l'entrée du palais, Jean entra le premier, & dit un mot à l'oreille à l'Huissier de la porte, qui repoussa rudement les deux autres ; en sorte qu'ils ne purent jamais approcher de l'Empereur. Ce traitement perfide fut suivi de toutes les noirceurs dont un scélérat puisse s'aviser ; & le monstre ne cessa, tant que Nicéphore Botaniate fut sur le trône,

de travailler à la perte de son bienfaicteur. Mélissene demeura impuni jusqu'au regne d'Alexis; & pendant près de deux ans, il partagea tranquillement avec les Turcs la souveraineté d'une grande partie de l'Asie mineure. C'est alors que ces barbares, sous la conduite du vaillant Soliman, s'établirent dans toutes les Provinces depuis la Cilicie jusqu'à l'Hellespont, & qu'ils firent de Nicée la capitale de leurs conquêtes. Ils en retiroient les tributs; & insultant à la foiblesse de l'Empire, leurs bureaux, placés à la vue de Constantinople, exigeoient un péage de tous ceux qui passoient le Bosphore.

NICÉPHORE III. An. 1080.

An. 1081. LIX. Mauvais desseins des Ministres contre les Comnenes.

Les services d'Alexis excitoient également la reconnoissance de l'Empereur, & la haine des Ministres. Ennemis secrets des Comnenes, ils mettoient tout en œuvre pour les perdre dans l'esprit du Prince. Les Comnenes, de leur côté, employoient toutes les ressources de la plus adroite politique pour se tenir en défense; & c'étoit une guerre domestique plus difficile que celle de Bryenne & de Basilace. Les deux freres s'aimoient

Anna, p. 43, & *seqq. ibi. Du Cange. Zon. t. II.* p. 294, 295.

NICÉPHORE III. An. 1081.

avec tendresse. Isaac, l'aîné, loin d'être susceptible d'aucun sentiment de jalousie contre son frere, qui l'effaçoit par son génie & par ses exploits, préféroit la gloire d'Alexis à la sienne propre; il en parloit, il en pensoit comme tout le reste de l'Empire. Il étoit par son mariage allié de l'Impératrice; il profita de cet avantage en faveur de son frere; & ayant engagé dans ses intérêts ceux qui avoient l'oreille de la Princesse, il sut lui inspirer tant de bienveillance pour Alexis, qu'elle l'adopta pour son fils. Ce fut pour les Ministres un nouveau sujet de dépit, & une occasion de rendre les Comnenes suspects à l'Empereur. C'étoit, selon eux, manifester le dessein qu'ils cachoient depuis long-temps : il ne leur restoit plus qu'un pas à faire, & le fils adoptif de l'Impératrice, alloit au premier jour se déclarer rival de l'Empereur. Botaniate, rempli de ces craintes, crut devoir reculer Alexis, autant que sa femme s'efforçoit de l'avancer. Il résolut de se nommer un successeur, & jetta les yeux sur son neveu Synadene, jeune homme d'une naissance illustre,

illuſtre, qui joignoit à un bel extérieur, une ame vigoureuſe. Rien ne manquoit à Synadene pour être Empereur ; mais l'exécution manquoit à Botaniate, & ſes délais firent avorter le projet. L'Impératrice, qui deſtinoit l'Empire au fils unique qu'elle avoit eu de Michel, étoit profondément affligée, ſans oſer confier à perſonne le ſujet de ſa douleur. Les Comnenes, qui avoient un libre accès auprès d'elle, n'eurent pas de peine à le pénétrer. Ils tirerent d'elle ſon ſecret, & lui jurerent de la ſervir & de défendre envers & contre tous, les droits de ſon fils Conſtantin. Elle leur promit à ſon tour de les avertir des deſſeins qu'on formeroit contre eux. En conſéquence de ce traité, elle leur fit connoître peu de jours après, qu'il s'étoit tenu une conférence ſecrete entre les deux Miniſtres & leurs créatures, & que la perte des Comnenes y avoit été réſolue. Sur cet avis, les deux Comnenes convinrent de ne jamais ſe trouver tous deux enſemble dans le palais, afin que l'abſence de l'un, qui ſeroit en état de venger ſon frere, pût faire crain-

NICÉPHORE III. An. 1081.

NICÉPHORE III. An. 1081.

dre d'attaquer l'autre. L'Empereur continuoit de leur donner des marques de bienveillance; mais quel fond pouvoient-ils faire sur l'amitié d'un Prince qui n'agissoit que par l'impulsion de ses deux Ministres, leurs mortels ennemis, aussi hardis que méchants? Ils apprirent bientôt par le même canal, que la résolution étoit prise de les mander tous deux au palais pendant une nuit, comme de la part de l'Empereur, quoiqu'à son insu, & de leur crever les yeux sous une fausse imputation. Ils conçurent alors qu'ils n'avoient de salut à espérer que dans la révolte, & ils ne furent pas long-temps à en trouver l'occasion.

LX. Les Comnenes sortent de Constantinople.

Les Turcs venoient de piller Cyzique, Alexis reçut ordre de l'Empereur d'armer une partie des troupes d'Occident, & de les faire venir à Constantinople. Sous ce prétexte, Alexis manda tous les Officiers attachés à sa personne. Comme ils se rendoient de toutes parts en grand nombre, Borile fit peur à Botaniate en lui disant que toutes les troupes de l'Empire étoient en mouvement, &

que la ville alloit se remplir de soldats aux ordres des Comnenes. Botaniate, effrayé de ce rapport, fait venir Alexis, qui le rassure. *Je n'ai fait*, lui dit-il, *qu'exécuter vos ordres ; je n'ai mandé qu'une partie de votre armée; mais comme les Officiers, arrivant successivement avec leur suite, sont logés en différents quartiers, leur nombre se multiplie aux yeux de ces paisibles citoyens, qui ne sont pas accoutumés à voir des gens de guerre.* Il sut donner à ce discours tant de vraisemblance, que Botaniate ne s'informa pas davantage : il demeura persuadé que l'affection de Borile pour sa personne l'avoit rendu timide, & lui avoit grossi les objets. Mais ce Prince aveugle s'abusoit sur le compte de son Ministre. Borile, à qui sa faveur avoit fait oublier sa naissance servile, songeoit à prendre la place de son maître ; & pour y réussir, il vouloit auparavant, de concert avec Germain, faire périr les Comnenes; ce qui devoit s'exécuter la nuit du jour suivant. Alexis, bien servi par ses espions, en fut averti ; il en fit part aussi-tôt à sa mere & à son frere. Ils déciderent qu'il n'y a-

NICÉPHORE III.
An. 1081.

NICÉPHORE III. An. 1081.

voit pas un moment à perdre, & qu'il falloit sur le champ prendre les armes. L'armée devoit dans trois jours être réunie à Zurule, sur la frontiere de la Thrace, & les Officiers venus à Constantinople partoient à la file pour s'y rendre. Au commencement de la nuit, Alexis va trouver Pacurien; c'étoit un Arménien de petite taille, mais d'un grand courage. Après lui avoir exposé le dessein des Ministres, il le consulte sur le parti qu'il doit prendre. *Faut-il attendre comme de lâches victimes les effets de leur cruauté, ou s'exposer à une mort honorable en se défendant en gens de cœur?* Pacurien, voyant qu'il n'y avoit de salut que dans la diligence : *Si vous sortez d'ici avant le jour*, lui dit-il, *je vous suivrai, & je me dévouerai à votre fortune. Si vous êtes encore en cette ville au lever du soleil, j'irai moi-même vous dénoncer à l'Empereur.* Alexis accepte la condition, l'embrasse, & lui promet après le succès la charge de grand Domestique, dont il est lui-même revêtu. Il va ensuite trouver Humbertopule; c'étoit le fils d'Humbert, un des freres de Robert Guis-

card, qui, mécontent de ſon partage en Italie, étoit venu s'établir à la Cour de Conſtantinople. Il ne fut pas beſoin d'un grand diſcours. Dès que le brave Normand ſut de quoi il s'agiſſoit, il promit avec zele tous les efforts de ſon courage. Alexis, par ſes procédés généreux, s'étoit fait des amis prêts à lui ſacrifier leur vie. Aſſuré du ſervice de ces deux guerriers, il va en inſtruire ſa famille. C'étoit la nuit du Dimanche de la Quinquagéſime, qui tomboit cette année au 14 Février. Il ſort de la ville avant le jour avec ſon frere & ſes partiſans par la porte de Blaquernes, qu'ils ferment enſuite : ils en rompent les clefs, prennent les meilleurs chevaux des écuries de l'Empereur, & coupent les jarrets aux autres. Ils s'arrêtent quelques moments au Monaſtere de Saint-Côme & de Saint-Damien, où ils trouvent George Paléologue, dont le pere étoit intimement lié avec l'Empereur. Ils eurent beaucoup de peine à le faire entrer dans leur complot; ils y réuſſirent enfin par les vives ſollicitations de ſa belle-mere, qui étoit retirée en

NICÉPHORE III. An. 1081.

NICÉPHORE III. An. 1081.

ce lieu. Ils partent tous ensemble, & se rendent à Zurule. Au moment de leur départ, leurs meres & leurs femmes s'étoient réfugiées dans l'enceinte de Sainte-Sophie; elles n'en sortirent qu'avec des assurances qu'il ne leur seroit fait aucun mal. L'Empereur leur tint parole; il se contenta de les enfermer dans le Monastere de *Petrium*, avec ordre de leur conserver tous leurs effets.

LXI. Le César Jean se joint à eux.

Toute la noblesse de l'Empire, tous ceux qui ne pouvoient supporter la tyrannie de Borile, se rendoient à Zurule auprès des Comnenes. Il étoit important pour eux de mettre dans leur parti le César Jean Ducas. Retiré alors dans une de ses maisons de campagne, il ignoroit ce qui se passoit à Constantinople. Les conjurés lui envoyent dire, *qu'ils ont préparé un grand festin; que s'il veut en être, il faut qu'il se rende au plutôt à Zurule.* Il n'eut pas de peine à trouver le mot de l'énigme. Après quelques moments de réflexion, il partit avec ses gens & tout son équipage. En chemin, il rencontre un Receveur des impôts qui portoit de grandes sommes

au trésor impérial. N'ayant pu par ses discours ni par ses caresses l'engager à se joindre à lui, il le décharge de ses sacs qu'il fait transporter dans ses voitures, & lui laisse la liberté de le suivre, ou de continuer sa route. Le Financier, craignant d'être mal reçu des Trésoriers, s'il retournoit à vuide, prend le parti d'accompagner sa recette. Au passage de l'Hebre, le César trouve un corps de Hongrois qui venoient de passer le fleuve dans le dessein de faire quelque pillage. Il les engage à servir les Comnenes, & conduit au camp de Zurule ce secours d'argent & de troupes. On le reçoit avec une grande joie. Il conseille de marcher sur le champ à Constantinople, le succès dépendant de la diligence. Tous les habitants des villes & des campagnes accouroient sur la route, & saluoient Alexis du nom d'Empereur. Ceux d'Andrinople ne lui pardonnant pas la prise de Bryenne, furent les seuls qui lui fermerent leurs portes. On s'empara d'Athyras sur le bord de la Propontide, à six lieues de Constantinople, & on alla camper au village de Schiza.

NICÉPHORE III. An. 1081.

NICÉPHORE III. An. 1081.

LXII. Alexis proclamé Empereur.

Ce fut en ce lieu qu'on délibéra sur le choix d'un Empereur. Les deux Constantin Ducas, l'un frere, l'autre fils de Michel Parapinace, avoient les droits les plus légitimes, si l'on n'eût consulté que la naissance. Mais l'un étoit Moine, & relégué dans une isle, il avoit peu de considération : l'autre n'étoit encore qu'un enfant, incapable de figurer à la tête d'une révolution. Tous les suffrages se partageoient entre les deux Comnenes. Isaac étoit l'aîné : sa valeur, sa justice, sa douceur lui faisoient grand nombre de partisans ; mais il étoit malheureux ; deux fois prisonnier des Turcs, il avoit fait la guerre avec plus de courage que de succès. D'ailleurs, dégagé de toute ambition, il n'employoit son crédit que pour Alexis. Ce Prince philosophe, se réservant l'autorité du conseil, laissoit volontiers à son jeune frere la décoration de la souveraineté. Deux éclatantes victoires parloient pour Alexis ; toute la famille des Ducas, dont il étoit allié par son mariage, Michel & Jean, freres de sa femme, George Paléologue, qui avoit épou-

sé leur sœur Anne, s'intéressoient vivement en sa faveur. Sur-tout le César Jean, leur aïeul, employoit pour lui toute son éloquence, que relevoit encore un extérieur imposant & majestueux. Tantôt prenant en particulier les Officiers, tantôt les rassemblant dans sa tente : » Songez, leur » disoit-il, qu'en couronnant Alexis, » vous couronnez vos propres servi- » ces. Ce n'est point par des rapports » toujours froids, souvent altérés » par l'envie, qu'il est instruit de vos » belles actions ; il en a été le té- » moin ; il vous y a conduit lui-mê- » me ; il a partagé vos fatigues & » vos dangers, comme il partageoit » votre pain. Combien de fois l'a- » vez-vous vu à côté de vous dans » les embuscades ? A votre tête dans » les batailles ? n'épargnant pas sa » propre vie pour sauver la vôtre. » A-t-il craint de traverser avec vous » les fleuves de la Thrace & de la » Macédoine ? N'avoit-il pas des aîles » lorsqu'il franchissoit devant vous » les montagnes les plus escarpées ? » Ce n'est pas un Prince nourri à » l'ombre, mollement endormi au

NICÉPHORE
An. 1081.

NICÉPHORE III. An. 1081.

» bruit enchanteur de la flatterie. Du » berceau il a volé aux combats; il » n'apprit jamais d'autres jeux que » la guerre; il ne connoît que les » travaux; & ce qui doit vous le » rendre plus cher, il vous connoît » tous. Vos faits guerriers ſont écrits » dans ſon cœur. Idolâtre de la gloire » des armes, il n'aura d'autres Cour» tiſans que ſes ſoldats ". Ces diſcours étoient appuyés par Iſaac, qui travailloit ſincérement pour ſon frere. Alexis, de ſon côté, ſollicitoit pour ſon aîné, peut-être de bonne foi, plus vraiſemblablement parce qu'étant aſſuré du vœu de preſque toute l'armée, il pouvoit ſans riſque ſe faire honneur d'une feinte modération. Pendant ce combat de déférence mutuelle, toute l'armée aſſemblée autour de la tente des Comnenes, attendoit impatiemment à qui des deux reſteroit la couronne, lorſqu'Iſaac vainquit enfin la réſiſtance d'Alexis, & le revêtit lui-même des habits Impériaux, malgré les efforts qu'il ſembloit faire pour s'en défendre. Les Ducas furent les premiers à proclamer Alexis Empereur; leurs

parents & leurs amis les ſuivirent ; enfin, toute l'armée lui aſſura ce titre par une acclamation générale.

NICÉPHORE III. An. 1081.

LXIII. Méliſſene veut partager l'Empire.

Pendant ces mouvements, on apprit que Nicéphore Méliſſene, ſorti de Nicée, s'étoit avancé juſqu'au promontoire de Damalis, vis-à-vis de Conſtantinople, & qu'il y avoit pris la pourpre. On doutoit encore de la vérité de ce rapport, lorſqu'on vit arriver des députés de ſa part avec une lettre adreſſée à l'Empereur Alexis, & conçue en ces mots : » La divine Providence m'a conduit heureuſement juſqu'à Damalis avec » mon armée. J'ai appris votre généreuſe démarche, & je vous félicite du courage avec lequel, par » le ſecours de Dieu, vous avez ſauvé votre vie des attentats que formoient contre nous tous de miſérables eſclaves. Attaché à vous par » une alliance intime, & plus encore » par une tendre affection, dont je » prends Dieu à témoin, je crois que » nous devons réunir nos forces, ainſi » que nos cœurs, pour donner à cette » heureuſe révolution une conſiſtance durable. C'eſt à quoi nous par-

NICÉPHORE III. An. 1081.

» viendrons, si après vous être ren-
» du maître de Constantinople, vous
» partagez avez moi les embarras &
» les honneurs de l'Empire. Vous
» gouvernerez l'Occident; je demeu-
» rerai chargé du soin de l'Asie, &
» nous porterons également le titre
» d'Empereur. Séparés par le Bos-
» phore, nous serons unis de cœurs
» & de sentiments; & nous appuyant
» l'un l'autre, nulle violence, ni do-
» mestique, ni étrangere, ne sera ca-
» pable de nous ébranler". Alexis re-
mit la réponse au lendemain. Il fit voir alors aux envoyés que le partage demandé étoit impraticable, & chargea George Mangane, son Secretaire, de conférer avec eux pour convenir d'un accommodement. Cependant on approcha de Constantinople, & on alla camper à la vue de la ville sur un tertre découvert nommé les Aretes, au bord de la Propontide. L'agrément du lieu & l'excellence des eaux qui couloient de plusieurs sources, avoient engagé Diogene à y faire bâtir une magnifique maison de plaisance. Le résultat des conférences ayant été porté au Con-

ſeil, il fut décidé qu'on accorderoit à Méliſſene le titre & les honneurs de Céſar, avec la propriété de Theſſalonique. Ces offres ne contentoient pas les députés : mais voyant les forces d'Alexis, & craignant que, devenu maître de Conſtantinople, il ne refuſât tout, ils demanderent un acte de cette conceſſion en bonne forme & munie du ſceau Impérial. Mangane eut ordre de l'expédier : mais prévoyant bien que ſon maître ſeroit bientôt en état de rejetter abſolument toute propoſition, il remit l'expédition de jour en jour ſous différents prétextes, juſqu'à ce qu'enfin la ville étant priſe, les députés reçurent pour derniere réponſe, *qu'il n'étoit plus queſtion de partage ; que Méliſſene n'avoit qu'à venir lui-même ; qu'on lui accorderoit tous les honneurs dus à ſon mérite perſonnel & à ſa qualité de beau-frere de l'Empereur.*

LXIV.
Priſe de Conſtantinople.

Alexis n'avoit point de machines pour battre la ville ; il eſpéroit la réduire à ſe rendre en effrayant, par l'aſpect de ſes troupes, les habitants, d'ailleurs peu affectionnés à Botaniate. Il en faiſoit approcher de temps

NICÉPHORE III. An. 1081.

en temps des archers qui abattoient à coups de fleches quelques-uns de ceux qui paroiſſoient ſur la muraille. Botaniate avoit déja perdu courage. Ce vieillard, glacé & tremblant, ſe voyant comme enfermé entre l'armée d'Alexis & celle de Méliſſene, qui venoient tous deux pour lui arracher la couronne, ſongeoit à la dépoſer volontairement pour ſauver ſa vie. Sa timidité ſe communiquoit aux habitants. Immobiles ſur les murs, ils ſembloient n'être que ſpectateurs. Nulle ſortie, nul mouvement pour la défenſe. Les tours étoient garnies de ſoldats, les uns du pays, les autres étrangers, diviſés d'intérêts & de ſentiments, comme de nation. Alexis crut qu'il ne ſeroit pas difficile d'en débaucher quelques-uns, & de s'ouvrir par leur moyen l'entrée de la ville. Il engagea le Céſar à s'approcher avec lui de la muraille, pour entrer en pour-parler avec ceux qui la bordoient. Le peuple inſolent, quoique poltron, appercevant le Céſar, le ſalua de railleries injurieuſes ſur l'état de Moine qu'il avoit quitté depuis trois ans. Pour lui, mépriſant ces in-

ſultes, il obſerva tout, & reconnut que des trois tours voiſines, l'une étoit gardée par les ſoldats qu'on nommoit les Immortels, une autre par les Varangues, la troiſieme par la garde Germanique. Il avoit beaucoup plus de crédit parmi ces derniers, & les crut plus faciles à gagner. Sur ſon avis, Alexis employa un ſoldat Allemand, qui, s'avançant pendant la nuit juſqu'au pied des murs, y fit parvenir une lettre attachée à une fleche, & adreſſée au Commandant. Par ce moyen, on convint avec lui qu'il favoriſeroit l'invaſion. George Paléologue, toujours prêt à courir aux dangers, s'offrit pour cette entrepriſe. Sur le ſoir, Alexis fait camper ſon armée à peu de diſtance, & ſe retranche comme s'il eût eu deſſein de ſéjourner long-temps en ce lieu. Dès que la nuit eſt venue, Paléologue eſcalade la tour des Allemands. Il eſt reçu avec ſon eſcorte, & donne le ſignal dont il étoit convenu avec Alexis. L'armée s'avance; Paléologue ouvre la porte la plus voiſine, toutes les troupes entrent en foule & ſans ordre. C'étoit le Jeudi-ſaint, premier

Nicéphore III. An. 1081.

d'Avril. Elles se répandent dans toutes les places, dans toutes les rues. On laisse la vie aux habitants ; on ne verse point de sang, mais on n'épargne nulle autre sorte de violence. On pille les maisons, les palais, les Eglises. L'avidité militaire ne respecte pas les vases sacrés. Constantinople, le trésor de toutes les impositions, le gouffre où venoit s'abymer la richesse des Provinces, le théâtre où le luxe étaloit les dépouilles de l'Empire, voit son opulence devenir la proie du soldat.

LXV. Botaniate veut donner l'Empire à Mélissene.

L'armée d'Alexis, dispersée de tous côtés par l'ardeur du pillage, avoit abandonné les Comnenes : ils se trouvoient presque seuls au centre de la ville dans la place de Taurus ; & si dans ce moment Botaniate eût eu assez de résolution pour tomber sur eux à la tête de sa garde, il les auroit obligés de regagner les portes. Mais ce Prince, que la crainte tenoit enchaîné dans son palais, incertain de ce qu'il devoit faire, prit enfin le plus mauvais parti ; c'étoit de s'appuyer de Mélissene en lui offrant la couronne. Il charge de cette com-

miſſion un de ſes Ecuyers, dont il connoiſſoit la fidélité & le courage. Cependant Paléologue, accompagné d'un ſeul de ſes gens, s'étoit avancé juſqu'au bord de la mer, à deſſein de faire déclarer en faveur d'Alexis la flotte Impériale qui étoit dans le port. Il ſe jette dans un eſquif qu'il trouve au rivage, & apperçoit l'Ecuyer de Botaniate qui venoit vers la côte d'Aſie : c'étoit un de ſes amis. Il approche de ſon navire, & lui ayant demandé où il va, il le prie de le recevoir ſur ſon bord. L'Ecuyer lui répond qu'il le recevroit, s'il n'étoit pas armé. Paléologue quitte auſſitôt ſes armes, ſe jette dans le vaiſſeau; & après avoir embraſſé ſon ami, il ſaute ſur la proue, & adreſſant la parole à l'équipage : » Braves » gens, dit-il, où allez-vous cher- » cher votre perte ? La ville eſt pri- » ſe; le grand Domeſtique eſt Em- » pereur; Conſtantinople eſt rem- » plie de ſoldats. Entendez-vous les » cris des citoyens qui le ſaluent du » nom d'Auguſte? Eſt-ce votre deſ- » ſein de ſacrifier par une opiniâtreté » inutile, votre vie & celles de vos

NICÉPHORE III. An. 1081.

» femmes & de vos enfants à un » Prince qui s'abandonne lui-même? » Quelle comparaison d'Alexis à Mélissene ! Quels exploits celui-ci » peut-il opposer aux éclatantes victoires de l'autre? Quelle preuve » a-t-il donné de clémence, de générosité, de valeur? Ce vaisseau » va-t-il seul balancer toutes les forces de l'Empire, qui se déclarent » pour Alexis? Hâtez-vous de vous » soumettre à celui que le Ciel vous » donne pour maître. Si vous différez, vous êtes déja rebelles ". Ces paroles font impression sur tous les cœurs. Paléologue s'écrie : *Vive l'Empereur Alexis* ; les soldats & les matelots répondent par la même acclamation ; & comme l'Ecuyer faisoit grand bruit, menaçant de les châtier comme des séditieux & des traîtres, Paléologue se jette sur lui, le terrasse, & le lie au mât du vaisseau. Il reprend ensuite ses armes, & vogue vers la flotte Impériale, qui déja mettoit à la voile pour aller escorter Mélissene. Il réussit, par les mêmes moyens, à y faire proclamer Alexis ; & après avoir enchaîné le Comman-

dant, il prend lui-même le commandement de la flotte. Alors sortant du port, il la range au pied de la citadelle pour fermer le passage à Mélissene. Il voit un vaisseau de l'Empereur qui faisoit voile vers le palais, il court à la rencontre à dessein de l'attaquer, & est fort étonné d'y appercevoir son pere, qui défendoit avec zele le parti de Botaniate. *Que viens-tu faire ici, malheureux*, lui dit Nicéphore? *Rien*, répond Paléologue; *puisque vous êtes mon pere. Oui, je le suis*, repliqua le vieillard; *& si l'Empereur me laisse faire, tu le ressentiras bientôt.* Paléologue se retire avec respect, & Nicéphore continuant sa route, arrive auprès de Botaniate. Voyant les soldats d'Alexis dispersés dans la ville, & tout occupés de pillage, il conseille à l'Empereur de les faire charger, & ne demande que les Varangues pour chasser les Comnenes. Mais Botaniate est d'avis de tenter un accommodement; & Nicéphore, à sa priere, se charge à regret d'une négociation dont il n'espere aucun succès.

NICÉPHORE III. An. 1081.

Les Comnenes ne trouvant point

LXVI. Négocia-

NICÉPHORE III. An. 1081.

tion inutile.

de résistance, délibéroient d'aller embrasser leur mere & leurs femmes au Monastere de *Petrium*, avant que de prendre possession du palais. Le César, tournant en raillerie ces vaines démonstrations de tendresse, leur fit sentir combien les moments étoient précieux dans une conjoncture si critique, & qu'ils ne devoient se croire maîtres de Constantinople que lorsqu'ils le seroient du palais Impérial. Comme ils y alloient, ils rencontrerent Nicéphore Paléologue, qui leur apportoit les propositions de Botaniate dans une lettre en ces termes : » Il ne me reste pas long-temps à vi» vre. Je suis seul, sans fils, sans » frere, sans aucun parent que je » puisse regarder comme mon suc» cesseur naturel. Si Alexis aspire » avec tant d'empressement au pou» voir Impérial, dont je n'ai senti » que l'amertume, je l'adopte pour » fils dès ce moment. Rien ne sera » retranché aux récompenses qu'il » peut avoir promises à ceux qui » l'ont servi. Je me dépouille abso» lument de l'exercice de la puissan» ce souveraine ; je n'en demande

» que le titre & les honneurs ; je » lui en abandonne toute la réalité". Ces conditions paroiſſoient flatter les Comnenes, & ils étoient ſur le point de les accepter, lorſque le Céſar regardant fiérement le député : » Allez dire à votre maître, lui dit-il, » que ſes offres auroient pu être écou» tées avant la priſe de la ville. Il » eſt trop tard de vouloir rien re» tenir, lorſqu'il a tout perdu. Puiſ» qu'il n'a pas long-temps à vivre, » il ne doit ſonger qu'à conſerver ce » peu de jours. Il n'a pas beſoin d'un » trône pour mourir. Qu'il deſcen» de, où point de paix".

NICÉPHORE III. An. 1081.

LXVII. Botaniate dépoſſédé.

Une réponſe ſi dure choqua moins l'Empereur que le Miniſtre Borile. Il réſolut de profiter de la diſperſion des troupes & de leur acharnement au pillage pour les tailler en pieces. Il prit avec lui les Varangues & les Chomatenes, & les rangea en bataille depuis le milliaire doré juſqu'à la place de Conſtantin. Ces ſoldats intrépides & toujours attachés à leur Prince régnant, attendoient ſous les armes les ordres qui leur ſeroient donnés de ſa part, & la ville alloit être

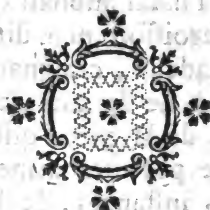
NICÉPHORE III. An. 1081.

remplie de carnage. Borile animoit l'Empereur, & l'excitoit à ne pas céder lâchement à ses ennemis, lorsque le Patriarche respecté pour sa vertu, soit par compassion pour son peuple, soit à la sollicitation du César, lié avec lui d'une étroite amitié, vint trouver l'Empereur, & l'exhorta pathétiquement à céder non pas aux Comnenes, mais à la volonté de Dieu qui le rappelloit à la vie privée, plutôt que de laisser déchirer son Empire par les horreurs d'une guerre civile, & inonder la ville du sang de tant de Chrétiens. Botaniate se rendit à ces raisons, qui s'accordoient avec sa timidité naturelle. Pour se soustraire à l'insolence des soldats qu'il pourroit trouver sur son passage, il s'enveloppa d'un manteau, & la tête baissée, il prit à pied le chemin de Sainte-Sophie. Dans le trouble où il étoit, il n'avoit pas songé à quitter la robe Impériale. Borile, qui marchoit devant lui, désespéré de sa foiblesse, s'étant tourné vers lui, & ayant apperçu les pierreries dont les bras de la robe étoient enrichis, les arracha en disant avec un ris mo-

queur : *C'est bien-là vraiment la parure d'un Empereur dépouillé.* Le Prince, couvert de confusion, entra dans Sainte-Sophie pour y chercher un asyle. Les Comnenes s'étant emparés du palais, Michel, fils d'Andronic & petit-fils du César Jean, accompagné de Radene, Préfet de Constantinople, va trouver Botaniate, & l'ayant fait embarquer dans une nacelle, ils le transportent au Monastere de Péribleptе, situé dans la ville au bord de la Propontide. Là ils l'exhortent à prendre l'habit monastique. Comme il y paroissoit peu disposé, Michel & Radene, craignant quelque mouvement de la part de Borile & des soldats de la garde qui n'avoient pas encore posé les armes, redoublent leurs instances, & le déterminent à se rendre à leur desir. Il vécut peu de temps dans le Monastere. Un jour qu'on lui demandoit comment il se trouvoit de son changement de fortune, il répondit *qu'il ne regrettoit rien, sinon la liberté de manger de la viande.* La regle de Saint Basile ordonnoit une abstinence perpétuelle : c'étoit mettre les plaisirs de

NICÉPHORE III. An. 1081.

la souveraineté à bas prix, & peut-être à leur juste valeur. Ses sujets le regretterent encore moins. Il avoit régné trois ans. Usé de vieillesse sans avoir acquis d'expérience, il ne porta sur le trône que sa foiblesse. Il ne commença de gouverner que lorsqu'il eut besoin d'être gouverné lui-même; & dans cet état un Souverain fait toujours un mauvais choix.



SOMMAIRE



SOMMAIRE

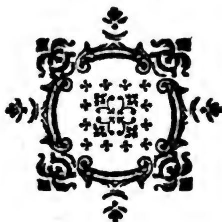
DU

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

I. *Etat de l'Empire.* II. *Nouveaux titres donnés par Alexis à sa famille.* III. *Soupçons sur l'Impératrice Marie.* IV. *Couronnement d'Irene.* V. *Marie sort de la Cour avec son fils.* VI. *Grand pouvoir accordé par Alexis à sa mere.* VII. *Alexis arrête les ravages des soldats.* VIII. *Pénitence d'Alexis.* IX. *Robert Guiscard se dispose à la guerre contre les Grecs.* X. *Imposteur qui prend le nom de Michel.* XI. *Le Pape dupe de l'imposture* XII. *Préparatifs de Robert pour passer en Grece.* XIII. *Raoul veut détourner Robert de la guerre.* XIV. *Passage de Robert à Corfou.* XV. *Conduite perfide de Monomacat, Gouverneur de Dyrrachium.* XVI. *Embarras d'Alexis.* XVII. *Il a recours aux Princes d'Occident.* XVIII. *Paix avec les Turcs.* XIX. *Robert essuye une violente tempête.* XX. *Com-*

mencement du ſiege de Dyrrachium. XXI. *Le faux Michel devant la ville.* XXII. *Bataille navale des Vénitiens contre la flotte de Robert.* XXIII. *Opiniâtreté de Robert.* XXIV. *Attaque de la ville.* XXV. *Alexis ſe met en campagne.* XXVI. *Il marche à Dyrrachium.* XXVII. *Conſeil d'Alexis.* XXVIII. *Fable débitée par Anne Comnene.* XXIX. *Préparatifs de la bataille.* XXX. *Ordre des deux armées.* XXXI. *Bataille de Dyrrachium.* XXXII. *Défaite de l'armée Grecque.* XXXIII. *Actions d'Alexis.* XXXIV. *Fuite d'Alexis.* XXXV. *Suites de la bataille.* XXXVI. *Priſe de Dyrrachium.* XXXVII. *Alexis fait uſage des richeſſes de quelques Egliſes.* XXXVIII. *Hardieſſe de l'Evêque Léon.* XXXIX. *Nouveaux préparatifs d'Alexis.* XL. *Robert repaſſe en Italie.* XLI. *Bataille de Joannine.* XLII. *Bataille d'Arta.* XLIII. *Exploits de Boëmond en Grece.* XLIV. *Siege de Lariſſe.* XLV. *Préparatifs de la bataille* XLVI. *Bataille de Lariſſe.* XLVII. *Suites de la bataille.* XLVIII. *Alexis oblige Boëmond à repaſſer en Italie.* XLIX. *L'Egliſe Grecque troublée par Italus.* L. *Alexis reprend Caſtorie.* LI. *Punition des Pauliciens.* LII. *Révolte d'un Paulicien.* LIII. *Murmures contre Alexis au ſujet de l'en-*

levement des vases sacrés. LIV. *Apologie d'Alexis.* LV. *Satisfaction d'Alexis.* LVI. *Conjuration.* LVII. *Robert repasse en Illyrie.* LVIII. *Bataille navale de Robert contre les Grecs & les Vénitiens.* LIX. *Mort de Robert.* LX. *Suites de la mort de Robert.*





HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-UNIEME.

ALEXIS COMNENE.

ALEXIS. An. 1081.

I. Etat de l'Empire.

ISAAC, le premier des Comnenes, avoit mis ſur ſa tête la couronne Impériale. Mais ne l'ayant portée que deux ans, il n'avoit fait que montrer à ſa famille le chemin du trône, ſans l'y établir. Alexis commence une génération ſuivie, qui régna pendant cent ans ſur les débris de ce vaſte Empire, & l'on peut dire que s'il eût été poſſible d'en relever

ALEXIS. An. 1081.

les ruines, peu de Princes en eussent été plus capables. Avant que d'être lui-même rebelle, il avoit terrassé des révoltés redoutables, rivaux de sa valeur & de sa gloire. Son génie souple, adroit, plein de ressources & de ruses, auroit pu suppléer à un moindre courage, & les scrupules de la bonne foi n'opposerent jamais qu'une foible barriere à ses intérêts. Mais du côté de l'Orient, ce déluge de barbares, qui des bords du Jaxarte jusqu'à ceux du Bosphore couvroient de ruines les plaines de l'Asie, & menaçoient déja Constantinople du haut des tours de Nicée; du côté de l'Occident, l'ambitieux Robert Guiscard avec ses Normands, plus vaillants encore quoique moins féroces que les Turcs, & cet orage de Croisés, dont les armes maladroites firent en passant aux Chrétiens leurs amis des blessures aussi sanglantes que celles qu'ils alloient faire aux Turcs & aux Sarasins leurs ennemis; enfin, dans le cœur de l'Empire des sujets abâtardis, que le despotisme Impérial avoit réduits à n'être plus que de misérables esclaves,

tous ces obſtacles rendirent inutiles les talents d'Alexis.

ALEXIS. An. 1081.

II. Nouveaux titres donnés par Alexis à sa famille.

Anna Comn. l. 3. Zon. t. II. p. 295, 296. Glycas, p. 332. Du Cange fam. Byz. p. 172, 173.

Dès qu'il ſe vit maître de la ville & du palais, il ſe fit couronner, ſelon l'uſage, par le Patriarche dans l'Egliſe de Sainte-Sophie. Son premier ſoin fut de décorer ſa famille. Agé de trente-trois ans, il n'avoit point eu d'enfants de ſa premiere femme, fille d'Argyre, & il n'en avoit point encore d'Irene, fille d'Andronic Ducas, ſon épouſe depuis quatre ans, qui n'étoit que dans ſa quinzieme année. Mais il avoit trois freres, Iſaac, Adrien, Nicéphore, & trois ſœurs, Marie, Eudocie & Théodora. Iſaac ſon aîné méritoit de ſa part la plus tendre reconnoiſſance. Plein de courage, mais ſans ambition, il avoit ſacrifié à celle de ſon frere les droits que l'âge ſembloit lui donner. Toutes les diſtinctions des familles Impériales ſe réduiſoient alors à deux titres au-deſſous de celui d'Empereur, au titre de Céſar & à celui de Sébaſte. Mais la qualité de Céſar déja portée par Jean Ducas, étoit encore promiſe à Nicéphore Méliſſene, & le fréquent uſage avoit un peu terni

ALEXIS. An. 1081.

le lustre de celle de Sébaste. Alexis inventa pour Isaac le nom pompeux de Sébastocrator. Il fallut que ses deux puînés se contentassent de titres moins fiers; Adrien fut nommé Protosébaste, premier Auguste, avec la qualité d'Illustrissime, & fut revêtu de la dignité de grand Domestique d'Occident. Il avoit épousé Zoé, fille de Constantin Ducas & d'Eudocie, qui l'avoit auparavant offerte pour femme à Botaniate. Il ne resta pour Nicéphore que le nom de Sébaste; il fut fait dans la suite grand Amiral. Des trois sœurs d'Alexis, Marie étoit celle qu'il chérissoit davantage. Son mari Michel Taronite partagea d'abord avec Adrien le titre de Protosébaste, auquel l'Empereur ajouta la dignité de Protovestiaire, c'est-à-dire, grand-Maître de la Garde-robe. Mais bientôt après, par un excès de tendresse pour sa sœur, il imagina pour Michel le titre de Panhypersébaste; c'étoit enchérir sur l'hyperbole. Nicéphore Mélissene, mari d'Eudocie, seconde sœur d'Alexis, étoit toujours en armes au-delà du Bosphore : selon l'offre qui lui en avoit

été faite dans le temps de la révolte, il reçut le 8 Avril avec le nom de César, la propriété de Thessalonique, & l'honneur de marcher immédiatement après le Sébastocrator, en sorte que dans des acclamations publiques, il étoit nommé le troisieme. Pour Théodora, derniere sœur d'Alexis, elle n'eut aucune part à cette distribution de dignités. Après la mort de son mari Constantin Diogene, tué dans une bataille huit ans avant le regne d'Alexis, cette Princesse, quoique jeune encore, s'étoit enfermée dans un monastere. Anne Comnene, qui a composé l'histoire de son pere avec cette affection filiale qui décrédite un pareil ouvrage, admire la fécondité du génie d'Alexis dans l'invention de tous ces titres ; & sa politique profonde qui sut satisfaire avec un peu de fumée, l'ambition de tant de rivaux jaloux & dangereux. On pourroit au contraire avoir pitié d'un Prince obligé de recourir à des ressources si puériles, & plaindre un Etat en délire, qui multiplie les titres d'honneur à mesure qu'il perd l'honneur même.

ALEXIS. An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

III. Soupçons sur l'Impératrice Marie.

La famille de la jeune Irene étoit composée de sept personnes. Son aïeul le César Jean Ducas en étoit le chef. Sa mere, veuve d'Andronic, avoit deux fils Michel & Jean Ducas, & deux filles, outre l'Impératrice, savoir Anne, femme de George Paléologue, & Théodora, qui embrassa la vie religieuse. Pour éviter les jalousies & les querelles entre deux maisons rivales, Alexis les sépara d'habitation. Le palais Impérial étoit divisé en deux grands corps de bâtiments, éloignés de quelque distance l'un de l'autre. L'un occupoit le pied d'une éminence; l'autre s'élevoit au-dessus, & se nommoit le Bucoléon. Il logea l'Impératrice avec sa famille dans le palais inférieur, & s'établit dans l'autre avec les Comnenes. Marie se regardoit comme veuve des deux derniers Empereurs, quoique tous deux vêcussent encore, parce qu'elle n'avoit épousé que leur couronne, & que ces Princes l'avoient perdue. Elle gardoit sa demeure dans le Bucoléon, où elle continuoit de loger avec son fils Constantin; & cette société avec ceux qui avoient détrô-

né ſon mari donnoit à toute la ville occaſion de diſcourir. Elle étoit belle ; elle avoit fait connoître par ſon ſecond mariage qu'elle n'étoit pas délicate en fait de religion ni même de bienſéance, lorſqu'elle voyoit briller une couronne. On la ſoupçonnoit de vouloir dérober le cœur d'Alexis, & ſe mettre à la place d'Irene, comme elle avoit reçu Botaniate à la place de ſon premier mari vivant encore. Anne Comnene fait dans ſon hiſtoire de grands efforts pour la juſtifier de ce ſoupçon, & c'eſt une preuve qu'il étoit fort accrédité. On penſoit même qu'Anne Dalaſſene, mere d'Alexis, ne ſeroit pas fort choquée de cette nouvelle infraction des loix divines & humaines : Irene étoit de la famille des Ducas, qui avoient voulu la perdre. Marie avoit un grand nombre de partiſans ; & lorſque George Paléologue étoit venu ranger la flotte au pied de la citadelle, en criant *vive l'Empereur Alexis & l'Impératrice Irene*, pluſieurs amis des Comnenes avoient répondu des fenêtres du palais, *vive Alexis, mais point d'Irene.* Sur quoi ce hardi guerrier, tournant

ALEXIS.
An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

la tête vers l'endroit d'où venoient ces cris : *Ce n'eſt pas pour vous*, dit-il, *que j'ai commencé & achevé cette noble entrepriſe ; c'eſt pour le ſervice de cette Irene que vous oſez rebuter.* Ce qui ſembloit appuyer ces ſoupçons, c'eſt qu'Alexis en recevant la couronne, n'avoit pas fait couronner Irene ſelon la coutume. Toutefois Anne Comnene proteſte qu'il ne balança jamais ſur ce point, & il faut l'en croire.

IV. Couronnement d'Irene.

Le Céſar Jean étoit le plus intime confident de Marie. C'étoit lui qui l'avoit déterminée à épouſer Botaniate, & les ſcrupules ne l'arrêtoient pas. Mais Irene étoit ſa petite fille, & les intérêts de cette Princeſſe lui étoient plus chers que ceux d'une étrangere. Il employa donc auprès de Marie tout ſon crédit, pour l'engager à ſortir du palais, & à faire ceſſer des diſcours peu honorables à ſa vertu. Il ſe fit ſeconder par le Patriarche, qu'il avoit pris ſoin d'attacher à ſa maiſon par toute ſorte de bienfaits ; & Côme lui donna en cette occaſion une preuve ſenſible de ſa reconnoiſſance. Anne Dalaſſene travailloit depuis long-temps à enga-

ALEXIS. An. 1081.

ger Côme à se démettre de sa dignité, qu'elle le croyoit incapable de soutenir. Elle vouloit faire monter à sa place un Moine nommé Eustrate Garidas, moins capable encore, mais qui avoit su gagner son esprit par une grande apparence de vertu, & par des prédictions sur la grandeur future de son fils. Elle ne cessoit de faire dire à Côme par des gens qui sembloient être ses meilleurs amis, qu'il seroit bien plus heureux déchargé d'un fardeau incommode, & que dans des temps si fâcheux, le Patriarchat ne pouvoit être qu'un obstacle à son salut, loin de le mettre en état de procurer le salut des autres. Quoique le Patriarche sentît bien quelle étoit la source & le motif de ces avis si charitables, cependant sa vertu simple & modeste s'accordoit avec ces discours, & il soupiroit lui-même après le calme de la retraite. Mais il voulut profiter de l'occasion pour servir ses amis, & protesta avec serment aux émissaires de la Princesse, qu'il ne descendroit du trône patriarchal, qu'après avoir couronné Irene. Anne, entêtée de Garidas, accepta

ALEXIS. An. 1081.

la condition, & n'eut pas de peine à y faire consentir son fils. Irene fut solemnellement couronnée par les mains de Côme, sept jours après le couronnement de son mari, & le Patriarche tint parole. Quelque temps après cette éclatante cérémonie, ayant célébré la Messe dans l'Eglise de Saint-Jean l'Evangéliste, en descendant de l'autel, il dit à son Diacre : *Prenez mon Pseautier, & suivez-moi ; nous n'avons plus rien à faire ici.* Il se retira aussi-tôt sans emporter autre chose de sa maison ; & quelque semblant que fît l'Empereur de vouloir le retenir, il s'enferma dans un monastere, où il acheva paisiblement sa vie loin des scandales de la Ville & de la Cour. Il avoit gouverné l'Eglise de Constantinople cinq ans & neuf mois. Son successeur n'y siégea qu'un peu plus de trois ans : il en fallut encore moins à la Princesse Anne pour la détromper de la haute opinion qu'elle avoit conçue de son mérite.

V. Marie sort de la Cour avec son fils.

Après le couronnement d'Irene, le César Jean trouva dans Marie moins de résistance à sortir du palais. Elle y consentit, à condition qu'outre la sûreté

pour elle & pour ſon fils Conſtantin, on rétabliroit ſon fils dans tous les honneurs dont il avoit joui ſous le regne de ſon pere : qu'il porteroit la chauſſure de pourpre & la couronne d'Auguſte ; que dans les proclamations publiques, ſon nom accompagneroit celui d'Alexis ; qu'il ſigneroit avec le cinnabre, comme l'Empereur, les bulles d'or & les diplômes Impériaux, & que dans les proceſſions & les pompes ſollemnelles, il ſuivroit immédiatement l'Empereur avec la tiare ſur la tête. Tous ces privileges lui furent aſſurés par un acte authentique écrit en lettres rouges, & ſcellé du ſceau d'or de la propre main de l'Empereur. Marie ſe retira enſuite au palais de Mangane, dont Botaniate lui avoit fait une donation formelle, ainſi que du Monaſtere joint à ce palais. Elle y fut conduite par un brillant cortege, à la tête duquel marchoit le Sébaſtocrator ; & d'abord elle y vécut avec ſon fils dans toute la ſplendeur d'une maiſon Impériale. Mais au bout de quelque temps, à toute cette pompe mondaine ſuccéda une pénitence volontaire ou forcée.

ALEXIS. An. 1081.

Marie prit l'habit monaſtique, & il fallut que ſon fils quittât dans ſon extérieur tout ce qui pouvoit le confondre avec la maiſon régnante, qui ne lui laiſſa que l'honneur d'être le premier des ſujets.

VI. Grand pouvoir accordé par Alexis à ſa mere.

L'affection d'Iſaac pour ſon frere Alexis ne ſe refroidit jamais; & l'éclat de la couronne, qu'il lui avoit cédée, ne lui donna point de regret. Il continua toute ſa vie de l'aſſiſter fidélement de ſes conſeils. Mais Alexis trouvoit encore plus de ſecours dans la tendreſſe éclairée de ſa mere, qu'un génie étendu, plein de force & de lumiere, une expérience conſommée, un amour ardent de l'ordre & de la juſtice, une pénétration vive, une ſage activité élevoient au-deſſus de ſon fils, & rendoient égale aux plus grands Princes. Devenue veuve de bonne heure, elle s'étoit elle-même chargée de l'inſtruction de ſes enfants; elle avoit guidé Alexis dans toutes ſes démarches. Le voyant ſur le trône, elle avoit réſolu de renoncer au monde. Alexis, qui ſentoit quelle reſſource il alloit perdre, uſa de toute ſon adreſſe pour la détour-

ner de ce deſſein. Il la conſultoit ſans ceſſe, & n'omettoit rien pour l'engager peu-à-peu dans les ſoins du gouvernement. Elle y conſentit enfin par amour pour ſon fils; & l'on peut dire qu'il ne partagea pas avec elle la ſouveraineté, mais qu'il la lui céda toute entiere. Tandis qu'il étoit occupé de guerres, tandis que portant ſes armes tantôt en Occident, tantôt en Orient, il faiſoit tête aux Normands & aux Turcs, il ſe repoſoit ſur elle du gouvernement de l'Empire. Il déclara par une bulle d'or, qu'étant redevable de tous ſes ſuccès à la ſageſſe & à la piété de ſa mere, qui, conduiſant tous ſes pas ſur la terre, intéreſſoit en même-temps le Ciel en ſa faveur, il lui donnoit le pouvoir de diſpoſer de toutes les affaires publiques & particulieres, de conférer ou d'ôter les charges, les magiſtratures, les offices de quelque nature qu'ils fuſſent, de juger au ſouverain tous les différends & tous les procès, d'augmenter les impoſitions ou de les diminuer ſelon ſon bon plaiſir. Il ordonnoit à toute perſonne de quelque qualité qu'elle fût, de quelque autorité dont elle fût revêtue,

ALEXIS. An. 1081.

d'obéir ſans délai & ſans examen à tous les ordres qu'elle donneroit, ſoit par écrit, ſoit de vive voix; leſquels ordres ſeroient auſſi abſolus & auſſi irrévocables, que s'ils étoient ſortis de la bouche, ou ſignés de la propre main du Prince. Chargée de tant de ſoins, Anne n'en fut pas accablée. Les affaires de l'Etat ne lui enleverent rien du temps qu'elle avoit coutume de conſacrer aux exercices de Religion. Son corps, auſſi infatigable que ſon eſprit ſuffiſoit à tout, & le bel ordre qu'elle ſavoit mettre dans la diſpoſition de ſes heures, & qu'aucun divertiſſement ne troubloit jamais, lui donnoit le moyen de remplir tous ſes devoirs, ſans que l'un dérobât rien à l'autre. Après avoir paſſé une partie de la nuit à réciter les prieres de l'office nocturne de l'Egliſe, elle ſe levoit avant le jour, & commençoit la journée par expédier les affaires publiques, nommer aux charges & aux emplois, examinoit les requêtes, dont elle dictoit les réponſes à ſon Secretaire Généſius. Elle aſſiſtoit enſuite au ſaint Sacrifice dans l'Egliſe de Sainte-Thecle, qui joignoit

son palais. C'étoit celui que Monomaque avoit fait bâtir pour Sclérene; & ce séjour de dissolution & de débauche se trouvoit changé en une espece de monastere. A sa table modestement servie, quoiqu'avec dignité, n'étoient admises que des personnes recommandables par leur vertu; & si quelques courtisans d'une humeur plus légere s'y introduisoient quelquefois, l'air de vertu & de décence qu'on respiroit autour d'elle, suffisoit pour les contenir. Le reste du jour étoit rempli par les détails multipliés d'une administration si étendue. Telle étoit cette grande & vertueuse Princesse; & l'on peut attribuer avec justice à son heureuse influence la plus grande partie des actions louables de son fils, tant qu'elle fut à la tête des affaires. Elle manqua seulement d'une sorte d'adresse, dont elle ne crut pas sans doute avoir besoin; ce fut l'art de déguiser son pouvoir à celui même de qui elle l'avoit reçu. Alexis devint jaloux d'une autorité qu'il avoit donnée. Dès qu'elle s'en apperçut, elle y renonça, pour épargner à son fils un trait d'ingrati-

ALEXIS.
An. 1081.

tude ; & reprenant ſon premier deſſein, elle ſe retira dans un Monaſtere qu'elle avoit fondé ; elle y vécut encore pluſieurs années avec tous les honneurs de la majeſté Impériale, & ne mourut que dans un âge fort avancé.

VII.
Alexis arrête les ravages des ſoldats.

Après avoir expoſé les rangs différents auxquels Alexis éleva ſa famille, nous allons entrer dans le détail des événements de ſon regne. Il commença par établir la paix & la ſûreté dans ſa capitale. Les ſoldats qui l'avoient ſuivi dans ſa conquête, ſe payoient de leurs ſervices aux dépens des citoyens. Ce n'étoient que rapines, violences, pillages. Mêlés de barbares, & devenus inſolents par leur ſuccès, il étoit à craindre que la ſévérité ne les révoltât, & ne fît tourner contre le Prince les armes employées en ſa faveur. Alexis prit donc le parti de la douceur ; il combla de biens les Officiers, & répandit ſur les ſoldats d'abondantes largeſſes. Il vint à bout d'aſſouvir leur avidité ; mais il épuiſa le tréſor. Pour le remplir, il fallut ſupprimer les libéralités annuelles établies par l'uſage ; & ce fond

ne suffisant pas, on fit la recherche des familles riches qui s'étoient déclarées contre les Comnenes, & on les dépouilla d'une partie de leurs biens. Pour effacer les traces du regne de Botaniate, l'Empereur cassa toutes ses ordonnances; on ne les regrettoit pas, mais on trouva mauvais que l'Empereur les eût annullées par un seul mot, sans apporter d'autre motif que sa volonté souveraine.

ALEXIS. An. 1081.

VIII. Pénitence d'Alexis.

Alexis avoit ramené le calme dans Constantinople; mais il n'avoit pas calmé le trouble de sa conscience, qui lui reprochoit tant de familles désolées & réduites à la misere, tant d'Eglises pillées & profanées par l'impiété des soldats. Il s'accusoit lui-même de tous les maux qu'ils avoient faits dans cette violente révolution; & soit qu'il fût touché d'un sincere repentir, soit qu'il voulût le paroître, ce qui n'est connu que de Dieu seul, il consulta sa mere sur les moyens de prévenir la vengeance du Ciel, qu'il craignoit d'avoir méritée. La religieuse Princesse l'écoute avec une bonté maternelle, elle le console, elle le loue des regrets que la piété for-

ALEXIS. An. 1081.

moit dans son cœur, elle le détermine à consulter le Patriarche Côme, qui ne s'étoit pas encore démis de sa dignité. Alexis le fait venir avec son Synode & les Chefs de l'ordre monastique. Il se confesse hautement devant eux de tous les désordres dont il étoit le premier auteur; il en témoigne son repentir, & les supplie de lui imposer une satisfaction proportionnée. Ces Théologiens, après s'être consultés, le condamnent lui & ses amis qui avoient participé à la révolution, à jeûner pendant quarante jours, à coucher sur la terre, & à pratiquer les autres actes d'austérité auxquels les pénitents publics étoient alors assujettis. Ils se soumirent tous humblement à cette sentence, & les femmes voulurent partager avec leurs maris le mérite de la pénitence. Ce ne fut pendant quarante jours dans le palais, que larmes, retraite, abstinence. Alexis se distingua entre tous les autres par une douleur plus éclatante, & une plus austere mortification. Il portoit un cilice sous la pourpre, il n'avoit pour lit que la terre, & qu'une pierre pour chevet. Il s'abs-

tint dans cet intervalle de se mêler d'aucune affaire d'Etat. Tout fut gouverné par sa mere.

ALEXIS. An. 1081.

IX. Robert Guiscard se dispose à la guerre contre les Grecs.

Ann. Comn. l. 1. Guill. Apul. l. 4. Malat. l. 3. Lup. Protosp. Orderic. l. 7. Greg. epist. l. 8. epist. 6. Murat. annal. d'Ital. t. VI. Giann. hist. Nap. l. 10. c. 5. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. IV. p. 771, 789, 790, 791.

La conjoncture étoit cependant très-pressante, & demandoit toute l'activité d'Alexis. L'impétueux Robert Guiscard étoit prêt à fondre sur l'Illyrie. L'ardeur de ses préparatifs faisoit craindre aux Grecs qu'il n'en voulût à l'Empire, & qu'il n'eût dessein de profiter de leur foiblesse pour en faire sa conquête. Il étoit en effet assez ambitieux pour former cette entreprise, assez habile & assez courageux pour l'exécuter. Mais s'il en conçut le projet, il le couvrit sous un motif plus spécieux. C'étoit la vengeance de l'injure faite à sa fille Hélene. Michel Parapinace l'avoit fait venir à sa Cour pour épouser Constantin son fils, lorsqu'elle seroit en âge. Mais avant que le mariage pût être célébré, Botaniate ayant détrôné Michel, avoit enfermé dans un cloître la jeune Princesse. Il est vrai qu'Alexis, dès qu'il fut sur le trône, la fit revenir à la Cour avec sa sœur Sibile, dont elle étoit accompagnée. Ces deux Princesses étoient traitées avec honneur;

ALEXIS. An. 1081.

elles recevoient du nouvel Empereur les mêmes marques de bienveillance, que si elles eussent été ses propres filles. Mais l'alliance avec la famille Impériale étoit rompue sans retour. Alexis étoit trop habile pour appuyer les droits du jeune Constantin à la couronne, en lui donnant un beau-pere tel que Robert Guiscard; & Constantin lui-même, soit politique, soit aversion naturelle, ne montroit que de l'éloignement pour Hélene. Robert, vivement piqué de ce mépris, résolut de faire sentir aux Grecs, qu'il ne le méritoit pas.

X. Imposteur qui prend le nom de Michel.

C'étoit un dessein qu'il méditoit depuis deux ans, & il sembloit y être excité davantage par un autre motif encore plus noble & plus capable d'éblouir les yeux, mais qui n'étoit qu'un jeu & un effet de son artifice. Il passoit fréquemment de Grece en Italie des pélerins, & sur-tout des Moines attachés encore à l'Eglise de Rome, qui alloient par dévotion visiter les tombeaux des saints Apôtres, & tous ces dévots n'étoient pas des saints. Robert envoya en Calabre deux de ses Officiers, gens habiles

biles & dignes de sa confiance, qu'il instruisit en grand secret de ce qu'il demandoit d'eux. C'étoit de voir entre ceux qui abordoient tous les jours dans les ports de l'Italie méridionale, s'il ne se trouveroit pas quelqu'un qui eût dans son intérieur & dans son esprit de quoi représenter Michel Parapinace. S'ils en trouvoient un tel qu'il le désiroit, il leur recommandoit de ne rien épargner pour le faire entrer dans ses vues, & de l'amener à Salerne où il faisoit alors son séjour. Les deux confidents ne chercherent pas long-temps. Ils rencontrerent à Crotone un Moine nommé Rector, d'une figure noble & assez semblable à Michel, fourbe parfait, d'un esprit souple, présent, hardi, s'exprimant avec facilité & avec grace, qui savoit pleurer à propos, vrai caméléon propre à prendre toute sorte de caracteres. Il connoissoit la Cour, & avant que de se jetter dans un monastere, il avoit été Officier du Gobelet au service de l'Empereur. Ils n'eurent pas de peine à lui faire apprendre son rôle, & aussitôt ils écrivirent à Robert selon le

ALEXIS. An. 1081.

modele qu'il leur avoit dreſſé ; *qu'ils*
ALEXIS. *avoit trouvé à Crotone le beau-pere de*
An. 1081. *ſa fille, échappé du monaſtere dans lequel on le tenoit priſonnier, & venu en Italie pour implorer ſon ſecours.* Robert fait part de cette lettre à ſa femme, qui bien que d'humeur fort guerriere, n'avoit pas juſqu'alors été d'avis qu'il s'engageât dans une nouvelle guerre contre l'Empire. Il aſſemble enſuite les premiers de ſa Cour, & les principaux Officiers de ſes troupes, qui tous lui conſeillent d'embraſſer une ſi belle occaſion d'étendre ſon domaine avec le mérite de la générosité. Robert feint de ſe rendre à leurs avis. Il fait venir le Moine, lui donne des habits & un équipage aſſortis au perſonnage qu'il alloit faire. Le Prince de théâtre jouoit l'Empereur détrôné avec une préſence d'eſprit merveilleuſe. Son air, ſa contenance, ſes paroles, rien ne ſe démentoit. Il racontoit avec larmes comment Botaniate lui avoit cruellement enlevé ſa femme, ſon fils, ſon diadême, pour le revêtir de haillons monaſtiques : que ſon crime étoit d'avoir marié ſon fils à la fille du

ALEXIS. An. 1081.

Duc : » Le tyran trembloit, disoit-» il, que les Normands attirés par » cette alliance ne vinssent à subju-» guer par leur invincible valeur » une nation lâche & dégénérée : » c'est dans cette crainte que par une » opération cruelle, ils ont ôté à mon » fils toute espérance de postérité, » & qu'ils ont enfermé la Princesse, » de peur qu'elle ne porte en ma-» riage à quelque Seigneur son droit » à la couronne. Mais la divine Pro-» vidence, touchée de mes malheurs, » me jette aujourd'hui entre les bras » d'un Prince généreux, qui ne re-» fusera pas sans doute de prêter son » bras à l'exécution des ordres du » Ciel, & de joindre à la gloire des » conquêtes celle de rétablir un Prin-» ce injustement détrôné ". Robert qui lui avoit dicté sa leçon, y donnoit du crédit par ses artifices. Son respect, son attention à lui céder partout la place d'honneur, & à le décorer des titres pompeux en usage à la Cour de Constantinople, ses soupirs qui sembloient lui échapper à la vue de ce Prince infortuné, ses discours de consolation, ses protestations

ALEXIS.
An. 1081.

de service, tout secondoit admirablement l'imposture. Le fourbe affectoit de se taire sur une partie de ses disgraces, pour ménager, disoit-il, la sensibilité d'un ami si tendre. Mais il en disoit assez pour exciter l'avidité des courtisans, & leur faire espérer une grande fortune dans cette expédition aussi facile qu'avantageuse.

XI.
Le Pape dupe de l'imposture.

Tandis que Robert promenoit l'imposteur dans la Pouille & dans la Calabre, lui faisant rendre par-tout les honneurs dûs à un Empereur, ce qui dura deux ans, il disposoit tout pour son entreprise. Il y avoit à la Cour du Duc plusieurs Seigneurs, qui ayant vu Michel, ne le reconnoissoient pas dans cet étranger. Mais l'affirmation du Prince leur imposoit silence; & le peuple toujours passionné pour les aventures extraordinaires, saisissoit avidement celle-ci. Ceux qui n'avoient jamais vu Michel, & qui en avoient à peine entendu parler, étoient les plus hardis à jurer que c'étoit Michel lui-même. La séduction gagna tellement, que des Historiens d'ailleurs judicieux & voisins de ce temps-là, se sont laissé emporter à la pré-

vention générale. Il n'eſt donc pas étonnant que le Pape en ait été dupe ; d'autant plus diſpoſé alors à donner dans tous les ſentiments de Robert, qu'il le ménageoit extrêmement, pour s'en faire un appui contre Henri qui n'étoit encore que Roi d'Italie, ennemi déclaré de Grégoire. Le Pape adreſſa en 1080, une lettre aux Evêques de Pouille & de Calabre, pour leur notifier *que Michel le très-glorieux Empereur de Conſtantinople, détrôné par une injuſte violence, s'étoit rendu en Italie, & qu'il imploroit l'aſſiſtance de Saint Pierre & du Duc Robert; que touché de compaſſion dans ſes entrailles paternelles, il exhortoit les fideles à prêter ſecours à ce Prince.* Il ordonnoit en conſéquence par l'autorité apoſtolique, aux gens de guerre, de prendre la défenſe de Michel ; aux Evêques, d'avertir ceux qui paſſeroient en Grece avec Michel & Robert, de faire une digne pénitence, & de les ſervir fidélement, ayant devant les yeux la crainte & l'amour de Dieu. A ces conditions, il commandoit aux Prélats, appuyés de ſon autorité, ou plutôt, diſoit-il, de celle

ALEXIS.
An. 1081.

de Saint Pierre, de les absoudre de leurs péchés.

XII.
Préparatifs de Robert pour passer en Grece.

Ann. Comn. l. 1 & 3.
Guill. Appul. l. 4.
Lup. Protosp.
Orderic. l. 7.
Du Cange in stem. fam. Norm.

Pendant que Robert assembloit une armée à Salerne, & qu'il s'occupoit à exercer ses nouveaux soldats, il équipoit une flotte, & envoya une partie de ses vieilles troupes l'attendre à Otrante. Il laissa le gouvernement de la Pouille à Roger son second fils, qu'il avoit eu de Sigelgaïte, & lui donna pour conseil Robert de Loritelle son neveu, fils de son frere Geoffroi, avec ordre de secourir le Pape, s'il avoit besoin d'eux contre les attaques de Henri. Il emmenoit avec lui Boëmond, qu'il avoit eu d'Albérade sa premiere femme, jeune Prince plein de valeur, la vraie image de son pere, & qui devint ensuite très-fameux dans l'expédition de la premiere croisade. Robert lui confia, malgré sa jeunesse, le commandement général de ses troupes, & le chargea de passer le golfe avec quinze vaisseaux, pour s'emparer de quelque place, qui pût servir de retraite à son armée. Cependant Robert se rendit lui-même à Otrante, dans le dessein de passer à Lépante, & de s'ou-

vrir par-là une entrée dans la Grece. Mais enſuite faiſant réflexion que le trajet de Brindes à Dyrrachium étoit beaucoup plus court & plus commode, il ſe tranſporta au port de Brindes avec toute ſon armée. Il y fut joint par ſa femme Sigelgaïte, qui voulut être de l'expédition. C'étoit une héroïne, qui, coëffée d'un caſque, la cuiraſſe ſur le dos, ſavoit manier un cheval dans les batailles, & portoit des coups auſſi rudes que les plus vigoureux guerriers. Robert n'attendoit plus pour ſe mettre en mer, que le reſte de ſes troupes & de ſes vaiſſeaux, lorſqu'il reçut des nouvelles de Conſtantinople.

ALEXIS. An. 1081.

XIII. Raoul veut détourner Robert de la guerre.

Avant que de quitter Salerne, il y avoit envoyé Raoul, ſurnommé *Peau de loup*, parce qu'il en portoit une ſur ſes armes. Il l'avoit chargé de ſe plaindre à Botaniate de l'affront fait à Hélene, & de le menacer de la guerre s'il n'en faiſoit réparation. Inſtruit de la méſintelligence entre Botaniate & Alexis, afin de l'aigrir encore, il envoyoit des préſents à Alexis, alors grand Domeſtique d'Occident, & lui offroit ſon amitié. A-

ALEXIS. An. 1081.

lexis n'y fut pas insensible : dans ses desseins ambitieux, il sentoit quel avantage il pourroit tirer d'un Prince tel que Robert, & il répondit à ses avances par les témoignages d'une sincere affection. Mais Botaniate renvoya le député sans réponse. Robert en fut irrité, & plus encore du discours inconsidéré de Raoul, qui, gagné peut-être par les Grecs, s'avisa de vouloir le dissuader de leur faire la guerre. Raoul prit la hardiesse de lui dire, *que ce Moine qu'il honoroit du nom de l'Empereur Michel, n'étoit qu'un imposteur & un misérable vagabond : qu'il venoit de voir à Constantinople le véritable Michel revêtu de l'habit monastique & vivant dans un cloître, & qu'il le connoissoit assez pour ne s'y pas méprendre.* Il ajoutoit *que depuis son départ de Constantinople, il avoit reçu des nouvelles certaines de la révolution arrivée dans cette Cour : que Botaniate ne régnoit plus ; qu'Alexis avoit pris sa place, & rétabli le jeune Constantin dans tous les honneurs dûs à sa naissance : qu'il ne doutoit pas que le mariage d'Hélene ne s'accomplît incessamment ;* d'où il concluoit, *qu'il*

n'étoit pas juste de se venger sur Alexis des injures reçues de Botaniate, & que dans une guerre injuste, on ne devoit compter ni sur les vaisseaux, ni sur les armes, ni sur les soldats, ni sur la force des armées dépourvues du secours du Ciel. Cette morale déplacée jetta Robert dans une si violente colere, qu'il eut peine à n'en pas donner à Raoul des marques sanglantes. Il se défioit déja de ce Seigneur dont le frere Roger avoit passé à Constantinople, pour y donner avis des desseins de Robert. Il chassa Raoul de sa présence, le menaçant de la punition des traîtres. Raoul, effrayé du danger où il étoit, s'enfuit d'abord au camp de Boëmond, & passa peu après à Constantinople, où l'on voit sa famille établie jusqu'à la fin de l'Empire. Ce qui l'avoit intimidé davantage, étoient les emportements du faux Michel, qui, furieux contre Raoul & contre Roger, écumant de rage, & s'arrachant les cheveux, demandoit à Robert pour toute grace, lorsqu'il l'auroit rétabli sur son trône, de lui mettre entre les mains les deux freres; il protestoit avec des serments

ALEXIS. An. 1081.

horribles, qu'il vouloit être exterminé, s'il ne les faifoit pendre à la plus haute potence au milieu de Conftantinople.

XIV. Paffage de Robert à Corfou.

Anna Comn. l. 1, 3, 4.
Malat. l. 3.
Guill. Appul. l. 4.
Chron. Pict.
Chron. Caffin.
Chron. Bar.
Roger de Hoveden.
Orderic. l. 7.
Lucius de regno Dalmat. l. 3. c. 2.
Pagi ad Bar.
Abrégé de l'hift. d'Ital. t. IV. p. 812.

Boëmond, avec fes quinze vaiffeaux, avoit pris la route de l'ifle de Corfou. Mais voyant le rivage bordé d'un peuple nombreux, & ne fe fentant pas en état de forcer le débarquement, il étoit retourné joindre fon pere. Le Duc partit du port de Brindes vers la fin de Juin avec une flotte de cent cinquante bâtiments, chargés chacun de deux cents foldats; ce qui faifoit trente mille hommes. Arrivé à Corfou, il prit d'emblée Caffiope & la capitale qui portoit le même nom que l'ifle, dont il fe rendit entiérement maître en peu de jours. C'étoit une perte confidérable pour l'Empire, auquel cette ifle grande & fertile rapportoit tous les ans quinze cents livres pefant d'or. Pendant que Robert s'occupoit de cette conquête, Boëmond s'emparoit de Butrot, de la Valonne, de la Canine, & ravageoit tout le pays. Maîtres de cette contrée, ils ne fongerent plus qu'à faire le fiege de Dyrrachium, dont la prife

leur assuroit la possession de toute la côte & la navigation du golfe Adriatique.

ALEXIS. An. 1081.

XV. Conduite perfide de Monomacat, Gouverneur de Dyrrachium.

Dans le temps de la révolte de Basilace, Botaniate avoit nommé George Monomacat pour lui succéder dans le gouvernement de l'Illyrie. Mais ce Seigneur qui vivoit splendidement à la Cour de Constantinople, avoit refusé une place qui l'éloignoit de ses plaisirs. Borile & Germain, jaloux de son crédit, envenimerent tellement ce refus auprès de l'Empereur, que Monomacat se voyant regardé de mauvais œil, crut devoir pour sa propre sûreté demander l'emploi qu'il avoit d'abord rejetté. Secondé des deux Ministres qui ne cherchoient qu'à l'éloigner, il n'eut pas de peine à l'obtenir. Etant parti de Constantinople, il rencontre en chemin Alexis, qui méditoit dès-lors le dessein de détrôner Botaniate. Il lui ouvre son cœur, & se plaint amérement de la persécution de deux misérables esclaves, qui, revêtus de l'autorité Impériale sous un Prince imbécille, déclaroient la guerre à tous les gens d'honneur, & connoissant

ALEXIS. An. 1081.

ſon tendre attachement au grand Domeſtique, le forçoient de s'exiler aux extrémités de l'Empire. Alexis le conſole, lui promet ſa protection, & le prie de ſe ſouvenir dans l'occaſion de l'amitié qu'ils ſe juroient mutuellement. Monomacat ne fut pas longtemps à Dyrrachium, ſans apprendre qu'Alexis avoit levé l'étendard de la révolte, & que ſes troupes l'avoient déja proclamé Empereur. Dans l'incertitude du ſuccès de ce ſoulevement, il réſolut de ſe ménager entre les deux partis. Ayant reçu une lettre d'Alexis, qui lui mandoit la néceſſité où il ſe trouvoit, & le prioit au nom de leur amitié de lui envoyer au plutôt des ſecours d'argent dans une conjoncture ſi preſſante, Monomacat répondit par de nouvelles proteſtations, mais ſans aucun effet. Il s'excuſoit ſur la foi qu'il avoit jurée à Botaniate : » Ma conſcience, » lui diſoit-il, me tient enchaîné à » ce Prince par un lien ſacré, que » je ne puis rompre ſans perdre l'hon» neur. Vous feriez le premier à blâ» mer ma perfidie au fond de vo» tre cœur, quand je vous aurois ſer-

» vi par un parjure. Si vous réussis-
» sez dans votre entreprise, vous au- Alexis. An. 1081.
» rez le plus grand intérêt que la sainteté du serment soit inviolable. En ce cas je le prête dès à présent entre vos mains, & si maintenant un lien plus fort que l'amitié m'empêche de me déclarer pour vous, après que la divine Providence vous aura rendu mon maître, vous n'aurez point de serviteur plus fidele ". Une conscience si timorée auroit mérité des louanges, si la suite n'eût pas fait connoître que cet homme si délicat sur la foi jurée, n'étoit qu'un politique fourbe & prêt à trahir, dès qu'il y alloit de son intérêt. Informé des projets de Robert & du peu de ressources d'Alexis, il fut le premier à ouvrir une négociation avec le Duc, l'exhortant à venir au plutôt, & lui promettant correspondance. Cependant pour s'assurer une retraite en cas que ses espérances en faveur de Robert se trouvassent trompées, il se ménagea par des présents & par des lettres affectueuses la protection de Bodin, qui, après les aventures que nous

Alexis. An. 1081.

avons racontées, étoit monté ſur le trône de Servie.

XVI. Embarras d'Alexis.

A la premiere nouvelle des préparatifs de Robert, Alexis ſe trouvoit dans un extrême embarras. D'un côté, les Turcs ravageoient l'Aſie, de l'autre un Prince redoutable par tant de victoires, à la tête d'une flotte & d'une armée formidable, lui oppoſoit un fantôme d'Empereur, dans le deſſein ſans doute d'enlever pour lui-même la couronne de l'Empire. L'état déplorable auquel étoient réduites les forces de l'Orient, augmentoit ſes inquiétudes. Les ſoldats qui avoient fait la révolution, avoient été éloignés de Conſtantinople, & envoyés en Thrace ſous la conduite de Pacurien, qui campoit près d'Andrinople. Il ne reſtoit de troupes nationales auprès de l'Empereur que trois cents Chamatenes de peu de vigueur, & de moins encore d'expérience. Les corps auxiliaires ne conſiſtoient qu'en un petit nombre de Varangues. Le tréſor épuiſé ne pouvoit fournir aux dépenſes pour faire de nouvelles levées, ou pour acheter des ſecours étrangers. Dans cette ex-

trêmité, il dépêcha des exprès à tous les Commandants des places d'Orient, auxquels il ordonnoit de ne laisser dans les forteresses que les garnisons nécessaires pour la défense, & de se rendre auprès de lui avec le reste de leurs troupes, & avec celles qu'ils pourroient entraîner en chemin. Il apprenoit que plusieurs Commandants & plusieurs Comtes de l'Illyrie, de la Macédoine & de toute la Grece abandonnoient lâchement l'Empire, & s'alloient jetter dans le camp de Robert. Quoiqu'il ne fût pas instruit de la trahison secrete de Monomacat, il s'en défioit sur le refus de ce Gouverneur; & ce fut dans cette crainte qu'il fit partir George Paléologue, avec ordre d'employer toute son adresse pour faire sortir Monomacat de Dyrrachium, n'étant pas assez fort pour user de violence; & de mettre la ville en état d'opposer à Robert une vigoureuse défense. Il écrivit en même-temps à tous les Commandants des places maritimes & des isles du Golfe, pour ranimer leur courage, & les exciter à la vigilance contre un ennemi actif

ALEXIS. An. 1081.

& habile à profiter du moment.

Alexis. An. 1081.

XVII. Il a recours aux Princes d'Occident.

Non content d'oppoſer en face à Robert tous les obſtacles qui pourroient arrêter ſes progrès, il avoit ſongé à lui ſuſciter par-derriere des ennemis qui l'obligeaſſent à retourner à la défenſe de ſes Etats. Herman, fils de Humfroi, & frere utérin d'Abailard, auquel le Duché de Pouille & de Calabre appartenoit du chef de Humfroi ſon pere, frere aîné de Robert, demeuroit caché dans un coin de la Province; Alexis travailloit à le mettre en mouvement. Il agiſſoit auſſi auprès du Pape Grégoire, auprès de Hervé, Archevêque de Capoue, auprès des Princes & des Seigneurs François, qu'il tâchoit, à force de préſents & de promeſſes, d'engager à prendre les armes contre le Duc. Mais Henri, Roi d'Allemagne, qui n'avoit pas encore reçu la couronne Impériale, paroiſſoit être l'ennemi le plus diſpoſé à faire la guerre à Robert, & le plus capable de l'occuper dans ſes propres Etats. Ce Prince, qui prétendoit avoir des droits ſur toute l'Italie, regardoit le Duc comme un uſurpateur, & pourſui-

voit avec acharnement le Pape Grégoire, protégé & protecteur de Robert. Alexis cherchoit donc à mettre Henri dans ses intérêts; & le trouvant plein d'ardeur contre leur commun ennemi, il faisoit ses efforts pour le déterminer à fondre avec toutes ses forces sur la Pouille & la Calabre. Il lui députa Chérosphacte avec une lettre flatteuse, dans laquelle après des éloges de son zele à défendre les Chrétiens contre une nation impie & barbare, c'est ainsi qu'il caractérisoit les Normands, il lui demandoit son serment, & lui promettoit le sien pour assurance d'une confédération fidelle contre tous leurs ennemis. Comme Alexis n'avoit point encore d'enfants, il lui offroit en mariage pour une de ses filles, son neveu, fils du Sébastocrator, auquel il destinoit sa succession. Henri, toujours les armes à la main, avoit sans cesse besoin d'argent. Alexis lui avoit déja envoyé cent quatre mille pieces d'or, qui font près de quinze cents mille livres de notre monnoie, avec cent pieces d'écarlate; & il lui en promettoit encore davantage dès qu'il auroit com-

ALEXIS. An. 1081.

mencé la conquête. A de si grandes largesses, il ajoutoit de riches reliquaires, des vases de prix, & du baume de Judée, aussi estimé pour lors que les pierres précieuses. Il ne paroît pas que cette ligue ait produit aucun effet. Après une légere incursion dans la Pouille, Henri retira ses troupes pour les tourner contre Grégoire. Alexis perdit le fruit des présents qu'il avoit faits, & Henri ceux qu'on avoit encore promis de lui faire.

XVIII. Paix avec les Turcs.

Avant que d'employer contre Robert les forces de l'Empire, il falloit se mettre en sûreté du côté des Turcs, qui s'étendoient jusqu'aux bords de la Propontide. Ce n'est pas qu'ils fussent déja maîtres de toute l'Asie mineure; leur puissance étoit dispersée: l'Empire conservoit encore grand nombre de places dans cette vaste presqu'isle, bornée par l'Euphrate. Mais son domaine étoit traversé en mille endroits par les conquêtes des Musulmans. Soliman régnoit à Nicée; ses troupes ravageoient les contrées voisines, & mettoient à contribution toute la Bithynie jusqu'au Bosphore.

On les voyoit de Conſtantinople couvrir de leur cavalerie le promontoire de Damalis, camper dans les places, dans les palais, dans les Egliſes, le long du canal; & l'on croyoit les voir à tous moments pouſſer leurs chevaux dans le détroit, & venir inſulter Conſtantinople. Après avoir réfléchi ſur les moyens de les éloigner, Alexis s'en tint à celui-ci. Il chargea grand nombre de petites barques chacunes de dix hommes, qui devoient rôder pendant la nuit le long des côtes, aborder ſans bruit à la proximité des poſtes ennemis, tuer ceux qu'ils pourroient ſurprendre; & après avoir porté les premiers coups, regagner promptement leurs barques, ſans s'engager plus avant dans le pays. Cette petite guerre fit perdre bien des gens aux Turcs, qui abandonnerent le bord de la mer, & reculerent de quelques pas. L'Empereur alors ordonna à ſes gens de ſe poſter dans les lieux forts que les Turcs venoient de quitter, de s'y tenir à couvert juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent une occaſion de tomber ſur des fourrageurs ou ſur quelque troupe éloignée du camp, & de re-

ALEXIS. An. 1081.

gagner auſſi-tôt leurs retraites, quelque ſuccès qui pût les inviter à s'avancer plus loin. Ce manege, continué pendant pluſieurs jours, obligea encore les barbares à s'éloigner. Après avoir par ces petits avantages rendu le cœur à ſes troupes, & intimidé l'ennemi, au-lieu de dix hommes qu'il avoit d'abord jettés dans chaque barque, il y fit monter cinquante cavaliers, qui eurent ordre d'aller en plein jour voltiger autour du camp des barbares, de ſabrer tout ce qu'ils rencontreroient, & de tenir tête aux eſcadrons ennemis, tant qu'ils ſe verroient aſſez forts pour les combattre. Cette prudente conduite déconcerta les Turcs. Chaſſés de la Bithynie, ils ſe retirerent au-delà de Nicomédie; & le Sultan Soliman demanda la paix. Alexis, qui en voyoit la néceſſité dans la conjoncture préſente, ne ſe rendit pas difficile. Il fit des préſents aux Turcs; & Soliman s'engagea par un traité à lui fournir des troupes, & à ne point paſſer le fleuve Dracon, qui ſe jette dans le golfe Aſtacene au nord de Nicée.

XIX. Robert eſ-

Délivré de cette inquiétude, Ale-

xis ne songea plus qu'à réprimer l'audace de Robert. Paléologue, en arrivant à Dyrrachium, avoit mandé à l'Empereur que Monomacat, effrayé de son approche, ne l'avoit pas attendu; & qu'ayant abandonné la ville, il s'étoit sauvé chez le Roi de Servie. Alexis, craignant que ce traître ne lui nuisît de loin par ses intrigues, & aimant mieux l'avoir sous ses yeux, lui envoya une bulle d'or, par laquelle il lui donnoit sûreté entiere, & sa parole Impériale, de lui pardonner tout le passé, s'il revenoit à la Cour; ce que Monomacat accepta avec joie. Cependant Robert, maître de Corfou & de la côte du continent, divisa son armée; il en donna un détachement à Boëmond pour se rendre par terre devant Dyrrachium, tandis qu'il faisoit la même route par mer. Sa flotte voguoit en bon ordre avec un vent favorable; ses vaisseaux chargés de tours qu'il avoit fait élever pour faciliter l'escalade, sembloient être une ville flottante, & ses soldats, pleins de joie & d'impatience, n'aspiroient qu'au moment de découvrir leur future con-

ALEXIS. An. 1081.

Il essuye une violente tempête.

ALEXIS. An. 1081.

quête; lorſqu'au détour d'un promontoire qui leur cachoit encore Dyrrachium, ils furent aſſaillis d'une terrible tempête, mêlée de grêle, de pluie & de tonnerres épouvantables. Les vents échappés comme des torrents entre les montagnes voiſines, ſoulevent les flots du fond des abymes, avec un bruit effrayant. On voit en un moment les rames briſées entre les mains des rameurs, les voiles déchirées, les mâts & les cordages rompus; les tours tombent & ſubmergent les vaiſſeaux, qui ſont engloutis avec leur équipage. Le courage inutile contre cette nouvelle ſorte d'ennemis abandonne les ſoldats & les matelots. Des cris de déſeſpoir, des vœux, des prieres, des hurlements affreux ſe mêlent au mugiſſement des vagues, au fracas des navires briſés contre les rochers. Cependant Robert ſauva ſon vaiſſeau avec la plupart des autres. Il gagna le rivage bordé de débris & de cadavres flottants. Ses proviſions ayant été ſubmergées ou gâtées par les eaux, la famine auroit fait périr ceux que l'orage avoit épargnés, ſi les bleds déja

ALEXIS. An. 1081.

mûrs & les vergers remplis de fruits n'euſſent ſuppléé à leurs beſoins. Robert, intrépide au milieu de la tempête, n'avoit pas craint de mourir, mais de manquer ſon entrepriſe. Il raſſemble les ſoldats échappés du naufrage, & s'arrête ſept jours à Glabinize pour donner du repos à ſes troupes, & attendre le corps que Boëmond conduiſoit par terre. Lorſqu'il fut arrivé, ils marcherent enſemble à Dyrrachium, & camperent le 14 Juillet ſur les ruines de l'ancienne ville, nommée autrefois Epidamne, qui s'étoit détruite depuis qu'une colonie Romaine en avoit changé le nom & l'emplacement.

XX. Commencement du ſiege de Dyrrachium.

Anna. Comn. l. 4, 5. *Zon. p.* 297, 298. *Glycas, p.* 333. *Chron. Pictav.*

Il ne reſtoit à Robert que quinze mille hommes, ſans compter les troupes de marine qui demeurerent ſur ce qu'il avoit encore de navires, pour faire tête aux ſecours qui pourroient venir par mer. Mais la vue du redoutable Robert effrayoit les habitants, & multiplioit à leurs yeux le nombre des aſſiégeants. Le ſeul Paléologue conſervoit cette intrépide valeur, dont il avoit donné des preuves dans la derniere révolution. Il

ALEXIS. An. 1081.

Chron. Caffin. Chron. Bar. Malat. l. 3. Guill. Apul. l. 4. Orderic. l. 7. Lup. protofp. Leo Oft. l. 3. c. 48. Lucius de regno Dalmat. l. 3. c. 2. Pagi ad Bar.

borda les murailles de gros troncs d'arbres, qu'on devoit abattre ſur les ennemis lorſqu'ils monteroient à l'aſſaut. Il diſpoſa de diſtance en diſtance des baliſtes & des catapultes pour lancer des pierres & des javelots. Animant les aſſiégés par ſon courage, il faiſoit pluſieurs fois jour & nuit la ronde ſur les murs pour s'aſſurer de la vigilance des ſentinelles. Il écrivit à l'Empereur que Robert étoit arrivé; que l'appareil de ſes machines, les tours de bois qu'il élevoit au-deſſus de la hauteur des murs, les baliſtes dont il les chargeoit pour foudroyer la ville, les travaux de circonvallation, le nombre de troupes qui venoit de toutes parts groſſir ſon armée, montroient aſſez une réſolution opiniâtre de ne pas quitter priſe; & que, ſelon toutes les apparences, il ne bornoit pas ſes vues à la poſſeſſion de Dyrrachium; qu'il méditoit ſans doute de plus grands deſſeins, & qu'il n'attaquoit cette ville que comme une clef de l'Empire, que ſon ambition dévorante ſe diſpoſoit à envahir.

Comme pluſieurs habitants des plus riches

riches de la ville publioient que Robert, brigand de profession, n'avoit en vue que le pillage, & qu'avec une somme d'argent, on pourroit l'engager à se retirer, Paléologue, mieux instruit, leur conseilla, pour les désabuser, de lui faire demander par des députés, quelles étoient ses prétentions, & pour quelle raison il venoit troubler la paix. Robert répondit, qu'il avoit pris les armes pour leur rendre leur légitime Empereur, & venger l'injure faite à Michel, qu'il ramenoit avec lui. *Nous connoissons Michel*, repartirent les députés, *dès qu'il paroîtra à nos yeux, nous nous prosternerons devant lui, & nous lui apporterons avec joie les clefs de notre ville.* Aussi-tôt qu'ils se furent retirés, Robert ordonna de revêtir Michel des ornements impériaux, & le fit conduire au pied des murs avec un brillant cortege, au son de tous les instruments de musique. Toute la ville, pressée sur la muraille, attendoit avec impatience le moment de pouvoir reconnoître son ancien maître. Dès qu'il fut assez proche pour faire distinguer les traits de son visage, il

ALEXIS. An. 1081.

XXI. Le faux Michel devant la ville.

ALEXIS. An. 1081.

s'éleve de toutes parts une tempête de huées, de sifflements, d'éclats de rire : *Oui*, s'écrient-ils, *nous le reconnoissons ; c'étoit un des derniers Echansons du Prince, & nous l'avons vu plusieurs fois lui verser à boire.* Ces paroles, suivies d'un torrent d'injures, couvrent Michel de confusion ; il se retire en leur adressant des menaces qui exciterent de nouvelles risées. Dans ce temps-là même, la garnison fait une sortie, & tombe sur les Normands, qui ne s'y attendoient pas. Après en avoir massacré quelques-uns, elle rentre sans perte.

XXII. Bataille navale des Venitiens contre la flotte de Robert.

Cependant Alexis, qui sentoit de quelle importance il étoit de conserver une des plus fortes barrieres de l'Empire, ne se trouvant pas assez de forces pour tenter l'entreprise, & n'en recevant pas de Henri, dont il avoit inutilement acheté le secours, s'étoit adressé à Soliman, qui lui envoya un grand corps de troupes. Mais il trouva encore plus de ressources dans la fidelle activité des Vénitiens, qu'il avoit su engager dans son alliance par des conditions très-avantageuses à leur commerce. Ils parurent à

la fin de Juillet à la vue des assiégeants avec une flotte nombreuse, bien équipée, bien garnie de troupes, vis-à-vis d'un port nommé *les Manteaux*, où les vaisseaux de Robert étoient à l'ancre, à trois quarts de lieue du camp des Normands. Ils n'oserent d'abord hasarder le combat contre la flotte ennemie rangée à l'entrée du port, dont les jettées à droite & à gauche étoient couvertes de balistes & de catapultes. Mais Robert, impatient de combattre, ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il leur envoya Boëmond à la tête d'une escadre pour leur signifier qu'ils eussent à reconnoître l'Empereur Michel, & à le saluer par les acclamations accoutumées. Les Vénitiens demanderent jusqu'au lendemain ; & dès la nuit suivante, ne pouvant, faute de vent, approcher du rivage, ils rangent leur flotte en forme de croissant sur une seule ligne, attachant les vaisseaux ensemble avec des cables. Ils élevent au haut de chaque mât une espece de hune assez large pour donner place à trois ou quatre hommes avec des tas de pierres & de javelots.

ALEXIS. An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

Ils avoient préparé une autre invention d'un effet très-dangereux, c'étoient des billots de bois qui n'avoient qu'une coudée de haut, mais fort gros, & armés d'une pesante pointe de fer, qu'on pouvoit, à l'aide d'une poulie au bout des vergues, décharger à plomb sur les vaisseaux ennemis. Ils attendent en cet état la flotte Normande. Au point du jour, Boëmond vient chercher leur réponse; ils ne lui rendent que des injures. Le jeune Prince, le moins endurant de tous les hommes, fond sur eux le premier avec fureur, & vole à l'abordage. Il est suivi de toute sa flotte. Comme Boëmond, qui ne se ménageoit pas, accrochoit un des plus grands vaisseaux, on fait tomber sur le sien un de ces moutons dont je viens de parler, qui, se précipitant de fort haut avec pesanteur, creve le navire jusqu'à la quille. L'eau entrant aussi-tôt, le vaisseau enfonce; l'équipage se jette à la nage; la plupart périssent; Boëmond est assez heureux pour gagner un de ses navires: mais ses gens le croyant perdu, ne songent qu'à prendre la fuite. Les Vénitiens en ce moment dé-

tachent leur chaîne, & voguent à la pourſuite; ils les pouſſent juſque dans le port, en emmenent pluſieurs, & ſont enfin obligés de ſe retirer par les décharges meurtrieres tant des machines dont le port étoit bordé, que de celles des vaiſſeaux de Dalmatie & de Raguſe, arrivés nouvellement au ſecours de Robert. Paléologue, témoin du combat, voulut avoir part à l'honneur de cette journée; il ſortit à la tête de la garniſon, pénétra juſqu'au camp des aſſiégeants, & revint couvert de leur ſang. ALEXIS. An. 1081.

XXIII. Opiniâtreté de Robert.

Des commencements ſi peu favorables auroient déterminé tout autre que Robert à renoncer à l'entrepriſe. Mais ni la perte cauſée par la tempête, ni la défaite de ſa flotte, ni la force de la ville, & l'infatigable activité de Paléologue, ne lui firent perdre cœur. Maurice, Amiral de l'Empire, venoit d'arriver avec grand nombre de vaiſſeaux, & s'étant joint à la flotte Vénitienne, il menaçoit de forcer l'entrée du port, où les bâtiments preſſés les uns contre les autres, n'auroient pu manœuvrer & ſe défendre. Boëmond ſortit donc, & ſe rangea

ALEXIS. An. 1081.

en bataille ; mais il fallut bientôt céder à la supériorité des ennemis & gagner le rivage, où les navires Grecs & Vénitiens, qui étoient de haut-bord, ne purent les poursuivre. Ces mauvais succès détacherent de Robert toutes les places qu'il avoit conquises sur la côte d'Epire. Elles refuserent de lui envoyer ni argent, ni vivres ; & les ennemis étant maîtres de la mer, le passage fut fermé aux convois qui lui venoient d'Italie. Tous les environs de Dyrrachium étoient ravagés, & Paléologue avoit enlevé les subsistances qui se trouvoient sur terre. Les partis qui se hasardoient à s'éloigner pour chercher des vivres, étoient surpris, & taillés en pieces par des détachements de la garnison.

XXIV. Attaque de la ville.

Robert ne s'effraya pas de toutes ces difficultés. Depuis son arrivée, il avoit reçu d'Italie des renforts considérables, & son armée se trouvoit encore assez nombreuse pour soutenir ses espérances. Il ne songea plus qu'aux moyens de réduire la ville. Il la fit battre de toutes ses machines. Paléologue, jour & nuit en action, y répondoit de toutes les siennes, &

travailloit ſans relâche à repouſſer les efforts des aſſiégeants. Non content de ſe défendre, il ſort à la tête de ſa garniſon, fond ſur l'ennemi, détruit une partie de ſes batteries, & s'expoſant lui-même dans la plus chaude mêlée, il reçoit pluſieurs bleſſures, entre autres un coup de fleche, qui s'enfonce au-deſſous des temples. Ne pouvant l'arracher, il fait couper ſur le champ de bataille le bois qui reſtoit dehors, & la tête bandée, il retourne ſe jetter au milieu des ennemis, continue de combattre avec fureur, & ne perd pas un pouce de terrein juſqu'à la nuit, qui ſépare enfin les combattants. Le lendemain, pour ſerrer la ville de plus près, Robert va camper à la portée de l'arc; & pour couper les vivres aux aſſiégés, il établit des poſtes ſur toutes les éminences & dans tous les vallons d'alentour. Ses machines à lancer des pierres & des javelots produiſoient moins d'effet que celles qui couvroient les murs de la ville. Paléologue faiſoit pleuvoir des torrents d'huile enflammée, de naphte, de poix ardente qui portoient par-tout l'incendie. Ce

Alexis. An. 1081.

qui incommodoit le plus les assiégés, & fondoit la plus grande espérance de Robert, c'étoit une tour de bois d'un vaste contour, & supérieure de hauteur à celles dont les murs étoient flanqués. L'étage le plus élevé étoit fermé d'une porte fort haute, qui devoit s'abattre, & former un pont-levis jusqu'à la muraille. Cinq cents hommes devoient se jetter par-là dans la ville au point du jour. Paléologue, informé de ce projet, fit construire de son côté pendant la nuit une autre tour de même hauteur, à laquelle étoit attaché par un bout un grand mât de navire, proportionné par sa longueur à la distance de la tour ennemie; en sorte qu'en s'abattant, l'autre bout portoit sur la porte qui devoit servir de pont, & l'empêchoit de s'ouvrir. Cette invention rendit inutile la tour de Robert; & pendant que ses gens réunissoient au-dedans leurs efforts pour forcer l'ouverture, on faisoit de dessus l'autre tour des décharges continuelles sur ceux qui paroissoient sur la plate-forme, on lançoit des fleches enflammées, & toutes sortes de matieres propres à

mettre le feu; en ſorte que le ſommet de la tour étant tout en flammes, les Normands ſe précipitoient en-bas les uns ſur les autres. En ce moment, Paléologue fit ſortir une troupe déterminée de braves gens armés de haches, qui, abattant & coupant en pieces ſur leur paſſage tout ce qu'ils trouvoient de Normands, ſapperent le pied de la tour, & la hacherent en morceaux.

XXV. Alexis ſe met en campagne.

Dès qu'Alexis avoit appris que Dyrrachium étoit aſſiégé, il avoit mandé à Pacurien de raſſembler tout ce qu'il avoit de troupes, d'y ajouter ce qu'il pourroit de nouvelles levées, & de le venir joindre au paſſage de l'Hebre. Après avoir recommandé le ſoin de Conſtantinople à ſon frere Iſaac, aidé des conſeils de ſa mere, il ſe mit en campagne à la fin du mois d'Août. Pacurien qui le ſervoit avec zele, lui amenoit une belle armée, commandée ſous ſes ordres par Nicolas Branas, guerrier vaillant & expérimenté. Après cette jonction, Alexis fit la revue de ſes troupes, forma les diviſions des différents corps; & comme c'étoient pour la

ALEXIS. An. 1081.

plus grande partie de nouveaux soldats, il leur assigna à chacun le rang qu'ils devoient tenir dans la bataille, & les fit marcher dans le même ordre autant que le terrein pouvoit le permettre, afin de les accoutumer à se tenir ensemble & à reconnoître leur poste. Les troupes de la garde du Prince étoient commandées par Constantin Opus, les Macédoniens par Antiochus, les Thessaliens par Andronic & Alexandre Cabasilas. Depuis la ville d'Achride jusqu'au fleuve Bardar, l'Illyrie étoit peuplée d'une colonie de Perses, qu'on nommoit les Bardariotes, transplantés en ces lieux deux cents cinquante ans auparavant par l'Empereur Théophile. A leur tête marchoit Tatice, Chef des Officiers du palais. Il étoit Sarasin de naissance. Son pere qui faisoit le métier de brigand, pris dans une course par Jean Comnene, pere d'Alexis, avoit passé dans les fers le reste de sa vie. Tatice, élevé dans l'esclavage, s'étoit avancé par sa bravoure. Un corps de Francs attachés au service de l'Empire, avoit pour Commandants Panucomete & Constantin Humberto-

pule. On voyoit auſſi dans cette armée deux mille huit cents de ces Pauliciens établis à Philippopolis & aux environs. Ces hérétiques, nés autrefois au milieu du carnage entre les montagnes de l'Arménie, avoient conſervé dans un pays rude & presque ſauvage leur ancienne férocité. Ils étoient conduits par Xantas & Culéon, chefs de leur ſecte impie : troupe redoutable, ſi une audace barbare étoit la vraie valeur.

XXVI.
Il marche à Dyrrachium.

Alexis s'étant arrêté un mois à Theſſalonique pour exercer ſes troupes, s'y inſtruiſit plus en détail de l'état du ſiege. Voyant qu'il n'y avoit point de temps à perdre, il ſe met en marche, & arrive au bord du fleuve Charzane, que l'on croit être l'ancien Panyaſus. De-là il envoye demander à Robert, quelle raiſon le porte à faire la guerre à l'Empire; & ſans attendre ſa réponſe, il va camper à cinq cents pas de l'ennemi ſur une éminence, ayant la mer à ſa gauche, & ſur ſa droite une haute montagne. C'étoit le ſoir du quinze Octobre. Il avoit eſpéré ſurprendre Robert à la faveur des montagnes & des fleu-

Alexis. An. 1081.

ves qui couvroient sa marche. En effet, la vue d'une multitude d'étendards qui flottoient en l'air, & d'une armée qui s'étendoit à perte de vue sur les côteaux & les plaines d'alentour, jetta d'abord l'allarme parmi les Normands. Mais ils furent bientôt rassurés par la bravoure de Boëmond. Il étoit allé au fourrage avec cinquante cavaliers, lorsqu'il en rencontra cinq cents envoyés devant par Alexis pour reconnoître la position des assiégeants. Ils étoient commandés par Basile, Capitaine estimé dans l'armée Grecque. Boëmond, sans s'effrayer de leur nombre, fond sur eux, les taille en pieces, fait prisonnier Basile, & l'amene au Duc, qui s'instruit de l'état & du nombre des troupes Impériales.

XXVII. Conseil d'Alexis.

A l'approche de l'Empereur, la plupart des Officiers Normands avoient été d'avis de marcher à sa rencontre, pour ne pas se trouver enfermés entre la ville & une armée beaucoup plus forte que la leur. Mais Robert, persuadé que s'éloigner de la ville c'étoit perdre le fruit de tous les travaux passés, avoit persisté à demeu-

rer dans ſon camp, & à y attendre l'ennemi. La même prudence ne gouvernoit pas le conſeil d'Alexis. Le lendemain de ſon arrivée, il manda Paléologue pour conférer enſemble. Le Gouverneur, auſſi ſage que vaillant, lui fit repréſenter qu'il ne pouvoit ſortir de la place ſans la laiſſer en péril. Alexis réitéra ſes ordres, & Paléologue ſes excuſes, ajoutant que dans une conjoncture ſi critique, il ne croiroit jamais qu'un pareil ordre lui vînt de l'Empereur, s'il ne le voyoit ſcellé de la main du Prince. Alexis lui ayant envoyé ſon anneau même, Paléologue s'embarque & ſe rend auprès de lui. On tient conſeil auſſi-tôt, & Paléologue ayant rendu compte de tout ce qui s'étoit paſſé depuis le commencement du ſiege, & de l'état où ſe trouvoit la ville, Alexis lui demanda s'il jugeoit à propos de livrer une bataille déciſive. Paléologue n'étoit pas de cet avis, non plus que les anciens Officiers. Ils penſoient qu'*il étoit plus ſûr de tenir Robert enfermé dans ſon camp, de l'inquiéter ſans ceſſe par des eſcarmouches, d'enlever ſes convois, & de lui faire couper les paſ-*

ALEXIS. An. 1081.

sages des vivres par les Serves & les Dalmates; que ce seroit le moyen de le faire périr dans son camp sans coup férir, ou de le réduire à demander à mains jointes telles conditions qu'on jugeroit à propos de lui imposer. Tel étoit l'avis des vieillards. Mais les jeunes Officiers bouillants d'impatience, sollicitoient vivement l'Empereur de ne pas abaisser la puissance Impériale jusqu'à prendre des précautions si timides devant une poignée de Barbares, qui n'étoient dignes que de mépris. Constantin Ducas, frere de Michel Parapinace, Nicéphore Synadene, Nempite, Commandant des Varangues, les deux fils de Romain Diogene, Léon & Nicéphore, étoient les plus animés à faire sonner bien haut l'honneur de l'Empire.

XXVIII. Fable débitée par Anne Comnene.

La réponse de Robert qui arriva dans ce moment, contribua beaucoup à faire prévaloir l'avis des jeunes gens. Il disoit *qu'il n'étoit point ennemi personnel d'Alexis, mais qu'il étoit l'ami de l'Empereur Michel injustement détrôné;* à quoi il ajoutoit des propositions si révoltantes, qu'on ne crut pas qu'elles méritassent d'être

écoutées jusqu'au bout. Ici Anne Comnene qui ne ménage pas Robert Guiscard, lui fait jouer une comédie absurde jusqu'au ridicule, dont les autres Historiens ne disent pas un mot. Si on veut l'en croire, ce Prince absolu, & qui n'étoit pas homme à mettre son pouvoir en compromis, s'en dépouille sans qu'on sache pourquoi; & après avoir fait d'Alexis & de son armée un éloge capable de décourager la sienne, il conjure ses troupes de choisir un autre Général. Ce n'est qu'après le concours unanime de tous les suffrages, qu'il veut bien reprendre son autorité. Anne Comnene trouve beaucoup de ruse dans ce procédé, peu capable cependant de mériter à Robert le surnom de Guiscard. Mais il y a grande apparence que cette Princesse, malgré les protestations qu'elle répete souvent de préférer constamment la vérité à l'intérêt, à l'honneur même de sa famille, a néanmoins imaginé cet épisode, ou du moins qu'elle a bien voulu donner crédit à cette fable, parce qu'elle a trouvé fort honorable pour son pere de le rendre redoutable à

ALEXIS. An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

Robert, & de mettre ses louanges dans la bouche d'un ennemi.

XXIX. Préparatifs de la bataille.

Le jour suivant se passa de part & d'autre à se préparer à la bataille. Le théâtre où les deux armées alloient mesurer leur valeur, étoit bien capable d'embraser le courage. C'étoient les lieux mêmes, où l'univers autrefois partagé & tremblant avoit vu les deux plus grands guerriers de Rome se disputer l'Empire du monde. Mais si Robert avoit des qualités qui l'approchoient de César, Alexis, malgré toutes ses victoires passées, étoit encore fort loin de Pompée. Son armée étoit de soixante-dix mille hommes : la plupart des Historiens lui en donnent même cent mille de plus. Robert n'en avoit que quinze mille. Pour en accroître le nombre, & plus encore pour les forcer à vaincre ou à mourir, en ôtant toute retraite aux fuyards, il mit le feu à sa flotte, & en fit passer dans son camp les soldats & les matelots. *Demain*, leur dit-il, *ou nous ne serons plus, ou nous serons les maîtres de tout ce que possede l'ennemi.* Alexis envoye à la garnison de Dyrrachium ordre de sortir

ALEXIS. An. 1081.

ſur Robert, lorſqu'on en ſeroit aux mains, & de l'attaquer par-derriere. Pour aſſurer encore le ſuccès qu'il croyoit indubitable, il fait couler pendant la nuit le long de la mer un grands corps d'auxiliaires, qui devoient tourner le camp de Robert, ſe poſter dans des lieux fourrés où ils ne ſeroient pas apperçus, & venir de-là le charger en queue, dès que le combat ſeroit engagé.

XXX. Ordre des deux armées.

Le dix-huitieme d'Octobre, long-temps avant le jour, Robert conduiſit ſon armée à l'Egliſe du Martyr Saint Théodore au bord de la mer; & après avoir fait célebrer la Meſſe, où tous les ſoldats s'étant confeſſés, participerent aux ſaints Myſteres, il leur fit prendre de la nourriture, & les rangea en bataille. Il ſe mit à la tête du centre, donna au Comte Amice, renommé pour ſa prudence & ſa valeur, le commandement de l'aîle droite proche de la mer, & à Boëmond celui de l'aîle gauche. Alexis rangea ſon armée ſur la pente de l'éminence où il étoit campé le long du rivage. Il avoit d'abord deſtiné les Varangues à ſe joindre à

ALEXIS.
An. 1081.

ces auxiliaires, qu'il avoit détachés pour envelopper l'ennemi. Mais ces guerriers qui se piquoient d'une bravoure supérieure, demanderent l'honneur de porter les premiers coups; & ayant quitté leurs chevaux, ils furent placés en premiere ligne à quelque distance. L'Empereur se mit au centre; il donna l'aîle droite au César Nicéphore Mélissene, & l'aîle gauche à Pacurien. Entre les Varangues & le reste de l'armée étoit placé un grand corps d'archers. Les Varangues devoient d'abord marcher en ligne pleine, & quand ils seroient à la portée du trait, s'ouvrir tout-à-coup pour donner passage aux archers qui seroient leur décharge, se rejoindre ensuite, & serrés les uns contre les autres, couverts de leurs boucliers, charger avec vigueur.

XXXI.
Bataille de Dyrrachium.

Ces dispositions faites de part & d'autre, Robert détache quelques aventuriers, qui vont voltiger sur les flancs, & tâchent d'attirer dans la plaine les plus hardis des cavaliers Grecs. Alexis, pour conserver son ordre de bataille, & contenir sa cavalerie, fait avancer des troupes lége-

res qui escarmouchent quelque-temps. Cependant Robert avançant à petits pas, son aîle droite étoit déja aux mains avec les Varangues, qui tombant sur elle avec leurs haches à deux tranchants faisoient un grand carnage. Les Normands, pressés de ce côté-là, prennent la fuite vers le rivage, bordé de la flotte Grecque & Vénitienne, spectatrice du combat. La plupart troublés par la crainte de la mort qui les poursuit, se jettent dans les eaux où ils se plongent jusqu'au cou, & vont chercher un asyle aussi peu assuré vers les vaisseaux ennemis. Sigelgaïte qui avoit voulu partager avec son mari le péril & l'honneur de cette journée, criant de toutes ses forces, rappelle & gourmande les fuyards; n'étant pas écoutée, elle court après eux la javeline à la main; & frappant à droite & à gauche, s'opposant à leur passage, renversant les plus indociles, elle les ramene au combat, honteux de céder en courage à une femme. Les ayant remis en ordre, elle va à leur tête charger en flanc le corps des Varangues, qui étoient au prises avec le centre de

ALEXIS. An. 1081.

Alexis. An. 1081.

l'armée Normande, où se trouvoit Robert. Ils éprouvoient en ce lieu une plus vive résistance de la part de ce guerrier terrible, qui, par son exemple, inspiroit à ses soldats la plus héroïque valeur. Les Varangues, fatigués des efforts précédents, chargés d'armes pesantes, pressés de front par les troupes de Robert, en flanc par celles de Sigelgaïte, perdent enfin courage; ils se réfugient dans une Eglise voisine, où s'entassant les uns sur les autres, comme elle étoit trop petite pour les contenir tous, une partie monte sur le toît, qui s'écroulant sous le poids, écrase, tue, estropie ceux qui sont au-dessous.

XXXII. Défaite de l'armée Grecque.

La défaite des Varangues n'abattoit pas le courage des Grecs. Ils étoient si supérieurs en forces, qu'ils en pouvoient perdre, sans perdre l'espérance de la victoire. Entre le champ de bataille & la ville couloit une petite riviere; Robert en avoit rompu le pont pour arrêter les sorties & fermer le passage à la garnison de Dyrrachium. Mais en évitant ce danger, il étoit tombé dans un autre. Ses soldats resserrés dans un terrein

trop étroit étoient accablés d'une grêle de traits, & ne pouvoient s'étendre à droite ni à gauche pour les évolutions néceſſaires, ſans ſe jetter d'un côté dans la mer, de l'autre dans la riviere. L'armée d'Alexis les croyoit vaincus, & les troupes Vénitiennes ſautoient déja ſur le rivage, pour ſe joindre aux auxiliaires, qui, au-lieu de charger en queue ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu, s'étoient jettés ſur le camp des Normands, & pilloient les bagages. Dans cette extrêmité, Robert s'anima d'un nouveau courage ; & faiſant porter devant lui l'étendard de Saint Pierre, qu'il avoit reçu des mains du Pape, volant de rang en rang au travers de ſes troupes : *Camarades*, s'écrioit-il, *voilà votre guide ; c'eſt la religion même qui vous mene à l'ennemi : craindrez-vous de malheureux hérétiques, quand Dieu marche à votre tête ?* Il appuye ces paroles de l'exemple de la valeur la plus déterminée ; il ſe jette tête baiſſée au milieu des eſcadrons des Grecs, & foule aux pieds leur infanterie ; il eſt ſuivi des ſiens qui renverſent tout devant eux ; & par des efforts

ALEXIS.
An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

inouis, il gagne la plaine, enfonce, rompt, disperse toute l'armée d'Alexis; & sans perdre plus de trente cavaliers, il couche par terre six mille Grecs avec la plus grande partie des Turcs auxiliaires, & met le reste en fuite.

XXXIII. Actions d'Alexis.

Alexis combattoit en personne, & disputoit encore la victoire que ses troupes avoient abandonnée, soutenant par sa valeur celle de ses propres gardes, plutôt qu'il n'en étoit soutenu. Quoiqu'il vît morts à ses pieds Constantin Ducas, frere de Parapinace, Nicéphore Synadene, un autre Nicéphore, pere de George Paléologue, & ses plus braves Capitaines, il portoit de si rudes coups, que nul des ennemis n'osoit approcher à la portée de son épée. Atteint au front d'un coup de javeline qui lui fit sauter son casque, il évita la mort en se renversant sur la croupe de son cheval: mais s'étant aussi-tôt relevé & affermi sur ses étriers, il continuoit de combattre, lorsqu'il vit Bodin fuir avec ses troupes. Ce Roi de Servie qui l'étoit venu joindre, comme il s'y étoit engagé par le traité

fait avec l'Empire, s'étoit posté sur une éminence voisine ; & simple spectateur du combat, sans tirer l'épée, il avoit jusqu'alors attendu, pour servir Alexis ou pour fuir, que la victoire se fût déclarée. La perfidie de ce Prince ôtant toute espérance à l'Empereur, il ne songea plus qu'à sa propre sûreté. C'est ainsi qu'Anne Comnene sauve l'honneur de son pere. D'autres Auteurs disent que ne croyant pas qu'il fût digne d'un Empereur, de se mesurer avec un aventurier tel que Robert, il attendoit dans un village voisin la nouvelle de la victoire, lorsqu'il reçut celle de la défaite, & qu'il n'eut part à cette journée que par sa fuite. Ce récit est du moins aussi vraisemblable.

XXXIV. Fuite d'Alexis.

Selon Anne Comnene, qui renouvelle en cette occasion & fort à propos ses protestations de sincérité, la fuite d'Alexis fut celle d'un héros, & vaut une illustre victoire. Après la défaite de l'armée Grecque, Robert avoit promptement rallié ses troupes sans leur permettre une longue poursuite. Il avoit abandonné le camp au pillage, & pour sa part du butin, il

ALEXIS.
An. 1081.

s'étoit emparé de l'Eglise de Saint-Nicolas, où l'Empereur avoit mis en dépôt ce qu'il avoit de plus précieux avec les principaux bagages de l'armée. Ce qu'il desiroit le plus ardemment, étoit d'avoir l'Empereur entre ses mains. Il envoya les plus braves de ses Officiers pour le poursuivre. Ils l'atteignirent dans un passage étroit, resserré d'un côté par le fleuve Charzane, de l'autre par un rocher. Ils étoient neuf, & plusieurs d'entr'eux l'attaquant par la gauche, & portant sur sa cuirasse la pointe de leurs piques, l'auroient abattu sur la droite, s'il ne se fût appuyé à terre du bout de sa javeline, & retenu de la main gauche aux crins de son cheval. En même-temps les autres venant par la droite, & faisant le même effort, le remirent en selle; & dans ce moment, son cheval, le plus vigoureux qui fût alors, se dressant sur les pieds de derriere, s'élance d'un saut sur le rocher, & sautant de l'autre côté dans la plaine, emporte son maître avec une merveilleuse vîtesse. C'étoit le cheval de Bryenne, qui, dans la bataille de Calabria, trois ans auparavant, avoit

avoit donné occaſion à une erreur, dont Alexis avoit ſu tirer tant d'avantage. Cependant ceux qui le pourſuivoient ayant coupé par un chemin plus court, étoient près de l'atteindre encore, lorſque le Prince, averti de leur approche par le bruit qu'il entendoit derriere lui, tourne bride, fond la javeline à la main ſur le plus avancé, le renverſe mort, & continue de courir. Il ſe trouve bientôt dans un plus grand danger. Une troupe de cavaliers qui revenoient de la pourſuite, occupoit le ſeul chemin qu'il pouvoit prendre. Dès qu'ils l'apperçoivent, ils courent à lui piques baiſſées. Alexis, encore pourſuivi, mais de bien loin, par les premiers, ſe voyant entre deux périls, choiſit entre les nouveaux ennemis le plus apparent, qu'il prend à la hauteur de ſa taille & à l'éclat de ſes armes pour Robert lui-même. Il court droit à lui avec la rapidité de la foudre; & l'ayant percé de part en part & couché par terre, il s'ouvre un paſſage au travers de la troupe effrayée, qui ne s'occupoit qu'à donner au mourant des ſoulagements inu-

ALEXIS. An. 1081.

tiles. Après deux jours & deux nuits de course continuelle par des sentiers inconnus & des défilés presque impraticables, il arrive enfin à Achride, accablé de fatigue & de douleur, défiguré par le sang qui couloit de sa blessure.

XXXV. Suite de la bataille.

Dans cette bataille, l'imposteur Michel resta entre les morts. Robert n'eut pas de peine sans doute à s'en consoler. Comme les intérêts de ce fourbe avoient en apparence allumé la guerre, la vengeance de sa mort servit de prétexte pour la continuer. Ce fut alors que les Grecs perdirent la croix d'airain que Constantin avoit fait faire avant la bataille contre Maxence, sur le modele de celle qu'il avoit apperçue dans le ciel. Cette perte fut plus sensible aux Grecs que le malheur de leur défaite, Les Normands, possesseurs de ce précieux étendard, en conçurent un nouveau courage, & Robert qui refusa de la rendre, quelque somme qu'on lui offrît, la faisoit porter devant lui dans tous les dangers. Il ordonna qu'après sa mort elle seroit déposée dans le monastere de la Sainte-Trinité à Vé-

nuse, où il avoit choisi sa sépulture. Le triste état où se trouvoit Alexis ne lui fit pas perdre de vue la défense de Dyrrachium. Paléologue, après le combat, n'avoit pu rentrer dans la place plus étroitement serrée. Alexis trouva moyen d'y faire parvenir une lettre pour rassurer les habitants par la promesse d'un nouveau secours. Il confioit la garde de la citadelle aux Vénitiens, dont un assez grand nombre étoit établi dans la ville. Il chargeoit du gouvernement général un Albanois, nommé Comiscorte, dans lequel il avoit confiance, & lui mandoit le détail de ce qu'il devoit faire dans la conjoncture présente. L'armée victorieuse, chargée de dépouilles, étant retournée dans son camp devant Dyrrachium, Robert délibéra sur le parti qu'il avoit à prendre. L'hyver approchoit, & les premiers froids se faisoient déja sentir avec tant de rigueur, qu'il appréhenda que son armée n'eût trop à souffrir sous les barraques, dont il avoit assemblé les matériaux. Il se contenta d'établir différents postes autour de la ville, pour couper les passages, ré-

ALEXIS. An. 1081.

ALEXIS. An. 1081.

solu de reprendre les travaux du siege au printemps prochain. Il se logea avec une partie de ses troupes dans Glabinize & dans Joannine; & distribua le reste dans les agréables vallons formés par les montagnes qui terminent à l'Orient le territoire de Dyrrachium. Pendant l'hyver, il bâtit un fort sur une éminence au bord d'une riviere qu'on appelloit le fleuve des Démons, & cette éminence se nomma depuis le mont Guiscard. Delà il faisoit tous les jours des courses jusqu'aux portes de Dyrrachium.

An. 1082.

XXXVI. Prise de Dyrrachium.

Les habitants, fatigués d'un siege qui duroit depuis six mois, n'attendoient pas sans crainte le retour du printemps qui devoit leur ramener de nouveaux périls. Plusieurs d'entr'eux tenoient des assemblées, où la plupart étoient d'avis de traiter avec Robert, & de lui rendre la ville aux conditions les plus avantageuses qu'on pourroit obtenir. Mais pendant ces délais, Robert avoit formé une intelligence avec un noble Vénitien nommé Dominique, chargé de défendre la principale tour. Dans les messages secrets qu'il trouvoit moyen de lui

envoyer & de recevoir de lui, il l'avoit engagé à lui ouvrir l'entrée, promettant de lui donner en mariage une de ses nieces fort belle & fort riche, fille de Guillaume, Comte du Principat. On convint du jour & de l'heure. La nuit du dix-huit Février, Robert fait planter les échelles, & escalade la tour. Dès que ses soldats s'en sont rendus maîtres, le son des trompettes & le nom de Robert répété à grands cris, jette l'épouvante dans toute la ville. On prend les armes, on se bat pendant trois jours. Le fils du Doge est pris avec grand nombre de Vénitiens & plusieurs de leurs vaisseaux. Enfin, on se rend à Robert, qui donne la garde de la ville à Fortin de Rosane, & marche en-avant pour subjuguer le reste de la Province. Il arrive à Castorie, où étoient logés trois cents Varangues, auxquels Alexis en avoit confié la défense. Ils se mettent en devoir de résister. Mais voyant l'ardeur des assaillants, & craignant de ne point recevoir de quartier s'ils étoient pris de force, ils traitent avec Robert, & lui rendent la place. Sa douceur à l'égard de ceux

ALEXIS. An. 1082.

qui se soumettoient à lui, achevoit de lui gagner toutes les villes, que le bruit de ses armes faisoit trembler. Ses conquêtes grossissoient son armée. Les vaincus, charmés de sa bonté à leur conserver leurs biens, à les faire guérir de leurs blessures, à ménager l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, ne posoient les armes que pour les reprendre à son service, & ses ennemis devenoient ses soldats. Tout trembloit devant lui, & la terreur de son nom se répandoit jusque dans Constantinople.

XXXVII. Alexis fait usage des richesses de quelques Eglises.

Ces nouvelles plongeoient le poignard dans le cœur d'Alexis, déja accablé du regret d'avoir perdu tant de braves guerriers. Il demeura quelques jours dans Achryde, enseveli dans une profonde douleur. Etant enfin revenu à lui-même, il ne songea plus qu'à réparer la honte de sa défaite. Il se transporta à Déabolis, près du lac d'Achryde, où recueillant les débris de son armée, il donna ses soins au soulagements des malheureux, qui, harrassés de fatigue & couverts de blessures, venoient se rassembler auprès de lui. Il fit publier

de toutes parts que les soldats dispersés se rendissent à Thessalonique. Faisant réflexion sur la différence de ses troupes, presque toutes nouvelles levées, & de celles de Robert aguerries depuis long-temps, il conçut qu'il n'avoit d'autre ressource que d'acheter le secours des nations guerrieres. Mais le trésor se trouvoit épuisé. Il eut d'abord recours à sa famille; & sa généreuse mere, qui ressentoit plus vivement que personne les chagrins de son fils & les besoins de l'Etat, donna l'exemple en faisant porter à la monnoie tout ce qu'elle avoit d'or & d'argent. L'Impératrice sa femme, le Sébastocrator son frere, tous les Comnenes, tous leurs amis, chacun à proportion de ses moyens, concoururent avec empressement à ce noble sacrifice. Mais le produit de toutes ces richesses fut à peine suffisant pour payer ce qui étoit dû aux troupes, qui menaçoient d'abandonner le service, si elles n'étoient pas satisfaites. Quelques Officiers étoient même assez avides pour demander sur ces fonds précaires les récompenses qu'ils croyoient mériter, & l'Empereur as-

ALEXIS. An. 1082.

ALEXIS.
An. 1082.

fez foible pour les leur accorder. Il fallut donc ouvrir d'autres fources; & après de longues délibérations, tant dans le Confeil du Prince, que dans le Sénat plufieurs fois affemblé à ce fujet, on fe détermina enfin à convertir en monnoie l'or & l'argent des Eglifes les moins fréquentées, dont les richeffes, accumulées par la piété des fideles, étoient plutôt un objet d'oftentation pour les titulaires, qu'une décoration néceffaire au culte divin. On s'appuyoit de l'autorité des canons, qui permettent d'employer l'argent des Eglifes, & de fondre même les vafes facrés pour le rachat des Captifs; & combien de Chrétiens infortunés gémiffoient alors dans les fers des Mufulmans, en grand danger de leur falut! Après cette décifion, le Sébaftocrator fe transporte à Sainte-Sophie; & ayant fait affembler le Clergé, le Patriarche, les Prélats qui fe trouvoient alors à Conftinople, il leur expofe le befoin preffant de l'Etat, & la néceffité où les Chrétiens étoient réduits d'avoir recours à l'Eglife, qui, fans doute, ne refuferoit pas de fe défaire en leur

faveur d'une partie de ses ornements superflus, plutôt que d'encourir le danger d'être entiérement dépouillée par les mains des infideles. Comme il voyoit que les douces insinuations n'étoient pas trop écoutées; alors prenant un ton plus haut : *L'Empereur*, dit-il, *se trouve donc contraint lui-même d'user envers vous d'une contrainte qui ne l'afflige pas moins que vous; c'est son devoir de vous sauver malgré vous-même.* Ces paroles furent plus fortes que les raisons, & la plupart consentirent malgré la réclamation d'un petit nombre, dont la vivacité s'emporta même au-delà des bornes de la liberté ecclésiastique. Mais cette opération délicate laissa des traces profondes, & rendit odieux pour long-temps le gouvernement des Comnenes.

ALEXIS. An. 1082.

XXXVIII. Hardiesse de l'Evêque Léon.

Le plus ardent des contradicteurs fût Léon, Evêque de Chalcédoine, Prélat vertueux, mais dur & intraitable. Apprenant qu'on détachoit des portes d'une Eglise des lames d'or & d'argent, & d'autres embellissements, embrasé d'un zele séditieux, il accourt, perce la foule du peuple, chasse les ouvriers, & se met lui-

ALEXIS. An. 1082.

même en garde à la porte, déclamant avec une ſcandaleuſe hardieſſe contre l'impiété d'une pareille entrepriſe. Bien plus, toutes les fois que depuis ce moment il rencontroit l'Empereur, il l'attaquoit ouvertement par les plus outrageantes invectives, abuſant de la patience du Prince, qui ne faiſoit pas ſemblant de l'entendre. Quelque temps après, une incurſion des Patzinaces ayant encore obligé l'Empereur de recourir à la même reſſource, quoique tous les Prélats y conſentiſſent, Léon s'y oppoſa ſeul; & à l'occaſion de la diſpute qui s'éleva pour lors ſur le reſpect dû aux Egliſes & aux images des Saints, la chaleur de la conteſtation l'emporta juſqu'à dire, que l'honneur rendu aux images n'étoit pas un culte purement relatif, mais abſolu & inhérent à la matiere même. Cette ſorte d'idolâtrie étoit ſans doute un effet d'ignorance : mais Léon n'étoit pas de caractere à ſe laiſſer éclairer. Les mécontents du Gouvernement l'aiguillonnoient encore; & quoique l'Empereur proteſtât qu'il étoit bien réſolu de réparer le tort fait aux Egli-

ALEXIS. An. 1082.

ses, quoique les plus raisonnables d'entre les Prélats, pleinement satisfaits, traitassent de séditieux les partisans de Léon, cependant cet Evêque, sourd à toutes les avances du Prince, ne rabattoit rien de son audace à l'insulter. Comme son erreur donnoit prises aux censures ecclésiastiques, il fut déposé dans un Synode, & n'en devint que plus opiniâtre. Sa condamnation lui gagna même un plus grand nombre de sectateurs. Il ne travailloit qu'à troubler l'Eglise, & rien ne pouvant réussir à ramener cet esprit turbulent & inflexible, il fut enfin exilé à Sozopolis dans la Province de Pont. Plus aigri par sa disgrace, il rejetta tous les adoucissements qu'on lui présentoit; & malgré les ordres donnés en sa faveur, il s'enveloppa obstinément dans sa misere, & ne voulut rien devoir à la clémence d'un Prince, que son zele fanatique ne regardoit qu'avec ce qu'il appelloit une sainte horreur.

XXXIX. Nouveaux préparatifs d'Alexis.

L'Empereur à Thessalonique formoit une nouvelle armée de ceux qui venoient de toutes parts se ran-

ALEXIS. An. 1082.

ger sous ses enseignes, & les exerçoit avec soin aux opérations militaires. Il envoya de nouveau des Ambassadeurs à Henri pour le solliciter à ne pas différer de faire diversion dans la Pouille selon les conventions précédentes. Il lui renouvelloit la promesse du mariage de son neveu, qu'il savoit que Henri desiroit ardemment. Après ces dispositions, il laissa Pacurien à la tête de ses troupes, & se rendit à Constantinople. Dès qu'il fut parti de Thessalonique, les chefs des Pauliciens Xantas & Culéon, soit par un mécontentement dont on ignore la cause, soit par un effet de l'argent de Robert, se détacherent du reste de l'armée, & se retirerent à Philippopolis avec ce qui leur restoit de soldats au nombre de deux mille cinq cents. Ils en avoient perdu trois cents dans la bataille de Dyrrachium. Ce fut en vain que l'Empereur s'efforça de les rappeller par les promesses les plus flatteuses; il ne put les engager à revenir.

XL. Robert repasse en Italie.

Robert se disposoit à pénétrer en Bulgarie, lorsqu'il reçut des lettres du Pape Grégoire, qui, étant assiégé

dans Rome par Henri, l'appelloit à son secours en même-temps qu'il le félicitoit de sa victoire. Aussi-tôt le Duc, qui se regardoit comme soldat du saint Siege, auquel il avoit juré fidélité, abandonne toutes ses conquêtes, laisse son fils Boëmond pour pousser l'exécution de ses projets, recommande aux Officiers de lui obéir, & à lui de les consulter dans toutes ses entreprises; jure de ne point user de bain, de ne se point faire couper la barbe ni les cheveux jusqu'à son retour. Il prend avec lui une escorte peu nombreuse, passe à Otrante sur deux navires, & se rend à Salerne, où il assemble ses troupes pour courir au secours du Pape. Mais la révolte de plusieurs villes de la Pouille l'oblige de s'arrêter dans cette Province. Il ruine la ville de Cannes, & punit celle de Bari par de fortes contributions, & par l'emprisonnement d'un grand nombre d'habitants. Tandis qu'il travailloit à pacifier ses Etats, & à délivrer Grégoire d'un opiniâtre ennemi, son fils, passionné pour la gloire, desiroit ardemment de se signaler en Illyrie. Il assemble tou-

ALEXIS. An. 1082.

tes ses troupes, auxquelles s'étoit joint un grand nombre de déserteurs Grecs. La défaite d'Alexis l'avoit fait abandonner de quantité de soldats, & même de plusieurs des principaux Officiers, sans compter les Commandants des places dont Robert s'étoit emparé. Boëmond va camper à Joannine; & pour en faire une place de sûreté, il enferme d'un large fossé les vignobles dont elle étoit environnée. Dans ce vaste contour, il place avantageusement ses divers corps de troupes; il releve les murs, rétablit la citadelle à demi-ruinée, en fait bâtir une seconde bien fortifiée dans une autre partie de la ville. C'étoit dans cette place d'armes que ses partis se répandoient dans toutes les contrées d'alentour, où ils portoient le ravage. Ces travaux employerent le reste de l'année, & les premiers mois de la suivante.

An. 1083. XLI. Bataille de Joannine.

Par la retraite de Robert, Alexis, se croyant délivré de son plus redoutable adversaire, sortit de Constantinople au mois de Mai; & ayant joint à ses forces celles qu'il avoit laissées à Thessalonique sous le commande-

ment de Pacurien, il marcha en diligence à Joannine. A son arrivée, Boëmond, qui brûloit d'envie de combattre, lui présenta la bataille. Mais l'Empereur, dont l'armée étoit cette fois inférieure en nombre, ne voulut rien hasarder, sans connoître auparavant le caractere & la capacité de l'ennemi. Il passa donc quelques jours à essayer ses forces par des légeres escarmouches. Lorsqu'il eut rassuré ses soldats par quelques succès, & qu'il les vit disposés à bien faire, il crut pouvoir livrer une bataille générale. Il savoit par expérience que le premier choc de la cavalerie Normande étoit si terrible, que rien ne pouvoit y résister. Pour en amortir la violence, il prépara des chariots légers, armés au timon de quatre longues javelines, & les fit monter de fantassins cuirassés, qui avoient ordre de les pousser sur les escadrons ennemis, lorsqu'ils les verroient en mouvement, & de leur ôter par ce moyen toute leur force en rompant leur ordonnance. Au lever du soleil, le jour étant clair & sans nuage, les deux armées sortent du camp. Boë-

Alexis. An. 1083.

mond, appercevant les chariots qui bordoient le centre des Grecs, change sur le champ son ordre de bataille; ce qui lui étoit facile avec des troupes exercées à toutes les évolutions. Il sépare sa cavalerie en deux corps, laisse le centre vuide, & tombe avec fureur sur les deux aîles. Il les renverse après quelque résistance; & prenant le centre en flanc, il porte par-tout le désordre. Alexis, qui combattoit au centre, se défend avec courage; il s'expose au plus fort de la mêlée, rallie plusieurs fois les fuyards, reçoit & porte plusieurs coups; enfin, abandonné de presque toute son armée, il est forcé de fuir. Mais en fuyant, il rencontre un gros d'ennemis; il le perce; & traversant des marais qui sembloient être impraticables, il gagne encore la ville d'Achride. Il y rassemble une partie de ses troupes; & les laissant à Pacurien, il se retire vers le fleuve Bardar, non pas pour y chercher du repos, mais pour y rassembler de nouvelles forces, & revenir au plutôt tenter encore une fois la fortune.

XLII. Bataille d'Arta.

Après la victoire, Boëmond étoit

allé aſſiéger Arta, bâtie des ruines de l'ancienne Ambracie. Alexis marche au ſecours. Pendant la nuit qui précéda le combat, il ſema de chauſſe-trapes toute la plaine où devoit ſe livrer la bataille, & fit pour ſon armée les mêmes diſpoſitions qui avoient donné la victoire à Boëmond. Elle devoit s'ouvrir & ſe partager en deux corps, dès qu'elle verroit la cavalerie ennemie engagée dans ces pieges, & la charger en flanc à droite & à gauche, tandis que les gens de trait rangés de front l'accableroient d'une grêle meurtriere. Ce plan, calculé avec juſteſſe, auroit eu ſon effet, ſi Boëmond n'en eût été inſtruit par ſes eſpions, dont il étoit ſi bien ſervi, qu'il ne manquoit jamais de ſavoir de grand matin ce qu'Alexis avoit arrêté la veille. Il dreſſa ſon ordre de bataille ſur l'avis qu'il avoit reçu. Dès que le ſignal fut donné, les deux aîles de Boëmond s'étant détachées du centre, filerent le long des chauſſe-trapes, & allerent choquer les deux aîles d'Alexis, qui furent en un moment renverſées. Pendant ce temps-là, le centre reſtoit im-

Alexis. An. 1083.

mobile, comme pour attendre l'ennemi. Les Grecs, à demi-vaincus d'avance par le souvenir des deux défaites précédentes, ne firent pas longue résistance. Alexis, qui, selon le récit de sa fille, ne fuyoit jamais qu'en héros, échappa encore en faisant repentir les ennemis de leur opiniâtreté à le poursuivre. Il regagna Constantinople.

XLIII. Exploits de Boëmond en Grece.

Boëmond, maître de la campagne, espéroit ne trouver plus d'obstacle à se mettre en possession des places. Achride lui ouvrit ses portes; mais la citadelle refusa de se rendre. Comme le siege en auroit été long & difficile, il ne s'y arrêta pas, & marcha en-avant vers l'intérieur de la Macédoine. Il trouva les places mieux défendues qu'il ne s'étoit imaginé. Ostrove & Berrhée résisterent à ses attaques; & s'étant avancé dans la Moglene, il y rebâtit un château ruiné, où il plaça une forte garnison, sous le commandement du Comte Sarasin, pour tenir en bride toute la contrée jusqu'au fleuve Bardar. Son armée étant fatiguée, il se cantonna dans un lieu qu'Anne Comnene nom-

ALEXIS. An. 1083.

me *Blanche Eglise*, & que je crois être la ville nommée aujourd'hui *Eclisso*, qui est l'ancienne Edesse de Macédoine. Il y séjourna trois mois, & passa le reste de l'hyver à Castorie. Pendant ce séjour, il découvrit un complot formé pour le trahir. Un Seigneur Normand, de la famille des Comtes de Vexin, qui portoit le titre de Comte de Pontoise, s'étoit mis au service de Robert, & Boëmond venoit de l'employer avec succès dans plusieurs expéditions. Il avoit pris la ville de Scupes sur la frontiere de Bulgarie. Ce Comte, poussé par quelque mécontentement, résolut de passer au service de l'Empereur Grec, & débaucha deux autres Comtes, nommés Renaud & Guillaume. Boëmond en fut averti; le Comte de Pontoise se déroba par une prompte fuite, & gagna Constantinople. Les deux autres furent arrêtés, & obligés, selon la coutume alors établie chez les Francs, de se justifier par le duel contre leurs accusateurs. Guillaume fut vaincu, & puni d'aveuglement. Renaud, plus heureux dans le combat, ne le fut pas davantage par

ALEXIS. An. 1083.

l'événement. Robert, auquel il fut envoyé dans la Pouille, lui fit aussi crever les yeux. Tandis que Boëmond, retiré à Castorie, se préparoit à de nouvelles conquêtes, Pacurien, qui étoit resté dans le pays avec quelques troupes, rentra dans la Moglene, attaqua le château que Boëmond avoit fait rebâtir, & le rasa, après avoir tué le Commandant.

An. 1084. XLIV. Siege de Larisse.

A cette nouvelle, Boëmond, plein de colere, au-lieu d'aller chercher Pacurien, qui, à la tête d'un camp volant, pouvoit aisément lui échapper, ou le fatiguer par une guerre de chicane, résolut de pénétrer dans le cœur de la Grece. Il entre en Thessalie par les monts Cambuniens, se rend maître de la Pélagonie Tripolitaine, prend d'emblée Tricala & Civisque, & va mettre le siege devant Larisse, située près de Pénée, ce fleuve si fameux dans les fables de la Grece. On le nommoit dès-lors *Salabria.* Cette ville, la plus grande & la plus forte de la Province, avoit un Gouverneur digne de la défendre: c'étoit Léon Céphalas, aussi habile que vaillant, attaché par un zele hé-

réditaire à la famille d'Alexis. Il lui donna auſſi-tôt avis de l'arrivée de Boëmond. L'Empereur, dépourvu de troupes, & hors d'état de ſe mettre en campagne, mande à Céphalas d'employer tout ce qu'il a de reſſources pour la défenſe de cette place importante. Il l'anime par tous les motifs de devoir & d'honneur ; il lui promet de faire la plus grande diligence pour courir à ſon ſecours ; mais il ne lui diſſimule pas que dans l'état où il ſe trouve, il a beſoin de toute la patience & de tout le courage de Céphalas, pour attendre qu'il ait mis ſur pied les forces néceſſaires. Il travaille auſſi-tôt à lever de nouvelles troupes ; il demande des ſecours au Sultan de Nicée. Soliman lui envoye ſept mille hommes ſous la conduite d'un de ſes meilleurs Capitaines. Les troupes nationales ne ſont pas ſi-tôt aſſemblées. Les Grecs, intimidés par les défaites précédentes, refuſoient de s'engager dans de nouveaux périls ; chacun fuyoit le ſervice, & il fallut long-temps pour former une armée, qui n'étoit compoſée que de ſoldats forcés, plus prêts à déſerter

ALEXIS.
An. 1084.

ALEXIS. An. 1084.

qu'à combattre. Toutefois le ſoin que prit Alexis de les exercer, ſa libéralité, ſa douceur qui néanmoins ne rabattoit rien d'une exacte diſcipline; les encouragements qu'il employoit pour les animer, & plus que tout cela, l'exemple de ſon courage à partager avec eux toutes les fatigues, vinrent à bout de changer en ſoldats des payſans & des bourgeois timides.

XLV. Préparatifs de la bataille.

Il y avoit déja pluſieurs mois que Céphalas ſoutenoit avec conſtance les attaques de Boëmond, & repouſſoit tous ſes efforts, lorſqu'Alexis approcha de Lariſſe. Il reçut près de Tricala une lettre de ce brave Gouverneur, qui lui mandoit que la ville étoit à l'extrêmité; qu'après avoir conſumé tous les aliments faits pour les hommes, on avoit épuiſé les triſtes reſſources de la derniere néceſſité, & que s'il ne les délivroit promptement, ils ſeroient forcés de ſe rendre. *Je meurs de faim*, ajoutoit-il, *partageant mon pain avec les habitants. Ce n'eſt pas que je craigne la mort; mais je ſais que mon dernier ſoupir entraînera la perte de la ville, prête à ouvrir ſes*

portes, dès que je ne pourrai plus les tenir fermées. Sur cet avis, Alexis hâta sa marche ; & persuadé par l'expérience du passé, que la force ouverte ne pouvoit réussir contre des ennemis invincibles, il résolut d'employer la ruse. Ayant consulté un habitant du pays sur la disposition du terrein d'alentour, il apprit qu'il étoit rempli de chemins creux & de ravines propres à couvrir des embuscades. Dès le lendemain matin, il assembla le Conseil, & après avoir écouté les différents avis, il exposa le sien. C'étoit de mettre à la tête de l'armée son beau-frere Nicéphore Méliffene, revêtu des marques de la dignité impériale, & de lui donner pour Lieutenant Curtice Basile, surnommé Joannace, Officier distingué par sa valeur & par sa science militaire autant que par sa naissance. Il leur ordonna, lorsqu'ils auroient préludé par quelques escarmouches, de charger de front avec toutes leurs troupes ; mais après les premiers coups, de se débander par une crainte simulée, & de fuir vers un bourg voisin nommé Lycostome. Il se chargea de faire le

ALEXIS.
An. 1084.

ALEXIS. An. 1084.

reste, & leur promit la victoire, animant leur espérance par le récit vrai ou faux d'un songe de la nuit précédente, dans lequel le Martyr Saint-Démétrius l'avoit assuré du succès; & comme l'approche du danger porte les ames foibles à la superstition, le hennissement des chevaux qui se fit alors entendre dans tout le camp, parut être un augure plus infaillible que n'auroit été une acclamation militaire. L'armée étoit campée à côté de Larisse. C'étoit encore un théâtre capable d'animer les sentiments de valeur par le souvenir d'un des plus illustres événements; cette plaine n'étant qu'à cinq lieues de celle de Pharsale, si célebre par la défaite de Pompée. Vers le soir, l'Empereur prit avec lui un gros détachement de ses meilleurs cavaliers, & alla se poster dans un vallon de l'autre côté de la ville. Pour dérober aux ennemis la vue de ce mouvement, en sortant du camp, il les fit attaquer par un grand corps de cavalerie, qui détourna leurs regards, & les attira dans la plaine, où l'on escarmoucha jusqu'à la nuit. Arrivé au lieu de l'embuscade, Alexis

xis fit descendre ses cavaliers, qui passerent la nuit avec lui ventre à terre, la bride de leurs chevaux attachée à leurs bras.

ALEXIS. An. 1084.

XLVI. Bataille de Larisse.

Au lever du soleil, les deux armées se rangent en bataille. Robert avoit laissé à son fils pour Lieutenant-général, Bryenne, Connétable de Pouille & de Calabre. La famille de ce guerrier n'avoit de commun que le nom avec celle des Bryennes de Grece. Celui-ci étoit fils d'Eudes de Redon, Comte de Penthievre, & petit-fils d'Alain III, Duc de Bretagne. Il avoit servi avec gloire Guillaume le bâtard dans la conquête du Royaume d'Angleterre, & étoit venu ensuite en Italie s'attacher à Robert Guiscard, qui lui avoit conféré la charge de Connétable. C'est de lui que les Auteurs Bretons font descendre les Barons de Châteaubriant. Boëmond, voyant dans l'armée Grecque la pompe militaire qui avoit coutume d'accompagner l'Empereur, les enseignes qu'on portoit devant lui, les cavaliers de la garde avec leurs piques semées de cloux d'argent, les chevaux du Prince couverts de housses de pourpre, ne

ALEXIS. An. 1084.

douta pas qu'Alexis n'y fût en perſonne. Il partage ſon armée en deux corps, prend ſa place vis-à-vis de l'Empereur, & donne l'autre corps à Bryenne. Il s'élance auſſi-tôt ſur l'ennemi avec ſa fougue accoutumée, brûlant d'envie d'en venir aux mains avec Alexis, & d'envoyer à ſon pere un priſonnier de cette importance. Les Grecs, après quelques moments de réſiſtance, tournent le dos, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu. Boëmond les pourſuit avec chaleur. Alexis, qui obſervoit tous leurs mouvements, jugeant par la promptitude de la fuite & de la pourſuite, que les deux armées devoient être déja bien loin, remonte à cheval, & ſortant de l'embuſcade va fondre ſur le camp des Normands; il maſſacre tous ceux qu'il y trouve, & ſe rend maître des bagages. Il apperçoit dans la plaine Boëmond d'un côté, Bryenne de l'autre également acharnés à la pouſuite des fuyards. Il envoye à la ſuite de Bryenne George Pyrrhus à la tête des archers, avec ordre de n'approcher l'ennemi qu'à la portée de l'arc, & de tirer aux chevaux. Il

ſavoit que les cavaliers Normands, tout couverts de fer & chargés d'armes peſantes, perdoient leurs force dès qu'ils étoient démontés. Pyrrhus obéit, & les décharges de fleches en ayant abattu un grand nombre, les efforts qu'ils faiſoient pour ſe relever, & l'agitation tumultueuſe des hommes & des chevaux les envelopperent bientôt d'une ſi épaiſſe nuée de pouſſiere, que ne ſe voyant plus les uns les autres, il n'appercevoient pas mêmes les traits qui venoient leur apporter la mort. Bryenne détache trois cavaliers pour aller promptement donner avis à Boëmond du danger où il ſe trouvoit. Boëmond, ayant diſſipé tout ce qui fuyoit devant lui, & ſe croyant vainqueur de toutes parts, avoit déja paſſé dans une petite iſle du Pénée, où il ne ſongeoit qu'à ſe rafraîchir. Une nouvelle ſi imprévue l'étonne ſans l'abattre, il vole au bord du fleuve, & monte avec quelques cavaliers ſur une éminence voiſine. Dès que les Impériaux l'apperçoivent, pluſieurs eſcadrons courent à lui; il deſcend ſur eux avec tant de vigueur, qu'il en abat cinq

ALEXIS. An. 1084.

Alexis. An. 1084.

cents sur la plaine. L'Empereur, prévoyant que Boëmond, resserré entre le fleuve & la ville, ne pouvoit échapper que par un passage étroit, le fait occuper par un détachement de ses meilleures troupes, joint à un corps de Turcs auxiliaires. Le Prince, furieux, leur marche sur le ventre, taille en pieces Turcs & Chrétiens, & en renverse une partie dans le fleuve. Il passe la nuit sur le bord, & Bryenne vient le rejoindre.

XLVII. Suites de la bataille.

Toute son armée étant rassemblée, il côtoye le fleuve le long d'une plaine bordée de forêts, qui se terminoit à une gorge fort étroite entre deux collines séparées de Larisse par un terrein marécageux. Il traverse le défilé sans être attaqué par les Grecs, qui ne surent pas profiter d'une occasion si avantageuse. Le lendemain, mais trop tard, Michel Ducas, frere de l'Impératrice Irene, jeune Prince plein de valeur, suivi de toute l'infanterie & de la cavalerie auxiliaire, parut à l'entrée du défilé qui le séparoit de Boëmond. Il avoit ordre de ne s'y pas engager, mais d'y faire seulement filer les cavaliers

Turcs & Sarmates, pour voltiger dans la plaine & tirer leurs fleches sans en venir aux approches. Mais lorsque les bataillons restés en de-çà les virent déboucher de l'autre côté, & harceler les Normands qui demeuroient immobiles, s'imaginant que c'étoit un effet de crainte, & que l'ennemi ne songeoit qu'à fuir, ils veulent avoir leur part de la victoire ; & sans attendre d'ordre, ils se jettent pêle-mêle dans le passage. Michel ne pouvant les retenir prend le parti de les suivre. Alors Boëmond qui n'avoit contenu ses gens que pour attirer le gros des ennemis, tombe sur eux avec toutes ses forces comme sur une proie assurée. Les Grecs ne peuvent soutenir une attaque si violente. Ils repassent le défilé plus confusément qu'ils n'étoient venus, & avec beaucoup de perte. Boëmond les poursuit jusqu'au Pénée. Il les auroit poussés plus loin, & en auroit fait un plus grand carnage sans un accident qui jetta le trouble dans son armée. Un soldat Uze ayant percé en fuyant le porte-enseigne de Boëmond, lui arracha son

ALEXIS. An. 1084.

ALEXIS. An. 1084.

drapeau ; & après l'avoir tourné en l'air l'abaissa vers la terre ; c'étoit le signal de la mort du Général. A cette vue les Normands prennent l'allarme ; tous excepté ceux qui environnoient Boëmond, le croyent tué ; ils abandonnent la poursuite, & fuyent vers Tricala. Boëmond ne pouvant les rallier est lui-même obligé de les suivre ; & renonçant à son entreprise sur Larisse, qu'il avoit inutilement assiégée durant plusieurs mois, il se retire à Castorie. L'Empereur voyant Larisse hors de danger, y laisse une partie de ses troupes, & retourne par Thessalonique à Constantinople, glorieux d'avoir réparé la honte de deux défaites par les derniers succès de cette campagne, dans laquelle il avoit fait lever le siege d'une ville importante, & remporté une demi-victoire sur un ennemi toujours vainqueur.

XLVIII. Alexis oblige Boëmond à repasser en Italie.

L'activité de Boëmond ne laissoit espérer aucun repos, tant qu'il seroit dans le pays. L'Empereur usa d'artifice pour lui faire repasser la mer. Il savoit que la plupart des Normands étoient rebutés des fatigues

continuelles que Boëmond leur faisoit essuyer, & que depuis le commencement de la guerre, Robert ne s'étoit pas vu en état de distribuer la paye aux soldats; il avoit su les contenir en leur faisant part du butin, & leur promettant de grandes récompenses. Alexis fit couler dans leur camp des émissaires secrets, qui se mêlant parmi les soldats, leur inspiroient des sentiments séditieux. » Jusqu'à quand, leur disoient-ils, pro» diguerons-nous notre vie pour des » maîtres ingrats, qui ne payent nos » travaux passés, que par d'autres » encore plus pénibles? Depuis qua» tre ans que nous faisons la guerre » dans un pays hérissé de rochers » & de forteresses, tantôt perdus » dans les nues sur le sommet des » montagnes, tantôt abymés dans les » précipices, quelle récompense a» vons-nous reçue? Que peut même » espérer notre patience, sinon de » nouvelles blessures? Toujours dans » les batailles, dans les attaques, dans » les assauts devant des places im» prenables, est-il dans cette mal» heureuse contrée une seule mu-

ALEXIS. An. 1084.

» raille, eſt-il une motte de terre, » qui ne ſoit teinte de notre ſang? » Accablés de miſere, exténués de » diſette, obligés à vivre de rapi» nes & de carnage comme les bê» tes féroces, on nous ſouſtrait no» tre ſolde, qui ne ſert qu'à entre» tenir la guerre, & à nous acheter » de nouveaux périls. Forçons nos » tyrans à nous payer enfin de tant » de fatigues; qu'ils nous rendent » le miſérable fruit de nos ſervices; » ou s'ils continuent de nous le re» fuſer, montrons-leur que nos vé» ritables ennemis ſont ceux qui nous » accablent de maux ". Ces diſcours paſſant de bouche en bouche ſoulevent toute l'armée. On prend les armes; on environne la maiſon de Boëmond; on demande à grands cris la paye de quatre années. Il tâche en vain d'appaiſer les ſéditieux en leur promettant de les ſatisfaire dans peu de jours; qu'ils lui donnent ſeulement le temps de mander à ſon pere les beſoins de l'armée. Ils répondent qu'ils veulent être payés ſur le champ; & il a bien de la peine à obtenir d'eux la liberté d'aller lui-même cher-

cher en Italie les sommes nécessaires. Il part aussi-tôt, laissant à Bryenne la garde de Castorie, & s'embarque à la Valonne.

ALEXIS. An. 1084.

XLIX. L'Eglise Grecque troublée par Italus.

L'Empereur, de retour à Constantinople, trouva toute la ville troublée par l'audace d'un sophiste turbulent nommé Italus. C'étoit un Italien, fils d'un soldat, qui ayant passé sa premiere jeunesse à la suite de son pere, n'avoit eu d'autre école que les camps & les armées. Ignorant, mais présomptueux & fanfaron, il alla chercher fortune à Constantinople, & crut la faire plus aisément en se donnant pour Philosophe. La Grece, autrefois le berceau & le domicile de la philosophie, n'en conservoit plus que la vanité. Le nom de Dialectique étoit en honneur : mais cette science n'étoit plus qu'une recherche de subtilités frivoles & de vaines pointilleries, sur lesquelles les plus graves Docteurs se battoient à outrance; & le peuple, spectateur de ces combats opiniâtrément ridicules, prenoit parti avec chaleur. Italus étoit fait pour jouer un grand rôle dans ces disputes. Intrépide & insolent,

Alexis.
An. 1084.

avec l'avantage d'une grande taille & d'une voix de tonnerre, il s'attacha d'abord à Psellus, le héros de la Philosophie de son temps. Mais Italus, toujours soldat jusque dans l'école, insulta bientôt son maître, & se faisant un point d'honneur de le contredire, il forma une secte à part. Un homme de cette espece ne méritoit que l'obscurité; le mauvais goût du siecle en fit un personnage. De grands Seigneurs, qui prétendoient bien avoir autant d'esprit & de lumieres que de naissance, le produisirent à la Cour. L'Empereur Michel Parapinace, quoique disciple de Psellus, fut bien-aise d'entretenir de temps en temps le rival de son maître; & Botaniate, quoiqu'il n'y comprît rien, ne se lassoit pas de l'entendre. Alexis, plus sensé, ne l'admiroit pas; mais le croyant attaché à sa personne, & plus instruit que tout autre des affaires d'Italie, où il étoit né & avoit passé une partie de sa vie, il l'envoya au commencement de la guerre à Dyrrachium, pour observer les mouvements de Robert. Il apprit qu'Italus le trahissoit, & donna ordre

de l'arrêter. Italus averti s'enfuit à Rome, & de-là il fit sa paix avec l'Empereur par l'entremise des amis puissants qu'il avoit à la Cour. Il revint donc à Constantinople, & plus accrédité que jamais, il redoubla de hardiesse. Il devint le chef, ou, comme on parloit alors, le Prince des Philosophes de son temps. Ses disciples, enivrés de sa doctrine, & attachés à lui jusqu'au fanatisme, imitoient les emportements de leur maître, & remplissoient la ville de bruit & de trouble, frappant & maltraitant ceux qui se montroient rebelles à leurs raisonnements. Ils établissoient leurs dogmes par droit de conquête. Le Philosophe tyran triomphoit : mais par malheur il s'avisa de faire le Théologien ; & la Théologie moins endurante renversa d'un souffle tout cet édifice de charlatanerie. Mêlant à ses spéculations Platoniciennes des systêmes hétérodoxes, il révolta les Prélats ; & l'Empereur chargea son frere Isaac, qui ne manquoit pas de lumieres, de faire examiner sa doctrine. Le tribunal ecclésiastique, par lequel il fut interrogé, peu satisfait

ALEXIS. An. 1084.

de ses réponses absurdes, le mit entre les mains du Patriarche Eustrate Garidas, pour être instruit & ramené de ses erreurs. Eustrate le logea dans son palais à dessein de travailler à le convertir. Mais comme il étoit lui-même fort ignorant, à peine l'eut-il entretenu pendant quelques jours, qu'il se laissa éblouir par les sophismes d'Italus; & de son censeur & son juge, il devint son Avocat. Les autres Prélats se déclarerent contre le Patriarche, & le peuple animé par leurs discours, révolté d'ailleurs de l'insolence d'Italus, courut en foule au palais patriarchal, menaçant de le jetter par les fenêtres. Le Philosophe se cacha, & l'Empereur, pour faire cesser tous ces troubles, se fit donner une liste des erreurs d'Italus. On les réduisit à onze articles, qui contenoient plusieurs rêveries contraires à l'écriture & à la tradition de l'Eglise. Le nouvel hérésiarque fut obligé par ordre de l'Empereur, de monter tête nue sur le jubé de Sainte-Sophie, & là en présence de tout le peuple, de rétracter & de condamner chacun de ces

articles. Il obéit ; mais cette humiliation le rendit furieux. Il continua de débiter sa doctrine avec plus d'effronterie qu'auparavant. Les Prélats s'assemblerent & prononcerent anathême contre sa personne. Ce coup le terrassa ; il craignit d'être enfin livré à la justice séculiere ; & ne se sentant nulle disposition au martyre, il se réduisit au silence. On dit même que dans la suite il revint de bonne foi de ses erreurs, & qu'il donna toutes les marques d'une véritable conversion. Ce fut en cette occasion que le Patriarche Eustrate Garidas, qui avoit fait preuve d'incapacité, fut déposé par ordre de la Cour, & la place fut remplie par Nicolas, surnommé le Grammairien, homme vertueux, mais très-médiocrement digne du surnom qu'il portoit, & qui, dans le langage de ce temps-là, signifioit un homme consommé dans les sciences humaines.

ALEXIS. An. 1084.

Alexis apprit avec joie le succès de son artifice & le départ de Boëmond. Alors rassuré par l'éloignement de ce brave guerrier, il se remit en campagne dans le dessein de

L. Alexis reprend Castorie.

Ann. Comn. l. 6.

ALEXIS. An. 1084.

chaſſer Bryenne de Caſtorie. Il arriva devant la place avec tout l'appareil d'un ſiege. Caſtorie étoit ſituée au milieu d'un lac dans une preſqu'iſle jointe au continent par un iſthme fermé d'une muraille flanquée de tours. Cette gorge étroite s'élargiſſoit peu-à-peu, & ſe terminoit à une place environnée de rochers qui ſervoient de murs à la ville. Une ſituation ſi avantageuſe jointe à la valeur du Commandant, rendoit l'entrepriſe très-difficile. Alexis s'établit devant l'iſthme dans un camp paliſſadé & bordé de tours de bois ceintes de bandes de fer aux jointures des étages. Il met enſuite ſes machines en action, & ne ceſſe de battre la barriere de l'Iſthme. Les aſſiégés ſe défendent avec courage; ils ferment de leurs corps les breches qu'on faiſoit à la muraille, & réparent la nuit ce qui avoit été abattu pendant le jour. L'Empereur n'eſpérant pas les réduire par la force, réſolut de s'aider de la ruſe. Il avoit obſervé que les rochers qui bordoient la preſqu'iſle du côté oppoſé à l'iſthme, étoient beaucoup plus élevés & plus eſcarpés que les autres;

d'où il conjectura que cette partie étoit la plus mal gardée. Il espéra donc surprendre la ville par cet endroit. Mais il falloit des bateaux pour arriver au pied de ces rochers, & il n'y en avoit pas un sur le lac. On en ramassa de toutes les rivieres voisines; & après les avoir voiturés au camp, on les descendit dans le lac. George Paléologue, toujours prêt à courir aux entreprises hasardeuses, s'y jetta avec les plus braves de l'armée. L'Empereur lui recommanda d'aborder de nuit au pied des rochers, & d'y attendre le signal; de grimper aussi-tôt sur la cime; & quand il verroit les habitants aux prises avec l'Empereur qui les attaqueroit par l'isthme, de descendre sur eux, & de les charger par-derriere. Il jugeoit bien que ne pouvant résister à ces deux attaques à la fois, ils seroient infailliblement forcés par l'une ou par l'autre. Tout fut exécuté selon le plan qu'avoit dressé l'Empereur. Bryenne, pris entre deux troupes ennemies, exhortoit encore ses gens à se défendre avec courage; mais ils s'écrierent que ce seroit se sacrifier

ALEXIS.
An. 1084.

en pure perte, & qu'il ne restoit d'autre voie de salut que de capituler. Ils députerent donc à l'Empereur, qui leur accorda une capitulation honorable. Il leur laissa le choix de s'engager dans ses troupes, ou de repasser le golfe pour retourner en Italie. Pour leur donner à ce sujet une entiere liberté, on convint que l'Empereur feroit planter deux drapeaux l'un près de l'Eglise de Saint-George, pour ceux qui voudroient passer à son service; l'autre du côté de la Valonne, pour ceux qui aimeroient mieux retourner dans leur pays. La plupart embrasserent le service de l'Empereur; c'étoient des aventuriers sans bien, sans famille, qui se laisserent attirer par des espérances de fortune, dont le soldat est toujours la dupe. Alexis les auroit donnés tous pour le seul Bryenne, dont il estimoit la valeur. Mais ce guerrier n'étoit pas de caractere à vendre son honneur. Tout ce que l'Empereur put obtenir de lui, ce fut la promesse de ne plus servir contre l'Empire, à condition qu'Alexis le feroit escorter jusqu'à la frontiere: ce qui fut accor-

dé. Bryenne, fidele à sa parole, se retira sur ses terres en Bretagne.

ALEXIS. An. 1084.

LI. Punition des Pauliciens.

Avant que de se rendre à Constantinople, Alexis voulut punir les Pauliciens, qui avoient abandonné son armée. On ne pouvoit sans un grand danger employer la force contre eux : c'eût été réduire au désespoir un peuple meurtrier & accoutumé à braver la mort. Mais il étoit aussi d'une dangereuse conséquence de laisser leur désertion impunie. Pour épargner le sang de ces hommes féroces, & celui de ses propres soldats, il usa d'une feinte ; & étant arrivé à Mosynople (a), c'étoit l'ancienne Maximianopolis dans la Province de Rhodope, à trente lieues de Philippopolis ; il y manda les principaux de la nation, comme pour les récompenser de la valeur qu'ils avoient montrée dans la bataille de Dyrrachium. Il vouloit, disoit-il, les attacher à l'Empire par un traitement plus avantageux. La prise de

(a) Il faut corriger ce qui est dit de Mosynople *Tome XVI*e., *page* 312, sur ce qui est dit ici.

ALEXIS. An. 1084.

Caſtorie les avoit déja intimidés, & l'eſpérance d'une meilleure fortune les attira dans le piege. Lorſqu'ils furent arrivés en grand nombre, l'Empereur ſe fit donner la liſte de leurs noms; & ſous prétexte de vouloir les connoître chacun en particulier pour en uſer avec eux à proportion de leur mérite, il les fit appeller devant lui par dixaines. Dès qu'ils étoient entrés, on leur ôtoit leurs armes & leurs chevaux, & on les conduiſoit en diverſes priſons, qui leur étoient préparées. Chaque dixaine ſe préſentoit ſans être inſtruite de ce qui s'étoit fait à l'égard des autres, & étoit traitée de la même maniere. Lorſqu'ils furent tous arrêtés, on leur fit leur procès. Leurs biens furent confiſqués & diſtribués pour récompenſe aux autres ſoldats qui s'étoient ſignalés par leur fidélité & leur bravoure. On envoya des gardes à Philopopolis pour chaſſer leurs familles de leurs maiſons & de leurs terres, & en prendre poſſeſſion au nom de l'Empereur. Néanmoins on fit grace dans la ſuite à pluſieurs d'entre eux, & ſur-tout à ceux qui conſen-

tirent à recevoir le baptême. Les plus coupables furent transportés dans des isles désertes. Les autres eurent la liberté de se retirer où ils voudroient. La plupart retournerent à Philippopolis, préférant à tout autre séjour celui de leur patrie, quoiqu'ils n'y trouvassent plus qu'une triste indigence.

ALEXIS. An. 1084.

LII. Révolte d'un Paulicien.

Les précautions que prit l'Empereur pour les contenir dans l'obéissance, eurent le succès qu'il desiroit. Il n'y en eut qu'un seul qui fit éclater son ressentiment, & c'étoit celui dont il sembloit qu'on eût le moins à craindre. Lorsqu'Alexis avoit reçu de Botaniate la dignité de grand Domestique, il avoit pris à son service un Paulicien, nommé le Begue, à cause du défaut de sa langue. Content de son zele & de son intelligence, il le fit baptiser, & le maria avec une fille de condition attachée au service de l'Impératrice. Le Begue avoit laissé quatre sœurs dans son pays. Il apprit qu'elles étoient enveloppées dans la proscription commune, & dépouillées de leurs biens. Pénétré de douleur, il résolut de

ALEXIS. An. 1084.

venger, autant qu'il le pourroit, sa famille & sa patrie. Sa femme ayant découvert son dessein, en avertit un Officier principal, & le Begue se sentant démasqué, débaucha plusieurs de ses amis, s'enfuit avec eux au fond de la Thrace, & s'empara d'une forteresse abandonnée, située sur le sommet d'une montagne, dont il fit une retraite de brigands. Anne Comnene la nomme *Béliatoba*. Ne vivant que de rapines, il faisoit tous les jours des courses dans les campagnes voisines, & portoit le ravage jusqu'aux portes de Philippopolis. Non content de cette vengeance, il fit alliance avec les Patzinaces voisins du Danube & maîtres de la ville de Dristra. Alors renonçant à sa femme qu'il avoit laissée à Constantinople, & dont il se croyoit trahi, il épousa la fille d'un de leurs Seigneurs. Il travailloit à les engager dans une guerre contre l'Empereur, lorsqu'Alexis prévoyant les maux qu'un seul homme pouvoit causer à tout l'Empire, tâcha de le ramener par une amnistie, dont il lui envoya l'assurance dans une bulle d'or. Mais le Begue ne se laissa

pas prendre à toutes ces belles paroles ; & profitant de l'avantage de son poste & des autres occupations de l'Empereur, il continua long-temps ses ravages.

LIII. Murmures contre Alexis au sujet de l'enlevement des vases sacrés.

Anna Comn. l. 6.

Baronius.

L'Empereur retournant à Constantinople après la prise de Castorie, s'attendoit à y être reçu avec la joie & les honneurs d'un nouveau triomphe. Mais au-lieu d'acclamations, il n'y trouva que des murmures. Surpris d'une telle réception, il apprit que tout le peuple le maudissoit comme un tyran, qui avoit pillé les Eglises & profané les vases consacrés au culte du Seigneur, & que dans les places & les carrefours de la ville, on le comparoit à l'impie Balthazar. Les zélateurs avoient profité de son absence pour indisposer les esprits ; & à force de faire gémir la religion éplorée, à force de montrer les autels dépouillés, disoient-ils, par une main sacrilege, ils étoient venus à bout de rendre le Prince universellement odieux. Alexis, moins attentif à conserver l'amour du peuple, que sensible au regret de l'avoir perdu, fit tous ses efforts pour le recouvrer.

ALEXIS. An. 1084.

Quoique le besoin le plus urgent l'eût forcé à recourir à cette ressource, & qu'il ne l'eût employée qu'avec la résolution de rendre après la guerre tout ce qu'il avoit tiré des Eglises, sa conscience ne lui faisant aucun reproche, il voulut cependant faire cesser ceux de ses sujets. Il convoqua une assemblée générale dans le palais de Blaquernes, à dessein de s'y justifier & de plaider lui-même sa cause. Tout le Sénat, toute la noblesse militaire, tout l'ordre ecclésiastique s'y rendirent, impatients de savoir le sujet d'une convocation si extraordinaire. Alexis étoit grand comédien. Assis sur un siege élevé, quoiqu'il présidât à l'assemblée, il avoit cependant la contenance humiliée d'un accusé, & sembloit comparoître devant ses juges. Il fit citer les Gardiens du trésor des Eglises, & lire d'une part le rôle des vases & des ornements dont ils étoient dépositaires, de l'autre le mémoire de ceux qu'ils avoient été obligés de mettre entre les mains de l'Empereur. Il se trouva que le Prince n'avoit fait usage que de l'or & de l'argent prodi-

gué par Monomaque ſur le tombeau de l'Impératrice Zoé, & de quelques vaſes peu néceſſaires au culte divin. Cette information achevée, l'Empereur déclara qu'il s'en remettoit au jugement de l'aſſemblée, & qu'il permettoit à chacun d'opiner à ſa volonté.

Comme cette invitation ne tentoit perſonne, & qu'on demeuroit en ſilence, l'Empereur prenant un air plus aſſuré & un ton de voix plus ferme : » Vous n'ignorez pas, dit-il, en quel » état ſe trouvoit l'Empire, lorſque » vous m'en avez confié le gouver- » nement. Attaqué par les Barbares, » deſtitué de tous les ſecours d'ar- » gent & de troupes néceſſaires pour » ſa défenſe, il penchoit vers ſa rui- » ne; j'en ai ſenti tout le poids dans » les efforts qu'il m'a fallu faire pour » le relever. Malgré l'épuiſement du » tréſor, il a fallu lever des trou- » pes, les vêtir, les armer, pourvoir » à leur ſubſiſtance, fournir à tou- » tes les dépenſes de la guerre, ce » monſtre dévorant & inſatiable. Je » puis bien proteſter à auſſi juſte » titre qu'autrefois Périclès, que tout

ALEXIS.
An. 1084.

» l'argent qui m'a paſſé par les mains, » n'a été employé que pour le ſalut de l'Empire. C'eſt pour défendre votre honneur & votre liberté » que j'ai imploré le ſecours de l'Egliſe, notre mere commune. C'eſt » elle qui m'a mis les armes à la » main; c'eſt ſous ſes auſpices que » volant moi-même à tous les dangers, toujours environné des armes des ennemis, ſentant ſur mon » corps la pointe de leurs épées, » ſervant de but à leurs traits, j'ai » tant de fois expoſé ma vie pour » conſerver nos temples & nos autels. Je ne m'étonne pas cependant » que ma conduite ait éprouvé la » cenſure. David, qui joignoit à la » majeſté Royale le divin caractere » de Prophete, n'en a pu éviter les » traits, lorſqu'il fut réduit à ſe nourrir lui & ſa troupe des pains réſervés aux Prêtres. J'oſe le dire; » ce que j'ai fait eſt encore plus excuſable, puiſque la loi Judaïque » ne portoit aucune exception, & » que les canons de l'Egliſe permettent de vendre les vaſes ſacrés, » lorſqu'il ne reſte aucun autre moyen

» de

» de racheter des captifs. Et quand » eſt-ce que cette néceſſité fut jamais » plus preſſante ? Ce n'étoient pas » quelques malheureux qu'il s'agiſ- » ſoit de délivrer ; c'étoient des Pro- » vinces entieres, de grandes villes ; » c'étoit Conſtantinople même, c'é- » toit la Chrétienté que des nations » infideles menaçoient d'une honteu- » ſe & cruelle ſervitude. C'eſt pour » éloigner ces affreux déſaſtres que » nous avons non pas enlevé, mais » emprunté pour quelque temps des » vaſes, des ornements de peu d'u- » ſage. J'eſpere qu'avec un peu de ré- » flexion vous ne condamnerez pas » des vues ſi chrétiennes, & que » les plus mal diſpoſés reviendront » d'une injuſte prévention ".

ALEXIS. An. 1084.

LV. Satisfaction d'Alexis.

L'éloquence d'Alexis ne fit pas l'impreſſion qu'il eſpéroit. Les eſprits étoient aliénés. Ceux qui, deux ans auparavant, avoient condamné la roideur inflexible de l'Evêque Léon, étoient eux-mêmes revenus à ſon rigoriſme. Alexis, liſant ſur tous les viſages des ſignes d'improbation, reprit le ton de ſuppliant, ſe confeſſa coupable, & ſe condamna lui-même

ALEXIS. An. 1084.

à une prompte reſtitution. Il fit lire de nouveau les regiſtres des Egliſes, & mettre le prix à tout ce qu'il en avoit enlevé. Il régla la ſomme qui ſeroit tous les ans payée de ſon tréſor, juſqu'à ce que la dette fût entiérement acquittée; & pour l'intérêt, il ſe chargea de l'entretien des Clercs qui deſſervoient une des principales Egliſes de la Sainte Vierge. Son empreſſement à diſſiper tous les nuages le porta même à publier une bulle d'or, dans laquelle, après s'être excuſé ſur la néceſſité, il confeſſe ſon prétendu crime, en demande pardon à Dieu à la face de tout l'Empire, défend à ſes ſucceſſeurs d'avoir jamais recours à cette reſſource qu'il traite de ſacrilege, déclare impie quiconque oſera l'employer, & le charge de malédictions. Une longue expérience n'avoit pas encore ſuffi pour apprendre aux Princes, que toutes ces défenſes ſignifiées d'avance à leurs ſucceſſeurs, s'enſeveliſſent avec eux dans le même tombeau, & que l'autorité morte qui les a faites perd ſa force contre l'autorité vivante qui les viole. Cette bulle qui ſe lit en-

core dans le corps du droit Oriental est datée du mois d'Août de l'an 1082. Mais il m'a paru plus conforme à la suite des événements de la rapporter à l'année 1084, selon le récit d'Anne Comnene, & de supposer dans cette date une erreur de Copiste.

ALEXIS. An. 1084.

LVI. Conjuration.

On déconvrit dans ce même temps une conjuration formée contre l'Empereur. La qualité des conjurés pouvoit la rendre dangereuse. L'imprudence, qui, par un bienfait du Ciel, semble être attachée à ces complots criminels, ne la rendit funeste qu'à eux-mêmes. Ils furent accusés & convaincus. Alexis signala sa clémence en leur laissant la vie ; il se contenta de confisquer leurs biens, & de les condamner à l'exil.

LVII. Robert repasse en Illyrie.

Anna Comn. l. 6. Du Cange not. & hist. de C. P. l. 4. Malaterra, l, 3, 4.

Pendant que ces événements occupoient l'Empereur à Constantinople, Robert se préparoit à repasser en Illyrie. Les succès de Boëmond l'avoient d'abord comblé de joie. Les deux journées de Joannine & d'Arta lui donnoient les plus grandes espérances. Le jour même que son fils avoit battu Alexis devant Arta en

ALEXIS. An. 1084. *Guill. Appul. l. 5. Hist. belli sacri. Order. l. 5, 7. Guill. Malmesb. l. 3. Roger de Hoveden. Chron. Bar. Chron. Saler. Calend. Mauric. Andegar. Necrol. Molim. Chron. Amal. Lup. Protosp. Romualdi chron. Leo Allatius de Ecclesf. Orient. & Occid. perpet. consensu, l. 2. c. 10. Lucius de regno Dalmat. l. 3. c. 2.*

Epire, il avoit forcé en Italie l'Empereur Henri de sortir de Rome; en sorte que par un bonheur inoui, il avoit en un seul jour dans deux diverses contrées remporté deux victoires, l'une par lui-même, l'autre par son fils. La levée du siege de Larisse commença d'altérer son contentement. Le retour de Boëmond, la perte de Castorie, & la dispersion de ses troupes, dont une partie s'étoit donnée aux Grecs, acheverent de l'affliger; mais toujours ferme & intrépide au milieu des revers, il résolut d'aller en personne rappeller la fortune, qui n'osoit le trahir qu'en son absence. Il fit publier dans tous ses Etats une nouvelle expédition en Illyrie. Tous ses sujets étoient soldats comme leur Prince, & bientôt il vit à sa suite une brillante jeunesse, qui ne respiroit que les combats & la gloire. Il équipa en peu de jours une flotte nombreuse; & prenant avec lui ses quatre fils, Boëmond, Roger, Robert & Gui, il fit partir avant lui Boëmond & Gui pour assurer son passage en s'emparant de la Valonne & de Butrot; ce

qu'ils exécuterent ſans peine. Anne Comnene dit qu'Alexis avoit ſecretement tenté la fidélité de Gui, par l'offre d'un mariage riche & honorable dans la maiſon Impériale, & que ce jeune Seigneur y avoit conſenti, cachant avec ſoin à ſon pere & à ſon frere cette négociation avec l'ennemi de ſa famille. Mais la ſuite de la conduite de Gui ne permet pas de le ſoupçonner d'une perfidie aſſurément très-criminelle, quoiqu'Anne Comnene n'y attache aucun blâme. Robert aſſembla ſa flotte à Tarente, d'où il la fit paſſer à Brindes, comme au port le plus ſûr de cette côte. Peu après, faiſant réflexion que le trajet étoit plus court d'Otrante à la Valonne, il revint à Otrante, où il attendit le vent favorable. Il partit au mois de Septembre avec ſes fils Roger & Robert, laiſſant ſes Etats au gouvernement de ſa femme, qui l'accompagna juſqu'au moment du départ.

ALEXIS. An. 1084.

Sabellic. decad. 1. *l.* 5.

Pagi ad Bar.

Giann. hiſt. Nap. l. 10. *c.* 6.

LVIII. Bataille de Robert contre les Grecs & les Vénitiens.

Robert étant arrivé ſans danger à la Valonne, fut obligé par le mauvais temps d'y ſéjourner deux mois ſans pouvoir mettre à la voile. Cepen-

ALEXIS. An. 1084.

dant l'Empereur, dès qu'il reçut la nouvelle des préparatifs du Prince Normand, avoit écrit aux Vénitiens pour les prier de mettre leur flotte en mer, leur promettant de les dédommager des fraix de l'armement. Il équipa lui-même ce qu'il avoit de vaisseaux, & les garnit de troupes sous le commandement de Maurice. La flotte Vénitienne assiégeoit déja Corfou, lorsque celle de l'Empereur vint la joindre; & selon Anne Comnene, Robert fut vaincu dans trois grands combats. Mais comme les autres Historiens n'en disent rien, à l'exception de Sabellicus, qui parle de trois combats dont un seul fut décidé à l'avantage des Vénitiens, il est à croire que la Princesse a été mal informée de ces événements, qui ont suivi de près sa naissance, ou qu'elle exagere comme des actions importantes de simples rencontres de quelques vaisseaux, dans lesquelles Robert eut peut-être du désavantage. Mais elle convient elle-même de la grande victoire qu'il remporta dans une bataille générale entre Corfou & Céphalonie, quoiqu'elle en abrege

beaucoup le récit, & qu'elle diminue autant qu'elle peut la gloire du vainqueur. Nous ſuivrons donc plus volontiers Guillaume de Pouille, qui décrit les principales circonſtances de cette célebre journée. La flotte de Robert étoit compoſée de cent frégates légeres, & de vingt vaiſſeaux de haut-bord. Il diviſa ceux-ci en quatre eſcadres, chacune de cinq bâtiments, il ſe mit à la tête d'une diviſion, & ſes trois fils, Roger, Robert & Boëmond, à la tête des trois autres. Les bâtiments de moindre grandeur voguoient à la ſuite de chaque diviſion. Dans la flotte Impériale, les navires Grecs n'étoient que de groſſes barques armées en guerre; mais neuf vaiſſeaux Vénitiens ſurpaſſoient en force & en grandeur tous ceux de Robert. Ils viennent fondre ſur les Normands, & préſentent au bout de leurs vergues de groſſes maſſes de fer prêtes à les abymer, lorſqu'ils viendroient à l'abordage. En même-temps les barques Grecques, ſemées dans les intervalles, font pleuvoir une grêle de pierres & de fleches. Tous ceux qui montoient le

ALEXIS, An. 1084.

vaisseau de Roger sont blessés; il a lui-même le bras percé d'un dard, & continue de combattre, ne sentant que l'ardeur de vaincre. Son pere lui envoye ordre de courir sur toutes ces barques légeres qui voltigent entre les vaisseaux Vénitiens; il leur donne la chasse, & les met en fuite. Il ne restoit plus que les bâtiments de Venise, qui sembloient être autant de forteresses flottantes. Les Normands les heurtent avec tant de violence, que sept sont coulés à fond, les deux autres sont pris. Quoique les barques Grecques eussent fui promptement, & que la crainte leur donnât des aîles, on en atteignit sept qui furent amenées à Robert. On fit deux mille cinq cents prisonniers; d'autres disent cinq mille; & selon Anne Comnene, il y eut treize mille, tant Grecs que Vénitiens, qui périrent dans les eaux. Elle ajoute, ce que le caractere de Robert rend peu vraisemblable, que le vainqueur traita les prisonniers avec une inhumanité barbare; qu'il fit crever les yeux aux uns, couper le nez, les mains, les pieds aux autres, & que loin d'inti-

mider par ces cruautés les gens du pays, qu'il follicitoit à la révolte contre Alexis, ils lui répondirent, qu'ils demeureroient fideles à l'Empereur, quand même ils verroient égorger à leurs yeux leurs femmes & leurs enfants.

ALEXIS. An. 1084.

An. 1085. LIX. Mort de Robert.

Les approches de l'hyver rendant la mer impraticable, Robert mit sa flotte à couvert dans le lac Glykys, sur la côte d'Epire, au sud-est de Corfou, & s'en alla hyverner avec son armée à Bundicia dans le voisinage. La rigueur du froid, & la famine dans un pays dévasté, firent périr en trois mois dix mille fantassins & cinq cents cavaliers. Boëmond malade fut obligé d'aller chercher du soulagement en Italie. Au retour du printemps, Roger, par ordre de son pere, passa dans l'isle de Céphalonie avec quelques vaisseaux, & mit le siege devant la capitale. L'entreprise étant plus difficile qu'elle ne l'avoit paru, Robert alla prendre sa flotte; mais la sécheresse avoit tellement fait baisser les eaux du lac, qu'il étoit impossible de mettre les vaisseaux à flot. Le Duc, fécond en expédients, ré-

ALEXIS. An. 1085.

trécit le lit du lac en enfonçant à droite & à gauche un rang de troncs d'arbres bien liés ensemble, garnis de clayes en-dedans, & en-dehors d'une épaisse terrasse de sable, qui bouchoit toutes les fentes & soutenoit l'ouvrage. Il fit rassembler toutes les eaux dans ce canal. Elles se trouverent bientôt assez hautes pour porter les navires à la mer, & la flotte mouilla au promontoire d'Ather en Céphalonie, du côté de l'isle d'Itaque. Mais avant que Robert eût pu joindre son fils, il fut pris d'une fievre ardente qui le réduisit en peu de jours dans un état où l'on désespéroit de sa vie. A cette triste nouvelle, Roger abandonne le siege, & accourt auprès de son pere. Sigelgaïte & Boëmond passent le golfe en diligence, & n'arrivent que pour recevoir ses derniers soupirs le 17 Juillet. La désolation fut extrême. Ce guerrier, aussi bon & aussi généreux que hardi & invincible, étoit autant chéri de ses troupes que de sa propre famille. Quelques Auteurs ont prétendu que Sigelgaïte, mere de Roger, craignant que Robert ne don-

nât ses Etats d'Italie à Boëmond, fils du premier lit, le fit mourir de poison. Des Historiens moins hardis à donner cours aux calomnies populaires, disent au contraire que cette Princesse fut inconsolable. Roger, qu'il avoit nommé son héritier au Duché de Pouille & de Calabre, fit embarquer toutes les troupes pour accompagner le corps de son pere qu'on transportoit en Italie. La flotte essuya dans le passage une furieuse tempête; plusieurs vaisseaux furent submergés, & le corps de Robert tomba dans la mer. On eut peine à le retirer des eaux. Comme il étoit corrompu en arrivant au port d'Otrante, on enterra dans cette ville le cœur & les entrailles; & après avoir de nouveau embaumé le reste, on le transporta dans l'Eglise de la Sainte-Trinité à Venuse, comme il l'avoit ordonné. Telle fut la fin de ce guerrier, qui avoit fait trembler les deux Empires. On peut dire que Robert Guiscard, & Guillaume le conquérant, furent les deux héros de leur siecle. Tous deux également braves, rusés, politiques, ils n'eurent de supérieur, du

Alexis. An. 1085.

côté de la hardiesse & de l'ambition, que le Pape Grégoire VII, qui mourut cette même année.

LX. Suites de la mort de Robert.

Quoiqu'Alexis se sentît déchargé d'un fardeau qu'il avoit peine à supporter, il se fit néanmoins honneur à lui-même par les larmes qu'il versa en apprenant la mort d'un ennemi si estimable. La conjoncture étoit favorable pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu en-deçà du golfe. Aussi fut-il prompt à en profiter. Il engagea les Vénitiens, que le commerce avoit attirés à Constantinople, à solliciter par lettres leurs compatriotes qui habitoient en assez grand nombre à Dyrrachium avec des marchands d'Amalphi & d'autres Occidentaux, de servir l'Empereur pour le remettre en possession de la ville. Il n'épargna ni présents, ni promesses, & il n'eut pas de peine à réussir. On fit main-basse sur les Normands & sur leurs partisans, & l'on envoya les clefs à l'Empereur. C'est ce que raconte Anne Comnene. Selon d'autres Auteurs, ce fut Bodin, Roi de Servie, qui s'empara de Dyrrachium; mais il le rendit bientôt après par

ALEXIS. An. 1085.

un traité. Quelques ſoldats qu'on avoit laiſſés dans l'iſle de Céphalonie, prirent parti dans les troupes Grecques avec leurs Officiers. Le plus célebre fut Pierre d'Aulps, Seigneur Provençal, que l'on nomma enſuite Pierre d'Aliphe. Il fut la tige de la maiſon des Pétraliphes, qui devint illuſtre à Conſtantinople par ſes dignités & par ſes alliances. Toutes les iſles & les places de la côte rentrerent dans l'obéiſſance; & de tant d'attaques & de batailles, de tant de ſang répandu en Illyrie, il ne reſta que le ſouvenir d'une domination de courte durée. Pour récompenſe des importants ſervices qu'Alexis avoit reçus des Vénitiens dans le cours de cette guerre, il honora le Doge, dont le fils avoit commandé la flotte, de la dignité de Protoſébaſte, avec un revenu proportionné à la ſplendeur de ce titre. Il donna aux Vénitiens le commerce franc & libre à perpétuité dans toute l'étendue de l'Empire; en ſorte qu'ils ne payeroient aucun droit, ſoit pour l'importation, ſoit pour l'exportation de leurs marchandiſes. Malgré le ſchiſme qui ſé-

ALEXIS. An. 1085.

paroit alors l'Eglise Grecque, Alexis étoit secretement uni de communion avec l'Eglise Latine. Il envoyoit fréquemment des présents au Monastere du mont Cassin, aux Eglises de France & d'Allemagne, & même à Rome. Depuis la mort de Robert, il fit porter tous les ans quantité d'or à toutes les Eglises de Venise. Il rendit tous les marchands d'Amalphi, établis en grand nombre à Constantinople, tributaires de l'Eglise de Saint-Marc. Il donna en propre à cette Eglise quantité de maisons, tant à Constantinople qu'à Dyrrachium & ailleurs. Selon les Auteurs de Venise, le Doge fut encore honoré du titre de Roi de Dalmatie; & Lucius prétend que par cette concession, la République acquit la possession entiere du golfe Adriatique. Alexis étant maître de Dyrrachium, en donna le gouvernement à Jean Ducas, frere de l'Impératrice, avec des troupes suffisansantes pour garder la ville, & pour résister aux Dalmates. Bodin, Roi de Servie, Prince guerrier, riche & sans foi, quoiqu'allié des Grecs, excitoit les Dalmates à la révolte. Il leur four-

nissoit des troupes pour courir sur les terres de l'Empire, & s'emparoit avec eux de plusieurs places, qu'il joignoit ensuite à la Rascie, dont il avoit donné une partie en souveraineté à Volcan, Seigneur Dalmate. Jean Ducas, pendant onze ans qu'il gouverna ce pays, reprit sur Volcan grand nombre de ces places, gagna plusieurs batailles, & défit dans un grand combat Bodin lui-même qu'il fit prisonnier. Nous verrons dans la suite Jean Ducas employé contre les Turcs, & donnant par-tout des marques de son courage & de sa fidélité.

ALEXIS. An. 1085.

Fin du Tome dix-septieme.



